Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Albertine Sarrazin

LA CAVALE

1965

Table des matières

À mon seizième de mère
le docteur Gogois-Myquel

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Je suis vraiment harnachée pour arriver en taule ce soir : opossum et pantalon.

La peau de bête reste à la fouille : qu'elle risque de nourrir les mites pendant quelques saisons, d'accord ; mais qu'elle risque de partir en fumée gauloise par voie de troc, cela, aucune administration pénitentiaire n'en veut prendre la responsabilité.

Faut désenfiler également le pantalon, le port n'en est pas sain, et, s'il peut faciliter l'escalade de la table médicale des prélèvements, dite « le chameau », il gênerait en revanche l'introduction du spéculum. Si vous êtes promise un de ces jours prochains à l'incarcération, ayez donc en permanence, soit le cul nu, soit la valise de linge à portée de la main.

Moi qui pensais pouvoir franchir en liberté le solstice d'été, cet équateur du truand, me voilà à l'abri des coups de soleil, coups de lune, et en butte aux coups de gueule, coups de bourdon, pour un temps terriblement déterminé.

Quelques années, quoi.

Les inspecteurs m'ont déposée au Greffe, soigneusement : livraison faite. Mes biftons comptés, enregistrés, mis en sûreté avec la joncaille et le transistor, l'identité déclinée et le mind déclinant, je suis la matonne, c'est celle de la nuit, je suis une arrivante tardive : il est au moins dix-neuf heures. Enfin, je suppose, car ma tocante est restée bloquée au commissariat avec les autres bijoux à conviction, agrémentée d'une étiquette format consigne S.N.C.F., où se trouvent

consignés la description minutieuse, les signes particuliers, etc. Bien sûr, lorsque quelques millions de bijoux s'envolent par une muraille percée, au cours d'une nuit où vous dormez justement dans votre voiture dans un paisible parking à quelques mètres de là ; que la ronde des flics contrôlant les minéralogiques vous réveille sans douceur pour s'enquérir de ce que vous fichez là, qu'elle remet ça à l'aube et vous importune tant et si bien que vous finissez par démarrer en trombe, histoire de pouvoir finir votre ronflette en paix à quelques bornes de là ; lorsque la même police, décidément acharnée à troubler votre sommeil, vient quelques jours plus tard tout retourner dans la piaule alors que vous laviez très conjugalement les tasses du petit déjeuner, pas lavée vous-même et en peignoir, et vous invite à monter dans la 2 CV – j'ai ce véhicule en horreur – en vous promettant de vous ramener chez vous pour l'apéro, juste le temps d'expliquer calmement, entre gens de bonne compagnie quoi, pourquoi diable vos bijoux ressemblent à s'y méprendre, etc., avouez qu'il serait vraiment saugrenu de songer à emporter sa brosse à dents.

C'était hier, ce matin-là, et je commence à me sentir un peu lasse d'avoir été tant trimbalée, fouillée, interrogée, bousculée, sans autre viatique que les pipes, les Vittel-Délice et les kawas – il y a un agent préposé aux commissions, et avec des sous tout s'arrange. Ah ! pardon, on nous a ménagé quelques heures de trêve, la nuit dernière. Paraît que dormir sur une banquette, c'est bon pour les vertèbres. Nous sortons justement de l'hostau, Zizi et moi, pour une histoire d'apophyses, côtelettes et têtes fracturées, avec homicide involontaire et tout le toutim : ça ne pouvait pas mieux tomber.

Je m'enquiers néanmoins auprès de la matonne des possibilités de toilette dans l'immédiat, ce qui m'attire un : « Vous n'allez pas vous laver ce soir ? » indigné.

Je renonce, et je surveille la surveillante pendant qu'elle trie dans mon bagage – sac, porte-documents – ce que je puis ou non garder en détention. « Doucement, doucement ! » s'affole-t-elle, pendant que je tire à moi le plus possible de photos, le buste nu et les bas délestés de leur soutien dégoulinant sur les mules ; car, au traditionnel « Déshabillez-vous », je me suis dépêchée d'obéir : depuis hier matin, je commençais à oublier ce que c'était.

Finalement, je réussis dans le déballage à rescaper le papier à lettres et à dissimuler la pince à épiler. Le cœur plus léger, je passe au salon d'essayage.

Mais où sont donc les prisons de ma jeunesse ?

Ici, pas d'étagères bien nettes, offrant à la lassitude et à la crasse du client des piles de robes droguet, de pèlerines droguet, des dizaines de maillots de corps, sacs à bijoux, torchons de toilette, de cuisine, menstruels ; pas d'inventaire, et donc pas de signature. On se contente de me présenter à bout de bras deux robes de bure, mes chevilles y disparaissent – « Z'êtes menue, vous » –, on me file une ceinture assortie, sans rien pour l'attacher, une paire de draps grisâtres, trois couvertures, et c'est tout. J'affirme que je n'ai vraiment plus besoin de rien, et je reprends, précédant mon guide, l'ascension de l'escalier.

La rampe me colle aux doigts et je colle à la rampe.

Derrière moi, les pas de la matonne, tantôt pressants, tantôt résignés, me feraient honte de ma lenteur, si je pouvais encore avoir honte de quelque chose. Au dernier étage,

la dernière porte est déverrouillée : deux verrous, haut, bas, et au milieu la grosse clef universelle du Quartier.

Avant d'enquiller, j'ai le temps d'apercevoir un bon morceau de crépuscule, par la verrière du toit.

Aïe ! C'est bien ma chance : la taule est de régime collectif, voilà un dortoir, ce qui implique, demain, l'atelier. Un peu abstrait de supposer qu'on ne couche ensemble que pour se retrouver seule au réveil. D'ailleurs, j'ai trop sommeil pour supposer quoi que ce soit, et ce qui retient mon attention, c'est seulement le plumard vide, là-bas sous la fenêtre, et l'engageante paillasse.

Pourtant, les autres fois, j'avais toujours bénéficié de la Cellulaire, et je me sens un peu primaire devant ces filles, qui m'observent de leur lit, par-dessus le tissu ou le papier qui leur occupait les doigts à mon entrée.

Leur montrer que je suis au coup, en faisant savamment mon grabat, d'abord. Une primaire, même si elle est femme de chambre dans le civil, s'en tirera moins bien qu'une récidiviste à qui l'on fait dehors sa couverture chaque soir (pourquoi pas ? C'est pas parce qu'ici on n'a rien qu'on est des cloches dehors). Les draps, bien bordés, le polochon… Pas de polochon disponible, une couverture roulée en tiendra lieu. Les deux autres, en double : il gèle, dans ces bon dieu d'établissements.

Comme il n'y a ni placards, ni étagères, ni chaises, ni tabourets, je pose à terre mon écritoire et mon tabac.

J'ai fait acheter par le planton un stock de Gitanes, pour ne pas être marron en attendant la cantine.

L'une des filles se retourne dans son lit, tire le drap de sa voisine ;

« Dis coco, t'as pas monté de l'eau ? Je crève de soif. »

L'orange se porte beaucoup dans les circonstances douloureuses : hôpitaux et commissariats. Je propose une des deux qui me restent. La fille dit merci ; elle fait très ange, avec sa grosse tresse unique, sa chemise de nuit pastel. Du coup, l'ambiance devient très relax : je me remets à poil, et je m'enfourre dans les draps, le dos très heureux, mais l'orteil précautionneux : si l'on y introduit un doigt, dans ces sacrés déchirures…

L'ange m'apostrophe :

« Dites, mademoiselle… ou madame ?

— Anick.

— Anick, alors. Moi c'est Mona. Vous êtes déjà venue ?

— Ici, non. Mais j'ai fait d'autres boîtes. »

J'en cite quelques-unes, et l'on bavarde un peu. À présent que j'ai atteint l'escale, m'y reposer devient moins urgent. Puis, peu à peu, le silence revient, le silence qui cette fois ronfle et soupire.

J'essaie de me situer : la cage est un pigeonnier, car j'ai grimpé sans fin tout à l'heure et le sommet des arbres n'affleure pas aux fenêtres. Ce sont de vraies fenêtres, haut percées et barreaudées bien sûr, mais qui n'entravent pas les souffles de la saison comme les vasistas des maisons d'arrêt de petite province. Le mur est à plaques et à boursouflures : doit falloir faire attention à la peinture, des usures noires

tracent au-dessus des lits, là où on lime du cheveu pendant la lecture ou la couture du soir.

Mon lit est sous la fenêtre, perpendiculaire aux autres : le lit de jaugeage, probablement. La surveillance des filles, au début, est plus constante que celle des matonnes. Heureusement qu'en taule comme ailleurs j'évite de régler ou de rendre des comptes, et que je déteste les tapages et les emmerdements inefficaces.

Les filles semblent rassurées : je n'ai pas l'air d'une balancette.

« Vous permettez que je grimpe ? »

Mauricette a l'air d'un garçon qui descendrait de la Pucelle : chiens très raides, yeux très bleus, pyjama très fleuri.

J'ai pensé au pire lorsqu'elle a abordé mon lit, mais je permets quand même. L'enfant me piétine les guibolles, prend son élan, empoigne les barreaux et se hisse sur l'appui de la fenêtre. Une fois bien calée, elle se met à siffler ***Le Petit Navire***, sort de sa ceinture un bobineau de coton à tricoter, et le dévide à l'extérieur sitôt le refrain repris par un autre sifflet au-dessous des fenêtres. On m'explique que, pour garder le contact avec les copines du dortoir d'en dessous, tout le monde biftonne à tour de poignet. Si je veux, on me trouvera une correspondante.

Mauricette saute à terre, un paquet de bafouilles lestant son filin. Elle fait le vaguemestre, de lit en lit :

« Pour toi… Pour toi… non, ma poule, rien ce soir… »

Quand aurai-je ma lettre, moi ?

Sur quel papier, avec quelle formule de tampon de visa ?

À quand le premier « mon amour » depuis notre au revoir, tout à l'heure dans le panier, avant que je ne visse les portes de fer se refermer sur son dos ?

Son dos cassé, qui me faisait peur – cri des toubibs : « Vous risquez la paralysie ! » –, et aïe, aïe lorsque je faisais les massages prescrits.

Je laisse tout ça à la fouille, ce soir.

Je sais qu'on ne laisse jamais bien longtemps, jamais assez longtemps, le Moi à la fouille, et qu'on le reprend sans autorisation du Surveillant-Chef.

Mais ça brûle dans la baraque !

Non, c'est Mauricette qui incinère les biftons après lecture, sur le ciment ; après quoi elle pousse les cendres, à l'aide d'un balai incroyablement chauve, vers les W.C.

Oui, il y a des chiottes ici, ce sera plus pratique que les seaux, – au jules, là-dedans ! Oh ! c'est pas un truc compliqué, avec bouton et chasse d'eau, non. Il suffit, une fois satisfaites les envies intimes, d'appuyer sur les pédales figurant sur l'avant de l'estrade : l'obturateur est écarté et le tout acheminé vers la fosse. L'odeur prononcée d'ammoniaque remplace les sels lorsqu'on menace de tourner de l'œil.

Je bouche une vague fringale avec le reste de mon sandwich sauciflard-beurre de midi, je tache d'orange mon unique mouchoir ; on retrouvera demain la bibine, le café, la sueur de nègre dont je peux imaginer le goût sans risque d'erreur – c'est partout la même.

Après quoi, tête et jambes vides, toutes images bien tassées au fond des yeux, je plonge à mon tour dans le noir printanier du ciel.

CHAPITRE II

Cet accident de bagnole m’a immobilisé un poignet, je suis déplâtrée de frais et c’est encore vachement raide.

Vous me direz que c’est moindre mal, puisque c’est le bras gauche, que j’écris des deux mains, que pour lire je n’ai besoin de mon poignet que pour tourner les pages, et qu’en taule la pitance littéraire est pour moi la meilleure.

D’accord, mais c’est pas la littérature qui va m’aider à faire mon pieu. Parce que je ne suis ambidextre que pour tenir le Bic et gauchère pour tout le reste, et que ce plumard…

Il n’est pas question ici d’un rabattage en hâte, avec effets de nuit fourrés en boule sous l’oreiller – ça, c’est le plumard « précipité » –, ni d’une séance de réveil musculaire avec le petit homme de l’autre côté des draps pour vous aider à les border, – c’est le plumard « conjugal ».

Non, ici c’est le plumard réglementaire.

D’abord, tout foutre par terre, tout jusqu’à la paillasse, trop malcommode à retourner, je la laisse sur le côté face.

Ensuite on enfile à la diable toutes ses fringues, à l’exception du soutien-gorge, qu’on a déjà attaché, par pudeur, sous le drap, avant de sauter dans les godasses. De même pour le slip, à moins qu’on ne l’ait gardé depuis la veille, ou la semaine dernière, ou qu’on n’en porte point : tout dépend du degré d’hygiène auquel on prétend. Puis on plie chaque berlue en quatre, puis en huit, jusqu’à obtenir le format idéal, on fait de même pour les draps ; on empile le

tout au pied du lit, rectangulairement, puis on se rejette sur la paillasse, pour resquiller encore quelque repos.

Mauricette, en grand forme, passe un coup de balai sur les nombreux mégots, papiers de bonbons et allumettes, vestiges des orgies de la nuit.

Ouverture ! Nous défilons devant la matonne, je connais pas je dis pas bonjour, j'ai l'œil collé, la bure frotte mes jambes nues, je trébuche suivant l'escadron, l'escalier, le couloir.

« L'atelier », m'avertit Mona, qui me chaperonne.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la Justice ne recule pas, pour nous conserver, devant les méthodes les plus modernes : ici, elle doit employer l'hibernation.

Qué frigo, cette pièce !

Sur l'appui des fenêtres, en rang, des oignons, des boîtes à Nescafé vides, des bouteilles de Dop mal vidées de leurs bulles ; de fenêtre à fenêtre et frottant le mur, de placard à placard et frôlant les têtes, des guirlandes de coton tressé, avec des épingles à linge noirâtres soutenant des torchons très sales, des serviettes un peu moins sales ; avec, sur les moins sales des moins sales, le slip que les raffinées y mettent à sécher chaque soir.

D'autres boîtes de Nescafé couronnent, à côté de toutes sortes de godasses, les deux placards jaunes, assortis au mur. Les boîtes pleines sont à l'intérieur, sur les étagères, une demi-étagère par personne. Comme je n'ai rien à becqueter, on me case à l'étagère Mona-Aliette, j'entasse pardessus les leurs mon verre, mon assiette et ma cuiller, ça on l'a déjà fait passer « pour l'arrivante », mais on a oublié la

galetouse, je l'aurai tout à l'heure, promis. Pas de couteau. Je trouverai bien une vieille baleine de corset ; une fois affûtée sur les pierres de la cour, ça fait une très bonne ratiche.

Les filles déballent leurs vanity-cases, en attendant la bibine, qui tarde. Je renaudais naguère, si je n'apercevais pas, immédiatement derrière la matonne du lever, la fille de service porteuse d'une grande bassine fumante et de la louche, un quart, rase. Mais ceci se passait dans une autre vie : ici, on doit mériter sa bibine. Les places aussi sont chères : chacune a enjambé son banc et s'est affalée sur l'assemblage de planches posé sur tréteaux qui tient lieu de table ; je reste debout, embarrassée de mes bras.

« Marie-France, fais-lui un peu de place », dit Aliette.

Marie-France se dit Égyptienne ; elle doit être un peu ratonne sur les bords. Oh ! ma mère, les bords de la Méditerranée, et ici ce froid lourd et moisi ! Comme Marie-France ne bouge pas, une bagarre s'ébauche, mais mon air de plus en plus clodo et fatigué fait carte de priorité et je finis par m'asseoir.

Aliette met une cuiller de Nes et deux sucres dans mon verre ; je proteste, puis j'accepte en disant que j'ai des sous et que je lui revaudrai ça dès que le roulement des cantines le permettra.

Le geste large, Aliette repousse mes offres. À la descente du dortoir, une fille s'est faufilée au Cabinet médical pour remplir une galetouse au robinet d'eau chaude ; l'eau est déjà tiède, et George, la doyenne, se dépêche d'allumer le poêle pour la réchauffer en même temps que l'atmosphère. La fumée m'arrache les yeux, et George tisonne à m'arracher les oreilles et les dents.

J’ai le poêle dans le dos, en virevoltant je pourrai me griller les gambilles toute la journée.

Stagnation et non-désir, quoi.

Je bois le Nes sans vergogne, j’ai cent vingt sacs au Greffe, je tiendrai facilement le coup jusqu’à la jonction avec les mandats. Du reste, les filles vous aiment bien davantage lorsqu’elles vous assistent que lorsque c’est vous qui les faites bouffer : elles savent qu’il leur est loisible de continuer à vous aimer ou non.

Les nescaféinées ne se mêlent pas à la ruée générale provoquée par l’engageant : « Au café ! » susurré par la matonne, qui vient de rouvrir la lourde. Aujourd’hui dimanche, il y a du lait : j’offre ma part, ça fait royal et puis j’ai horreur du lait.

Maintenant, on bavarde :

« Qu’est-ce qu’on fait ici, le dimanche ?

— Ben, comme les autres jours : on s’emmerde. Il y a la messe, pour celles qui veulent. Mais, dites-moi, madame…

— … Anick. Laisse le Madame où il est, me fais pas raconter ma vie, et explique-moi ce qu’on peut foutre. À part aller à la messe.

— Rien, je te dis. La sonnette du Greffe ne sonne pas de toute la journée, puisqu’il n’y a pas de parloir. Les prévenues ont parloir les six autres jours, les condamnées le jeudi et le samedi.

— Tu sais jouer à la belote ? » intercale Mado.

Cette question ! Puisque je suis initiée, j'ai droit à admirer les brèmes, confection maison. Le 8 de trèfle est une escadrille, où l'azur est fiorituré par du Bic en nuages ; le triomphe se confond avec la lettre d'affaires, et la petite rentrée d'argent pourrait être interprétée comme un léger ennui : on ne craint pas le paradoxe.

« Si vous me trouvez 16 paquets de Gitanes, vides, bien sûr, je ne dessine pas par intérêt, je vous en ferai un jeu neuf », dis-je pour rembiner mon monde.

Mon informatrice poursuit :

« Pas d'avocats, pas de courrier, pas de visiteuse ni d'assistante sociale, enfin rien. À part la cantine, la bidoche avec la salade pourrie, et, bien sûr, les filets. Tu en feras ?

— Mais quel genre, ces filets ? »

Les filets sont à cette maison ce que les étiquettes sont à la Roquette : la manutention mal payée, l'exploitation du prolo. La prison étant la seule usine que j'aie jamais fréquentée, je me documente. Mona est la contremaîtresse : elle me montrerait bien volontiers, mais il n'y a pas de crochet disponible pour l'instant. Dans un coin, d'énormes cartons recèlent des bobineaux de coton, blancs, rouges, bleus, verts, et des filets à provisions non montés, attachés par dix : enfin de la couleur ! Oui, je veux bien. Mais j'ai autre chose à faire dans l'immédiat.

En fait de crocheter, il faut que je détisse la nasse où je suis prise, et que je tresse la corde qui m'arrachera de là.

Qui brancher ?

Les amis et les relations qui voient le jour ; le juge, l'av… ah oui, c'est vrai, je n'ai pas d'avocat. Mon défenseur

habituel habite loin d'ici, je préfère prendre un rechange sur place, connaissant les chevilles locales : un bavard pour aller jusqu'à l'audience, jusqu'à ces quelques heures qui résument des années de passé et d'avenir en quelques mots, les mots chiffrés du verdict.

« Tu en demandes un au bâtonnier…

— Mais je ne veux pas d'un avocat d'office, je paie ! »

Étonnement : je dois faire vraiment clodo. Finalement j'opte pour le gars qui a ici le plus de clientes : si les honoraires sont chers, le pari ne coûte rien. J'installe mon écritoire parmi les miettes, mon papier sans lignes fait des envieuses, je distribue quelques enveloppes doublées, et je commence à gribouiller.

Le Bic, en taule, c'est mon flingue.

Nouvelle apparition de la matonne :

« La toilette ! »

On se lave en bas. Dans un angle de l'atelier, une autre table, également sur tréteaux, supporte (mal) des cuvettes : la mère-cuvette, grosse et grasse, où l'on fait la vaisselle ; et les petites, émaillées-écaillées, les individuelles, pour trimbaler l'attirail. Les gobelets à dents sont le plus souvent des boîtes de Nes vides.

Dans la salle d'eau, l'eau est apportée aux rigoles de tôle par une rangée de becs pisseurs, et commandés par un robinet central. La fille préposée à la manœuvre a fort à faire :

« Ouvre !

— Merde, un peu moins fort, ça éclabousse partout !

— Alors, c'est toi qui la paies, la flotte ?… »

Chaque prison a ses petits raffinements : ici, à condition d'être une rapide, on peut se laver le cul à l'eau chaude. Une dévouée fonce la première et va remplir deux seaux à la buanderie. La matonne boucle la porte sur elle ; jusqu'à la fin des ablutions, il n'y aura pas une goutte de plus, qu'on soit cinq ou vingt-cinq. Faut donc se ruer dans la file, cuvette en main, et essayer d'y griller assez de places pour arriver avant la fin des seaux. Sans quoi, c'est… brr…, le cœur et tous les organes se resserrent, rien qu'à imaginer ce que ça peut être à l'eau froide.

La nouvelle que la nouvelle est pleine de pognon et la déférence qui s'ensuit me permettent d'obtenir tout ce que je veux ; un gant par-ci, une serviette par-là, et cette putain de cuvette d'eau chaude. Je préfère, aux boxes inondés, le tout-à-l'égout des chiottes, et je m'efforce d'oublier que j'ai aussi des narines. On lave le reste, coincée, de trois quarts.

Torsions de gants, torsions des bras pour atteindre les omoplates, déballage de gambilles, dégringolade de seins.

Enfin propre ! J'avale un godet d'eau apéritive, et j'attends la soupe.

Menu : thon mayonnaise, poulet, petits pois, gâteaux.

Je me demande – tout en saluant in petto la réapparition des boîtes de Nes, j'ai trop mangé – « Comment font-elles pour avoir encore, un 23 du mois, de quoi cantiner autant ? En général, le poulet déserte les listes dès le deuxième dimanche. » Cherchons pas à comprendre. Entamons notre pécule tout neuf :

« Comment c'est, ici, la cantine ? Une grande feuille, ou des bulletins individuels ? »

Bon, c'est bulletin individuel, et on les ramasse le soir, j'ai du pot. On s'empresse de m'en prêter un, de me faire passer la liste des vivres, de l'accidentelle, des journaux.

« Si tu aimes les blondes, il y a des Balto. »

Deux ans de détention Balto, autrefois, aux mineures de Fresnes, m'ont rassasiée : je m'offrirai cette fois-ci une détention Gitane. Mado aussi est gitane, gitane teinte en blonde dont le noir a repoussé. Elle est grasse, saine, cellulite et savonnette, sourire en jonc et petites mains beurrées. Je bâille, regardant distraitement l'entour, tout en surveillant les plis ramassés :

« Alors quoi ? Tu comprends pas les appels ? »

Je sursaute, c'est vrai que j'étais pas au jeu.

En ce tendre avril déclinant, pas un rectangle de bleu n'égaie les fenêtres : ciel chargé de gris, prison incolore, avec ce remuement de chair jeune et vieille, une qui se recoiffe, une qui s'éclipse dans les chiottes, une qui se fait une tartine de margarine – l'élément de base, avec le Nes – l'image, multipliée par dix, de l'Éternel Féminin.

On va au lit une heure plus tôt le dimanche, c'est-à-dire qu'à quatre heures la matonne donne la soupe et qu'à cinq heures et demie, toutes filles et lourdes bouclées, elle peut aller boire le thé en ville. Comme nous nous couchons, enfin, le soleil se lève : il illumine tout le dortoir, je dormirai ce soir avec un rayon.

Mon homme m'a légué un étui avec deux photos d'identité : il en garde la version femme, puisqu'on s'était

fait tirer le portrait ensemble, pour des faffes bidon où nous étions mari et femme.

Comment aurait-il pu m'épouser autrement, Zizi ?

Je chiale, dans le creux de ma main, où l'étui de plastique tient grand ouvert.

CHAPITRE III

Il me semble que la taule remue beaucoup depuis quelques jours. Ce n'est pas moi qui la fais bouger, je reste toute petite dans mon coin : au début, pas, il faut toujours faire le mort. Mais c'est le moment des Assises, les prévenues libres réintègrent la veille de l'audience, comme le veut la loi ; d'autres partent en Centrale ; il y a des arrivantes, des sortantes… L'atelier, tout en crochetant activement, commente les potins transmis au mirador par les filles du service général lâchées dans la cour. On est mirador à tour de rôle : par ces tendres premiers soleils, tout le monde se sent des envies de grimpette. Une chaise devant la haute fenêtre, une grosse assise sur la chaise pour lester, et l'échelle est prête. Une fois là-haut, on se carre la barre d'appui en travers des fesses, on étend l'orteil vers les rayons… Lorsqu'on voit ou entend quelque chose, on doit le signaler immédiatement et dans les détails. Venant de ces commères du service, les rancarts valent ce qu'ils valent, mais lorsqu'on n'a rien à se mettre… Nous pouvons même savoir ce qui se passe chez les hommes : par le trou de la serrure, les filles tirent des mètres et des mètres de ragots et nous les lancent, après les avoir agrémentés de quelques broderies. Nous en remettons, nous tressons des couronnes aux condamnés à mort, nous retissons le cérémonial des grands procès : à coups de crochet, à coups de langue, à coups de « tout à coup de », comme dit Nadine.

« Qu'est-ce que tu en penses, Anick ? »

Je préférerais la boucler ou parler d'autre chose que de la prison, mais on n'arrête pas de me brancher, peut-être parce qu'avec mes lunettes et ma façon de jacter on me prend pour une intellectuelle.

« Dernièrement, dit Gina, on a guillotiné un mec, eh bien tu sais pas ? Il n'y avait ab-so-lu-ment aucune preuve et il a nié jusqu'au bout.

— Alors, ce n'était pas lui, dis-je.

— Tu étais dans son affaire, peut-être ? Qu'est-ce que tu en sais ?

— Oh ! rien, évidemment… »

Je ne saurais pas expliquer à Gina qu'à mon sens, si on se donne la peine de refuser un crime pendant assez longtemps, on finit par s'en innocenter, s'en dissocier ; et que ça, ça change tout. Bien sûr, on vous raccourcit quand même, ce qui prouve bien que la peine de mort est une absurdité, un exemple dont personne ne tient compte et qu'il faut sans cesse recommencer.

« Remarque, à choisir, je préfère ça à la perpète… »

Je pense soudain à Caryl Chessman porphyrisé au printemps, au beau juin californien qu'il a loupé, cette grande gueule de Chess qui a quand même fini par se taire.

« C'est mieux pour tout le monde, toi tu te cavales et les autres ne t'entendent plus.

— Des macchabées, dit Gina, je ne sais pas si vous en avez vu beaucoup, mais… »

Elle laisse traîner sa phrase pour que nous supposions qu'elle, elle en a vu beaucoup, et pas des plus beaux. Nous nous taisons, honteuses : nous ne saurions produire, nous, que de jolis défunts, bien lavés, reposant le chapelet aux pinces sur des lits de pétales. Même nos chers tués en Algérie, nous ne les avons pas vus ; nous n'avons rien vu, même si nous sommes là pour meurtre : Gina méprise nos petits cadavres, elle méprise tout, et la jactance, c'est son rayon :

« Dans le Milieu, on n'a pas besoin de Deibler ni des poulets pour buter les gens, on règle ses comptes soi-même.

— Eh bien, on a tort : il faut laisser ça aux spécialistes. »

La minute de silence qui s'ensuit me fait espérer que le sujet est épuisé. Pourquoi parler de la peine de mort quand on est condamnée à vivre, à vivre sans arrêt, à garder la vie comme une punition, comme une plaie ?

Le mirador s'agite sur son perchoir :

« Taisez-vous, les filles… »

Pour une fois qu'on ne disait rien !

« … Y paraît que Zorah est revenue, on l'a vue à la fouille… »

Zorah ! On m'en a déjà parlé, ici ou ailleurs, je ne sais plus. Ses passages répétés dans la taule ont fini par tracer ; de plus, c'est une ratonne, une garçonne, bref, de quoi se faire quelques pintes de mauvais sang.

Pim ! La porte du vestiaire se referme à la volée, quatre pieds montent vers nous, en grinçant… Saintes Maries ! Un œil jeté et récupéré aussi sec me suffit pour embrasser

l'apparition dans sa totalité : drapée dans sa noire splendeur, la Vierge de la Basilique d'Alger marche sur nous.

Le murmure qui suit est cependant moins respectueux que désappointé : Ce n'est pas Zorah, celle-là on connaît pas. Mais pour nous autres, Françaises pures ou impures, qu'il s'agisse d'une Arabe, d'une Berbère, d'une Targui, ou d'une gitane après l'été, du moment que c'est mat et natté, c'est Algérien. C'est une Algérienne : que ce soit Zorah ou une autre n'a aucune importance.

Elle porte un cardigan vert acide, un foulard en écossais transparent laissant deviner des crans très noirs ; accroché à l'oreille par une épingle dorée, un sachet mystérieux en plastique rouge ; fiché dans la narine droite, une sorte de gros clip grappe de raisin, que j'avais pris tout d'abord pour une excroissance bourgeonnante ; dans chaque orbite, par-dessous des sourcils bleus, une escarboucle opaque qui doit être un œil ; pas dix centimètres carrés de peau apparente où ne s'incruste un tatouage, et, enfin, l'inévitable fourbi portatif – aujourd'hui un gourbi – sur les bras. Dans son baragouin, elle explique qu'elle arrive en transfert d'une prison méridionale. Avant même de demander dans quelle ville elle est, elle réclame de l'eau chaude – pas pour la toilette, pour le café. Elle a un paquet de moulu, du vrai, là-bas c'était autorisé, ainsi que les réchauds Méta et les plaquettes du même nom. Elle va demander le sien à la matonne, sous prétexte de le récurer avant de le ranger pour sa sortie.

« Tu verras, chuchote Mona, elle l'aura, ces bonnes femmes-là on leur laisse tout. »

Mais en attendant… c'est justement l'heure de notre jus ; mais, par ces temps troublés, la terreur des terroristes interdit qu'on se nescaféine sous leur nez sans leur en faire

croquer ; d'autre part, la même terreur interdit toute espèce de troc avec le parti rebelle. La confusion qui fait pêle-mêler les races se poursuit en cabane sur le plan des partis, sinon des connaissances, politiques.

De toute façon, notre attitude irriterait le Président : nous nous refusons absolument à fraterniser. Aux jérémiades de l'Algérienne, nous répondons par des gestes évasifs et des « nous, on sait pas, demande à la surveillante ».

« Pourtant, le linge de son balluche a l'air propre…

— Rien de plus propre qu'une Algérienne propre, tout le monde le sait ! »

Ce qui fait un peu désordre, par contre, c'est son blaze, une chiée de noms pas commodes à prononcer ni à retenir : Ben Sidi, Benne basculante.

L'ordre de prophylaxie passe de bouche en bouche :

« Parce que tu sais, ils sont tous malades… Faire attention aux morpions… »

Sans vouloir tout avaler, il faut bien admettre que, depuis une heure à peine qu'elle est arrivée, la femme s'est rendue trois fois aux toilettes ; et Solange, qui est le plus près d'elle à ce moment-là, a beau prétendre qu'elle l'entend uniquement cracher, nous pensons tout de suite à la dysenterie. Sans compter qu'avec ces sacrés yeux d'escarboucle, elle est foutue de nous jeter un sort, diable ! Autant l'avoir à la bonne.

Elle a trouvé à se garer à la table de l'autre côté du poêle, à laquelle je tourne le dos, dite « table des cloches », et comme elle ne bouge plus, on reprend les conversations, les filets et les belotes, sans pour autant l'oublier.

« C'est sournois ces gens-là, elle se lève sans prévenir, elle te fout une claque… »

Gina sourit, agitant avec dédain son éventail de cartes :

« Bah ! Toute Algérienne qu'elle est, je lui fous une grosse tête, moi ; je la tue, pour pas qu'elle me retourne un couteau dans le dos deux jours après. Et même…

— Avec le couteau de la cantine ! Si j'avais su j'aurais gardé mon pognon, je peux même pas couper mon bif… Faut dire qu'il vient de Bilbao le mec…

— Ton régime pourri ! Remarque, elle est peut-être pas mauvaise.

— Quoi, la barbaque ?

— Mais non. Attends, je vais la brancher sur les tatouages… »

Gina va à la table des cloches, parle avec application, comme pour apprivoiser une bête, exhibe son épaule tatouée d'un cœur et d'un prénom, « Tony », et réussit en une demi-heure la conquête de l'Algérie.

« Oh ! mais t'es maline, toi, dit la femme, oui, ma belle. »

Bon, elle ne viendra pas se frotter à Gina, et Gina c'est nous, c'est notre haut-parleur, notre bouclier.

Un incident se produit toutefois au moment de la graille, motivé par une gamelle de patates. L'Algérienne propose sa part à la cantonade. Une de ses voisines s'en octroie la moitié ; puis, élevant l'assiette en ostensoir :

« Qui c'est qui en veut ? »

Solange, qui tournait le dos, tourne la tête :

« Moi…

— C'est propre, tu sais, elle les a pas touchées.

— Oh ! c'est à elle ? Alors j'en veux pas. »

L'Algérienne a suivi la scène et se fâche tout bleu.

Ses patates sont aussi comestibles que les nôtres, après tout, puisque ce sont les mêmes. Mais Gina entend garder le monopole des gueulantes : elle crie à Solange :

« T'avais qu'à les prendre, au lieu de faire la dégoûtée sur un plat de fraises ! » Et, plus bas : « Tu les aurais balanstiquées après, en douce. »

Et, à l'adresse de l'Algérienne :

« Mais non, ma chérie, elle a pas refusé pour te vexer, seulement elle croyait que tu avais mis de l'Harissa dedans. Tout le monde peut pas aimer l'Harissa, qu'est-ce que tu veux ! »

On chuchote encore, au moment du coucher, on va demander qu'on isole la fille, ou bien qu'on la mette avec ses compatriotes, etc.

Je proteste, non-violemment mais fermement :

« Vous savez bien qu'il n'y a pas de cellule pour ! Sinon, on m'y aurait mise, ou n'importe laquelle aussi malade que moi… On est toutes malades, et c'est pourquoi on nous isole ensemble, je pense. Non, sérieux, si on rouscaille, tout ce qui arrivera c'est qu'on fera deux ateliers, les prévenues d'un côté, les condamnées de l'autre. Comme elle est à la fois pré-

venue et condamnée, la Chef est foutue de nous la coller un jour chacune, et…

— Et lorsqu'elle sera tout à fait jugée, dit Aliette, qui a encore un an à tirer, moi je me la farcis jusqu'à la quille. Des clous ! »

Dans cette affaire, le guillotiné est bien mort.

CHAPITRE IV

« Au Bureau ! »

J'enjambe le banc où je vautrais mes ruminations depuis le matin, et, sans poser le « C'est pour quoi, mâme ? » qu'elle espère en mijotant son « J'en sais rien », je boitille derrière la matonne jusqu'au bureau du Greffe. Là, le sous-mac qui a pris ma fortune en dépôt l'autre soir se tient debout, galonné de frais et rasé de moins frais, la main à plat sur un papelard dont j'essaie aussitôt de déchiffrer, à l'envers et entre les doigts du gars, la teneur. « Urgent-Détenu » : l'estampille des communications du Palais.

Le maton a deviné mon impatience :

« Le juge d'instruction a donné ordre, le papier vient de nous parvenir – et là il tapote l'Urgent du revers des doigts – de bloquer votre pécule.

— Comment ça, bloquer ? »

Je ne pige pas.

« L'argent que vous aviez en arrivant, m'explique le maton avec une patience cauteleuse, est saisi. »

Je suppose qu'il doit jouir sur place. Depuis mon arrivée, j'ai inondé le bureau de lettres réclamant des explications, au sujet d'un retard dans la livraison des cantines, ou dans le courrier, ou pourquoi j'ai pas encore reçu notification de mon numéro de pécule ; bref, je ne leur ai rien passé.

« Ils vont me faire payer cher mon insolence », pensé-je ; mais je me rappelle aussitôt que depuis trois minutes je ne puis plus payer quoi que ce soit.

« Mais on me laisse quand même une marge de sécurité ? Non ? Et les timbres ? Et les provisions pour mon défenseur ? »

Je sens arriver Sainte-Anne…

« Vous demanderez à votre juge toutes les explications et toutes les autorisations nécessaires pour vous faire assister. Nous, on a ordre de bloquer tout, ce que vous avez et ce que vous recevrez. Bien sûr, on ne vous prendra pas l'argent de vos filets. »

Les filets ! Je ne sais pas tenir un crochet. Je n'ai pas jugé utile de m'y mettre encore, car la brèche que me font aux fonds l'entretien d'une équipe de fauchées et le mien propre est encore relativement étroite. Mais là, tout fond d'un coup.

Je regagne l'atelier, sans réaction. Je suis muette, je dois être pâle, les filles me regardent, elles n'osent pas poser la question qui déchaînera le flot des autres. Aliette finit par hasarder :

« C'est encore une couille ? »

Lugubre, je fais « oui » de la tête. Faut pas que je flanche, faut…, mais soudain, à la vue du déballage sur la table – paquets de pipes, provisions et canards –, à la pensée que je n'ai même plus de quoi acheter un timbre – et c'est le moment ou jamais d'écrire à des gens –, à l'idée qu'il va falloir laisser mourir tous mes parasites et tenter au contraire de vivre sur leur soie, la merde m'envahit toute et je flanche pour de bon.

Les filles oublient que leur place c'est leur place, et elles me font étendre sur tout un banc, versant de la flotte sur ma tête qui semble une chaudière en ébullition, calant mon dos qui fait mal, mal comme à la sortie du coma. Quelque part, tout près, j'entends un bruit familier : une cuiller qui fait valser le couvercle d'une boîte de Nes.

« Tu mets deux sucres, pas, ma poule ? »

Ces femmes comprennent tout de suite ce qu'il faut faire dans ces cas-là : glou, glou, glou, c'est la flotte bouillante, tin, tin, tin, c'est la cuiller qui touille.

Avec mes esprits reviennent mes problèmes : un Nescafé me sera-t-il encore offert de si bon cœur ? Je n'ai pas encore précisé la nature de la petite chose… et, si je connais bien la taule, je ne connais pas bien les taulardes : c'est ma première expérience en « collectif ». En Centrale, après l'atelier, on a la nuit en cellule pour récupérer, ça ne compte pas. Même méfiante et intuitive, il y a certainement des saloperies que je ne puis apprécier qu'à l'usage… Comme susurrer quelque chose à quelqu'une équivaut ici à empoigner le micro, je raconte ça à la fille placée le plus près de moi sur le banc ; en effet, une demi-heure après, le ton a changé : il s'est fait protecteur et rassurant.

Puisse-t-il en rester là !

« Ce n'est qu'une petite couille de rien du tout. Ça arrive à presque toutes celles qui sont là pour casse : tu comprends, les fonds d'origine douteuse sont toujours, pour le juge, des fonds d'origine frauduleuse. Mais t'as qu'à t'arranger avec l'avocat, il va te faire débloquer ça tout de suite. Tu peux prouver d'où ça vient, au moins ?

— Bien sûr ! C'est bien pour ça qu'on me garde, d'ailleurs… »

Je rigole, maintenant, mais je me sens paumée, paumée, paumée. Tant qu'il y avait du pognon, il y avait de l'espoir ; les cent sacs du pécule, c'est de la briquette, de la briquette mangeable, mais ça c'est rien, je mangerai autre chose. Ce qui m'amuse moins, c'est de penser à tout ce qui traîne à la banque et ailleurs, et qui va probablement prendre le même chemin.

Le juge n'acceptera que les mandats de ma mère, et ma mère va me couper les vivres comme à chaque incarcération, disant que mon ami doit me nourrir, que s'il est en taule elle ne veut pas le savoir, qu'elle me garde néanmoins son appui moral… Et tout ce qu'on m'enverra d'ailleurs ira grossir la pelote de récupération générale.

Pour la locale, voyons :

J'ai au vestiaire, dans mon porte-documents, quelques plaquettes de timbres, j'avais oublié tout à l'heure dans mon désarroi. Il me suffira de les récupérer et de les troquer peu à peu, puisqu'ici on peut affranchir son courrier et cantiner ses timbres. De plus, j'ai toutes ces dames avec moi :

« On s'arrangera, va ! Et ton coup aussi, il s'arrangera…

— Oui, oui, et mon mari sortira et nous serons heureux et nous aurons beaucoup d'enfants. Je connais, merci.

— Oh là ! Si tu le prends comme ça…

— Mais non, laisse, tu vois bien qu'elle est emmerdée, alors ! »

Je leur coupe la parole :

« Y a-t-il un dentiste dans la salle ? »

Effarement. Cette histoire de pécule a dû me brouiller complètement le cigare. Je m'explique :

« Vous savez que j'ai fait chanstiquer deux pansements jeudi ; j'ai deux tabourets à plomber et c'était en cours quand ils m'ont fait marron…

— Oui, même que j'ai hérité… »

Je fais signe à Mado de la boucler : ça, c'est une affaire de complicité-recel pour elle si elle en bonnit trop long.

Oui, l'autre jeudi, j'étais installée sur le fauteuil de torture dans le cabinet médical, l'attirail plus que rudimentaire d'odontologie suspendu au-dessus du caillou comme une épée de Damoclès. Le gars, avant de m'attaquer, m'avait demandé où en était le traitement, si l'on m'avait déjà mis les petites mèches, etc. J'avais coupé :

« Oui, les deux à dévitaliser. J'ai eu les tire-nerfs, mais comme il y a de l'arthrite par compression… »

Stupéfait, le gars n'avait plus desserré les mâchoires, je veux dire : les siennes, jusqu'au moment où, s'interrompant soudain dans le forage de ma molaire, il s'était écrié :

« Merde, je les ai oubliés chez les hommes ! »

Et bondi hors du cabinet médical sans préciser la nature de l'oubli. Je n'ai pas cherché plus loin et sauté vite fait du fauteuil : dans ces cas-là, il y a intérêt à les agiter.

Après m'être assurée que la matonne était occupée à lui rouvrir la porte du rez-de-chaussée, j'ai inspecté d'un œil circulaire les étages, pour voir si nulle fille de service n'y

traînait. Le risque était minime : à l'heure de la soupe, personne ne traîne nulle part, il y a plus important à faire. À part, bien sûr, ce vieux charcutier de dentiste une fois la semaine, et cette vieille charogne d'infirmière des soins en principe chaque jour ; ce qui fait que, pour un peu qu'on aille aux deux et qu'on ait encore faim ensuite, on est obligée de mélanger le ciment à panser, le cachet à calmer et la patate à restaurer dans la même bouche dans le même temps. Enfin, ce jour-là, on nous avait épargné l'infirmière, j'étais bien seule.

Dommage, les placards du cabinet étaient bouclarés, et je n'avais pas mon tournevis en vanadium. Autrement j'aurais bien trouvé dans tout leur bazar quelque chose à boire ou à transformer en boisson : un malheureux fond d'alcool à 90° additionné de sucre et de bouts de pomme et planqué huit jours, et voilà, pour nos papilles altérées, un simili-cognac assez efficace. Je me suis donc rabattue sur les mignardises de la trousse, mais là non plus… au retour du gars, je n'avais pu emplâtrer qu'une petite fiole de truc à endormir les gencives.

D'ailleurs, la came ne me servit point : les suites de la roulette étaient supportables, et mon soutien-gorge, le seul que je possédasse, commençait à puer le recel à cent mètres. Ces flacons étanches, je t'en fous ! J'allais balancer aux chiottes, quand Mado s'est interposée :

« File-le-moi, ça pourra toujours me servir. Mes névralgies, affreux ! »

Mado a toujours mal quelque part, c'est bien connu. Et moi, au fond, je ne tiens pas tellement à me droguer : on sait quand on commence… à mon avis, se camer devrait être, et devrait rester, délibéré. Même tordue en huit et cassée de

partout, lors de l'accident, j'ai évité. J'ai donc donné la chose à Mado, sous la condition expresse qu'elle ne la balancerait pas, tout au moins pas dans les pattes des matonnes.

« Oh ! Anick ! Chez nous, les gitans, il n'y a pas de poulets ! »

… Mais que j'en revienne à aujourd'hui. Je reprends :

« et vous savez bien, plus de sous, plus de dentiste. » Ah ! Centrales bénies ! Centrales aux petits et grands soins, où toute mâchoire, assistée ou non, se trouve dès l'arrivée, systématiquement, examinée, mesurée, traitée ou réduite ; où, pour les gencives en voie de cicatrisation et dans l'attente de leur prothèse, mijote en permanence, sur le coin de la cuisinière, une galetouse de bouillie ! Ici, maison d'arrêt provinciale, il faut apporter son or, sous forme de bridge ou sous forme de biftons, ou alors avoir trente-deux perlouzes dans la bouche. Oh ! bien sûr, lorsque votre gueule grossie dix fois et votre température montée à 40° ne laissent plus aucun doute sur la nature et le point de maturation de l'infection, on peut, à la rigueur, voir s'il n'y aurait pas moyen de vous faire une petite avance ; mais moi, je n'ai aucune chance de ce côté : je suis saine, insolemment, aucun abcès ne se déclarera, mes pansements ne s'effriteront pas et je les garderai jusqu'à la quille, jusqu'à la mort, jusqu'au pourrissement.

Il y a vraiment de quoi se flinguer.

Voyons donc : une idée que je gambergeais depuis quelques jours s'impose : liberté médicale.

Ma mère, comme je m'y attendais, m'a gardé son affection et retiré son appui financier ; j'ai fait dire aux amis par

le bavard qu'ils ne bougent pas et n'envoient rien ; c'est bien vrai ce que Zizi me répète sans cesse : « On est tout seul, ma poule. Tout seul. »

Mais, pour rédiger en paix ma demande d'expertise médicale pour le juge d'instruction, je préférerais l'être encore davantage…

Toute la soirée, Mado répertorie Aznavour, presque aussi mal que lui-même, tout me casse et m'éprouve l'oreille : oreille fatiguée de tout, tout fatigué de tout, et les trêves parfois que ne scandent plus que le fracas des feuilles tournées et les appels de phare de la ronde : « J'éteins dans trois minutes, rangez vos affaires », dit la matonne à travers le judas.

Soupirs ; une qui grince des dents, une qui pleure, et moi, enfin seule, qui rêve, bien à plat, et ne geins que lorsqu'il faut changer de côté : aïe, aïe, et le chœur qui reprend à l'unisson, avec parfois le solo d'une râleuse, qui m'empêche de fermer l'œil toute la nuit par ses émanations nasales, mais bougonne à mon adresse qu'il faut prendre des calmants aux soins, si l'on doit gueuler comme ça pendant que les autres dorment. Des calmants ! Il faut les absorber en présence de l'infirmière, ce qui m'astreint à une véritable acrobatie digitale pour les planquer pendant que je l'occupe avec le glou-glou d'un verre d'eau. Certains jours où je n'ai pas la main, ma maladresse me force à les mettre vraiment dans ma bouche ; je ne vais quand même pas jusqu'à les avaler, mais, ainsi mâchouillés et fondus, ils sont impropres à l'échange.

On trafique même du sommeil, en taule.

On trafique, on chuchote, on ment. C'est l'atmosphère de perpétuel complot, du secret que tout le monde connaît et commente, sans que cessent de s'échanger, entre deux murmures, les serments de silence sur la tête des enfants, du mari ou du chien. Sans compter l'inévitable présence de deux ou trois balancettes, pour faire la jonction entre lesdits secrets et l'administration pénitentiaire, voire la magistrature.

Moi, à part « l'affaire », sujet tabou, et mes journaux que je ne quitte pas des yeux, pour qu'ils ne passent pas aux chiottes avant lecture, je n'ai pas grand-chose à planquer : je ne biftonne pas avec les souris d'en bas, mon homme a défense de m'écrire.

Ce soir, je ne profite pas des trois minutes de grâce pour continuer à écrire au juge : ça fait deux pages que je froisse.

C'est peut-être que mon nouveau plumard me dépayse : Aliette, maternelle, m'a invitée à quitter le lit de jaugeage et à prendre celui qui était vacant à côté d'elle.

Oui, car la dèche, j'ai déjà assimilé.

Coincée entre Aliette et le mur, face aux chiottes, je suis gâtée pour les odeurs. Aliette est brave, tout au moins l'a-t-elle été aujourd'hui : bizarre, car Aliette marcherait plutôt par intérêt. Ça ! L'intérêt, celui qu'elle prend à observer l'assiette des autres et à écouter leurs listes de cantine, lorsque la matonne les énonce pendant que la fille de service sort à mesure du cageot la denrée correspondante ; parfois, lorsque l'envie est trop forte, Aliette gémit : « Oh ! dis, j'aime bien ça, moi », d'une voix soudain enfantine et bêtifiante, ce qui choque un peu venant d'un coffre pareil.

Aliette, qui cache ses serviettes hygiéniques sales dans un carton que les bonnes copines désignent discrètement aux matonnes, sans vouloir y mettre un doigt tant ça les écœure, pendant que la fille est partie au parloir.

Bah ! moi, j'aime bien Aliette. Elle a des affaires tout le tour du ventre, condamnée pour les unes, inculpée ou témoin dans les autres, toujours des escroqueries, et ça m'épate, moi, toute petite casseuse de province.

Il n'y a pas deux minutes qu'on nous a soufflé la calebonde, que des coups frappés à la cloison me ramènent en sursaut aux localités. Gina se lève, court aux chiottes, écoute, en ressort, et :

« Aliette, c'est pour toi ! »

Aliette renaude, elle commençait tout juste à ronfler.

On la presse :

« Magne-toi, merde ! C'est pour toi ! »

Finalement, traînant ses savates, elle consent à se diriger vers la cabine. D'après ce qu'elle m'a confié ce soir – heureuse d'avoir une voisine elle n'a pas arrêté –, elle a une coïnculpée à l'atelier du bas, laquelle couche dans le dortoir d'à côté. Les cloisons sont, en principe, bien étanches ; si deux complices veulent s'entretenir, aux seules fins de déterminer par la faute de laquelle l'autre se trouve avec elle en taule, eh bien, qu'elles lavent leur linge sale là-bas, devant le juge.

Après tout, c'est peut-être la seule lessive qu'Aliette sache faire, voir les cartons.

Du sang au Parquet, d'accord ; mais la Direction n'en veut pas ici. Le parquet est suffisamment poisseux comme ça.

Pourtant, dans les chiottes, les deux dames semblent s'entendre le mieux du monde, et ce n'est pas une image.

Bouclée là-dedans, Aliette converse avec l'invisible.

Mon crâne réparé de frais, l'atmosphère du dortoir, obscure et alourdie par le tabac et la respiration de dix bonnes femmes, l'ennui, les ennuis, tout cela me donnerait bien envie de m'assoupir un peu, mais la proximité de ce bigorneau est un empêchement majeur.

Oh ! là là, demain je reprends mon ancien paddock.

Je me demande si, pour intercepter correctement, il s'avère nécessaire qu'Aliette se foute carrément la gueule dans le trou, ou bien s'il lui suffit de rester là, le front levé, comme certaine Pucelle. N'importe, à mon avis, les affaires ne doivent pas s'ébruiter sur les toits, et dans les chiottes encore bien moins.

Et cette voix rendue lugubre et abyssale, les émanations du lieu, la position inconfortable, tout cela ne risque-t-il pas d'embrouiller la menteuse la mieux douée ?

Aliette ne tarde d'ailleurs pas à s'avouer vaincue. Elle a pourtant l'habitude, elle bigophone ainsi presque chaque soir. Elle s'affale, tout essoufflée, au pied de mon lit :

« J'en ai marre, demain je fais dire que je dors. Faut pas oublier que tout ça c'est sa faute, que…

— Mais, Aliette, j'ai cru comprendre, tout à l'heure, que tu l'appelais coco.

— Je ne peux pas couper carrément, je la scie en douceur, t’as pas compris ça ? »

Aliette, majestueuse, se recouche, et cinq minutes après le Diesel nasal se met en route.

Et dans le silence de la fenêtre voici à présent l’autre amie, la pluie des nuits. Elle réveille et hausse jusqu’à nous le parfum calme de la terre et des arbres lavés. Vide ton verre de l’amère tisane, Anick, et rince-le dans la pluie.

Là, sûr, l’affaire tourne mal : pour que le juge ordonne une saisie, c’est qu’il va nous fiche le casse de la bijouterie sur les endosses. Donc, autant essayer de se farcir un bout de la prévention au soleil, car ça va être long.

Je sens bien que tout a commencé avec cette bagnole maudite. On venait de la changer contre la vieille, l’amie, la complice, rodée à nos mains et nos habitudes ; celle-là était trop belle, trop bourgeoise, trop lourde ; elle n’avait jamais accepté d’être menée par deux voyous ivres de fatigue ou de poivrade, de servir de bar, de restaurant et de chambre. Elle a attendu son heure, sournoise. Quel sale accident ça a dû être ! Heureux, j’étais dans le coma. Et ensuite, la dégringolade, et ici.

Et pourquoi, bon sang, ne pas renverser la vapeur et tenter maintenant d’en tirer des arguments de liberté ?

Liberté médicale…

Cette tire pourrie, ce tas de ferraille qui rouille quelque part, va peut-être me trimbaler jusqu’à la porte.

CHAPITRE V

Tout de même, je vais aller à la messe, au moins une fois ; on se fait tartir de façon particulière les dimanches et ça passera une heure.

George la très-pieuse est imbattable en matière de religion, connaît par leur prénom tous les saints qui s'intéressent plus spécialement aux bagnards, la prière appropriée qu'il convient d'adresser à chacun d'eux, et l'itinéraire des lieux saints où elle ira mettre des cierges en sortant.

Dès qu'il s'agit de sa liberté, on n'est pas chien.

Lorsqu'une fille de l'atelier est partie à l'audience, ou au parloir avec la P.J., George organise la prière, elle psalmodiant et le chœur des vierges faisant chorus.

Bien malapprise celle qui continuerait son filet ou sa mise en plis !

Généralement, ces dévotions s'achèvent par un « Saint Expédit, expédiez-la », et, bien que cet Expédit ne soit pas dans mon affaire, je me demande s'il va, un de ces jours, se décider à parler.

Nous sommes des croyantes sommaires et fétichistes.

Ce matin, George a demandé qu'on vienne toutes à la chapelle, c'est l'anniversaire d'une de ses mômes, et, bien qu'elle ait tué l'autre, elle veut épingler sur celle-ci une mé-

daille de longue vie, ô Dieu juste, gardez-nous de l'éternel néant.

Et menez-nous au Quartier des hommes !

Nous entrons dans notre stalle aux accents d'un ***Tantum Ergo*** braillé sans unisson par les détenus : eux, pourvu qu'ils gueulent… Notre loggia, poussiéreuse, pleine d'ombre mal aérée, surplombe le rond-point ; l'autel est érigé sur le toit de la guérite centrale : à travers les vitres de celle-ci, on aperçoit le registre du gardien, et sa main qui, sans respect pour le Dieu piétinant au-dessus de sa tête, émiette des dopes. On voit aussi le voile du temple : quatre pièces de toile bise, assemblées à la machine et montées sur tringle.

Probablement des draps volés à l'effectif du vestiaire pénal.

La matonne a déployé le voile, en s'emmêlant dans les ficelles, juste avant que notre harem ne prît place dans la tribune ; en sorte que les détenus déjà installés de l'autre côté n'ont eu pour toute provende que le remuement des chaussons, le clac-clac des talons et le friselis des jupes gymnastiquant pour enjamber les bancs.

La matonne s'assoit sur sa chaise, rassemble ses caroubes entre ses genoux avec un cliquetis précautionneux, et frime par-dessus nos têtes recueillies : bon, aucune ne dépasse, tout est bien hermétique, et le Saint des Saints, sans bouche ni doigts, peut commencer à moudre la messe des Anges.

Que faire, jusqu'à l'***Ite*** ?

Le missel est le même que dans les autres prisons ; le psautier, on connaît ; les voisines, on veut pas connaître.

Ah ! Si je n'étais si dévote – et surtout, si j'avais su que cette loggia fût si mal éclairée, j'aurais apporté un bouquin, ou un petit bout de crayon avec un mot croisé, ou une allumette pour me curer les ongles. Enfin… en souvenir du pensionnat, je me lève aux bons endroits, et je frime par-dessus la rambarde, prenant soin que mon nez ne pointe pas hors du rang ; en bas, derrière le portail de barreaux, un homme s'est arrêté, une pelle et un balai aux doigts, sur le chemin du vide-ordures ; et il reste là, campé sur ses godillots pesants, le front en extase, sans un balancement.

Quelle vision a figé ce gars, et s'en servira-t-on pour relever la tortore s'il s'avère qu'il a été statufié dans le goût de Sodome et Gomorrhe ?

Sûrement une de nos tatanes émerge, ou un bout de nylon dépasse d'une jupe ; dans une assemblée mixte composée de gens enfermés, tout est important et matière à gambades ; à la messe, personne ne s'occupe du curé ; au cinéma mensuel, l'écran nous semble toujours trop clair.

La matonne agite ses caroubes.

Je rajuste le masque pieusement bovin, je courbe les vertèbres avec reconnaissance, et bientôt une légion d'anges se bagarre dans l'invisible avec le diablotin perché sur mon épaule.

Dehors, le dimanche, je dormais longtemps, pour récupérer ma nuit de vadrouille ; mon homme bricolait pour la baraque, en soupirant vers la semaine. Ici, je vais en profiter pour écrire un peu. Écrire, en sacrifice et en grâce à cet intellect maudit, qu'il faut gaver à la sonde puisqu'il n'a aucun appétit et ne veut pas non plus caner.

Les filles ont revêtu leurs plus beaux atours et se préparent à s'empiffrer :

« Dis coco, t'as cantiné des haricots verts, au moins, pour mettre avec le rosbif ?

— Pas la peine, on a la purée de l'ordinaire, ça sera très bon avec le jus. Y nous ont enfermées, ils peuvent bien nous nourrir, non mais sans blague ! »

Les chansons, les fredons et les sifflotis succédant à l'harmonium me font l'âme mi-encanaillée mi-encuraillée. Défense de dormir : je dois écrire, et défense de ne pas dormir : je ne dois pas m'éveiller, à cause de ces larmes idiotes et machinales qui pourraient mouiller le premier bâillement.

Je rêve, en suçant le Bic : pourquoi ne pas choisir ses rêves sur la carte, ou tout simplement réveillonner d'un bol de néant ?

Vraiment, j'ai la tête vide. J'ai trop dormi, ce qui équivaut à passer une nuit blanche : je me sens encrassée, asséchée, flottante. Le plumard est trop étroit, et pourtant je ne m'y suffis pas : pour ce lit, je me ferais bien rivière, rivière de larmes drainant toute la merde du dortoir.

Pourtant, je ne chiale guère, depuis notre arrestation.

La dernière fois que j'ai pleuré dehors, c'était pendant la dernière nuit avec Zizi, vers l'aube ; l'essence était au zéro, et j'avais garé la tire devant un parapet, en attendant que remue le pompiste de l'Esso voisin.

Nous étions restés une ou deux heures, muets de fatigue, à moitié endormis ; puis, un élan bref et soudain nous jeta l'un contre l'autre, au même instant ; et ce baiser rageur

et exténué, presque une morsure, me fit pleurer, obscurément…

Le lendemain, lorsque la P.J. arriva, nous n’avions pas encore fait autre chose que dormir et manger ; et c’est ce baiser qui demeure, cruel comme la neige pure.

On s’aimait ainsi, en oubliant de s’aimer, voleurs, hallucinés, rôdant la nuit avec la mort sous les semelles… Quoi pourrait combler ce manque amer, quelle aurore à venir, quelle bibine refroidie ?

Une minute vide aspire des éternités sans plafond.

Mado chante, mais personne ne veut plus d’Aznavour : ce qu’il nous faut, ce sont les journaux et la cantine.

Même si le rosbif arrive à trois heures, tant pis, à midi on mangera la gamelle et on se régalera mieux ce soir ; mais, pour assassiner l’après-midi, ***Confidences*** et ***Festival*** sont indispensables.

J’expliquerai les mots compliqués – il y en a, même là-dedans –, et en retour on m’abandonnera les mots croisés de la vedette, ceux qui chantent, et le petit rébus des familles.

« Surtout, ma poule, dit Gina, ne déchire pas les pages, faut que je les prête après à l’atelier du bas, autant les filer complets… si on veut qu’elles nous filent les leurs.

— Oh ! te bile pas, les bouquins – ceux-là surtout –, c’est sacré. »

Ah ! Voilà la pitance : journaux, cantine, soupe, à part le rosbif tout arrive en même temps.

« Z'avez cantiné un rosbif ? dit la matonne, l'œil vague. Bon, attendez un peu, la cuisine ne l'a pas encore apporté.

— Mais qu'est-ce qu'on va manger, alors ? C'est tout de même fort de jus, on paie, et il faut encore se faire baiser. Tous les dimanches c'est le même cirque, avec les plats cuisinés ! »

Aliette, résignée, attaque son assiette anglaise : elle y a entassé, pêle-mêle, la barbaque, la salade, la purée de l'ordinaire, et les nouilles du régime que Nadine ne peut plus voir en peinture, mais qu'elle prend quand même, pour récupérer le bout de margarine ; on peut décoller, sans en rien laisser fondre, le petit cube posé au centre des nouilles, encore qu'une rosée de farine grasse atteste qu'on a tenté de les faire chauffer.

Nadine, ayant ainsi assuré sa tartine pour le breakfast de demain, s'approche de mes mots croisés. Le canard entre nous, armées du crayon et de la mie de pain, nous nous creusons la tête pendant que s'emplit l'estomac d'Aliette, nous n'ouvrons la bouche que pour les nécessités de la grille ; nos cheveux se mêlent, nos genoux collent ; soudain, ça fait osmose et l'on s'écrie, au même instant, eurêka.

Les filles, dérangées de leur Histoire Vécue, nous regardent avec reproche ; et nous, nous sommes heureuses de sentir nos caboches carburer à l'unisson, de par la grâce de La Ferté et Favallelli ; nous lévitons au-dessus des cra-cra de Festival, nous ne redescendrons qu'à l'arrivée du rôti.

Latin et barbare, mon goût chérit les fruits et la viande ; je me réjouis déjà de cette barbaque rouge, des tomates rouges qui peut-être l'accompagneront, des pommes du dimanche soir, véreuses, mais lisses et délicatement ocrées.

… J’évite de regarder les commensales : autrement, ces jolis échantillons de sève deviennent purge, masticage et borborygmes.

« C’est bon, ma poule ? demande l’amphitryon du jour.

— Excellent, ma poule, et plus encore d’avoir été attendu. D’ailleurs, on sent qu’il a attendu aussi, ce bif, tu ne trouves pas ? »

Ce rôti, c’est de la semelle pâle.

Tout en cisaillant péniblement, je pense que c’est cruel de suivre le bœuf, et que c’est mal de manger la nature, si l’on ne veut par ce moyen devenir un peu fruit, un peu gibier.

« Ah ! chou, les chimies de transsubstantiation…

— Avale », répond Nadine, que la vue des nouilles de midi n’a pas suffi à rassasier.

CHAPITRE VI

En descendant l'escalier du dortoir, le premier matin, j'étais encore splendide, j'étais pleine de morgue et de suffisance, malgré la bure et la crasse de deux jours.

C'était le temps de ma splendeur, tout simplement parce que j'avais du pognon.

Je torchais des bafouilles au Chef, mettant en doute la capacité de ses comptables, l'intégrité de ses registres et la réalité de sa santé mentale ; mon parafe équivalait à l'expression de mon mépris le plus intégral.

Successivement, je désirai ainsi le retrait de mon vestiaire de diverses paperasses utiles à ma défense, des photographies de ma vieille mère ; je réclamai l'assistante sociale, le remboursement d'un pot de yaourt de date périmée ; bref, j'eus, au temps de ma splendeur, toutes sortes de fantaisies.

Mon insuffisance a anéanti ma suffisance.

Si le Bureau reçoit encore des réclamations de ma main, ce sont celles que je rédige au nom de mes camarades analphabètes ; je rase les murs, j'ai l'air humble et flingué, je n'ai plus rien, je ne suis plus rien, jusqu'au retour des gros sous.

Pas question de proposer ici une autre monnaie d'échange : vous auriez bonne mine, si vous commenciez à vanter votre camelote intellectuelle et artistique ! Mieux vaut passer à la ronde son paquet de pipes, même si ça le vide aux trois quarts de son contenu. Et surtout, vaut mieux montrer son cul que son paquet de pipes.

Enfin, comme l'ordre de blocage n'est arrivé que quelques semaines après moi, j'ai eu le temps de mettre de côté du dentifrice, du papier à lettres et à rouler, et suffisamment d'ail pour l'année : on mijote beaucoup de trucs à l'ail, sur le poêle.

Mais quand même, ça ne se fait pas d'offrir le poulet ou le rôti un ou deux dimanches, lorsqu'on ne se sent pas capable de remettre ça le dimanche suivant et tous les autres jusqu'à la fin de son séjour. Pour me faire pardonner tout le mal que m'ont fait ces bloqueurs de pécule de merde, je donne le meilleur du peu de moi-même qui me reste.

Par exemple, je fais l'eau chaude pour le Nes.

Le robinet du Cabinet médical est cassé ; malgré les explications de la matonne au sujet de certain cylindre de porcelaine introuvable, ses appels au calme et l'assurance que tout rentrerait dans l'ordre et l'eau chaude dans les canalisations avant la fin de la semaine, nous sommes restées le bec sans eau jusqu'au dimanche ; une autre semaine a coulé, et le robinet a été classé dans les vieilles choses douces.

Le poêle aussi partit vers le garde-poêle, jusqu'au retour du froid. Sans feu, sans eau, nous décidâmes de faire comme dans toutes les prisons de monde : recréer l'âge du feu.

Bonne occasion pour me faire offrir le kawa sans trop blesser l'amour-propre : je me proposai pour faire la vestale.

Je racolai tous les vieux journaux, vieilles boîtes à camembert, cartons et cageots, déchirai ou cassai tout ça ; je posai deux boîtes de Nes vides sur la plate-forme des chiottes, de part et d'autre du trou ; et, sur ce barbecue de fortune, à toute heure du jour, je pousse mes torches de papier, l'une enflammant l'autre qui dégringole à mesure dans

le trou. Je garde les cageots pour les jours où, ma fierté reprenant le dessus, j'ai la flemme de mendier leurs canards.

Et, lorsque la galetouse posée sur les boîtes commence à chantonner, il ne me reste plus qu'à la saisir par les oreilles avec des poignées en chiffon, et de l'apporter jusqu'au dessous de plat – une boîte à sardines – en m'écriant d'une voix de loufiat :

« Et voilà l'eau chaude pour ces dames ! »

J'ai aussi mes timbres-poste ; dehors, ayant pour rôle de répondre à toutes les lettres que nous recevons, mon homme et moi, de faire les mandats pour les gens en Algérie ou à la Santé et de tenir les comptes du ménage, je trimbale avec moi une quantité industrielle de formulaires, de papier à lettres et de timbres ; ainsi, lorsque j'attends dans la voiture ou dans un rade que Zizi ait liquidé ses rendez-vous multiples et effroyablement embrouillés, je ne perds pas trop de temps.

J'ai soudoyé la Surveillante-Chef, passant la brosse, expliquant une situation qu'elle connaît aussi bien que moi puisqu'elle reçoit les confidences sur l'oreiller de Dieu le Père, bref, je l'ai tellement baratinée qu'elle m'a débloqué quelques vignettes, contre l'assurance de ma discrétion, et qu'elle m'a dit de lui en redemander lorsque j'aurais tout bouffé « en correspondance ou en autre chose ». En somme, c'était une invitation directe à pratiquer un trafic modéré. D'où, à l'atelier, des propos à horrifier un philatéliste :

« Dis coco, tu peux me cantiner un saindoux contre une enveloppe timbrée ? »

N'empêche que tout ça, ça fait un peu trop petite comptabilité.

J'en ai marre de m'encombrer le cigare, à longueur de semaine, avec le sujet « subsistance matérielle », d'accepter l'os qu'on me jette, de ménager les filles par égard pour leur clientèle.

Je vais boire le Nes qui m'est dû, ça oui, car faire le rif dans les chiottes n'est pas une sinécure ; fumer le moins possible, et pour le reste…

JE NE BOUFFE PLUS.

Remarquez c'est une phrase que l'on entend périodiquement.

Après chaque pesée mensuelle, plus personne ne bouffe. On établit une défense à base de biscottes si l'on est riche, et de pain-la-croûte-seulement si l'on est, comme je le suis devenue, indigente. Mais, comme la ligne est une préoccupation un peu frivole pour ces lieux de pénitence, on recommence à se priver de ne pas bouffer dès la semaine suivante.

Moi, pour pouvoir décliner les offres avec élégance, et comme je n'ai pas de capiton superflu à invoquer, je ne bouffe plus parce que « j'attends mes experts ».

MES experts, les miens, les tiens, les siens ; le juge envoie toujours les deux mêmes à toutes celles qui les demandent, mais chacune s'approprie les gars et ne les prête pas.

Que faut-il pour tromper un expert médical ?

D'abord, la mauvaise mine. Indispensable. Plus question de se faire des frisettes, ni de se frotter la bouche au papier rouge : les cheveux doivent être ternes et cassants, et disposés de façon austère ; sur la paupière, un soupçon de crayon à papier, un peu plus sur le tracé des cernes, assez pour faire moribonde, pas assez pour faire aguicheuse.

Les experts sont incorruptibles et invampables.

Ensuite ?

Les signes de l'anémie caractérisée : la maigreur, la sous-tension, les étourdissements.

Pour être reconnue « inapte à supporter la détention », il n'y a guère que l'anémie, pensons-nous, nous qui n'avons pas la chance d'avoir les éponges en passoires ni la maladie bleue.

Moi, j'ai : quelques malheureuses séquelles de fractures, une myopie bien compensée par de belles lunettes, et deux tabourets déjà aux trois quarts plombés.

Et vous voudriez que je bouffe encore ?

La soupe est servie au rez-de-chaussée par deux soubrettes armées de louches, s'activant derrière deux galetouses géantes, soupe et ragoûgnasse, surchargées les jours gras par un récipient genre dîner sur l'herbe, où nagent à l'aise, dans une sauce aqueuse et pâle, les rations de barbaque ou de poiscaille. Dès que la porte s'ouvre, à onze et cinq heures, on fait la course, assiettes en main, première arrivée, mieux servie. Sous les nôtres, les filles de service ont mis leurs morceaux « pour les garder chauds », mais « nous on veut bien servir ces dames, mais de là à leur filer le meilleur et que nous on fasse tintin »…

Je ne vois pas pourquoi je continuerais à risquer ma peau deux fois par jour. Bien assez qu'il faille descendre à tout bout de champ pour la toilette, l'avocat, le Greffe, etc. Économisons nos forces. Sans compter que le dring-dring de la porte annonçant mes experts peut résonner pendant ce

temps-là et que je n'aurais pas le temps de vérifier mes cernes.

Mais les filles peuvent s'imaginer que je m'esseule pour fouiller ou piquer pendant qu'elles sont en bas ; la matonne, croire que j'ai entrepris une grève de la faim pour l'embêter ; et les experts, venant comme tout le monde à l'heure de la graille, se demanderaient où je suis. Car, à part moi, personne n'a l'air malade.

Donc, à l'ouverture, je fais semblant de me mélanger à la masse ; je ralentis en cours de galerie, jusqu'à me retrouver la dernière ; lorsqu'elles sont toutes dans l'escalier, je pile sec, et j'attends que la file réapparaisse au virage. Je me propose pour aider une fille à coltiner l'une des assiettes, pour ne pas passer devant la matonne avec les mains vides, et pouvoir lui énoncer le menu si jamais elle a l'idée de s'en enquérir.

Ce soir, je dé-jeûne.

La venue de mon premier expert se doit fêter par un petit balthazar. Justement, le poisson est cru, et personne ne se fait prier. Je n'aime pas prier les gens : leur empressement à s'en débarrasser dans mon assiette me met tout à fait à l'aise.

Je sais à présent que la détermination du taux de phosphore ne figure pas au rapport ; du reste, d'ici la venue du deuxième enfant d'Esculape – ils se succèdent en général à une dizaine de jours de distance – j'ai largement le temps de me re-déphosphorer.

Je raconte l'entrevue aux filles, qui me regardent cracher les arêtes avec curiosité. J'en ai de la chance !

« Tu te rends compte, moi, ça fait trois fois que je les fais demander par l'avocat…

— Tais-toi, s'il est aussi pressé que le mien, ton juge…

— Mais toi tu t'en fous, tu vas sortir au jugement, ton affaire c'est de la rigolade… »

Et alors, si la sienne c'en est pas, pourquoi tant de hâte ? Elle ne pense tout de même pas s'en sortir en Médicale, avec la mine qu'elle a ?…

« Faut pas vous gourrer, dis-je. Évidemment, avec le toubib d'ici on oublie un peu ce que c'est, une consultation. Mais je vous jure que pour l'endormir, celui-là !…

— Mais qu'est-ce qu'il t'a fait ? Il t'a fait déshabiller, tout ? »

L'air important je fais signe que oui.

« … Rien n'a été omis, depuis les maladies d'enfance jusqu'à nos jours.

— Mais… Il l'a écrit, ça ?

— Bien sûr, il a fait un rapport détaillé, à mesure. Pour ma pogne, il m'a fait le coup du dynamomètre…

— Le dynaquoi ? »

J'explique. J'explique tout ce qu'on veut.

« J'ai frimé le rapport : c'était une grande feuille à en-tête du Palais, avec ma demande d'expertise épinglée après. Il y avait, entre autres : « Soit pour « sa mise en liberté médicale, soit pour son transfert « à Fresnes. »

Cette fois, un silence respectueux s'établit : larguer une détenue, passe encore, mais l'envoyer à Fresnes ! Bigre ! Il faut que je sois vachement bas… ou vachement démerde.

Moi, je m'y vois déjà.

Fermant les yeux je revois le Fresnes de mon adolescence, je revois la frime du gars de tout à l'heure, la nomenclature de mes disgrâces, et, tout bien pesé, je décide d'être optimiste.

Après quelques mots d'argot médical que j'avais lancés en guise d'entrée en matière, nous étions comme qui dirait des confrères.

Après l'examen stéthoscopique, qui lui révéla mon attirail de fumeuse dépassant le soutien-gorge, il m'offrit une Pall Mall.

Ma tension, elle aussi, fut parfaite : pas possible, j'avais une complice dans les artères même. D'ailleurs, plus la consultation avançait, plus l'organisme entrait dans la farce : mon dos, aussitôt dénudé, se voûta à tel point que les cervicales, entraînées par le mouvement, firent parler le type de scoliose ; l'estomac, qui jusqu'alors s'obstinait à descendre dans les talons, remonta vers les joues, leur communiquant son creux ; cependant que mon corps tout entier, devenu violacé et tremblant sous l'effet de la température, se faisait si misérable, que je ne pus retenir mes larmes plus avant et m'écroulai sur la chaise, en hoquetant :

« Docteur, je vous en supplie, faites quelque chose, je n'en peux plus… »

Il a promis de faire quelque chose.

Mais quoi ?

CHAPITRE VII

Je reconnaissais sa démarche flinguée, sa façon douce de sourire, d'installer ses petites affaires de nuit sur le carton. C'était comme si elle avait toujours couché là, dans le lit voisin, dont la tête touche la tête du mien.

J'ai été bien inspirée d'abandonner Aliette et son téléphone : là, on vient d'installer un deuxième lit sous la fenêtre, et Maria y dormira.

Je l'avais aperçue dans les couloirs, mais je ne l'avais jamais tant vue que ce soir. Faut dire que l'on ne se fréquente, avec les filles de l'autre atelier, que par bifton, ou par bigorneau ou par bigorne. La Chef a changé Maria d'atelier.

La fille est silencieuse, effacée, mais elle n'a rien d'humble ni de négligé ; même, elle aime ses aises. À preuve qu'elle a déménagé une deuxième paillasse d'un lit vacant de son ex-dortoir, et qu'elle l'a grimpée pour l'entasser sur la galette qui suffit aux autres. J'ai fait un Nescafé de bienvenue, puis nous avons bavardé, tard dans la nuit, comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Le lendemain, à l'atelier, Maria s'est assise en face de moi.

Ainsi, mes yeux, même fixés sur l'écritoire, l'assiette ou le dessin – je dessine des masses de roses pour enjoliver les lettres – ne la quittent guère. Dommage qu'il faille dormir, sans quoi je la regarderais tout le temps.

Pourquoi ce coup de foudre ?

Ce n'est pas que j'aie l'intention de me remettre lesbienne, ni de me faire souteneur, bien qu'ayant le plus grand besoin d'être engraissée. Non, j'ai un plan d'amour établi une fois pour toutes, et pour ce qui est de la subsistance, bien que Maria semble avoir un bon stock de cantine et le cœur sur la main, j'essaie de me soutenir seule.

Mais d'abord, il y a d'elle à moi une affinité dans l'emmerdement : ses sous sont bloqués, comme les miens. Et les mandats de la mamma, ceux des amis qu'elle n'a pas pu faire prévenir, les valeurs placées à l'extérieur, tout a pris le chemin du Trésor.

Nous avons eu, toutes deux, la chance de ne connaître de la vie en commun que les sincérités, car lorsqu'on nous sourit, nous savons que c'est bien à nous et non à notre oseille qu'on s'adresse.

Et nous n'en mourons pas, on ne refuse pas une allumette à un chien, les filles ne sont pas chien et nous achètent volontiers nos pacotilles. Peu à peu, je fume toutes mes fringues.

Maria, elle, n'a pas de bras gauche cassé, ni même de bras droit, et elle crochète, vite, vite, une montagne de filets, j'ai mal au cœur de la voir bosser à une telle allure.

Elle n'a plus, pour vivre, hormis ces filets pourris, que quelques photos, un bambino merveilleux tout en yeux luisants, en fossettes et en boucles noires ; on les a laissés ensemble les dix-huit mois réglementaires après l'accouchement, le temps pour Maria d'apprendre à jouer à la maman. Maintenant, elle ne voit plus son enfant qu'au parloir, ça se passe, par faveur, dans la loggia des avocats, et

s'accompagne de baisers, baci, baci. Après quoi, Maria revient à nous, au crochet, à la belote. Ou à la canzonetta, que j'aime bien.

« Maria, tu me casses la tête. Boucle-la un peu. »

C'est ma façon de bisser.

J'aime de Maria les silences, les chansons soudaines, les regards rapides et doux, le contraste surprenant de ses jolis accessoires, lunettes à monture italienne, alliance ciselée, avec ses cheveux un peu maigres, ses vêtements un peu disparates : oui, on a saisi aussi la plus grande partie de son vestiaire.

Elle porte une de mes jupes d'été, ça me plaît de regarder ma jupe sur Maria comme dans une glace.

Nous chuchotons en faisant la vaisselle, le coin cuisine est celui où l'on est le plus tranquille, et puis moi j'aime bouffer dans des assiettes propres. C'est pourquoi je les lave toutes, faisant monter du même coup ma cote de bonne fille dévouée.

Je trébuche sur du vieil italien scolaire, Maria rectifie ; les autres derrière s'agitent : lorsqu'on s'isole et surtout dans une langue étrangère, ce ne peut être que pour médire.

Deux ans que Maria attend de passer aux Assises. N'importe qui aurait le droit d'en avoir marre, mais elle, elle porte ça avec élégance, elle exprime sa lassitude dans cet air flingué, cette constante rectification de la courbe du dos, que je sais aussi. Et puis il y a ces sacrées lunettes qui ressemblent aux miennes.

Toutefois, je sais bien que le port des épaules et le port des lunettes ne signifient rien ; j'entends dire depuis toujours

qu'il faut se méfier des mentalités latines : « Ces macaroni on sait pas à quoi s'en tenir, ou ça jacte on peut plus les arrêter, ou c'est tout renfermé et ça fait ses coups en dessous. »

Qu'est-ce que je risque, ici, à me payer une petite saison italienne ? L'idée du voyage est séduisante, mais il faut que je consulte, auparavant, mon Michelin.

Pourquoi a-t-on changé Maria d'atelier ? Parcours à reconnaître.

Gina, qui a des amies en bas et des relations embrouillées avec tous les gens de la maison, détenues, matonnes et visiteurs, me paraît un guide acceptable.

Un après-midi, je me ménage avec elle une balade confidentielle : à la cour, en déambulant par deux ou trois, en changeant de ton et de sujet chaque fois qu'on croise deux ou trois autres également conspirant, on peut parler plus librement qu'à l'atelier.

« Pourquoi on l'a mise chez nous ? Mais tu ne sais pas ?

— Oh ! tu sais, je suis guère branchée sur les ragots, et puis j'arrive…

— C'est vrai, tu ne biftonnes pas, toi. Mais quand même, tout le monde en a parlé. Voilà : on l'a remontée après une salade, un coup de cavale. Elle est en cheville avec un tas de ritals dehors, paraît qu'elle aurait réussi à faire rentrer des lames pour les barreaux, seulement le coup a été éventé – ici tout se sait, ah ! là là, ces gonzesses, pas moyen de garder quelque chose pour elles. »

Et tutti quanti. À la remontée à l'atelier, j'en sais assez. Moi, ces cavales qui courent partout, cavales échappées,

montures fantômes que nulle n'enfourche jamais, ça me laisse rêveuse. Mais Gina, en revanche, garde les pieds au sol : comme j'ai claironné à l'arrivée que je repartais pour les Assiettes et que dans ce service-là il faudrait probablement se goinfrer au moins cinq piges, Gina pense que la cavale doit logiquement me venir à l'esprit. À plus forte raison, puisque mon Jules y est aussi : lorsqu'on tombe ensemble, le devoir est de s'arracher, n'importe lequel, pour assister ou arracher l'autre.

« Tu vois, moi, Tony : eh bien, il a réussi à leur filer entre les pattes de justesse, sans quoi…

— Tu n'as pas de nouvelles ? »

Gina me considère avec pitié, et repart dans le récit de ses démêlés avec les poulets, l'Interpol et tout. Je fais triste figure devant une telle organisation, moi qui n'ai pour tout associé qu'un tout petit casseur, qui n'a que quinze ans de passés, passés en taule mais ça c'est du passé, une insignifiante relègue en guise d'épée de Damoclès, arme blanche et périmée, et puis ce sourire, ce côté sociable, cette cordiale blondeur…

Le soir, Gina en est à raconter sa propre cavale, car, comme tout le monde, elle a essayé de s'évader :

« J'étais moi aussi à l'atelier du bas, avec Liliane et Josette (ses coïnculpées : je crois qu'elles ont trimbalé ensemble un petit coffiot modèle pour dames) au rez-de-chaussée, l'atelier a une porte-fenêtre qui donne directo sur la promenade. L'an dernier, la surveillante laissait la grille ouverte et se cassait au Greffe, une heure toutes seules comme ça, tu penses si… on n'avait pas encore été à l'Instruction, on était là depuis à peine quinze jours, ça valait

encore le coup de les mettre. Ces putains de filets nous ont donné une idée. Avec les rouleaux du fil, on a fait les échelons ; et pour les montants, on a tressé, tressé… des kilomètres de bobine, qu'on lui a usé, à ce confectionnaire de…

— En effet, dis-je, ça devait être intéressant à filmer…

— Bref, on a fini l'échelle en trois jours ; on avait fait aussi une passerelle pour passer d'un mur de ronde à l'autre. Il ne restait plus qu'à trouver un crochet pour suspendre l'échelle au premier mur. »

Je coupe la narration :

« Ça fait combien, d'un mur à l'autre ?

— Un mètre cinquante », dit Gina sans hésiter.

Donc, pour ma cavale à moi – même dans la supposition je suis méthodique – on supprimerait la passerelle et on sauterait tout simplement par-dessus la ronde. Encore une question :

« Et comment avez-vous fabriqué le crochet ?

— J'allais le dire : on a descellé une barre de fer dans les chiottes, ah ! là là ! l'boulot on l'a fait rougir sur le poêle, on l'a tordue… Non, tu peux pas te figurer le boulot qu'on a eu. »

Pas possible, je rêve !

Pourtant, on m'a parlé de cette cavale manquée et de l'échelle, je sais qu'il y a du vrai dans l'histoire que raconte Gina ; mais que trois souris du niveau cérébral de Gina – les deux autres ne peuvent pas être mieux, le cerveau c'est elle – aient réussi à se mettre dans la poche la langue d'une as-

semblée de femmes au bout de quinze jours de cohabitation, ça, ça me dépasse.

Je commence à me demander si elle est aussi bête qu'elle en a l'air. Je n'arrive plus à croire qu'elle nous baratine vraiment : au jour fixé, toutes matonnes invisibles, elles sortent l'échelle de dessous l'amas de cartons et de frusques où elle était cachée ; elles la transportent dans la cour et tentent de l'accrocher, une fois, deux fois, en la lançant, au haut du mur.

Enfin, ça mord.

Gina grimpe, se met à califourchon et gueule à voix contenue qu'on lui passe la passerelle ; Liliane s'affaire pendant que Josette rejoint Gina. Mais une fois là, cette tordue voilà qu'il lui prend un fou rire…

Nous sommes toutes suspendues aux lèvres de Gina, périlleusement, comme le crochet l'est au mur ; Aliette, haletant de toute sa masse, s'est à demi extirpée des draps ; Nadine est intégralement horizontale, immobile avec attention.

J'ai beaucoup de sympathie pour Nadine, ou plus exactement nous avons beaucoup de sympathie commune pour les mots croisés ; seulement, elle, elle a beaucoup de sympathie pour Gina, et cela gâche tout, y compris Nadine.

« … et l'autre qui continuait à rigoler comme une dingue et Liliane qui restait plantée en bas avec sa passerelle, et moi qui commençais à prendre le tintamarre. Et l'heure des parloirs qui approchait… »

Un parloir qui ne saura jamais ce qu'il a fait perdre, une heure de causette qui a foutu par terre des années de liberté. Entendant le coup de sonnette du premier visiteur, elles ont

fini de perdre la tête, Gina a redégringolé et a appelé les autres filles ; toutes sont sorties et, en se pendant à l'échelle et la secouant en tous sens, elles ont fini par la récupérer, juste comme la matonne arrivait.

L'échelle fut jetée aux chiottes, comme une merde : après l'heure, c'est plus l'heure. Mais il y eut rebondissement de l'affaire lorsque les vidangeurs, quelques semaines plus tard, vinrent faire leur office : dans leur hâte, les cavaleuses avaient omis de la mettre là-dedans en pièces détachées.

« Vous parlez d'une salade, on a toutes été appelées et cuisinées par le Chef, l'une après l'autre. Mais personne n'a osé me balanstiquer, et comme après tout il y avait faute administrative – les matonnes doivent rester là pendant la promenade – le Chef a préféré écraser le coup. Paraît qu'il garde l'échelle et qu'il l'a fait admirer à toute la détention des mâles.

— J'espère qu'il l'avait fait nettoyer ? »

Gina ne répond pas et enchaîne :

« C'est là qu'on m'a moi aussi chanstiquée d'atelier.

On a laissé les deux autres ensemble, mais ils sont bien tranquilles au Bureau, ils savent bien qu'elles sont incapables de monter quelque chose qui tienne debout sans moi. Elles ont tout dans la gueule, mais pour ce qui est de lever le petit doigt… Et moi, eh bien, depuis j'ai fait une pigette, l'affaire du coffre s'est correctionnalisée… au fond, je regrette rien : je reste en taule, mais avec ce que je bonnis aux Instructions, je sors mon homme du bain. Dans le Milieu, je pourrai marcher la tête haute, moi. »

À part l'oiseau rare qui m'a et que j'ai mis en cage, je n'ai guère trouvé de ces gens de mentalité que je cherche depuis des lustres. Je relève un front plein d'espoir : Gina, peut-être…

Sous les tilleuls, plusieurs après-midi de suite, je marche avec elle. Car je me suis mis dans le cigare que l'envie de cavaler la tenait toujours et que, si j'insistais avec suffisamment de conviction, il y aurait moyen de faire quelque chose de global, un genre de bonne œuvre quoi, où seraient cristallisés les penchants de toutes ces dames.

Je suis encore indécise quant à mes propres projets : peut-être mon affaire va-t-elle être correctionnalisée, l'avocat se démène dans ce sens ; peut-être obtiendrai-je ma provisoire ; je rêve, le soir, lorsque les sommets des platanes, courbés par le zeph, semblent à portée de barreau ; je rêve d'une gigantesque farce-attrape, où personne ne serait rattrapé, bien sûr, de la prison déserte, et de mes retrouvailles avec la vie.

CHAPITRE VIII

De temps en temps, une fille revient de l'Instruction en me disant qu'elle a vu son Jules ou son mari détenu avec Zizi, et que celui-ci l'a chargé de toutes sortes de choses pour moi. Par des tiers, il ne peut guère m'envoyer que « des choses », que je traduis et dont je sens la présence, sur ma bouche, dans ma tête et mon cœur, à travers l'absence et la distance.

Moi, ça me suffit. Je le laisse se débattre pour obtenir un permis de communiquer. Permis de quoi ? De communiquer quoi ? Répartissons les tâches : il essaie de m'écrire, j'essaie de décarrer.

Nous n'avons rien à nous dire : en son temps, comme tout le reste, reviendra le droit à bavarder et gambader, sans fin. Sollicite, chou, moi je suis lasse, j'en ai mal au cigare de faire des bafouilles, j'écris à tout le monde et je fais le scribe pour la moitié de l'atelier.

Et pourtant, on s'inquiète de mon silence et on me reproche ma paresse… Ce courrier, il y a de quoi se flinguer : cinq jours pour une lettre d'avocat, trois semaines environ pour les autres, à l'aller comme au retour.

Je me contente de répondre aux bafouilles que je reçois, avec une ponctualité machinale. Tout le reste est silence, à part les os qui renaudent et grincent de temps en temps. Machinalement aussi, je les fais taire ; je laisse le bourdon monter avec le soleil, je ferme des paupières paresseuses, la

journée est trop longue pour être comblée par quoi que ce soit, je la laisse vide.

Je ris aux séances de cirque, je compatis aux emmerdements des autres et je prends ma part de leurs joies, je reste indulgente à l'égard de tout ce qu'elles font, même si c'est raté ou dégueulasse.

Il y a aussi quelques lesbiennes, la plupart des gouines d'occasion, mariées et mères, mais enfin, ça aussi, ça passe le temps.

Mona a encore huit ans à tirer, le transfert en Centrale va arriver d'un jour à l'autre : si elle se gouine c'est manière de préparer l'avenir.

J'explique à Mona le mode de vie en Centrale, avec l'air docte et fatal des vieilles bagnardes ; je fais auprès d'elle de minuscules actes de présence, je fabrique avec ses longs cheveux des coiffures étranges et haut épinglées, je la laque d'esthétique et de délicat, et chaque semaine j'agrémente au Bic, avec des roses et des pensées, la lettre qu'elle taille en soupirant pour son mari, son mari de Fresnes.

Ah ! on m'appelle : C'est pour quoi, c'est pour qui ? Faisons-nous la surprise, ne questionnons pas. C'est sûrement l'avocat, l'apéro verbal : les galetouses du souper remuent, c'est son heure.

La matonne me mène à la loggia, l'air excédé. Quel besoin avons-nous donc d'essayer d'améliorer notre cas, et ces messieurs, qui n'ont pourtant pas l'air de truands, de venir nous voir ?

Mais le mec qui m'attend en faisant les dix pas devant la loggia vitrée ne ressemble pas du tout à ce que j'espérais : il

a l’œil globuleux, la bouche serrée et l’air impénétrablement mauvais.

Il m’invite à m’asseoir.

Après tout, c’est peut-être un bavard aussi celui-là ?

Il ne tarde pas à le prouver : se faisant soudain loquace, il se présente :

« M. X., inspecteur de la P.J. »

Alors, seulement, je m’aperçois qu’il y a quelque chose d’insolite dans la loggia, une sorte d’harmonie silencieuse que la présence du cogne ne suffit pas à expliquer, mais qui s’y rapporte. Je regarde autour de moi, et je remarque sur la table un objet familier : mon transistor.

Marrant, je croyais l’avoir posé au Greffe en arrivant.

« Oui, c’est ça, vous avez deviné », dit le poulet, qui a suivi mon regard.

Je réplique qu’au contraire je comprends de moins en moins ; mais, entre ce que je réplique et ce que je gamberge en même temps, il y a toute la différence de l’indifférence à la panique : vertigineusement la panique m’assaille et ressort par tous les pores, pendant que je m’efforce de ne pas pâlir, de ne pas bouger un doigt et de rester tout à fait ahurie jusqu’à la fin de l’interrogatoire. Pourtant, j’ai compris.

Compris que nous ne sortirons pas en provisoire, ni en médicale, ni en rien ; qu’en fait de liberté, et encore lorsque nous serons jugés et que l’Administration aura pouvoir pour nous reconnaître mariés (concubins, comme elle dit), il y aura la terrible idylle entre taulards, avec les baisers de papier

et les rêves fous, censurés, arides, les rêves dont j'ai ma cuite.

Il faut ABSOLUMENT que je sorte.

À l'atelier, on sait déjà que j'ai été en conférence avec la Maison Parapluie, et le silence est lourd, inquiétant, je sens le poulet. Au point que je suis obligée d'entonner le plus bruyant et le plus porno des refrains de taule pour les récupérer ; au dortoir, mon répertoire y passe, les mots croisés restent dans le vanity-case, je chante et chahute plusieurs soirs de suite, pour faire taire l'autre musique secrète, la voix de Zizi qui serine à mes oreilles, inlassablement : « Rappelle-toi qu'on est seul au monde, ma poule. » J'écarte la voix, je me dis que Zi radote, qu'on n'est pas si seul que ça ; merde, les dieux descendront bien, non, sûrement qu'ils vont descendre pour me donner un coup de main.

Mais se cavaler seule, en collectif, c'est pas de la tarte.

Bien sûr, dans le département aux transistors, j'ai entendu dire qu'il y a une adorable petite prison, cellulaire celle-là ; oh ! ces charmantes résidences de province, coquettement entourées de jardinets, avec, derrière, la basse-cour et le potager du Surveillant-Chef ; prisons calmes et tranquilles comme la vie verlainienne et d'où il fait si bon se carapater les nuits…

Version réelle : sûr que le Parquet de là-bas va poursuivre son Instruction par commissions rogatoires et se désistera sous peu en faveur de celui d'ici pour simplifier les choses et éviter les frais de transport ; et, de toute manière, ces formalités seront lentes, trop lentes.

Me faire mettre à l'isolement ici, pas question : on isole les mineures, pour leur préservation ou pour la nôtre, mais

passé la vingt-et-une, on peut bien se gouiner, se battre ou se flinguer, la Direction s'en moque, il y a des ateliers pour ça.

L'infirmerie, personne n'y a jamais été, ou plus exactement personne n'en est jamais revenu.

D'ailleurs, il est bien beau de se faire toute petite pour dominer et de s'esseuler pour se casser, mais encore faut-il être un peu chevillée ; et jusqu'ici seules les échappées que ménage la vie grégaire m'ont permis de regarder la prison sans être moi-même regardée par la matonne. Pas de sortante ces jours-ci, susceptible de passer un bifton au-dehors ; aucun signe dans le courrier ni aux fenêtres indiquant qu'on s'occupe de nous à l'extérieur ; rien que cette épuisante marche dans la nuit des P et T judiciaires, où les lettres souffrent des semaines ou bien disparaissent dans le dossier, où tout colis non marqué « LINGE » est retourné à l'envoyeur, où les mandats et le pécule vont au juge, où les dessins confisqués vont au juge, où les rapports et les biftons vont au juge – le juge est le tout-à-l'égout de la prison.

Le principe des êtres supérieurs est que les grandes choses se font dans la solitude. Et celui des casseurs est qu'elles se font la nuit. Moi qui concilie et je m'en vante ces deux aspects de l'être, je retourne sur mon grabat, en même temps que mes angoisses métaphysiques, ma carcasse fatiguée de ne rien faire.

Faire le mur d'une prison, faire la peau d'un condé, faire l'amour avec Zizi, faire n'importe quoi mais pas continuer à me retourner ainsi comme un steak sur le gril.

Puisqu'il faut brancher des filles, autant les brancher toutes. Tant pis pour Maria et ses lames qui sont du cartilage

dont on fait les rêves, tant pis pour le crochet de Gina, les barreaux je les scierai de mes mains nues si c'est nécessaire, exactement comme madame Piaf quoi, et je m'envolerai au-dessus des murs et des arbres. Là-dessus la réalité m'empoigne et un beau soir je commence à jacter :

« Écoutez, les filles, il faut que je me casse. Je n'irai pas une seconde fois aux Assiettes… oui, je vais risquer la belle. »

Évidemment, tout le monde me demande, à la fois, comment. Le silence qui succède ressemble à celui qui entoure la parfaite femme d'intérieur, au moment où elle va révéler le secret de son canard à la crème.

Comment ternir mon aura en leur avouant que je n'en sais fichtre rien ? Une envie, comme ça, ça fait un peu femme enceinte… Je prends donc mon air Joconde :

« Pas besoin de vous expliquer : je vous mets au coup, pas pour que vous m'aidiez, mais simplement pour vous demander de fermer vos petites gueules et de dormir profondément, le jour, ou plutôt la nuit, où je risquerai le paquet. »

Ces filles qui ne paient pas de mine, quand même !

Qui aurait dit que je pouvais me casser, comme ça, toute seule, simplement parce que je l'avais décidé ?

Je les rassure, je serai encore là, c'est juré, dans mon pieu demain matin, on ne plaque pas les potes comme ça, je préviendrai.

Seule, Gina semble un peu mal à l'aise. Qu'on jacte, même énormément, d'accord, mais qu'on bonnisse quelques

propos sérieux et la voilà à la traîne. Et Gina n'aime pas du tout se sentir hors d'un coup, quel qu'il soit.

« Attends, attends ! implore-t-elle, tu sais bien que je suis branchée. Mais attends demain la promenade, Bon Dieu ! Toi, ou tu jactes pas, ou tu jactes, tu jactes qu'on peut plus t'arrêter. »

Je réponds qu'on est entre amies et qu'il n'est pas défendu de causer.

« Attends demain, je te dis. »

Bon, bon, ça va ! Je prends le parti de tomber soudain de sommeil, je souhaite à la ronde un bonsoir délivré et complice, et je me tourne vers le mur, y assujettissant jusqu'au réveil la longe de la cavale.

CHAPITRE IX

Fidèle à sa promesse, Gina s'abat sur moi dès le premier aller-retour de cour.

Oui, je suis toujours décidée ; oui, je sais comment, oui, je pense réussir.

Je réponds à Gina avec l'arrière-pensée de la questionner ; mais elle est si bavarde… comment placer un mot ? On ne peut même pas placer une réplique, Gina est sans réplique.

Ce que je voudrais savoir, c'est où est resté le crochet de l'an dernier – seule, l'échelle a été évacuée, paraît que le crochet ne passait pas dans le conduit – et s'il y a moyen de remettre la pogne dessus ; mais je soupçonne Gina de vouloir d'abord mettre la pogne sur mon plan.

J'ai un puzzle dans le cigare, ça faisait déjà un moment que je gambergeais de les emmener toutes en bateau pour voir qui, dans l'équipage, irait ou non au refil ; mais là, c'est MA cavale, et je ne rigole pas avec le choix du matériel.

« Toute seule, fait Gina, hum… »

Bien sûr, toutes les opinions sont respectables, et Gina, quoi qu'elle en dise, est avant tout respectueuse, et probablement son Tony-truand un bon maquereau. Mais peu importe. C'est pas sa vie que je lui demande, pas même sa bourse.

Elle en est encore à l'énumération des filles susceptibles de me faire la courte échelle. Tout l'atelier y passe, n'en jetez plus la cour est pleine. À la fin, j'explose :

« Et pourquoi pas une requête collective au Bureau, qu'on nous rende notre échelle ? Non, Gina, là on est en train de s'encombrer inutilement. Au fait, tu ne m'as pas dit ton opinion sur Maria ?

— Maria ? Ah ! oui, les lames ! Bah ! branche-la donc, au point où on en est… »

On l'appelle, on fait deux ou trois aller-retour ensemble, puis Gina s'éclipse, pour sa tournée de potins quotidienne.

Bien que j'aie tout donné à Maria dans le premier regard, je m'efforce à la réserve et me cantonne dans les propos anodins : le beau ciel de l'Italie, l'été, les vedettes, nautiques et terrestres, et le dehors en général, la chose lancinante et tendre. Arrivée là, je glisse vers les possibles, je frôle, je tâte…

Au bout de la passegiata, nous revenons du bout du monde, Maria regrimpe l'escalier l'œil perdu et la quille hésitante, c'est bon signe.

Le lendemain, je continue à marteler, délicatement, le fer que je chauffe de soleil méridional, ma forge étincelle. Ce drôle d'accent me casse les oreilles, mais qui voudrait arrêter le cours de propos aussi précieux, même si ça fait un peu vacarme de Pô en période de crue ?

Les lames… Maria m'explique par quelle filière elles devaient parvenir jusqu'aux barreaux.

C'était l'œuf de Colomb : par le Barreau lui-même, pardi :

« Les avocats sont payés pour faire ce qu'on leur dit. »

Mais, bizarrement, l'avocat de Maria refusa avec énergie de lui apporter les joujoux, tout comme il refuse maintenant de lui prendre mes timbres contre des cigarettes, et moi j'ai mieux à demander au mien, bref Maria vient de piétiner sans sa douceur coutumière les dernières effilochures de mes illusions.

Elle me jette en pleine pupille un regard verre et velours et reprend :

« Quant à Gina, elle ne laissera pas ici ses petites amies d'en bas. Elle a beau raconter qu'elles lui ont fait toutes sortes d'enculeries, elle tient à les garder. Moi, cavaler avec une, passe encore. Toi, par exemple… »

(Oh ! Maria, je fonds… mais…)

Je suis un peu rassurée quant au bon sens de la fille, je la croyais pote bien davantage avec Gina. Mais dans tout ce manège de cavales qui tournent et s'entrecroisent sans jamais s'échapper, dans cette limaille de barreaux, de lames et de crochets, peu à peu je délaisse ma solitude, je vais à Maria et je me cogne dans Gina, Gina omniprésente, Gina gênante.

Comment savoir au juste ce que valent sa mentalité, son audace, ses promesses, et si, comme je le crois, elles ne valent rien, comment le faire comprendre à Maria, sans attiser les boniments, sans blesser, sans faire de trucs pas propres ?

Pas commode d'écarter une fille d'entre nous, alors qu'elle s'impose, là comme entre nous toutes, par ses « ma poule », ses « viens, je te paie un jus », qu'elle est largement

assistée et nous autres raidardes, que j'arrive et qu'elle a toutes les chevilles et connaît Maria depuis plus d'un an ?

Parole, je deviens bavarde et jalouse, j'aurais mieux fait de continuer à écouter Zizi. Maintenant, j'ai annoncé la fuite, et, au lieu de m'aider, au lieu même de me laisser cavaler en paix, elles s'accrochent à moi pour que je les emmène. Remarquez, je n'aurais rien dit qu'elles ne m'auraient pas laissé partir pour autant.

Donc, laissons mon plan en ombre portée et floue, et, puisqu'elles en veulent absolument, ressortons celui du bateau.

C'est un gigantesque bateau, où je vais embarquer le plus de monde possible ; je prendrai soin de sauter à terre au moment du lancement, et lorsque le bateau, après avoir bourlingué quelques jours à travers des étendues saumâtres, reviendra s'échouer piteusement à son point de départ, moi je serai là sur le rivage, à rigoler.

Une bonne rigolade, surtout si elle vous rince le jugement et vous déblaie la route, c'est aussi valable que la belote ou Favallelli. Je commence le soir même :

« De deux choses l'une (j'ai attaqué sur le mode « Camarades » à l'adresse de Gina, Nadine et Maria rassemblées avec moi près du lit d'Aliette, sur une couverture, le Nes et les pipes à portée de nos mains) : ou je me casse toute seule et je reviens vous chercher ; ou bien je mets sur pied un truc où tout le monde, enfin, celles qui veulent, toi, Gina, toi, Maria, par exemple, vous vous tirez avec moi. Évidemment, pas question de former bande ni de chercher une colocation : de l'autre côté, on va boire un pot et chacune va où elle doit aller. Car nos raisons, c'est pas « la liberté », cet énorme at-

trape-couillon, mais d'autres raisons, des vraies : nos hommes, Gina ; les Assises ; le devoir du détenu ; bref, des raisons toutes majeures. »

Je continue encore un bon moment.

J'aurais besoin d'un autre Nes pour me rincer, tant je parle ce soir. Lorsque enfin je m'arrête, Maria me suivrait au bout du monde, Gina est intéressée, et Nadine a l'air d'une Joconde bienveillante. Aliette ronfle, éperdument.

La parole est à la partie adverse :

« Tout ça, c'est très joli et très logique, comme tu dis. Mais cette idée, cette cavale formidable, où c'en est exactement, dans ton cigare ? »

Je réponds avec assurance :

« C'est exact, exact-chronométré. Je vais te détailler. Mais… naturellement, si tu trouves ça valable, tu en es ? »

Et ce que je voulais arrive : Gina se trouve soudain des tas de prétextes pour rester en taule. Ses dépositions font du bien aux autres inculpés de son affaire, etc. Elle entrelarde avec de petites incidentes pleines de menace, elle croit à la justice immanente, y en a qui feraient bien de renverser la vapeur d'ici l'audience, si elles veulent éviter de se faire emmener en belle à la décarrade. D'ailleurs, l'Instruction s'achève, elle tiendra bien encore le coup jusque-là. Et là, les bons seront exaltés, les…

« Mais tu n'as pas envie de retrouver Tony ? Si, bien sûr ? Alors, qu'est-ce que ça peut faire, le jugement, puisqu'il n'y passera que par défaut ? Et puisque de toute façon… »

J'allais dire « tu ne le retrouveras pas de sitôt », mais c'est un plan logique, ne l'oublions pas.

« … bien sûr, il FAUT que vous vous retrouviez ?

— Eh oui, ma poule, il faut… mais si je sors libre, vraiment libre, même si Tony écope de cinq ou dix piges, je te jure qu'il ne les fera pas.

— Oui, les absents ont toujours tort, surtout là…

— Tu me laisses jacter, oui ? C'est le boulot des avocats de le charger lui, mais moi je sors, et pour faire opposition je lui prépare une défense terrible, je vais voir Floriot… non, Floriot, depuis Jaccoud, j'ai plus confiance. Je lui prends le meilleur sur la place de Paris, je verse une brique, deux briques, j'arrose tout le monde, avec du pognon, tu sais… ou même, lui faire obtenir une mainlevée… »

Un peu chancelante sous cette avalanche de briques, je me relève péniblement :

« C'est bien, Gina, tu as du cran. Mais moi, vois-tu, mon homme est dedans, et malgré toute l'amitié que j'ai pour vous toutes, il faut que j'aille m'occuper de lui. Ici, je me sens trop pauvre mec. Et puis, vous aussi, si vous avez quelque chose à me faire faire, lettre, coup de fil, démarche, vous gênez pas. »

Si je leur fais le marché, elles vont peut-être débarrasser mon cabas. Mais Gina se fâche :

« Tu oublies que Nadine sort bientôt et que Nadine est ***mon*** amie. Elle fera mes commissions. Avec ce que je lui ai confié, elle pourrait faire prendre Tony : c'est te dire la confiance que j'ai en elle. »

Nadine conserve sa pose Récamier. Elle porte une chemise de nuit en nylon opaque, ce qui ne sert à rien puisqu'elle la relève jusqu'au nombril ; avec ses grandes guibolles allongées l'une sur l'autre, elle donne une impression de nonchalance royale, une idée de repos, de sérénité qui contraste avec les bouillons de nos caboches ; elle incline seulement la tête de temps en temps, pour marquer les propos qu'elle approuve plus particulièrement.

Surtout les propos de Gina.

Passons : j'expose mon topo, pleine de clarté et de méthode.

« J'ai remarqué que la serrure de la porte du dortoir de service reste ouverte toute la journée, je frime chaque fois qu'on descend à la balade : il n'y a que les verrous, et ça n'importe qui peut les ouvrir. En bas, la porte des lavabos reste également ouverte, côté cour et côté couloir. »

Ça veut dire qu'en se faufilant dans les lavabos, sous prétexte de lessive ou de shampooing, on peut remonter jusqu'au premier étage, pénétrer dans le dortoir du service dont la fenêtre donne sur la cour de promenade, et se trouve à la même hauteur que le premier mur de ronde et à un mètre environ de celui-ci.

J'avertis mon auditoire qu'à partir de maintenant j'entre dans l'hypothèse pure, le plan proprement dit, quoi. Je commence donc mes phrases sur le mode suppositoire :

« Supposons que, la nuit ou les nuits avant l'évasion, nous fassions une corde avec le coton à filets, des lanières de berlue, bref, une corde confortable. De préférence en une seule nuit, pour ne pas avoir à la planquer. Le matin, on la

descend avec nous, par exemple dans des draps sales – on va nous les changer bientôt, enfin, j'espère…

— C'est pas dommage, le mien a un trou que bientôt j'aurai trois draps au lieu de deux.

— Et même, on peut toujours raconter qu'on les a tachés. Bon, on dissimule la corde derrière les cartons, ou sous le tas de filets, avec tout le bazar qu'il y a dans cet atelier ce sera facile.

— Et si la matonne fait un coup de fouillette ?

— Bien trop pénible !

— Mais il peut y avoir une fouille générale, objecte Nadine.

— Alors de deux choses l'une : ou bien c'est un ordre du Bureau, et ça, ça n'arrive jamais qu'après un coup de balançage. Or, il n'y a que nous quatre au coup, et… »

Et le chœur des vierges enchaîne :

« … et nous sommes des femmes de mentalité.

— Ou alors, c'est la commission d'hygiène, et tu sais bien qu'elle n'arrive jamais jusqu'ici…

— Elle recule dès l'entrée, à cause de l'odeur…

— Bon alors, on planque la corde à l'atelier. Après ?

— La corde reste là jusqu'à la promenade. On l'a faite avec un nœud coulant au bout, j'oubliais. L'une de nous – mettons, Maria – remonte vite fait par les lavabos, fonce chercher la corde à l'atelier et va l'installer aux barreaux de la fenêtre du dortoir de service. À cette heure, y a pas de pet,

la matonne discute avec nous et il n’y a pas un chat dans les couloirs. »

La cour figure un large L ; la fenêtre F se trouvant à l’une des extrémités, le coin matonne-lèche-train à l’autre. À la jonction des branches du L, un banc de pierre ; bien sûr, il arrive que la matonne, finaude, vienne s’y asseoir pour frimer les deux branches en même temps ; certaines balancettes ou langues pourries peuvent voir notre trafic et se mettre à gueuler.

« Tous cris, chants et appels de nature à troubler le bon ordre sont également interdits. »

Mais la pancarte du règlement est punaisée à deux mètres du sol, et elle est tellement jaunie et empoussiérée par les années qu’on ne peut demander aux détenues de la savoir par cœur.

D’ailleurs à mon avis les balancettes n’ont pas de cœur.

« Attends l’hiver, elles déraperont sur les pavetons…

— … et, pendant que les gens s’affairent, nous on se fait tranquillement la paire.

— Blague à part, dit Gina, qui ne tolère pas qu’on plaisante avec les dangers de la route (les petites insolentes, oser lui prendre le volant !), moi je trouve cela très bon. Au besoin, je peux faire semblant de me trouver mal, ou d’avoir une… un coup de soleil, la matonne me fait transporter, va chercher l’alcool de menthe… »

Nous discutons un bon moment sur le meilleur moyen d’occuper la matonne ; après nous être aperçues qu’elle est toujours occupée, ne serait-ce qu’à nous surveiller, nous décidons d’attendre qu’elle soit libre. Et on repart :

« Bon, personne en vue : Maria fait glisser la corde jusqu'à moi… je suis dessous, prête à la choper pour grimper après…

— Mais t'emmènes rien ?

— Les affaires ? Si je me casse, c'est pour ne plus en entendre parler pendant quelques jours. Je rebrancherai quand je voudrai, par exemple après un aller-retour express à Cannes. Je ne perdrai pas plus de temps qu'à attendre que…

— Qu'un bavard pourri daigne venir.

— Eh là ! Doucement ! (J'ai un vieux fond d'éducation bourgeoise qui me chagrine.) Le bavard pourri, c'est notre seul copain ici, n'oublie pas.

— Oh ! toi, on sait bien que tu as le gros béguin. »

Et on charrie le Barreau, et pendant ce temps-là la cavale piaffe.

« Supposons que j'atteigne la fenêtre : de là, j'enjambe et je me retrouve sur le mur. Ensuite je m'élance sur le deuxième…

— Bon Dieu, fait Gina, toi, on peut pas te suivre. Comment veux-tu sauter ? Il y a au moins deux mètres. »

Je lui fais remarquer qu'à l'époque de sa cavale à elle, l'intervalle entre les murs était, selon ses dires, d'un mètre cinquante.

« Enfin quoi, c'est pareil, tu vas te casser la gueule dans le chemin de ronde !

— J'ai prévu ça aussi. La corde reste accrochée aux barreaux du dortoir par le nœud coulant : sitôt sur le premier

mur, je la hâle et je la balance de l'autre côté ; et, quand je saute, je la garde en mains, par l'extrémité. Comme ça, si je loupe mon élan, je peux me rattraper à la corde, regrimper, et remettre ça. »

Gina est inquiète. Je lui parais vraiment trop géniale, elle perd le fil et ma corde est trop verte :

« Ta corde, elle n'a pas l'air assez solide pour supporter tout ça. Le fil à filets, c'est pas mal, mais il faudrait le renforcer avec des bandes de couverture, et faire de temps en temps des nœuds.

— Pourquoi des nœuds ?

— Ça te permettra de te retenir pendant que tu grimpes, tu risques de glisser… parce que toi, avec ta patte, ça peut te gêner plus qu'une autre ; excuse-moi, ma poule, je dis pas ça pour te faire de la peine, mais… »

J'explique que je tiens de ma dissymétrie un compte minutieusement douillet, et qu'il m'arrive de me payer de temps en temps un petit truc à la Gurgieff, un sur-effort si elle veut savoir. La suédoise en cellule pendant des années, ça laisse des traces aussi précises que les fractures.

Maria écoute, ravie, ravie au-dessus de la prison par le miracle de la corde ; on dirait un badaud devant le derviche. Je n'ai pas le cœur de l'abandonner ainsi, suspendue entre ciel et terre.

« Toi, Maria, tu réintègres vite fait la promenade, et tu grimpes me rejoindre. »

Ce n'est pas l'idée de monter accrocher, toute seule, cette grosse ficelle, ni le risque d'être surprise, ni même de

grimper sur le mur, qui font peur à Maria : d'après le peu qu'elle m'a confié, elle en a vu et fait bien d'autres.

Non, c'est le coup de sauter.

Elle n'est pas souple, elle n'a pas les quilles bien longues, elle… Je la rassure : je sauterai la première, elle m'enverra la corde, et on fera rappel.

« Ça te changera des appels au refus de liberté provisoire. »

Puis nous passerons dans les branches, tels deux gentils moineaux rassasiés de crotte. Et nous arriverons bien à atterrir dans ce parc qu'on voit des fenêtres, où nul ne vient jamais, par la grille toujours ouverte ; de là, nous passerons en Italie, ou en Belgique, ou n'importe où.

Oui, bientôt, nous ne dormirons plus dans ce paddock pourri, nous serons avec nos maris ; et, s'ils ne peuvent pas nous rejoindre, eh bien nous leur ferons dans leur geôle une existence de princes, tout à coup de gros sous et de grands avocats.

J'ai un peu de remords.

Parce que tout cela, je sais bien que je l'ai inventé, inventé pour éclairer mon sourire.

Mais ainsi, on a quelque chose à chuchoter pendant la balade.

Quand nous avons bien comploté, Maria et moi, nous nous asseyons contre la muraille, les genoux ramenés contre la poitrine, les bras encerclant les genoux, les yeux au repos sous les paupières ; les pavetons nous contrarient les fesses, et les jambes des filles et de la matonne qui passent et re-

passent font, avec les montants des cordes à linge, un autre rideau de barreaux.

Il fait parfois, à ces balades de fin d'été, un caressant soleil ; j'appuie la tête sur les bras :

« Tu entends, Maria ? L'automne qui prélude… »

Dans cette taule sans musique, des voix passent, tour à tour percussion et défaillance, les Platters de ***September in the rain*** et le tintement des fortunes digérées, pièce à pièce, par les juke-boxes. Mais la pluie ne revient pas encore, et la douce chaleur continue à nous endormir.

Septembre où je suis née, mois de la Vierge et mois de moi.

« Maria, tu me passeras la dernière photo de ton fils, je la reproduirai. O.K. ? »

(Ma mère, vous revient-il encore, après plus de vingt années, ce poids plus lourd en vous, par les lourds soleils ? Je pense à votre jeunesse d'alors, ma mère, petite sœur, qui n'aviez pas l'âge de Maria ; sous votre robe, sous votre peau, j'avais chaud aussi, et vous me traîniez comme un de ces fruits d'été dont vous aviez envie… ah ! ma mère, comme je vous adore d'être restée inconnue !)

« Je vieillis, Maria… Bientôt mon anniversaire, j'espère ne pas le passer en taule !

— Bah ! on cantinera des bières, trois d'avance, et on les planquera pour se soûler ! »

Se soûler ! Mère, que quinze années me tombent dessus encore et que je les passe à me poivrer et à aimer, et qu'ensuite je meure, si de l'amour que je porte n'a éclos que

l'amour ! Tout sera oublié, comme ces impressions que je laisse se gaspiller, tiédeur des soirs, fraîcheur des couloirs, déclin de la prison vers l'automne, je ne vous retrouverai pas.

Où serai-je, le prochain septembre ? Le juge va dire « ici », mais le clic-clic du cœur est déjà cavalé.

Nulle part mieux qu'entre ces murs, quatre murs et un plafond de ciel, je n'aurai goûté aux lèvres du vent la senteur brisée des tilleuls ; en cette citerne d'oubli où nous gisons, la tête pleine de « debout ».

La matonne tolère qu'on se fasse brunir, à condition de ne pas relever ni descendre les fringues au-delà des décences taulardes :

« T'as descendu de la Nivéa ? Je veux être noire pour la prochaine Instruction.

— T'es pas folle ? Si le juge te voit comme ça, il va penser eh bien elle s'en fait pas et ça te fera mal sur son rapport.

— Bah ! envoie quand même ta crème, vieille juive. »

Il y a, au fond de la cour, un triangle d'herbe pelée : Gina s'y fait masser par ses suivantes. Moi, je vais quelquefois me camper au bord de la marche de la buanderie, là où les rigoles de savon et de crasse font une fraîcheur moisie ; immobile, un peu arquée, la tête vers l'épaule, j'entrouvre la bouche et je sens le zeph qui vibre à travers mes joues, comme un frais courant d'air d'harmonica ; et, un peu plus haut, le soleil explose doucement sur mes paupières et m'enracine à la terre, par-dessous les pavés pourris et les bulles de lessive ; une soudaine euphorie pleut du ciel et re-

flue à mes jambes, tandis que sans bouger j'avance, avec un peu de peine, comme à contre-vague.

Pas à pas, entre les vitrines de nos infinis souvenirs, nous avançons.

Inlassablement, nous imaginons la fin du dédale, tout ensemble entrée et sortie :

« J'ai la tête pleine de bijoux… ».

Oui, pavée et tapissée de joyaux, nulle balle ne la peut trouer.

Je pense aussi à nos virées d'été, avec Zizi, quand il faisait trop chaud pour faire l'amour, et qu'on le faisait quand même ; je n'arrive pas à me rappeler vraiment, je suis incrédule ; dire qu'il suffisait d'être là, avec le seul pouvoir de nos carcasses, pour nous envoyer promener là-haut, dans l'azur !

À cet endroit, je prends un léger élan, et hop ! je franchis le temps, des décors surgissent et se referment autour de moi… Par exemple, cette chambre spacieuse dans une auberge où nous avions stoppé pour une vorace dînette : il y avait des bouquets dans la tapisserie, bien sûr ; et une pendule électrique dont l'aiguille tombait de minute en minute, avec une saccade, et qui répandait son angoisse dans le silence, tandis que dansait, aux rideaux du balcon, aux miroirs, au plafond, le balai glissant des phares – ça défilait, sur la Nationale, et nous, nous dormions.

Ou plutôt, je me berçais du sommeil de Zizi ; je ne voulais ni dormir trop, ni penser trop au jour ; des nuits, des nuits en pagaille, oh ! Zizi, ma nuit, et ce fragile délire…

« On rentre, ma poule », dit Maria.

Ah ! oui, Maria, et l'eau à faire pour le kawa, et la belote, et l'attente des draps froids.

Allons, Maria, effaçons la gamberge et allongeons les carcasses, le jour est mort.

Demain, dès le réveil, la viande volera le peu d'énergie qu'aura accumulée notre âme, et aussitôt elle s'en parera, oublieuse de ses abandons de la nuit.

CHAPITRE X

Comme une grosse mégère bien réglée, chaque jour la taule bâille, gueule, mange et s'écroule à heures fixes.

Seulement, il lui arrive d'être prise de coliques, et ça fait là-dedans des chanstics aussi imprévisibles que désastreux. Une fille se casse, en transfert ou en provisoire, ou bien en définitive, mais de toute manière elle emmène toujours un peu de merde à la semelle de ses souliers. D'autres la remplacent, des ombres ; ça ne fait pas grande différence en nos cœurs. On ne vient pas ici pour se faire des amies, mais pour faire sa peine. C'est pourquoi, d'ailleurs, l'idée d'une peine toute faite me semble illogique : ce barème un peu archaïque du Code, joint à l'arbitraire libre arbitre du jury, ça ne me plaît pas.

Tout comme déplaît aux honnêtes gens la surprise du réveil, après notre passage. Équilibre de la balance.

Je ne suis ni logique ni équilibrée, ni sociable, sans espoir de le devenir, et je me sens mal à l'aise parmi mes petites sœurs taulardes, qui, à leur manière, savent recréer la société.

Je devrais, comme toute détenue qui se respecte, lire à voix haute le courrier des amis, porter sur mon sein la photo du chéri, l'exhiber à tout bout de champ, l'œil nostalgique et mouillé ; ou bien, lorsque l'atmosphère tourne au clan, faire passer mes bafouilles à celles qui ont la faveur du moment, en esquissant une moue discrète. Mais je préfère respecter mon courrier.

Ma cote sauvage est compensée par mes côtés liants, dons artistiques, bonne orthographe, richesse en timbres.

Oh ! Je me passerais bien de faire des tulipes sur les lettres, d'écrire les lettres et de timbrer les lettres. Seulement, comme je ne peux pas me passer de fumer et de boire du Nes, il faut bien que je paie mon écot.

Et je maudis la dèche, et les chemins qui m'y ont menée.

Je suis flinguée, quoi pourrait me faire plus mal ? Il y a des petites douleurs côté amour-propre, des douleurs plus précises côté cœur et carcasse, mais la petite étoile reste indolore et scintillante. Et, en définitive, le rire l'emporte toujours.

Comment ne pas rire ?

À certains moments on est même obligée d'enfiler soi-même la défroque du clown, le clown marrant, le clown triste.

Après la vaisselle, je vais vider la flotte : la cuvette débordante et grasse encombrant mes deux mains, faut que j'introduise l'orteil dans la fente de la porte des chiottes, que je me faufile de l'épaule, et là, soulagée, je lâche tout. En m'inondant les paluches le plus souvent. J'ai une alliance ciselée, platine et cailloux, un peu usée ; mais je l'aime bien, parce que je n'en ai jamais vu de pareille, si ce n'est au doigt de mon homme, et qu'elle provient d'un très vieux casse de bijouterie, quelque part en France. Cette alliance, n'étant pas faite sur mesures, est un peu grande, et je n'ai pas voulu douiller pour la faire rétrécir beaucoup plus qu'elle ne m'a coûté.

Donc, quand je fais la vaisselle ou la toilette, je la change de doigt ; mais cette alliance au médium, ça n'a pas la grâce d'un bout de jonc trop grand godillant autour d'un annulaire symbolique et, sitôt au sec, je me dépêche de la remettre à sa place.

L'autre matin, j'avais dû brancher sur le mauvais circuit, le chanstic automatique n'a pas fonctionné : le bruit de l'alliance heurtant la lunette des chiottes, puis cognant cristallinement au cours de sa dégringolade dans le conduit, ça m'a foutu un choc terrible. En un éclair j'étais à la porte de l'atelier, et je tambourinais avec le manche du balai, je tapais, je tapais à faire tomber les verrous.

Les filles, croyant à la manifestation de quelque mal fou et honteux que je leur aurais caché, ne bougeaient plus ni pied ni patte : dans ces cas-là faut pas nous contrarier, après on écope d'un bon gnon et voilà tout.

La matonne est accourue presque immédiatement, preuve que le silence qui suit généralement nos tambourinages est absolument délibéré : elles ne répondent pas parce qu'elles ont la flemme de se farcir l'escalier, mais, si on leur fiche le trac en tapant juste un peu plus fort que d'habitude, ben elles grimpent.

J'ai expliqué l'incident. La matonne a levé des bras navrés et impuissants : bon sang, j'étais pas en train de faire un braquage pourtant. Je ne lui demandais même pas de se filer dans le trou des chiottes tête la première, comme j'en aurais eu envie en temps normal. Non, je lui demandais mon alliance et c'était tout. Tout soudain cette bagouze prenait un volume et un sens énormes : c'était une tonne de jonc, un univers de jonc où je vivais jusqu'à ce matin gavée d'amour et d'eau de vaisselle, et dont je me trouvais tout à coup ex-

pulsée ; moi qui ne branche les matonnes que contrainte et forcée, j'aurais bien embrassé les pieds de celle-ci pour qu'elle veuille bien m'autoriser à aller patauger dans la fosse à merde.

Je n'ai pas eu besoin d'aller jusque-là : émue, elle m'a emmenée au rez-de-chaussée, elle m'a ouvert la porte de la cour et là, elle m'a laissée faire.

J'ai foncé jusqu'aux chiottes correspondant à ceux de l'atelier ; j'ai soulevé la dalle comme une plume, tant l'énergie du désespoir décuplait mes forces, et, à genoux à l'extrême bord et le torse périlleusement penché, j'ai scruté. Évidemment, j'ai eu beau scruter…

Alors les larmes ont jailli, irrésistibles, et leur flot roulant sur mes joues et s'égouttant précipitamment se mêla à la merde, en un mélange lamentable, cependant que la matonne me tirait par ma manche de bure en m'ordonnant de calter de là. Je remontai à l'atelier, ruisselante et les doigts nus, et je me mis à gribouiller au Chef une lettre fiévreuse, lui demandant d'alerter d'urgence les gars de la vidange et de me retrouver à tout prix l'objet si malencontreusement disparu. Ceci, « à cause de la valeur tant monétaire que sentimentale que j'y attachais », etc. Un peu calmée, je relus, me délectant au passage de cette allusion à la valeur monétaire : ça devait logiquement lui foutre le trac, comme leur foutent le trac toutes les revendications concernant les erreurs comptables, toutes les demandes de transfert de fonds, toutes les lettres expédiées avec plus d'un timbre et accusé de réception, enfin tout ce qui touche à la responsabilité de la taule côté finances. Mais comme d'autre part je suis un peu au coup question rapidité des démarches – et que j'avais aperçu à la soupe de onze heures ma bafouille traînant sur la

table du rez-de-chaussée parmi d'autres moins urgentes, j'ai décidé d'agir moi-même : à la balade j'ai appelé quelques filles pour m'aider à déplacer la dalle (le matin, dans ma rage, je m'étais coincé la pogne et je ne pouvais plus bouger un doigt), et tout le monde s'est foutu la gueule sur le trou, par équipes, chacune s'exclamant lorsqu'elle apercevait quelque chose de brillant. Incroyable ce qu'on peut voir dans une fosse, surtout quand elle est située en dessous de quinze bonnes femmes ! Des kilos de nourriture d'abord, tant élaborée que non consommée : du pain, des épluchures, des pots à yaourt, à confiture, à n'importe quoi ; des chiffons, des serpillières, des serviettes et des torchons, etc.

Ce fut la petite Mauricette qui la vit.

Oui, il y a un bon Dieu : entre un pot de Danone et une peau de banane, elle était là, surnageante, miraculeusement sauvée des eaux grasses dont nous avions déversé de pleins seaux depuis le matin, dans l'espoir de faire glisser : l'alliance, épargnée et brillante.

Je bondis jusqu'au balai, y assujettis un mètre de fil de fer arraché aux poteaux de l'étendage ; je tordis l'extrémité en crochet et, m'agenouillant commodément et visant avec toute la délicatesse possible pour que l'alliance ne s'enfonce pas, je réussis à la repêcher et la remontai en triomphe, cependant que cour et jardin croulaient sous les vivats.

La seule fausse note fut poussée par la matonne : vexée d'avoir raté le sauvetage, elle menaçait de porter pour de bon ma lettre au Bureau. Le plus calmement possible, je lui fis remarquer que, pour rester dans la logique, elle devrait alors y porter également une deuxième lettre pour annuler la première :

« Si vous voulez me remonter à l'atelier, je vais l'écrire tout de suite. »

Elle haussa les épaules et s'éloigna, après nous avoir recommandé de tout remettre en place. Je remis en place la dalle et le fil de fer, mais gardai l'alliance.

Une autre fois, j'avais appris l'arrivée d'un nouveau comptable et j'avais essayé de cantiner, espérant qu'il mélangerait ses registres avec ses carnets à souche au point de ne plus savoir ce qui débloquait et ce qui devait rester bloqué. Ne voyant pas revenir mes fiches de cantine, j'ai cru sérieusement que ça allait marcher, et j'ai remis ça le lendemain et le surlendemain. La commande et la livraison sont séparées par trois jours de suspense :

« Qu'est-ce qu'on va toucher comme savonnette cette semaine ? Cadum, Palmolive ?

— De quelle vue de Paris écopera-t-on dans les paquets de biscottes ? (Chaillot blafard, Trocadéro criard ?) »

Enfin, le suspense se résolut, la foudre se déchaîna : la matonne, furieuse sans doute de s'être fait enguirlander au Greffe, revint en agitant mes fiches et m'interpella comme si j'avais été en train de déménager le coffre-fort de l'établissement :

« Vous savez bien que vous êtes bloquée, alors ? »

Je protestai faiblement que « je ne pensais pas avoir déjà épuisé mon salaire de filets », que, « peut-être, comme je timbrais mes lettres, aurait-on laissé à mon pécule disponible les 300 balles ordinairement retenues pour l'affranchissement »…

C'était un peu gros, même pour une matonne : rien que l'une des fiches aurait suffi à compromettre l'affranchissement de tout l'atelier pendant un mois ; j'avais pensé que, tant qu'à faire…

I. T., P. I. : dans chaque taule, les initiales diffèrent, lorsqu'il s'agit de rappeler à une détenue qu'elle n'a plus le rond. Mais toujours, les fiches reviennent annotées-biffées avec une sorte de cruauté joyeuse.

Total, dans tout le stock que j'avais commandé, j'ai récupéré une toute petite tartelette, représentant le montant de mon solde ; une tartelette qui me fut livrée un matin, toute rose de cerise et d'émoi, et que je montai au dortoir pour la partager avec Mauricette, car c'est la benjamine et elle aime bien les gâteaux.

C'était miraculeux de rassembler sur le polochon les miettes de la demi-tarte, et de me lécher doigts et babouines, j'avais oublié qu'il existât des cerises.

Mais attention, je dois garder la ligne : pour cavaler, faut être légère.

Toutefois, j'aime la cavale bourgeoise, avec la planque, les sous, les faffes à mon nom, emprunté ou fabriqué. Car les pièces, surtout celles d'état civil, c'est le ***sine qua non*** de la vie libre, surtout lorsqu'on ne peut pas beaucoup marcher et qu'on se déplace, en conséquence, sur béquilles roulantes.

Avant même d'acheter un rouge à lèvres, je me rachète une tire. Je me ferai les lèvres ensuite, dans le rétroviseur. Je me fais faire un permis bidon… Mais, au fait, pour démarrer, le vrai fera très bien l'affaire : lorsque les anges vous arrêtent et que vous leur exhibez des faffes en règles, comme ils n'ont pas la liste de tous les recherchés dans le cigare et que

votre petite bouille méconnaissable sous le make-up les satisfait autant que l'attestation d'assurance, vous avez une chance de vous en sortir.

Faut donc que je récupère ces paperasses, profitant de ce que je vais à la fouille pour me réapprovisionner en timbres. Choper la Chef un matin, à l'heure où elle est encore à jeun. Ouais, plus elle boit, plus elle voit clair, cette femme !

Je l'aborde, très poliment, et je lui avoue avoir beaucoup « écrit » ces derniers temps, je renouvelle mon serment de ne pas trafiquer ou si peu. La pôvre, si elle savait que, rien qu'avec la bière, j'en ai pour deux timbres par jour !

Je l'accompagne vers le Saint des Saints.

Déception, elle me refuse l'accès du vestiaire, et me demande de lui indiquer avec précision où se trouve mon porte-documents.

Je soupire :

« L'étagère du bas, dans les bagages du milieu, mââme », et j'attends à la porte, adossée au mur, les bras croisés et les yeux fixés avec résignation là-haut dans la verrière. La Chef farfouille un moment, revient enfin avec l'objet à bout de bras, le tenant écarté comme s'il contenait une bombe au plastic ; elle le pose avec précaution sur l'étagère du couloir où l'on met les cantines et les marmites, et elle commence à officier.

Je me vois mal partie : mes gestes étaient réglés au millième de seconde d'après la topographie de la pièce, que j'avais photographiée à l'arrivée, car on a toujours quelque chose à aller piquer à la fouille au cours d'une détention, et

la pince à épiler n'est pas le palliatif à tous les manques : allez donc présenter à un motard votre pince à épiler !

Le porte-documents est entrebâillé sur l'étagère, j'aperçois, tout au fond, le porte-cartes objet de mes convoitises.

La Chef, en habituée, a déjà sorti les plaquettes de timbres, elle détache les vingt qu'elle me consent, me frimant en même temps du coin de l'œil : si je lui saute dessus, qui la secourra ? À cette heure, tout le monde est bouclarès et la porte du Quartier d'où pourrait venir le renfort, eh ! Elle l'a fermée à clef, la clef est dans sa poche, et l'atelier est verrouillé de l'extérieur.

On se fait toutes les deux un sacré mouron.

La sonnerie du téléphone nous tire de ce mauvais rêve. Irrésistiblement, la Chef fait mine de s'élancer au bout du palier, où le bigorneau grelotte, grelotte… le grelottement, les dix mètres à franchir : les facteurs s'annulent et la Chef, dégrisée, revient sur moi :

« Tenez, emportez toute la plaquette et remontez à l'atelier, dépêchez-vous, on m'appelle au téléphone, et je ne peux pas vous laisser toute seule avec ÇA ! »

Je m'empresse d'obéir, pendant que la Chef court vers le récepteur, plantant là mon bagage et éparpillant quelques timbres dans le vent de sa blouse, et je grimpe les marches deux par deux, avec dans les oreilles la voix de la patronne qui me hurle :

« Et tirez la porte sur vous ! »

J'introduis dans le judas deux doigts tremblants, je tire la porte sur moi, et me revoilà dans l'atelier, parmi les

femmes qui jacassent et se font des tartines de margarine et s'emmerdent ; elles sont toujours pareilles, mais moi je ne suis plus la détenue numéro tant, je suis une femme libre, une sursitaire de la liberté : j'ai dans mon giron, entre la combinaison et le soutien-gorge, et retenu d'une main en même temps que les battements précipités de mon cœur, le porte-cartes rouge, le permis et la carte d'identité, le passe-port pour la liberté.

Quand je vais à l'Instruction, le lendemain, c'est allègrement que je me fais une beauté.

« Vous êtes extraite ! »

Trois mots et voilà le cœur qui se décroche, le cigare qui commence à tourner en surmultipliée. Le juge ! Je l'avais oublié, celui-là. Maria, planque-moi ça dans ton cabas, c'est des papiers personnels, Gina, prête-moi ton rouge à lèvres… non, pas de rouge : et l'air flingué, donc ?

Une seconde, j'avais eu envie de me rendre au Palais en robe de bure, « pour les faire chier », mais, à la réflexion, mieux vaut se mettre correcte, pour le juge, et agréable, pour Zizi.

Remarquez Zizi m'a déjà vue avec tellement d'airs.

Et le Bic, pour noter des trucs sur le dos de mon paquet de pipes.

Nadine glisse dans mes fouilles quelques bonbons : moi, j'aime bien sucer des bonbons à l'Instruction.

L'inévitable 2 CV, l'inévitable gendarme bon enfant qui essaie de me caresser les cuisses pendant que son collègue, au volant, absorbé par les difficultés de la circulation, ne risque pas de s'en apercevoir ; l'inévitable tentative vers le

pull-over, suivi d'un « bas les pattes » distrait et ennuyé de ma part : j'ai mieux à faire et à me laisser faire.

Bon sang, ce que la route est jolie en cette saison !

La 2 CV arrive, trop vite, au mauvais port : hall, banquettes, gens qui attendent et vous regardent passer.

« Cabinet de M. Untel », « Interdit au public » ; je cherche des yeux quelque chose qui me rappelle le délicieux été que je viens de traverser : voici que se profile, au fond du couloir, la silhouette rassurante de l'avocat. Je lui serre la main, on se fait vite fait un petit burlingue sur son porte-documents, sous l'œil redevenu bovin de mon peloteur de tout à l'heure.

Récapitulation générale, je me croyais presque à l'oral du bac.

La porte du juge s'ouvre, on me présente en hâte l'avocat de Zizi ; celui-ci est encore en train de s'empoigner avec le juge, j'ai le temps de décider avec son défenseur de ce qu'il convient de déclarer tout à l'heure.

La porte du cabinet s'ouvre, livrant Zi et ses bracelets.

Zizi ne va pas bien, c'est évident : un oreiller aurait plus de couleur. Mais il sourit, il lève le bras, hello, cher : oui, je tiendrai le coup et nous nous aimerons toujours. Ses anges l'entraînent dans le local « Détenus ». Attention, c'est à moi d'aller faire le singe.

Bon : le dos voûté, le bras raide, la voix imperceptible.

L'air flingué, quoi.

Et l'Instruction se déroule, interminable, avec ses questions, son tapotis de machine à écrire, les dépositions à signer en trois exemplaires. Sitôt la porte refranchie, je me dépêche d'allumer une Gitane : Il est interdit de fumer, proteste le gendarme. Putain, il a l'air bien règlement, tout à coup, le petit vicelard !

Je rigole en direction de mon avocat :

« Vous ne pensez pas, maître, que je l'ai mérité, depuis une heure que je fais le con ? »

… Je remonte directement au dortoir, les filles sont déjà couchées. Revenir du Palais à sept heures, ça fait vraiment « gros cas ».

Je trouve mon plumard fait, avec mon courrier et mes journaux disposés sur l'oreiller, le cassegraine que Nadine m'a préparé avec soin – et avec le fromage que j'aime bien ; et moi, crevée et la tête pleine de cacarinettes, je n'ai que la force de remercier, me fourrer dans le grabat et étendre en tous sens ma pauvre carcasse fourbue : cette vie au ralenti depuis des jours et des mois ne permet plus de penser et agir en même temps : lorsqu'on fait quelque chose d'à peu près valable, en taule, mieux vaut l'avoir gambergé avant, ou sinon le classer après. Car on est bien trop flinguée pour pouvoir assurer, en même temps, la tête et les jambes.

CHAPITRE XI

Bientôt, bientôt, nous passerons à l'action : un soir, nous grimperons en douce quelques pelotes de coton, avec lesquelles nous tresserons, tout au long de la veillée d'armes, le fil de soie. Ma tête contre la tête de Maria, je chuchote, les soirs sérieux.

Parfois l'ambiance du dortoir se transforme, on met la corde au placard, la cavale à l'écurie et ça devient très olé olé. L'imagerie populaire qui transforme les prisons de femmes en répliques de la Lesbos antique, c'est du crayonnage naïf. Du naïf violent, lorsque vous écopez d'un rapport de mœurs pour avoir fait la bise à une camarade qui avait le bourdon, ou pour vous être fait épiler avec la tête sur les genoux de l'opératrice ; mais de là à prétendre que nous sommes de purs esprits…

Mona est de réputation accueillante, et lorsqu'elle se baguenaude d'un lit à l'autre, en slip et haut de pyjama, les cheveux insolemment longs et épais croulant jusqu'à la taille, on se sent des envies d'hospitalité en retour.

On se sent vibro-masseur.

Mona a de l'embonpoint, qu'elle rentre de son mieux ; Gina ne veut se « faire » personne (et Tony, alors ?) mais ça l'amuse de brancher les lesbiennes : à coups de « ma poule » et de cigarettes, elle a amené Mona à amener une couverture entre le lit de Nadine et le sien.

À présent, elles la font s'exhiber :

« C'est fou ce qu'elle peut être souple ! Ça ne veut rien dire, la grosseur. »

Mona fait la modeste, pince les bourrelets de sa taille, secoue sa crinière : cascadeuse, Mona, et cavaleuse.

« Et toi, Anick ? Tu dois crever sous ta couverture ! Mets-toi comme nous, on est toutes des femmes ! »

Pour leur faire plaisir, je fous tout ça en l'air, et me voilà, en petit slip, sur la couverture à côté de Mona, là où était Maria l'autre soir. Mais Maria dort. Et, si nous discutons là aussi à quatre, les sujets abordés sont tout différents.

Les cavales qui passent au fond de nos phrases, en ombres portées, ce sont des cavales pour Mona, plus tard, dans trois ou quatre ans, si sa Conditionnelle est refusée, s'il y a un coup de couille dans les rapports de mœurs… car c'est la saison des transferts, des grands transferts en Centrale, Mona est appelée à décarrer d'un jour à l'autre et on se doit de lui préparer un petit balluche réconfortant. Les paquets de pipes se vident, les têtes aussi ; on est bien là, par terre, on y dormirait. Avant de m'engourdir pour de bon, je secoue Mona :

« Faut retourner dans nos pieux, chou. Si la matonne nous trouve là demain matin…

— Bah ! Tu me réveilleras bien avant qu'elle ouvre, non ?

— Oui, dit Gina, Anick a avalé un chrono. Quand je me réveille, je la vois déjà en train de lire, ses carreaux sur le nez. Bon Dieu ! Où trouves-tu le temps de dormir en plus ? Les allumettes dans le noir, crac crac jusqu'à minuit, le matin crac crac les paperasses ; non, tu… »

Je l'interromps : inutile de lui expliquer que ma force est précisément de n'avoir aucun de ces besoins vulgaires tels que manger et dormir, ça ne cadrerait pas du tout avec ce qui va suivre.

Car c'est réglé comme du papier à musique, ça va suivre.

Je persuade Mona de trimbaler une paillasse, là, entre les deux lits où Gina et Nadine nous ont tourné le dos, assoupies ; je partage avec elle un abricot, un des cinq que la maison offre chaque semaine pour dessert.

Puis, nous ne bougeons plus, nous ne bougeons pas encore, nos petites carcasses attentives sous la couverture pourrie et nos orteils jouant les uns sur les autres un fantasque prélude.

Maria, ne s'est pas réveillée.

Je lui reviens dès la veillée suivante, parce que moi, Mona… beuh ! Tressons, nouons et entortillons, ma poule, c'est beaucoup plus important. Le papier et le Bic sur le polochon, j'accompagne mon discours par des gribouillis, des schémas, des géométries machinales et absurdes.

Nous en sommes aux contretemps qui peuvent surgir de la porte de la buanderie : il arrive que la matonne soit appelée au Greffe pendant la promenade : elle nous boucle alors sous le ciel, et donne un tour de clef à toutes les issues, buanderie comprise.

« Dans ce cas-là, impossible de remonter au dortoir… »

Il faut donc apporter la corde en promenade avec nous ; au lieu de la cacher dans l'atelier, on la descend carrément

dans un seau, on fourre dessus deux ou trois nippes sales et un paquet d'Omo :

« Bon, aujourd'hui je fais ma lessive… »

Au besoin, si ça déborde, on coiffe le seau avec une cuvette. Même si la porte de la buanderie reste ouverte, on gagne du temps en évitant ainsi le détour par l'atelier, au moment d'aller chercher la corde : Maria monte directement le seau, et…

« Oui, mais si c'est fermé, comme on disait ?

— Eh bien…, dis-je, en passant indéfiniment le Bic sur le même trait. Si c'est fermé, il faut pouvoir accrocher la corde à la fenêtre du dortoir directement depuis la promenade.

— Magnifique ! Comment on va faire ? »

Il ne faut pas que je déçoive Maria, il faut que je trouve un truc.

Lorsque mon amitié, bien ancrée, sera pour elle une certitude, là, je pourrai lui expliquer que tout ça, c'était un petit cinéma de plein air. Mais l'amitié est encore trop fragile.

« Maria, je t'aime bien… Oui, oui, je cherche…

— Et si on la lançait ? Avec un crochet… »

On y revient ! Demande-le toi-même, Gina te le donnera peut-être…

« … Ouais. C'est à envisager, bien sûr… Mais pense qu'il faudra peut-être s'y reprendre à plusieurs fois, la fenêtre est à cinq ou six mètres du sol, et on n'est pas tellement costauds, après tous ces mois de déglingage…

— Oh ! tu sais, dit Maria, quand il faut… »

Elle est toute rose ; la décision l'anime, la fait briller. Je remarque qu'elle a de très beaux yeux, sans ces putains de carreaux à monture italienne : les yeux de son fils.

« Je sais bien, ma poule : lorsqu'on sera en panne on ira fourguer notre volonté, il nous en restera encore trop. Mais il faut tenir compte de tout : j'ai l'adresse…

— Quelle adresse ?

— Je sais viser, je veux dire, mais pour la force, hum ! même avec la volonté au bout, ça ne fait pas le poids. Et puis ça va prendre du temps, faire du potin, tu te rends pas compte ce tintamarre de ferraille que ça va faire ! Non, le crochet, c'est bon pour se retrouver aux durs pour un petit 90, avec une tentative dans le dossier : très peu !

— C'est vrai, reconnaît Maria, c'est toujours avec un petit détail de rien qu'on se fait crever. Regarde, moi…

— Non chou, tu m'as déjà raconté toute ta vie, pas ce soir. Ce soir il s'agit de l'avenir. Je cherche, attends…

— Ça fait des années que j'attends ! Mais je sais bien que tu vas trouver. »

Là, je me suis vraiment foutue au pied du mur toute seule. Je reprends mon Bic, j'esquisse la fenêtre avec ses barreaux verticaux… je cherche vraiment. Je passe et repasse sur le barreau transversal, à la moitié de la rangée, celui qui étaie les autres ; et, à force de regarder cette sacrée fenêtre, l'idée s'enchaîne au barreau, le crochet suit…

« Maria ! Je crois que ça y est. Tu sais, la tête de loup dans la buanderie, tu sais les fils de fer où on étend le linge ?

Eh bien, tout ça bout à bout ça doit faire juste la hauteur. Au besoin, on ajoutera le balai.

— Comment ? Je ne te suis plus du tout. Explique.

— Je récupère les fils de fer, je mets le balai et la tête de loup bout à bout et attachés, un genre de perche, quoi. Je casse le balai pour ne garder que le manche… Tu suis ? »

Maria suit très bien.

— … au bout de la perche je refixe un fil de fer tordu en crochet…

— C'est quand même pas avec ça que tu espères grimper ?

— Mais non, petite pomme à l'eau, laisse-moi jacter au moins. J'aurai de la cordelette tressée avec du fil à filets, je la planque dans la pocket en descendant. Au bout de cette cordelette, je fais un petit pompon, genre balle de ping-pong ; et j'envoie la balle dans la partie supérieure des barreaux. La balle entraîne le fil, et, en retombant d'elle-même selon les lois de la balistique… mais ça, c'est encore autre chose. En retombant, la balle vient pendre, et le fil passe maintenant sur le barreau horizontal ; le poids du pompon (on le lestera) l'empêche de retomber… tu suis toujours ? Bon. Nous, avec la perche et le crochet qu'on aura fixé au bout, on pêche le pompon, mais en passant cette fois sous le barreau horizontal. Le pompon se coince dans le crochet, on tire, le fil suit le mouvement…

— Oui, il faudra tresser avec le nylon jaune, celui qui est si emmerdant à tricoter, c'est le plus solide. Parce qu'en tirant… oh là là, quelle catastrophe si le fil casse !

— J’en tresserai deux, on aura un rechange. Reprenons : je récupère mon pompon. On fout le balai et tout le bazar en l’air, dans leur buanderie pourrie par exemple : elles s’amuseront à défaire les nœuds. On attache vite fait la grosse corde qu’on tient toute prête au bout de la cordelette, on continue à tirer ; la petite entraîne la grosse…

— Mais, objecte Maria, tu as dit : une corde de six mètres. Si on fait comme ça et si j’ai bien compris, il faut le double ! »

Je réfléchis, en ce moment j’ai comme qui dirait une chaîne d’arpenteur lovée dans les lobes.

« Tu as raison, ça fait donc douze mètres à tresser. Bah ! Au point où on en est ! Tiens, on va fumer une pipe. On l’a méritée, non ? »

J’ai des pipes à gogo moi. Mon dernier troc m’a fait un peu mal au cœur : c’était le cardigan que je portais la nuit de l’accident, presque mon linceul, on a eu du mal chez le teinturier, paraît-il.

Mais les grosses côtes et le col sont redevenus bleus, bleus comme le ciel où ma belle-mère a mis les voiles, peut-être, cette nuit-là.

Ce gros truc, porté sur un pantalon, fait fureur cette année, et Gina dans sa hantise de paraître sapée à la mode de l’an dernier rachète à n’importe quel prix les fringues des entrantes.

Nous faisons la pause Gitane : c’est marrant de fumer un cardigan.

Les mégots écrasés et rangés dans la boîte à dopes, nous renfourchons, et la cavale reprend son petit bonhomme

de chemin funambulesque. Nous mettons au point quelques détails : lesquels de nos slips nous enfilerons deux par deux le matin, le premier rade d'où nous téléphonerons aux amis…

« Un rade, hum ! C'est pas indiqué : ils vont passer les alentours de la taule au peigne fin, tu penses !

— Et si on tâchait de faire passer une lettre ? propose Maria. J'ai un pote qui a une voiture…

— Les routes vont être barricadées immédiatement, tout le monde tapé aux faffes, les herses sur le macadam, les motards pour fouiller les bagnoles et tutti quanti.

— Oui, c'est vrai. Sans compter qu'on ne peut pas fixer d'heure, puisqu'on descend en promenade tantôt les premières, tantôt les deuxièmes.

— Oh ! ça, les dames de l'atelier du bas ont toujours la priorité. Gina a dit à la Chef qu'on n'avait jamais notre heure complète, que les matonnes n'arrivent pas à faire rentrer les bonnes femmes qui veulent absolument bronzer.

— Ça fait qu'avec les parloirs, on est toujours marron.

— Je te disais, Gina a gueulé, paraît que les matonnes vont nous sortir en premier à tour de rôle. Mais, comme tout projet administratif… donc, pas question d'établir un horaire. Non, va, on se dépatouillera bien toutes seules. Je vais réfléchir à ça, en faisant des filets. Faut bien gagner sa croûte, en attendant.

— Si tu veux, je t'aiderai…

— Oh ! Maria ! Merci, ma grande. Maintenant, dodo. Je suis pleine de vieilles douleurs, à cavaler comme ça depuis le coucher. »

CHAPITRE XII

Fatima Benne basculante a obtenu un non-lieu.

Elle n'est pas libérée pour autant, il faut qu'elle finisse sa première peine, prononcée par un tribunal méridional.

Mais puisque aussi bien c'est toujours la température qu'on souffre le plus en cabane, Fatima aimerait retourner dans sa taule torride, y crever de chaleur plutôt que de froid.

Parce qu'ici, le beau temps, c'est sans doute un canular.

On transpire un jour, et le lendemain tout rentre dans l'ordre et la pluie recommence. Vivement l'hiver, qu'on grelotte pour quelque chose.

J'ai les pigments plus dociles que le caractère, je réussis tout de même à brunir ; si ça continue, on me prendra pour Fatima. Je n'y tiens pas tellement.

Faut quand même reconnaître que ce n'est pas tous les jours qu'on a une prison pareille à se mettre sur les endosses, avec la tatoueuse à domicile. Les bleuités de Fatima m'avaient tapé dans l'œil, j'ai eu envie de me faire dessiner. L'ennui est que Fatima n'écrit que l'arabe et ne sait pas dessiner du tout. Par contre, elle a l'œil observateur et n'a pas tardé à remarquer que je griffonnais des petits trucs bien cul-cul sur les lettres des camarades et des dessins un peu moins cul-cul pour moi-même et mes amis.

Un prévenu en vaut deux : Fatima, condamnée-prévenue, est aussi volumineuse que tout un harem et,

jusqu'à ce qu'avec ma gentillesse naturelle je consente à lui dessiner les guibolles, elle ne m'a pas lâchée d'une babouche.

Je traçai donc quelques petits machins, fleurs et papillons, qu'elle repiqua à l'encre de Chine. Mais le lendemain, elle me tombait dessus, me reprochant d'avoir mal interprété ses désirs, c'était pas des fleurs ni des « morpignons » qu'elle voulait, et maintenant ça allait rester, bref elle hurla si fort que je commençai à mettre mes talents en doute. Il ne fallut pas moins de trois ou quatre commandes de roses et de lilas et autant de Sainte Thérèse et Bon Jésus pour que je retrouve l'assurance de mon coup de crayon. Mais, comme l'expérience m'avait dégoûtée de la barbaque, j'ai manœuvré pour que Fatima allât quémander les services de l'autre artiste de la bande, la petite Mauricette. Celle-ci, tout émue à l'idée de travailler sur le vif, reprit le flambeau, et les tatouages recommencèrent à grimper le long des cuisses de Fatima. Patiemment, j'attendis mon heure. Au premier éclat – Fatima finit tout de même par se rendre compte que Mauricette ne dessinait pas si bien que ça –, je glissai dans la direction des cris un coup de chasse tellement significatif que l'Algérienne vira de bord sa petite gueulante et s'en prit à moi, me taxant de jalousie, etc.

Je tenais l'argument ; j'éclatai :

« Moi, jalouse de la petite ! Mais, ma pauvre femme, je me demande bien de QUI je pourrais être jalouse ici ! »

Et le soir, au dortoir, je me répandis en malédictions sur les esprits chagrins et médisants au point de me croire jalouse d'une gamine, surtout d'une bonne gosse pure et douée comme Mauricette ; bref je récupérai mon public et je me débranchai définitivement du dessin sur bidoche.

Ce qui ne m'empêcha nullement, les jours suivants, d'accepter les poivrons et l'ail que Fatima cantine et distribue avec la même libéralité : j'aime bien la salade niçoise, et nulle, avant Fatima, n'avait songé à acheter des poivrons à la cantine d'une taule au septentrion.

Et encore, c'était une fleur, ou plus exactement un légume que la moukère me faisait là, puisque dès le lendemain de l'algarade elle m'avait fait son ***mea culpa***, me frappant la poitrine du tatouage que je voulais.

Zizi est sur mon cœur. Bon sang, ça pénètre, ce truc-là ! J'avais l'impression qu'elle piquait à même le myocarde, tant elle appuyait. La matonne n'a pas dû la fouiller, car Fatima a tout son attirail avec elle : aiguille triple, encre de Chine, etc. Remarquez que, devant la superposition des culottes bouffantes, jupes et voiles divers, il est permis d'être découragée.

Toujours est-il que ces initiales ont été faites selon les règles de l'art. Oh ! bien sûr, les règles de l'hygiène furent un peu violées : je dus m'étendre à même le ciment crasseux, la gorge nue, appuyée en travers des cuisses de Fatima, qui s'était accroupie commodément à la mode de son pays et me serrait le kiki d'un bras pour m'empêcher de gigoter, tandis que de l'autre elle piquait, piquait selon le tracé, marmonnant lorsque perlait le sang et essuyant mon nichon sans douceur avec son torchon à vaisselle tout maculé de gras, de crayon à bille et de raisin.

Je suis saine : les croûtes se firent sans la moindre mauvaise humeur, et s'en allèrent de même. Précieuse Fatima ! Elle a le cœur généreux, elle est débrouillarde : deux qualités qu'il vaut mieux cacher, si l'on n'a pas pu s'en défaire avant l'entrée. Sans quoi on vous suce jusqu'à l'écorce, puis on

vous jette. À vous ensuite de vous refaire du jus, si vous ne voulez pas rester au rebut jusqu'au jugement dernier et même après.

Fatima refait du jus : lorsqu'elle a oublié de cantiner des citrons, elle attend le vendredi, jour où les citrons sortent de nos placards, pour le poisson ; elle nous tape alors de quelques gouttes, et elle fabrique, avec ça et du sucre, une cire à épiler merveilleuse, qui fait la peau satinée et débarrasse de leurs bacchantes toutes les affligées de l'atelier.

Et, sitôt nettes, ces hommasses oublient leur féminité toute neuve et chassent l'esthéticienne à grands coups de gueule, « ces ratonnes, quand ça vous branche, on en a pour la journée ».

Pauvre Benne ! Nous frissonnons aussi, mais nous avons, héréditairement ou par caractère, acquis une plus grande aptitude au frisson et puis, nous nous serrons les coudes. Fatima, elle grelotte solitaire et se lamente :

« Pourquoi moi pas d'eau chaude comme les copines ? Pourquoi j'souis pas comme les autres ici ? Toutes des prisonnières, toutes des malheureuses, alors quoi ? »

Si je parlais sa langue, je lui expliquerais que ce n'est pas à cause de ses lettres et de ses mandats, ni de ses robes, voyantes mais « vise le tissu, c'est de la bonne came », ni de tout ce qui dans sa personne fait l'envier et se questionner. Mais ces femmes curieuses et intéressées sont, plus encore, sensibles à la couleur de la peau. Lorsque la cantine arrive, Fatima fait immédiatement le partage de la sienne :

« Fatima, ma chérie, tu m'offres un poivron, c'est gentil, mais… »

Tout le monde semble bien décidé à ne rien accepter ; mais qu'une cloche tende par réflexe une main avide, et l'ostracisme est rompu.

Après tout, les fruits et légumes n'ont pas d'odeur, enfin… moins que n'en ont, en été, les fromages ou les pieds ; et ces grosses poires, ces raisins mauves, c'est appétissant, ça rafraîchit, pas ?

L'autre jour, Fatima a cantiné un poulet.

Elle l'a découpé avec ses doigts, happant au passage des lambeaux de peau rôtie ; le nez dans notre vélin, griffonnant avec indifférence les bafouilles dominicales, nous attendions.

Car lorsqu'une Algérienne, une paria, se permet de prendre « un poulet pour dimanche », c'est de l'indécence, de la provocation. Les paris sont ouverts, c'est pas du canasson mais c'est encore meilleur : Fatima allait-elle se le tortorer toute seule, os compris, tête comprise ? Elle bouffe bien nos merlans du vendredi sans en laisser une arête. Pour ne pas encourir le « non, merci », allait-elle le donner aux cloches ? Ou alors, horreur !

Oui, pour narguer le plus de Françaises possible en même temps, Fatima a choisi l'invitation générale. Et nous, quitte à dégueuler tripes et boyaux, par gentillesse, nous avons accepté.

Après tout, le poulet n'a pas d'odeur. Beaucoup moins qu'en été les pieds d'Aliette. Mais j'admets que Fatima a une tournure d'esprit dont les virages m'échappent. Elle donne, « c'est de bon cœur » ; après, elle se maudit et nous maudit dans son jargon d'avoir, elle donné, nous bouffé. Elle sort une collection de noyaux d'abricot, elle les étale ou les ras-

semble sur son foulard, et elle combine des maléfices avec ça, sans cesser de marmonner et de nous jeter des regards brillants et ténébreux.

« Et dire que je lui ai fait son autorisation pour le Greffe !

— Et moi qui lui ai prêté des allumettes pour son réchaud pourri !

— D'abord, pourquoi lui prêtes-tu, toi ? Elle a du pognon, elle n'a qu'à pas se laisser démunir. À l'avenir, tu vas me faire le plaisir de refuser. Regarde, moi…

— Oh ! toi, tu es raciste.

— Et toi, t'es maquée avec eux. »

Laissons se désamorcer les querelles. Je les vomis tous, noyaux et poulets, j'en ai marre de ces histoires de fous. Fatima aussi ; mais au lieu de faire comme tout le monde, se flinguer ou combiner des cavales, elle fait un petit travail d'escampette direction Fresnes.

Solange, qui est enceinte, n'a pas, bien sûr, les petites galetouses fines, les suppléments et les bouquins sur l'accouchement sans douleur délivrés dans les prisons-pilote. Mais enfin, elle est sûre, au septième mois, de partir là-bas. Nous, on en est tout aise, car on aime bien cet enfant qui vit ou presque parmi nous, ça nous peine de le voir si négligé ; et, d'autre part, la boulimie de Solange, les malaises de Solange, l'odeur de Solange, on commence à en avoir sérieusement marre.

Et voilà que, tout soudain, la figure de Solange se met à enfler elle aussi. Les yeux sont collés, les oreilles coulantes, les narines suppurantes ; Gina, le cerveau, imagine des choses terrifiantes : des fœtus morts dans les entrailles de

leur mère, des septicémies ravageant en quelques heures des détentions entières, et les narre à la manière d'une Histoire Vécue d'un *Confidences* qui aurait viré au dégoûtant.

Et on vire Solange à Fresnes.

Pendant ce temps, Fatima a enregistré, ses grands yeux vides et luisants cachant hermétiquement l'arrière, la gamberge.

Lorsque la gamberge est mûre, Fatima bouge. Le premier jour, elle se plaint de faiblesse, fait semblant de chanceler, renverse sa soupe ; immédiatement, on lui prescrit des piqûres de calcium et des ampoules brun rougeâtre bien connues des anémiques.

Soupirs de l'atelier :

« Elle va foutre la drogue aux chiottes, je te dis que je l'ai vue faire.

— Avoue que les ratons ont la cote et que le toubib comme les autres, ben il a le trac. Va essayer de te faire prescrire ça, toi ! »

Aliette est la plus dépitée, elle qui, de nature « bilieuse et exsangue », n'a jamais pu obtenir du Corps médical autre chose que des trucs pour éliminer.

La constipation d'Aliette aussi m'est une saine distraction. Je dis :

« À propos, Aliette, si tu veux des pilules, j'en ai d'avance…

— Mais non, coco, proteste la grosse, vexée, quand j'en veux je vais en chercher. En ce moment, ça va, merci bien. »

Je refile mon stock à une constipée quelconque et, le soir, lorsque Aliette commence à tourner autour du pot de chambre, je déclare piteusement que, question Mucilum, je suis dévalisée.

Aliette est bien obligée de bouger son cul et d'aller prendre la file avec les autres à l'heure des soins.

Fatima est toujours la première, elle bloque la circulation pendant des heures, ergotant avec l'infirmière, l'engueulant dans son charabia et jetant des sorts aux enfants d'Esculape à bouche-que-veux-tu, je veux ça et elle l'obtient ; les autres patientes piétinent avec impatience à la porte du Cabinet, et la tension jalouse grandit.

Comme le coup de l'anémie n'apporte pas de résultat appréciable, Fatima décide de frapper un grand coup. Une molaire cariée fait office de Sarajevo, et la guerre éclate.

Fatima prend le maquis, campant sur son banc de sept heures à dix-huit heures, roulée dans une berlue et gémissant avec constance. Toutes les heures, une fille de service apporte une gamelle d'eau bouillie, suivie de la matonne qui verse avec précaution quelques gouttes de truc dans la flotte ; après quoi elle remballe sa bouteille et sa détenue, et se casse vite fait sans écouter les choses que Fatima mâchouille, de plus en plus inintelligiblement à mesure que les heures passent et que le mal gagne du terrain.

La nuit n'apporte aucune amélioration ; même, en regardant bien, on peut distinguer une légère dissymétrie dans l'ovale du visage de Fatima. Et, bien sûr, c'est ce hâle pourri qui empêche de voir combien l'Algérienne a pâli en une seule nuit.

Alors là, égarée par la douleur, Fatima perd toute prudence : elle s'installe carrément à sa table, plante dessus son miroir, empoigne son aiguille triple et je te l'enfonce en pleine joue et je te trafique là-dedans en tapant dessus avec la cuiller système marteau-burin, tant et si férocement que le lendemain matin, elle a enfin la gueule de ses rêves, la réplique exacte de celle de Solange : l'œil fermé, la joue tendue et luisante, la lèvre énorme.

C'est dans cet état que nous voyons partir Fatima, vite, vite, car, de gré ou de force, c'est toujours avec précipitation que l'on quitte la taule. Fatima a gagné, elle part à Fresnes se faire faire la croix des vaches qu'elle n'a pas méritée, au fond ; mais sûr que « pour ces gens-là les grands Patrons ne vont pas prendre tant de précautions : ils vont lui ouvrir sa gueule pourrie en deux coups de bistouri et ça lui apprendra à faire des simagrées. Nous, les honnêtes Français, on nous laisse crever en cabane et on tue nos enfants, là-bas dans son pays de merde. »

Je regrette ma tatoueuse, ma fleur, mon morpignon du pavé raton.

CHAPITRE XIII

La Chef doit avoir des actions dans les entreprises de déménagement. On ne peut compter sur la bonne installation des familles, une fois pour toutes, sur le même pieu ou le même tabouret, jusqu'à la décarrade. Un soir, elle s'amène, l'œil en courroux, et se met à vous faire valser les cartons, les berlues et les détenues.

Coup de chanstic, ou de fouillette, sans raison apparente.

Mais il y a sûrement une raison cachée au fait que Maria ait été virée au dortoir des filles de service, alors qu'elle ne sert pas dans le corps des boniches et reste avec nous la journée à l'atelier.

Qu'est-ce qui a transpiré ? Le coup des lames, par transpiration des ex-candidates et associées ? Le coup de la corde ? Mais les murs ne parlent pas : à part les murs et nous quatre, personne ne savait.

Bah ! on saura bien sans avoir besoin de le vouloir. Du reste, je ne veux rien ce soir : on m'a chanstiqué Maria, que pourrais-je bien vouloir maintenant ? Je ne me tue pas à désirer des trucs révolus, et le départ de Maria, c'est la catastrophe, la fin brutale de nos petites séances de rêve du soir, de nos chuchotis tardifs. À l'atelier, on ne peut pas rêver comme dans le plumard : l'éclairage n'est pas le même et les seules clartés qui font bavarder amicalement, ce sont les soleils de la promenade et l'ampoule du dortoir. À l'atelier, ça pue, c'est froid et sale, on ne peut décemment pas s'y tacher

l'imagination. Tout au plus, quand le dos tiraille pas trop, peut-on étendre une vieille berlue devant le placard, y empiler quelques filets attachés par dix puisés dans le tas des prêts à livrer, et se coucher là-dessus, les filets sous la nuque et le dur sous les fesses, pour essayer de durer jusqu'au soir.

Les grignoteuses, sur la route de leur étagère à mangeaille, sont obligées de nous passer sur le corps, pardon, on pardonne plus on tue.

J'avais seulement ma soirée pour retrouver Maria, et dans ma caboche son absence dévale sans fin.

Maintenant, comme le dortoir de service est ouvert avant le nôtre, Maria profite de ce qu'elle est seule pour préparer notre arrivée ; elle est là, en train de balayer les saloperies accumulées la veille sur le ciment, papiers, bouts de fil, cendres ; Maria, affublée d'un balai, très ménagère, ça m'émeut et me réconforte. Des souvenirs de petits pains beurrés me trottent dans le cigare, et je m'affale sur ma chaise en soupirant. Oui, j'ai une chaise, je guettais les femmes qui en possédaient une et étaient promises à un proche départ depuis de longues semaines ; et à la première libérée, hop ! je grillai tous les maux de reins et scolioses, qui guettaient également, mais que l'invalidité rendit juste un peu moins rapides que moi.

Ce matin, le distrait : « Où est Maria ? » fait place à un « Où est Maria ? » affolé : Maria n'est ni sous les tables, ni dans le placard.

C'est alors que j'ai l'idée géniale, ou plutôt l'envie géniale, d'aller pisser ; et, ouvrant la porte des chiottes, je reçois en pleine poire, en même temps qu'une épaisse odeur

de brûlé, l'image offensante de Maria s'activant à faire chauffer MA galetouse de café.

Me griller ainsi ! Indignée, je referme.

Les bonnes femmes, elles, du moment qu'elles ont leur eau chaude et qu'elles ont retrouvé Maria, qu'est-ce que ça peut leur faire ?

Personne ne proteste lorsqu'elle pose la gamelle sur la table, sur la boîte de sardines-dessous-de-plat, personne ne remarque que Maria a les yeux rouges, c'est obligé, avec la fumée du papier.

Moi, je vois transparaître, sous le rouge de la fumée, le rouge de l'insomnie et des pleurs ; et la fille fait une telle bobine, bouche tombante et dégoûtée, regard agrandi et joue diaphane, qu'il faudrait être plus miraud que je le suis pour ne pas voir que quelque chose ne gaze pas. Ah ! si, Aliette aussi a vu. Son œil de hibou voit dans les ténèbres. C'est pourquoi, peut-être, elle m'est toujours sympathique. Bien que je l'aie plaquée au dortoir, j'ai laissé Aliette à côté de moi à l'atelier : avec Maria, nous faisons fer à cheval au bout de la table.

Je rigole, à frimer son manège. Aliette a la boîte à gamberge pleine de tuyaux crevés : elle en développe par kilomètres, au cours d'interminables exposés, elle déplace des millions, feuillette des chéquiers, siégeant sur sa chaise comme un Président du Conseil adipeux et doctoral. Quand elle se tait et que la fumée se dissipe, on aperçoit une femme mûre et négligée, Aliette dans sa robe pénale, qui ne pense jamais à cantiner de quoi s'arranger un peu et vit sur Maria et moi pour la glace, la brosse à cheveux et le Sanogyl.

C'est tout ce que nous pouvons pour elle ; aussi, à l'heure des popotes, Aliette se détourne et s'en va flâner du côté des assiettes riches. Tout ça ennuie Maria, mais j'ai commencé avec Aliette, bien obligée de continuer à lui faire lire certaines bafouilles et à lui prêter, sans espoir de retour, mes fonds de paquets de margarine.

« Qu'est-ce qu'elle a, Maria ? » demande-t-elle, maternelle.

Je réponds que je vais le savoir tout de suite, je me lève et me dirige vers le coin-évier, où Maria empile les bols du breakfast.

« Maria ? Ma poule ?… »

Maria n'est pas « ma poule ». Elle l'exprime à grands mouvements d'épaule agacés. Elle fait la gueule dans sa cuvette à vaisselle. J'en ai marre, à la fin :

« Écoute, tu m'aimes toujours, oui ou non ?

— Oui, oui, bien sûr… répond-elle, en touillant la lavette.

— Merde alors ! Explique. Qu'est-ce que tu as ? Tu chiales, tu ne me dis rien… J'aime les têtes de mule, j'en suis, mais… »

Maria fait la moue : elle ressemble à son fils ainsi. Aliette, l'ambassadeur local, s'amène, conciliante ; nullement découragée par le « Oh ! toi ! » de Maria, elle la questionne, suggère, s'attriste et insiste tant que ça finit par sortir.

Maria éclate, comme un kaki trop pressé :

« Anick ! Si tu savais… Notre plan de cavale…

— Eh bien quoi, notre plan ? Tu ne veux plus ?

— Tu me prends pour qui ? Quand je dis oui, c’est oui ; je ne me dégonfle pas, moi ; je ne jacte pas partout, moi.

— « Moi » ? Comment, toi ? Qu’est-ce que tu incinères, mon chou ? Moi non plus, tu sais, je ne jacte pas. Qui a jacté ? À qui ?

— À toutes : toute la taule est au coup, l’atelier du bas, le service, tout le monde, quoi. Et dans les détails : la corde, la fenêtre du dortoir… J’ai su ça hier soir, par un bifton de ma pote Suzy…

— Suzy d’en bas ?

— Est-ce que j’ai trente-six potes Suzy ? Excuse, ma chérie, je suis à cran, écœurée, écœurée. Ça me dégoûte. »

Aliette a écouté, tout en déplaçant, pour se donner une contenance, un torchon par-ci, une cuvette par-là. Elle chuchote :

« Contiens-toi, Maria, contiens-toi. Et d’après toi, qui aurait ?…

— Mais qui veux-tu que ce soit ? Qui a vécu en bas avant de venir ici ? Moi, tu vas dire ; mais moi, je ne vais plus les voir, je me fais prendre ma gamelle par les filles pour éviter de les rencontrer. Qui est-ce qui est toujours fourrée à leur judas ? Qui écrit des kilomètres de bifton ?

— Ça va, dis-je, j’ai compris. Et… pour mon permis, elles savent aussi ? »

(Oui, par vantardise, je l’ai montré à Gina.)

Ça, Maria ne peut pas dire, en tout cas elles n'en parlent pas. Bon, pour moi c'est l'essentiel.

« Le permis ? » fait Aliette.

J'hésite : Aliette semble adorer Gina. Elle l'a branchée à coups de petits cadeaux, envoyés par sa mère qui ne demande qu'à courir les magasins pour sa grande en cabane. Gina a beau être assistée comme une princesse (« un ami »), elle ne peut pas demander à un micheton de lui envoyer de l'élastique à soutien-gorge. Un homme ne comprend rien à ces délicatesses. Quant à demander à la visiteuse ou à l'assistante sociale, beuh ! C'est bon pour les cavettes, ces gens-là sont en cheville avec le Palais et Gina se refuse à manger de ce pain-là.

Donc, la maman d'Aliette a envoyé la trousse premier secours, boutons, élastique, fil, dé ; elle a glissé dans les lettres des images pieuses, sans chercher à deviner pourquoi sa fille était subitement devenue aussi fervente de saint Antoine de Padoue… Le soir, parfois, on voit le visage de Gina se creuser d'une angoisse vraie, alors qu'elle nous retrace le destin grandiose et maudit de son Tony, traqué par toutes les polices du globe ; et les images du patron de Tony la réconfortent et relaient l'absence… et Aliette, pendant ce temps, nettoie le placard de Gina. J'entends, près de mon oreille :

« Ben, les hommes, ils sont pas fauchés avec ça… »

Alors, tout ce cirque, l'élastique et saint Antoine, c'était de la frime : Aliette fait avec Gina ce qu'elle aurait fait avec moi, si ma splendeur n'avait aussi brutalement terni.

Mon estime se raccroche, le rire et le trac à la fois m'envahissent, et dans tout ce brouillamini une seule idée

s'impose, nette : mon permis à sauver. Que Gina le balance et mes plans, les vrais, sont foutus eux aussi. J'agrippe Aliette :

« Dis coco, tu peux me garder quelque chose pendant que je vais à la douche ? »

Deux tournées : que Gina et moi n'y allions pas ensemble, et elle profite de mon absence pour fouiller mon carton, et…

« Donne », dit Aliette.

Sous la table, en douce, je lui passe les faffes. Maintenant, je peux aller me shampooiner le cœur tranquille : tout ce qui pourra arriver, à la rigueur, c'est que Gina, ou ses femmes de main, ou la matonne, trouvent quelques papiers sans importance, l'identité de Damien, dans les affaires d'une prénommée Aliette. Et alors ?

Ce n'est pas dans les affaires de Damien.

Il n'arriva rien, bien sûr, Aliette me rendit la chose le tantôt et personne n'y fit jamais la moindre allusion. Le bateau qui portait la cavale sombra, sans laisser de traces, au fil des jours ; mais maintenant, je savais, nous savions à quoi nous en tenir sur la mentalité des gens qui partageaient notre prison.

Mais, si Maria avait renoncé à travailler en équipe, elle voulait toujours m'accompagner.

« Ma poulinette, il faut repartir à zéro après cette salade, et surtout laisser passer un peu de temps. »

Pour que ce temps passe, on bosse.

Le confectionnaire des filets a filé un dernier stock en août, et nul ne l'a plus revu depuis. La prison, en août, c'est un petit Paris : détenus, avocats, juges, tout le monde se sauve. Plus personne n'y entre et le plus triste, c'est que plus personne n'en sort non plus. La voie officielle devient officiellement une impasse : il semble qu'il doive s'écouler des millions d'années-lumière d'ici le rush de la rentrée, pas d'instructions, pas d'audiences, le vide.

Avec les pourritures du stock de filets, nous crochetâmes une semaine ; puis, nous retournâmes à l'inertie désœuvrée : la malle à livraisons fut bouclée et servit à poser le trop-plein des cartons. À en croire ses dimensions et l'insigne peint dessus, cette malle a dû servir à la Croix-Rouge à approvisionner le Cabinet médical pour vingt ans. C'est tout un poème. On l'appelle, bien entendu, la malle à Gouffé : mais je suis sûre qu'elle n'a jamais contenu, hormis les drogues, d'autres cadavres que ceux de notre fabrication. Encore, là, fermée, elle est acceptable ; mais, en période de crochetage intensif, cette accumulation de filets blanchâtres, bleuâtres et rouges débordant de la malle, s'entassant jusqu'à mi-mur et croulant à chaque déménagement de ménage hebdomadaire, c'est vrai que ça fait convoi funèbre, linceul en charpie et champ gangrené.

L'autre soir, le contremaître des hommes s'est souvenu que des êtres nommés femmes existaient encore par le monde, et même à quelques mètres de son atelier ; comme le Chef veille à ce que les hommes aient toujours de la manutention – pour éviter qu'ils ne trouvent d'autres moyens moins réglementaires de passer le temps –, le contremaître nous en a fait croquer. Peut-être en souvenir des amours d'été, en souvenir de notre fragilité et de notre avidité… toujours est-il qu'on a du boulot : des chapeaux-réclame, verts

et rouges, des visières pour le soleil des champs de foire, auxquels on rentre la calotte ou fixe un élastique, selon le cas.

Je fais équipe avec Maria ; je fais les nœuds au bout des élastiques, je lui prépare les visières par paquets de cinquante, tête-bêche ; une fois faites je les remets par cent, je fous un collant autour, j'y écris nos initiales, pour le cas de malfaçon pensez qu'on veut pas se refarcir le boulot des autres, et j'en recompte cinquante, etc. Maria enfile les élastiques dans la fente de chaque côté de la visière, fente que je débouche au poinçon (leurs emporte-pièce, je t'en fous !) et notre tas monte si vite que les commentaires manquent d'aménité :

« C'est pas vrai, vous avez un moteur au cul ! »

On oublie que, si nous grattons ainsi, ce n'est pas pour la gloire. Forcément, nous ne portons pas notre dèche sur la figure ; et du reste, une milliardaire qui devrait enfiler des élastiques dans des trous pour assurer son Nes n'aurait pas meilleure organisation ni plus fière allure que nous, oh non ! Moi, « j'exècre la misère », mais lorsque je m'y trouve, je ne me console pas uniquement à coups de Rimbaud. Pour me consoler d'avoir été assez cave pour laisser la misère m'approcher, je la chasse avec une rancune minutieuse.

Maria et moi, c'est différent : je ne suis plus la bagarreuse solitaire, j'ai une alliée. Le combat devient ainsi moins aride, presque comique. Au fond, n'est-ce pas grandiose et burlesque de combattre l'adversité avec une visière pour heaume et un Bic pour épée ? Ce serait encore plus drôle, bien sûr, si ça faisait moins mal dans les côtelettes et les vertèbres, mais ça… « Guimbarde pourrie, va ! » L'imprécation devient aussi machinale que les gestes de la manutention,

que toute la vie. J'oublie que je vis, dans cette taule de merde ! Lorsqu'on me branche, je relève une tête si ahurie qu'on doit me considérer comme une sorte d'idiote ou de dingue. Une dingue qui a des coups de génie, d'accord ; mais le génie est effet du hasard, je n'ai pas à en parler.

Parler ! Comme, parmi toutes les vacheries que la guimbarde a faites à ma carcasse, figure une difficulté à articuler proprement – paraît que j'en ai pour trois ans –, j'en profite pour ne plus jacter du tout. Ou alors, « pour les besoins du service » et d'une voix imperceptible et bredouillante ; ainsi, on renonce vite à s'entretenir avec moi. Je ne veux ni entretenir, ni être entretenue ; c'est pourquoi, aussi, je marne comme une enragée à ces casquettes de mort.

Ce que c'est dur, bon sang, d'accepter ! J'ai beau rendre ça en timbres et en gentillesses de toutes sortes, je ne me sens pas quitte.

Enfin, peu à peu, j'ai cessé de montrer mes lettres, pour ne pas avoir à lire celles des autres : j'ai gardé la bonne habitude, depuis les experts, de ne plus bouffer ; mon seul esclavage reste la trilogie Nes-hygiène-Gitane, et ça, je gagne assez pour me l'offrir.

Mais, puisqu'il n'est plus question de liberté provisoire, me demandent les bonnes âmes, pourquoi se laisser crever ?

Pour ne pas vous remercier de vivre, petites sœurs ; pour… eh bien, mais simplement parce que j'ai envie de crever. Je m'arracherai de n'importe quelle manière, même les pieds devant.

« Dis, chou…

— Qu'est-ce que tu veux ? »

J'aboie comme un chiot enrhumé. Personne ne doit savoir, personne ne doit pouvoir balancer combien j'aime Maria. Dans une taule collective, il faut cacher ses amitiés plus soigneusement que ses haines. À la promenade, je renouvelle à Maria mes promesses, mes recommandations de prudence : gaffe aux détournements d'amitié, gaffe au bonement, gaffe aux sourires, gaffe à toute la vie. Maria est loin, trop loin de faire gaffe à la vie. Et moi, je redoute ces yeux gentils, ces « dis, chou… », je suis gênée devant sa tendresse.

Mais, y a pas, Maria veut chuchoter. Puisque le « dis, chou » a un caractère d'urgence et que l'heure de la balade est encore lointaine, nous abandonnons le turf et nous nous installons par terre, devant le placard. Ainsi allongées, nous supervisons le bataillon des pieds, pieds croisés ou baladeurs, pieds propres, pieds pourris ; il n'est guère de pedigree ou de grands airs qui puissent tenir après cette vision. Même les rock and roll de Gina manquent de gloire. Quant aux pompes qu'Aliette s'est fait acheter à Monoprix par sa mère… Je n'en parle pas. Maria non plus, mais je surprends son regard, et nous rions comme de petites taulardes mal élevées, nous rions des pieds de nos sœurs de misère.

« Au fait, t'as quelque chose à me dire, je crois ?

— Tu as pensé que Nadine s'en va dans une semaine ?

— Oui, et alors ?

— Eh bien, on pourrait lui faire poster une lettre, pour un pote. J'ai confiance. »

Confiance en Nadine ou en le pote ? Bah ! moi j'ai confiance en tout ce qu'on voudra. Comme Maria attend, je réponds, pour lui faire plaisir :

« O.K., je la brancherai demain.

CHAPITRE XIV

La sainte patronne, la vraie, a dû pardonner de bon cœur à toutes les saintes Gina à venir, lorsque la nôtre a déclaré :

« Les filles, on va faire « quelque chose » pour ma fête ! »

Quoi ? Mais un gueuleton, bien sûr, précédé et suivi d'une trêve générale ; une journée sans cris, sans vannes, sans histoires, une journée dans le style « Montre-moi ton sourire et ne m'oblige pas à foutre un grand coup dans ton côté pile. »

On ne fait pas la dégoûtée, même sur un plat de bœuf bouilli ; mais Gina, qui a certains côtés de la jugeote bien équilibrés, ne se contente pas de nous rechoper par les papilles et fait en sorte de satisfaire le libre arbitre, l'estomac et le calendrier tout ensemble. Et moi, le fameux « noblesse oblige » me chagrinant toujours, je me suis arrangée pour concilier ma faim, mes rancœurs, mes scrupules et mon indigence. Un mètre de shirting via la mère d'Aliette, le dé et les cotons de Maria, des narcisses et des libellules de ***L'Écho de la Mode*** : pendant des heures et des heures d'atelier, je me suis amoché l'index et escrimé la rétine pour reproduire ces fleurs et insectes, absolument hideux mais magnifiés par mon génie.

Je lavai et javellisai ensuite mon œuvre, j'y fis filer un coup de fer par la fille de service, et j'entortillai dans un beau

papier que je cachai jusqu'au jour Gina. Et je branchai celle-ci :

« Ma poule, si c'est pas indiscret… Je sais que tu as cantiné un tas de trucs pour le banquet et que tu auras bien fait les choses, mais si tu as besoin d'un marmiton…

— Oh là ! Non, ma poule, ça, impossible : je prépare tout moi-même, la mousse au chocolat, la mayonnaise (il faut la monter à la cuiller, alors pense…), enfin, tout ce qui n'arrive pas tout prêt des cuisines. Pour la popote, j'en connais un rayon.

— Mais je n'en doute pas, ma poule ! Je te laisse faire. Non, mais, pour la table, j'avais pensé…

— … C'est fait : j'aurai des torchons propres, pas des petites merdes rapiécées comme chaque semaine, non, des grands, le service est d'accord.

— Bon, je ferai un écart de régime. Mais tu vois, sur la table, pour faire tout à fait restaurant sélect…

— Il y aura les bouteilles de bière, je demanderai à la Chef qu'elle nous les laisse jusqu'à deux heures : transvidée dans les galetouses, comme d'habitude, ça ferait pas joli.

— Et une biture en plus ! Enfin, j'ai réussi à cantiner ma bière moi aussi, pour que ça fasse un peu plus.

— À propos, dit Gina, si tu as besoin de quoi que ce soit… »

Nous sortons du sujet : j'étais partie avec l'intention de proposer mes services, mais Gina parvient toujours à détourner à son profit les offres de ce genre, tout en faisant montre, elle, du dévouement le plus absolu. J'en ai pris de la

graine et je m’arrange pour la devancer. Rivalisons donc de plus belle :

« Je te propose de faire les menus : la visiteuse m’a apporté du papier à dessin. Ma mère lui a envoyé du pognon pour faire dire des messes, comme si j’étais déjà morte, mais comme mon pécule n’en avait rien senti, la visiteuse a préféré… »

Gina n’écoute plus :

« C’est vrai, merde, dit-elle, à Noël, on en avait dessiné ! »

Moi, je revois un Noël de ma jeunesse, taulard et fervent : on avait réuni tous les colis le 24 au soir, et j’attendais toujours le mien. Enfin, alors que je m’apprêtais à avaler la part du pauvre, il était arrivé. Oh ! l’adorable colis ! Zizi y avait mis des olives farcies aux amandes, des aspics, des rochers énormes et pralinés, comme je les aime, et, même, deux petits godets de caviar. Mais comment faire croire ça à Gina ? Comment, avec ma dégaine, pourrais-je prétendre à quelque fortune, dans le passé, le présent ou l’avenir ? Je me tais.

« Bien, alors, pour les menus, j’accepte. Je compte sur toi ? »

Très honorée… Je dis :

« J’étais venue te consulter, pour savoir quels motifs tu veux que je mette dessus, et que tu me passes le menu.

— Est-ce que je sais, moi ? Fais à ton idée !

— C’est bien ce que je pensais faire, mais si je suis là c’est surtout pour la liste des plats. Après tout, c’est toi qui cantines. »

Oh ! là, j’ai dû employer un ton trop cassant : Gina est fâchée, « je lui ai manqué de respect, après tout, le dessin, c’est un don ; il n’y a pas de quoi se vanter, je suis trop intelligente pour elle ; et je pourrai à l’avenir garder mes talents pour moi toute seule, puisque j’ai l’air de la prendre pour un con ». La diatribe se poursuit un bon moment ; j’encaisse, sans moufter. Heureusement qu’on est sur le ciment, sans quoi je rentrerais sous terre.

Vers le soir, détente : Gina a trop envie de me réquisitionner, elle fait les approches. Parce que moi, j’ai gribouillé des lettres tout le tantôt et je suis bien décidée à refuser de participer à la fête, et à me faire foutre au cachot ensuite, puisqu’il n’y a que ce moyen pour obtenir l’isolement. Seulement, Gina a de l’avance de Nescafé, et il lui est bien égal d’en sacrifier une ou deux boîtes pour parvenir à ses fins : pour que sa fête reste unique dans les annales de la taule et qu’on en parle dans les siècles à venir.

« Les filles, préparez toutes vos verres, je vous paie un jus », s’écrie-t-elle. Et, ne pouvant décemment s’adresser à moi : « Maria, ma poule, tu veux nous chauffer un peu d’eau ? »

Maria, compréhensive, s’exécute. Souvent, ainsi, elle sert de médiatrice entre les petits monstres de suffisance que nous sommes, Gina et moi. Personne n’est dupe et tout le monde se dit beau joueur. D’ailleurs, le Nescafé ressuscite tout : le sang circule à nouveau, les conversations reprennent, la cordialité devient générale. Et les cloches sont bien heureuses d’en boire « un vrai ». Pour qu’elles puissent aussi

en « fumer une vraie », je passe à la ronde la deuxième manche de mon cardigan ; ensuite, pleine d'entrain, je m'attaque à mes menus. Au coucher, j'ai fini : il y a dix dessins et dix calligraphies différentes pour chaque convive ; chacune choisit, qui la bougie dans le bougeoir en céramique, qui les roses expirant dans le plat d'argent, qui la bouteille de Moët et Chandon.

Me rappeler, pour les placer demain, sans erreur de destinataire.

… On a tellement fait les fofolles, on a tant braillé et mangé, que, pendant vingt-quatre heures, j'ai complètement oublié le dehors. Ou plutôt, j'ai tant fait dehors à la godille que j'ai oublié la prison. À part la mayonnaise, que Gina rata pour la première fois de sa vie, à part quelques anges passant entre les propos, entre les chansons et les récits des amours et festivités passées – chacune paya son écot comme elle put –, tout fut parfait. La bière ruissela dans les galetouses (car on dut, quand même, rendre les bouteilles, mais qu'importe le flacon ?), poussant agréablement le poulet, le thon, les sardines, les hors-d'œuvre variés, les légumes verts, les gâteaux, la mousse et les biscuits ; lorsque la bière ne put plus rien pousser, la salade de fruits prit le relais ; et le Nescafé apothéotique fumant avec les Balto jusques aux pieds de la Sainte Inconnue, là-haut dans son nuage, nous plongea dans une béatitude si totale que, lorsqu'à quatorze heures la matonne vint crier « la promenade », nous étions toutes complètement amorphes et écroulées parmi les détritus. Si bien que l'invite tomba à plat dans le profond silence et que la matonne s'éclipsa sans bruit.

Il est notoire que le Bureau préfère avoir un rapport d'écroulement qu'un rapport de bagarre. Du moment que les

détenues s'amusent gentiment en famille et ne poussent ni gueulantes en l'honneur des funérailles du Directeur, ni cris séditieux, ni rien, je veux dire : lorsqu'elles poussent seulement un petit roupillon, nul, et même le Chef, le Nul des nuls, ne songerait à troubler la fête.

Et moi, j'oubliai le plus élémentaire de mes devoirs, la cavale.

M'éveillant le lendemain avec la tête lourde et les pattes plus coupées que jamais, je me souvins soudain de ma promesse à Maria : brancher Nadine pour la lettre. En un temps raccourci, je réparai ma négligence. Ce fut assez délicat : il fallait persuader Nadine de faire le facteur, tout en la dissuadant d'en affranchir Gina : pas question, cette fois, de mettre Gina dans nos salades. Désormais, l'attitude de rigueur devenait : une reconnaissance émue et discrète pour tous les Nescafés du passé, un statu quo prudent en prévision des Nescafés à venir, et la méfiance et le mutisme le plus stricts pour les autres chapitres. Or, Nadine n'avait plus tellement de place dans le cigare : Gina, prévoyante, le lui avait bourré depuis des mois d'une foule de numéros de téléphone, d'adresses de gens à qui demander des sous, d'avocats à qui aller faire porter des sous ; et, enfin, l'adresse ultra-secrète de la planque de Tony. Lorsque Gina s'est fait une amie sérieuse, unique, vraie, une amie comme on n'en rencontre qu'une – une à la fois –, elle lui donne l'adresse de Tony, c'est normal. L'anormal est qu'avec tout ça Tony coure toujours.

Enfin, ça la regarde ; et les amis de mes ennemis sont mes amis, pourquoi pas, lorsqu'ils sont serviables et intelligents, tout comme Nadine, qui me donne le regret de n'avoir pas été cravatée six mois avant, pour avoir pu la connaître

plus longtemps. Et aussi, j'aurais pu passer en jugement avant les vacances, et sortir, et aller faire le lézard… Hou là ! Je radote, ma gamberge se mort la queue. Repartons :

« Nadine, ma chère, si j'ai la certitude que cette lettre est bien arrivée et que ça permet à Maria… Enfin, à Maria et à moi de nous casser, je te contacte tout de suite et je te remercie de la manière que tu voudras. Ce service n'a pas de prix, tu vas me dire ; mais moi je sais que tu aimes la belle joncaille et que tu n'ignores pas pourquoi je suis là. Tu viendras choisir. »

Nadine rit comme une dingue, me dit qu'elle n'a pas l'intention de se mettre fourgue et que ma came ne l'intéresse pas : elle en a déjà, des bijoux, honnêtement volés ceux-là, et, si elle passe une lettre, c'est parce qu'elle a le goût des choses piquantes, et qu'une cavale…

« Il va falloir que j'achète le canard tous les jours ! Ah là là, le mouron que vous allez me faire faire, vous deux ! »

Nous sommes allongées sur la berlue devant le placard sur le ciment pourri, comme pour siester ; Nadine est allongée entre Maria et moi, ce qui n'est pas sans intriguer l'assemblée. Gina semble nerveuse, elle marche de long en large ; non qu'elle doute de la discrétion ni de la fidélité de Nadine, mais je lis clair comme dans un miroir qu'elle se ronge de curiosité et de dépit.

Que diable pouvons-nous gamberger, nous les cavaleuses d'occasion, les pécules bloqués, les mystérieuses, avec sa Nadine, son amie de toujours libérable de neuf, bien assistée et sociable ? Sur quel terrain l'avons-nous rencontrée ?

Mais Gina ne s'interposera pas : ce serait faire injure à Nadine et à elle-même que de sembler voir là autre chose qu'un simple bavardage, destiné à tuer un des derniers après-midi : les derniers jours sont les plus longs. Et puis, dehors, Nadine pourra jouer à la belote, bavarder sans fin avec Gina, puisqu'elles se retrouveront à la porte et seront inséparables pour toujours ; tandis que discuter avec deux oiseaux comme Maria et moi, elle n'en aura pas tous les jours l'occasion. Alors… Gina choisit de considérer notre trio d'un œil attentif et indulgent, un œil de mère poule qui ne serait pas mère. Nadine promet, sous réserve : des précautions s'imposent, il y a des yeux dans tous les coins, à ces yeux correspondent des bouches, et les bouches sont branchées sur le collecteur général, l'oreille de Gina. Puisque nous ne voulons pas que Gina sache nos affaires, puisque Gina ne veut pas que nous sachions les siennes, Nadine se cloisonne la mémoire et se creuse la tête avec la même complaisance pour chacune de nos démarches.

« Faites le brouillon ; montrez-le-moi, dit-elle. Si j'approuve le texte, je vous file une feuille « Avion » et vous le recopiez de votre propre main… »

Je coupe :

« Jusque-là, ça va. Mais, si tu permets que je prenne ma part du boulot, – j'ai horreur des alouettes rôties – fais-moi plaisir, laisse-moi préparer l'enveloppe.

— Minute ! L'adresse, je me l'emballuchonne dans le cigare : tout à coups de cigare, moi. Une fois dehors, je taperai moi-même l'enveloppe à la machine, ou, mieux, sur celle d'un ami. Vois tous ceux qu'on a fait marron sur un coup de dactylographie. »

Que dire à cela ? Mais je rectifie quand même :

« Quand je disais « enveloppe », c'était façon de parler ; je veux dire « le sac postal ». Bon, voyons ; le coup du bifton roulé dans le chignon, pas question, la matonne le fait défaire. Du reste tu as les cheveux courts, ça tranche la question. Ailleurs, euh ! c'est occupé.

— Hein ? fait Nadine.

— Oui, fais pas cette tête, chou ! Je connais un peu les ficelles de Gina et moi aussi j'ai fait le facteur… Mais je ne veux pas essayer de réquisitionner les lieux à mon profit : on va bien trouver une autre placarde, va. Tu sais bien que pour rouler l'Administration, je suis un peu là. »

Maria, elle, gribouille déjà son brouillon : c'est du synchronisé, notre boulot. Finalement, je chuchote triomphalement :

« J'ai trouvé : tu as bien un vieux tube de Nivéa vide ?

— Oui, mais, comme je me casse demain, je n'en ai pas recantiné ; il m'en reste juste assez pour me débarbouiller ce soir et me retartiner demain matin. Je vais tâcher de m'emballuchonner un seau d'eau.

— La Chef te met dans la cellule des partantes, c'est sûr ? Demande-lui de rester avec nous. Que ce serait gentil, une petite soirée d'adieu, que tu auras le bourdon toute seule, etc.

— Bien sûr, ça me plairait… Mais la cellule des partantes, c'est un des trucs sur lesquels on passe rarement. À moins d'être en service… Remarque, quand tu as fait la boniche pendant une ou deux piges, c'est bien la moindre des

choses qu'on te fasse un petit passe-droit avant de te fiche à la porte.

— … sans aucun égard pour tes loyaux services. Enfin, pour toi, je pense que, si tu te faisais appuyer par Gina, la Chef accepterait.

— J'essaierai… Mais, si elle me transbahute quand même en cellotte, elle va sûrement me fouiller ce soir : tu ne crois pas ?

— Oui, on te fait descendre tout le bazar, le courrier, les fringues, et tu ne gardes que le strict nécessaire ; parfois, même, on n'a ses vêtements civils qu'à l'ouverture. Ensuite, le temps de te saper, d'aller récupérer ton pèze au Greffe – tes valises sont toutes prêtes, dans le couloir – et hop ! tu es libre…

— Je vous emmène toutes, mes chéries… »

On soupire un peu, puis on se réalise, là, entre ces quatre murs pourris, et dans cette atmosphère qui sent mauvais, de plus en plus mauvais à mesure que la journée s'avance et que toutes dix nous y respirons.

« Donc, tu gardes tes affaires de toilette, seule ou avec nous. Et comme tu ne dois pas te séparer de la camelote avant d'être arrivée devant une boîte aux lettres…

— Mais, à propos, si j'essayais de la passer dans le tas des miennes ? Avec tout le courrier que j'ai reçu ici, elle ne va pas s'amuser à tout relire ni à éplucher toutes les doublures d'enveloppe.

— Non, dis-je avec autorité, c'est mauvais, c'est vieux comme Job. Job, Nil, Riz la Croix…

— Tu me charries… Excusez chère, je n'ai jamais fait de prison, je débarque…

— C'est une pierre dans mon jardin ? Si je te parle de Nivéa, ce n'est pas pour te taper : moi, je mets n'importe quoi sur ma peau, de la crème de lait, du citron avec de l'Astra… Produits naturels. Non : tu me passes le tube, je te le rends un quart d'heure plus tard. C'est tout. »

Nadine n'a pas la tête dure.

En toute tranquillité d'âme et de temps, je prépare le hors-sac.

« Ça ira comme ça ? Lis. »

Maria me met sous le nez son carnet de chansons, où elle a rédigé la bafouille ; les filles croiront qu'on trafique des mots légers, Come Prima ou Arivederci. Front contre front, je fais voir ensuite à Nadine :

« Tu pourras porter, ce n'est pas trop long ? »

D'accord avec les termes de la présente, ainsi qu'avec son poids.

Je fonce dans les chiottes, je déballe sur l'appuie-pied mon petit attirail, j'ouvre l'extrémité du tube avec une épingle à cheveux, j'y bourre la lettre entortillée dans du plastique, et je referme, mordillant la pliure, ouille ça agace les dents, afin que ça fasse tout à fait tube à Nivéa des familles, anodin et n'en pouvant mais.

Je vais me dé-nivéer les paluches et glisser le tube à l'estafette.

Si tout cela devient réalité, je devrai courir tout Paris et sa banlieue pour retrouver Nadine et lui remettre le caillou promis. Le caillou qu'elle préférera, parmi ceux qui attendent, quelque part en France, qu'on les aille remettre dans le circuit.

CHAPITRE XV

Les bavards commencent à réintégrer. Ils ont des costards légers et leur teint hâle trahit les soleils qu'ils ont pris, les lâcheurs, loin de nous et de nos grisailles. Tristement, ils recommencent à courir les Palais et les Cabinets des juges, en quête de permis, de libérations et de dossiers. Mon avocat est causant, c'est son métier, mais pour ce qui est d'écrire… J'attends depuis des semaines sa visite, ou tout au moins une réponse négative à ma demande de visite.

La seule qui ne pose pas de lapin, c'est la religieuse visiteuse.

Pour lui faire plaisir, je fais mine d'être en proie à des tourments métaphysiques, et je l'embrasse comme du bon pain azyme.

Mais tout de même, le pain azyme ne tient pas au corps.

J'en ai marre de danser le dos droit sur la corde raide : je vais finir par me casser la gueule. On se balade, la tête dans les étoiles de l'amour-propre, les pieds en équilibre sur la corde dure et périlleuse ; puis, un beau matin, on bute sur un seau de flotte, ou sur une boîte de Nescafé.

Ce matin, la visiteuse, entre deux propos, m'a proposé son dévouement, « si j'avais quelque commission, dans le cadre du Règlement, bien sûr… »

J'ai donc dicté mes instructions à la sainte femme, tout en protestant que je n'aimais pas beaucoup demander, mais qu'à elle c'était pas pareil, elle était ma petite mère, etc.

Elle a dû se précipiter dans la première cabine téléphonique – je n'ose supposer qu'elle s'est précipitée dans le cadre du Règlement, bien sûr… ».

« Maître, venez d'urgence, Damien se meurt. » Confiante, j'attends : Dieu et les hommes ne peuvent, tout ensemble, me laisser tomber.

Coup de téléphone, en bas : c'est lui. Non, l'avocat ne vient pas par téléphone.

Re-désert : une heure passe. Re-dring-dring, les portes qui s'effacent au pim poum des clefs, des galopades… La soupe, sûr. Bon sang, qu'a donc fait la sœur ? Elle ne sait pas téléphoner, peut-être ? Mais elle aurait dû me le dire ! Ou alors, comme on dit en langue verte à propos d'autre chose, l'avocat était-il parti baver dans les couloirs ? Pourtant, j'avais dit d'appeler à l'heure du déjeuner, pour être sûre de le choper. Mais il a peut-être déjeuné dans les couloirs aussi.

La porte s'ouvre :

« Damien, à l'avocat ! »

Ah ! Je savais bien qu'il ne pouvait pas me faire ça à moi, moi sa petite cliente des bons et des mauvais jours, sa fidèle, qui lui fait faire des affaires d'or ; je n'ai jamais payé l'avocat avec des promesses, et je le récompense selon ses mérites, avant ou après. Car Dieu sait qu'il en a, des mérites, de continuer à plaider une cause aussi désespérée que la mienne ! Mais, aujourd'hui, je vais intervertir les rôles ; je vais demander à l'avocat de m'approvisionner.

… Je me boucle soigneusement dans la loggia, je frime la matonne : bon, elle est absorbée dans le dépouillement du courrier, quel packson, pourvu qu'il y en ait pour moi ; et

j'attaque avant même que mon défenseur ait commencé à remuer les paperasses du dossier, ce fameux dossier auquel tout le monde a travaillé, à coups de Bic, de crayon rouge, de machine à écrire. Je ne veux même pas le regarder, ce dossier. Il me fait mal au cœur.

« Je vous pique une Gitane, Maître…

— Mais je vous en prie. Alors, comment va le moral ? »

Poliment, je donne et demande des nouvelles, puis :

« Maître, j'ai trouvé un truc formidable : vous allez m'assister. »

J'ai souvent accompli le tour de force de laisser mon avocat muet : surprise, consternation, horreur, tout ce qui peut priver momentanément de la parole un ténor du Barreau tout comme n'importe quel être moyennement doué pour la jactance, eh bien, j'y ai fait passer mon bavard. Faut dire que ça fait quelques pigettes que nous sommes en relations. Ce soir, il ne peut plus en bailler une : il reste là, tapi derrière ses grosses lunettes, à guetter ce que diable je vais bien pouvoir lui sortir.

« Oui, puisque j'ai fait virer mon compte en banque sur le vôtre (au fait pour les frais d'essence, piochez dedans si besoin est, n'est-ce pas ?), vous êtes en quelque sorte mon créditeur. »

En effet, lorsque j'ai appris que le juge n'était pas encore au coup pour mon compte, pensez que je n'ai pas attendu qu'on vienne aimablement m'informer qu'il avait fini par mettre la pogne sur les quelques sacotins que ma mère, avec une ponctualité dont je ne me lasse point, envoie chaque

mois vers les coffres de la banque à laquelle je fais l'honneur de confier mes intérêts.

Ce risque était minime, bien sûr : ma mère, c'est pas une casseuse, et, n'en déplaise à Vespasien, son argent a une odeur, une odeur de retraite de veuve de gradé, de bon pognon bourgeois, une odeur franche, quoi. Seulement, moi, entre les versements de ma mère, j'en intercale d'autres, beaucoup plus importants, et ceux-ci ne sentent absolument pas le bon pognon bourgeois.

Les retraites, les pensions, les petits magots dans le secrétaire, la joncaille moisie par trois ou quatre ou dix générations de doigts desséchés ou gras, de gorges adipeuses ou absentes, pas de ça Lisette : ça pue et c'est signalé dans les revues des antiquaires. Nous ne voulons pas remettre en circulation de l'argent aussi mal gagné. Nous, ce qu'on aime, c'est voler à pleines liasses, ou à pleins camions de camelote, tripoter de beaux billets craquants et frais ; lorsque nous serons plus vieux, nous irons peut-être vers des butins convenant à notre âge, des butins vieillots et sobres.

En attendant, moi, avec l'appétit de la jeunesse, j'en ai pas mal croqué, du jeune pognon bien sain ; mais, parcimonieuse de nature, j'ai collecté les miettes. Mon homme se flinguait à chaque versement : « Tu vas voir, avec ton compte ! Le jour où « ils » sauront, ils te piqueront tout et ce sera bien fait. Non mais, un compte en banque ! »

Je riais :

« Tu vieillis, chou, tu deviens méfiant et un peu youde sur les bords ; laisse-moi donc dépenser les sous du ménage comme ça me plaît. Pourquoi se fatiguer à trimbaler tout ça, alors que c'est si bien là, au calme ? Sans compter que, si on

l'a sur nous, on peut être sûrs que ce sera pour dépanner les petits potes, t'acheter des voitures et payer d'innombrables bitures dans d'innombrables boîtes de nuit. Non, cher, bientôt tu chopes la quarantaine, il faut commencer à nous ménager quelque sérieux. »

Donc, après l'ordre de blocage, je n'ai pas voulu être deux fois marron au même truc, sans compter que j'aurais été un peu vexée, comme chaque fois que Zizi joue les Cassandre et que les événements lui donnent raison. J'ai donc fait transmettre à la banque l'ordre d'envoyer dare-dare un chéquier chez le bavard, un chéquier tout neuf. (C'est gentil, au début, un chéquier ; après, à force de le traîner de sac en sac et de tiroir en boîte à gants, j'en fais de vrais chiffons.)

Et, à chaque visite du bavard, je lui en remplissais un, le gars allait toucher l'osier et le sauvait ainsi des pattes du Trésor.

Finalement, il ne resta plus à la banque que dix ou vingt malheureux bardas ; on avait fait ça par petites étapes, cent, deux cents sacs : des fois que les caissiers et employés, là-bas, en croqueraient un peu avec la Maison Parapluie, mieux valait ne pas leur faire ouvrir l'œil sur mes transactions.

Mon bavard se flingue, mais il fait ce que je veux ; il m'aime bien, je dois le changer un peu de sa clientèle habituelle. Toujours ces voleurs, assassins et autres figures patibulaires, ça l'ennuie, sûr. Moi, je fais ma petite moyenne dans la malhonnêteté, bien sûr ; mais ça ne m'empêche pas de recevoir mon bavard en nattes et petit col blanc, ni de lui dessiner des en-têtes fleuris sur ses bafouilles.

« Ma mère continue à m'épauler, moralement toujours, vous le savez, Maître. Je finirai bien par me faire ré-adopter,

mais ça c'est du travail de longue haleine. Et, pour y réfléchir, il me faudrait du phosphore ; avec le poisson d'ici, je n'arrive pas à réapprovisionner mon stock, je grille tout à mesure. Lui écrire ! Je vous assure, Maître, par moments c'est à peine si j'ai la force de vous écrire, à vous. Et vous venez si peu me voir… »

Avec Maître, je joue toujours les amantes délaissées.

« Et le juge, continué-je, ne veut pas entendre parler d'une autre bienfaitrice que ma mère. Tiens, à propos : vous aviez demandé pour moi au juge l'autorisation de recevoir des mandats d'elle, n'est-ce pas ?

— Oui, à la dernière Instruction.

— Mais, méfiance oblige, avant de lui écrire (je vais le faire un de ces jours, promis), j'ai voulu m'assurer que cette autorisation avait bien été transmise au Bureau. Eh bien, croyez-vous ? Il n'y avait rien du tout de ce genre, à ce Greffe de mort. Alors, supposez que j'aie omis de vérifier et que ma mère ait eu un retour d'affection, eh bien, c'était bloqué avec le reste et je n'en aurais rien senti.

— Mais, dit Maître, lorsqu'on vous saisit un mandat, on vous en informe, quand même ?

— Mais non, pas toujours !

— Et pourquoi, lorsque ça se produit, ne pas m'en aviser ? J'aurais renouvelé à M. le juge…

— Comme je ne risque pas de recevoir un kopeck de l'extérieur, c'est inutile ! Mais enfin, j'ai refait une requête au juge, par principe, et cette fois, l'autorisation est bien là.

— Est-ce qu'on y a précisé le nom de votre mère ?

— Hélas ! S'il avait pu me faire cela au porteur ! Mais c'est bien « par sa mère uniquement », pensez que j'ai lu avant de signer, lu et relu. Alors… oh ! Maître, vous voudrez bien, n'est-ce pas ?

— Expliquez-vous… Je ne vois pas du tout. Ah ! Vous voulez que de mon côté j'écrive à votre mère une nouvelle fois ? Mais vous savez bien qu'elle ne m'a jamais répondu. Dieu sait pourtant que vous m'avez fait écrire à maintes reprises et sur les tons les plus divers !

— Mais non, Maître, il n'est pas question de mettre ma mère dans le coup, il ne faut pas, absolument pas qu'elle sache, au contraire. Mais comme elle habite de l'autre côté de la France et que Paris est grand… Vous allez y aller, à Paris ; entrer dans un bureau de poste, et là, vous m'envoyez un mandat prélevé sur ce que j'ai placé chez vous. Je vous laisse le soin d'en fixer le montant.

— Je préférerais procéder par petites sommes… Euh ! enfin, je ne sais si je peux…

— Mais si, mais si, Maître, vous pourrez. Un usage de faux de ce genre, ça va chercher au maximum trois ans. D'ailleurs, je prends tout sur moi. Il vous suffit de mettre « mère » dans la partie du mandat réservée au nom de l'expéditeur.

— Mais, interrompt l'avocat, perplexe, s'il y a vérification ?

— Ma mère n'a pas le droit de venir faire un petit voyage dans la capitale ? Justement, tenez, elle est en vadrouille en ce moment, je crois qu'elle fait l'Italie. La poulaille trouverait porte close. D'ailleurs, vous croyez que pour une vétille de ce genre, le juge enverrait une Commission

rogatoire ? Et même… comme je vous disais, il n'y a personne pour répondre ; et moi, d'ici son retour de vacances, j'aurai bien réussi à me faire ***vraiment*** assister par ma mère ! »

L'avocat rit, je le sens conquis.

Nous nous séparons, sur un shake-hand qui crée de sa main à la mienne une sorte de promesse.

Quelques jours plus tard, je reçois un mandat.

Je ne peux plus taire mon secret, la joie m'explose dans la gorge, quel amour, ce maître ! Et, riant et pleurant, je raconte à l'atelier, attentif, que je suis rentrée en grâce, enfin, auprès de ma mère ; que celle-ci est la meilleure, que si elle est parfois un peu stricte, c'est pour mon bien ; voyez, là elle me reprend dans son cœur, on passe l'éponge, et…

« Maria, ma chérie, fais chauffer la galetouse ! J'offre le Nes à tout le monde. Maintenant, finis les chapeaux de papier, finie la dèche ; ah ! mes bichettes, levons notre godet, on trinque pas avec du café mais ça ne fait rien, ma mère a bien mérité un toast. »

CHAPITRE XVI

Au milieu d’un effectif réduit, mais toujours bien assez vaste pour moi, je poursuis ma solitude.

Tu avais raison, mon amour, on est toujours seul. Mais jusqu’ici, les liens de la misère et de la présence obligatoire m’empêchaient de scier ces attaches sans consistance, ces bavardages sans effet ni cause. Dinguerie, désespoir, indifférence : je n’irai plus vers ces abîmes étoilés : je serai seule, bientôt.

Toutes les filles avec lesquelles je me plaisais s’en vont, une à une : Mado, Nadine, Mona… Mona a reçu, un après-midi, l’ordre brutal et hâtif : emballuchonnez, vous partez. On descendit de l’étagère son grand carton, pas le petit vanity-case qui vous suit jour et nuit, l’autre, plus spacieux, où sont les pulls et les réserves de toutes sortes ; tout le monde se précipita vers le sien, pour en sortir quelque chose à donner à Mona : elle avait l’aura de la Centrale, elle écopa de linge, de savon, de bas ; ça pleuvait dans le carton : « Prends ça, ma poule, en souvenir de moi. Ça te servira là-bas. » Et, dans la hâte de l’exode, Mona partit avec des godasses à moi aux pieds et une partie de mes épingles-neige dans son chignon. L’image de Mona partant nu-pieds et les cheveux sur les épaules vers son destin était vraiment trop poignante : je ne lui réclamai rien.

Activez, activez, la bise à la sauvette, et la porte se referma ; adieu, adieu, Mona, moi je n’oublierai jamais… non, Mona est partie, oublier Mona.

Gina sera jugée bientôt ; Maria aussi, si elle n'est pas barrée ; et un tas d'autres attendent, dans toutes les taules de France, que messieurs les juges se souviennent d'elles.

On attend.

En taule, les jours interminables font des semaines éclair, qui font des mois courant d'air. Et tout ce temps d'attente disparaît sans laisser de traces, à peine quelques images grises et scènes brèves dans le cigare : l'emballuchonnage de Chronos.

Déjà, on a besoin de la lumière pour lire au dortoir ; et, quand la matonne oublie l'heure de la ronde, eh ! Puisqu'on l'a voulue, cette calebonde, il serait illogique de taper dans la porte ou de balancer sa godasse au plafond, pour hâter l'extinction ou carrément faire voler l'ampoule en éclats. Non, lorsque le cigare file à l'anglaise, mieux vaut remonter les draps sur les yeux et se faire là-dessous un petit acompte d'obscurité. Quand le clic-clac de l'interrupteur et des pas de la gardienne permet enfin de remonter à la surface prendre une goulée d'air, on s'aperçoit maintenant, avec une surprise ravie, que cet air est tout noir et tout frais, un vrai bol de nuit, sans éclaboussures de crépuscule à la traîne.

Qué soupir ! Nous redescendons tout doucement vers l'hiver, eh oui, déjà.

Le café, les petites fleurs dessinées, la toilette… La vaisselle…

« Qui c'est qui fait la vaisselle aujourd'hui ? Répondez pas toutes à la fois, surtout ! »

Le seul suspense reste la cantine. Les royales établissent leur bon de commande au vu et au su des autres, en annonçant à mesure :

« Voyons, qu'est-ce qu'on prend pour le jeudi, déjà ? Ah ! oui, les fromages, j'en veux pas.

— Il y a aussi les œufs et le beurre, oublie pas, c'est pas toi qui voulais du beurre ?

— Non : il fond trop vite. Dehors, oui, mais ici la margarine c'est aussi bien. Tu penses, pas même un malheureux beurrier à l'accidentelle !

— Moi, je mets ça dans un bol en plastique avec de l'eau.

— Beuh, faut chanstiquer l'eau tous les jours, ça fatigue, dit Gina. Et… Mais au fait, comment, un bol en plastique ? Où…

— Je l'ai apporté en transfert, on me l'a laissé, normal je l'avais cantiné là-bas, j'ai droit à tout ce qui vient de la cantine, même si ça n'est pas vendu ici. Le bol… »

Gina se réveille tout à fait ; ses yeux brillent :

« Il me plaît ton bol ! Tu m'en fais cadeau ? »

Il est vrai que ce bol est magnifique : plastique noir brillant sur la face externe, vert mat dedans ; les innombrables kawas que la propriétaire a bus dedans l'ont culotté et fendillé, au point que, même lavé de frais, il paraît dégueulasse ; bref, il a du cachet.

« Je te donnerai ce que tu voudras en échange, cantine, pipes, annonce la couleur.

— Vendre mon bol ? Jamais ! Je veux le sortir en souvenir. À moins… tu as du Nescafé d'avance ?

— Oh là ! Qu'est-ce que tu me dis là ! Que j'aie un retard de mandat, et… non, ma planque de Nes, je la garde. Demande-moi tout ce que tu veux, ma poule, mais du Nes, ça impossible.

— C'est bien pour ça que je n'insiste pas. D'abord, moi, ce bol, j'avais pas du tout envie de m'en séparer, c'était pour te faire plaisir, je voyais que ça te faisait envie…

— Oh ! là, ma pauvre fille, tu charries. Tu peux remballuchonner ton bol pourri, et tu sauras que Gina n'a pas l'habitude de se mettre à genoux. Un bol, pff ! Si je veux, je me fais acheter le même par le surveillant des Dépenses diverses, pas plus tard que demain. »

Le plus fort, c'est que Gina fit sa demande et obtint l'objet.

À sa place, j'aurais laissé ça dans l'hypothétique avec les autres projets ; mais, s'il lui plaît de faire de son breakfast une réclame pour Gilac, de se taper un Nes affreux à relent de cellulo et de se mélanger à la masse en buvant dans le même récipient que la première transférée venue, moi, je n'y vois aucun inconvénient.

L'essentiel est de boire du Nes.

Maintenant que je suis riche, j'en fais croquer à la seule qui m'ait aidée pendant ma grosse période de merde : Maria. Mais là, en fin de mois, j'ai beau lui faire quelques filets et timbrer ses lettres, il lui faut attendre, pour pouvoir recantiner, l'arrêt des comptes.

D'ailleurs, presque toutes sont également fauchées. Le plateau des cantines, qui renaît chaque matin, est aujourd'hui bien léger : deux paquets de bonbons.

« Maria ! dit la fille de service, attrape. Bon, c'est tout. Au revoir, mesdââmes. »

Comment ? Mais, Maria, tu n'avais plus de fric ! C'est moi qui tiens tes comptes, c'est moi qui fais tout ce que je peux pour toi et toi, tu triches ! Maria écrit des bons de commande que je ne sais pas, sans doute le soir, dans son dortoir pourri ; qui sait si elle ne trafique pas pour se goinfrer sous les draps, alors que nous avons crevé la dalle ensemble ? Quelle aveugle j'ai été ! Placard commun, filets sur ton carnet, etc. Soudain une foule de détails révélateurs me saute aux mirettes, pendant que je fais semblant de ne pas regarder Maria : oui, ces petites imperfections du teint, dues sans doute à un mauvais fonctionnement du foie, le foie, les bonbons, tout concorde ; cet air « je ne flanche pas » qui n'est peut-être que l'indice révélateur d'un moral gavé de glucose, ce… bouh ! Ça me tue.

Pourtant, ce n'est pas possible que je me sois si lourdement gourrée : Maria est mon amie, elle va m'affranchir et tout se trouvera résolu dans un grand rire.

« Un bonbon, ma poule ? »

Je prends, sans dire merci et la gueule renfrognée, le bonbon à la cerise que Maria me tend. Bon sang, elle se rappelle, cette petite vache : je préfère les cerises, en effet. Voilà, de l'embobinage à présent ! Pire que des mômes, ces taulardes, tout à coups de sucreries, non, j'vous jure, c'est pas vrai, à notre âge !

De l'embobinage doublé de morgue. Et elle crâne en plus ! Au lieu de faire le grand seigneur et de passer son paquet à la ronde, elle ferait mieux de se cantiner un Bic d'avance.

Le bruit de fond : papiers qu'on froisse, bonbons qu'on suce, bonbons qu'on croque. Seuls, les bonbons gardés pour la bonne bouche ne font pas de potin. Bande de mâchouilleuses, n'arrêterez-vous jamais ?

« Hé là ! qu'est-ce que c'est ? »

C'est la petite Mauricette qui a crié. Elle halète, toute rouge, en montrant la paume de sa main, où un papier minusculement plié se mêle à des miettes de bonbon et à un peu de salive.

« Je dépiaute, je me mets à sucer, sans faire gaffe, et voilà ce que je trouve…

— Oh ! là ! là, cette môme, ce qu'elle peut être con ! crie Gina, qui a entrepris l'éducation de Mauricette et qui, avec son impulsivité naturelle, envoie son enfant se faire adopter ailleurs dix fois par jour :

— Non, mais, quelle étourdie ! Tu peux pas faire attention à ce que tu fais ?

— Mais c'était dans le bonbon… », pleurniche Mauricette.

D'une voix radoucie, Gina reprend :

« T'as des cacarinettes dans la tête. Bien sûr, c'est pas ta faute si tu as trouvé un bifton, mais tu n'as pas à le claironner. Pleure pas, imbécile ! Montre voir ce papier ? Merde,

Maria, c'est pour toi ! C'est vrai, c'étaient tes bonbons. Tiens, ça ne regarde que toi ; moi, tes affaires… »

Maria donne à Mauricette un autre bonbon et prend le bifton, qu'elle déplie et lit en silence ; puis, sans un mot, elle le range dans son soutien-gorge. Le silence gagne tout l'atelier. C'est recta : dès que l'une de nous fait quelque chose d'un peu surprenant, dès qu'elle reçoit une lettre sans en claironner le contenu, lisant à la cantonade comme si nous avions mêmes parents, mêmes amis et mêmes affaires, le silence gêné s'ensuit immanquablement. Alors, une courageuse lance :

« Si on se tapait une petite belote, les filles ? » ou : « Mince alors, on se gèle les choses, dans cet atelier pourri ! »

Ce qui fait s'éclairer les plus tristes fronts ou se serrer frileusement les robes droguet les plus confortables et les mots succédant à ces silences-là sont gênés aussi : on se sent coupable.

Lorsqu'on a fait son coup à l'air libre, et que, sans cesser de respirer celui-ci, on peut se persuader qu'on n'a rien fait du tout, c'est facile d'être innocent ; mais en taule, même si l'on débarque avec le casier et l'âme candides, le sentiment de culpabilité a tôt fait de vous noircir. On respire la culpabilité à pleins poumons, il en dégouline des murs, il en reste dans tous les recoins ; comme la crasse, la culpabilité s'est accumulée là depuis des générations : comment ne pas être coupable, ici ?

C'est de l'indécence de se dire innocente chez les taulardes, ça va, on a compris, tu es là pour avoir donné deux sous à un pauvre et la pièce était fausse. Indécent aussi

d'être instruite, bien sapée, optimiste ; il est de bon ton de se plaindre d'anémie et de constipation, de dire j'en ai marre deux fois par jour en moyenne, et de se guérir toute seule en déclarant qu'on va bien finir par y crever, dans cette taule.

Il me reste assez de Nes pour deux verres :

« J'y vais, ou c'est toi ? »

Maria fléchit, mais empoigne la galetouse noire et les journaux à brûler sans démordre de son mutisme. Derrière la porte des chiottes rabattue sur Maria la mystérieuse, l'atelier conjecture ; on ne parle point de la chose, mais je sens bien que ce qui sert d'esprit à mes petites sœurs est ailleurs ; pas très loin, oh non ! Simplement, en tout bien tout honneur, dans le soutien-gorge de Maria.

Je laisse passer le courrier officiel, la soupe, la balade ; vers l'heure de monter, je n'en puis plus et je risque un timide :

« Alors, tu ne veux absolument pas me mettre au coup ? »

Mais je n'obtiens en réponse qu'une dénégation vague, un de ces « non, non » évasifs qui vous mettent à la porte plus carrément qu'un coup de pied dans les fesses.

Je n'insiste plus ; on verra clair demain, ou après-demain, je m'en moque : ou bien on se réconcilie, et alors peu importe le laps de silence ; ou bien le silence se prolonge éternellement et je ne compterai plus sur rien, ni sur personne, pas même sur le Temps.

Maria !…

« … Pardonne-moi, Anick. Mais, avant de te parler, il fallait que je récupère, que je sois sûre de ne pas me mettre à t'engueuler, toi. »

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que je viens faire dans ce bifton, moi ? »

Vertige : Zizi s'est cavalé, il a été libéré, il m'a fait écrire par un sortant, il… je suis dingue, le bifton ne m'était pas adressé.

Bon, alors il a été transféré ici, il a écrit à Maria, la seule qui cantinât, mais non, il ne sait pas Maria non plus.

Ce que la gamberge va vite !…

« C'était la réponse à notre lettre, dit Maria.

— Hein ?

— Oui, la lettre passée par Nadine, où je redemandais les lames. Sur le moment, quand j'ai lu, j'ai eu un coup de dinguerie, j'ai pensé que Nadine avait fait une couille, ou toi, bref, je perdais le cigare. Mais non, on n'a pas le pot, voilà tout…

— Il ne veut… Mais alors, ce bifton, quel rapport ? Qui l'a écrit ?

— Mais… lui. Il est de l'autre côté, aux hommes, depuis une semaine. »

CHAPITRE XVII

On m'aura poussée au crime, tant pis.

Je me surprends à marmonner comme Fatima et, la nuit, il paraît que je grince des dents. Allons, Anick, cesse de maudire, tu dois imiter Fatima, oui, mais non pas dans la partie déblatérante, dans la partie efficace.

Je me casse, et pas à Fresnes : d'autres toubibs m'ont déjà bien assez charcutée. Résultat : malgré les coutures dont ma carcasse est pleine, malgré l'air et la chanson accablés, les experts ont décrété que cette maison de repos est celle qu'il me faut. Imiter Fatima ? Même pas ; elle, on lui a dit : « Préparez vos affaires ». Moi, j'abandonne tout lest superflu et je m'envole avec ma penderie dans la tête. Tout y est bien pendu, accroché, naphtaliné.

Mais, avant même que j'aie vraiment songé à m'évader, l'expérience s'est escrimée à me faire comprendre que la cavale, comme toutes les choses valables, se faisait dans la solitude ou ne se faisait pas. Si je veux passer outre, je trouverai, toujours, le passage obstrué par des langues folles, des yeux guetteurs.

Supposons, Maria, qu'à force de te faire des maquettes, j'aie accepté de construire avec toi une vraie aventure, que la curiosité m'ait poussée au cul jusque dans l'action, que j'aie voulu oublier, nier, que nous sommes seules, bien seules, chacune, toi avec ton enfant, moi avec mon homme ; à l'heure qu'il est, je serais peut-être au mitard, à tirer mes 90 et à m'apprivoiser avec ta mort. Mais bien sûr ! Tu aurais

flanché, là-haut, sur le mur, tu aurais hésité à sauter et moi, j'aurais poussé, pour que tu me laisses bondir.

J'ai loupé le remords, je l'ai échappé belle, échappé belle, même les mots me poussent, aussi férocement que je t'aurais poussée.

Je me retire du jeu, et j'y reste prise ; je me casse, simplement parce que je ne puis plus faire autrement. Je ne sais ni le jour ni l'heure, mais je sais qu'ils approchent, jour à jour, heure à heure.

Tout au plus, puis-je espérer passer ces jours-ci au Tribunal et être transférée pour l'affaire des transistors aussitôt après les onze jours du délai d'appel : ici, on a toujours besoin des lits.

À cette minute où je reviens du parloir des avocats, et où je tourne et vire avec fureur dans la piaule tant l'entretien m'a agacée, je me dis que si c'est pour ça qu'il vient, le bavard, il ferait mieux de rester dans ses couloirs. Je l'attendais depuis deux semaines, je pouvais aussi bien attendre le jugement, et la sortie et la mort.

« Non, j'vous jure, c'est une sacrée bande de fumiers… »

Je jacte les dents serrées, en déambulant de la table de toilette au placard, heurtant le dos des filles sur le banc, envoyant un pied coléreux dans les obstacles, papiers et croûtes – ils me barrent la déambulation en masse, on est vendredi et, pour avoir quelque chose à faire au grand ménage de demain, on n'a pas balayé depuis trois jours.

D'habitude, je ne bouge guère que pour manier la lavette ou pour descendre avec les autres à la soupe et à la ba-

lade ; à l'avocat… ah non, ne me parlez pas de celui-là. Ce soir, je bouge, je bous.

« Tous les mêmes, va », grogné-je, en envoyant balader une boîte d'allumettes sous le garde-manger ; « tous… »

Mon manège commence à les émouvoir ; elles doivent penser que je les ai bien possédées avec mon impotence, et que pour maudire le Barreau et foutre des saloperies sous les meubles, je n'ai pas mal à la gorge ni au pied.

« Alors, Anick, se décide Aliette, ça ne va pas ? Ton avocat t'a donné de mauvaises nouvelles ? »

Je te vois venir, Aliette, toi qui aimes tant le poisson : tu me rembines pour que je te file ma part. Tu me files le bourdon pour que je ne bouffe pas, tu veux que je te parle des saloperies de la société jusques à refuser d'avaler la moindre bricole de poiscaille apprêtée par la même société. Prenons les devants :

« Aliette, tu peux prendre mon poisson ce soir, et aussi les patates, tout. Je suis écœurée.

— Mais coco, qu'est-ce que tu vas manger, toi ? Faut pas t'en faire, quand tu te seras tapé un peu de phosphore, tu verras, ça ira mieux, tu vas faire des étincelles…

— Tu l'as dit, je vais lui pondre une bafouille empoisonnée, à cet avocat de malheur. T'as raison, bouffons ma sœur, on sait pas qui c'est qui nous bouffera. Je prends mon assiette tout de suite, tu vois, pour foncer dans les premières. »

Ce qui déclenche une tuerie autour de la pile de vaisselle : « C'est mon couteau », « Qui c'est qui a vu ma gamelle, bonsoir ? Marquée A.L. QUI a chouravé ma gamelle ? »

Moi, serrant la galetouse sur mon cœur, j'explique :

« Tu te rends compte ! Il avait tout simplement oublié d'apporter mon dossier ! Je me demande pourquoi il se trimbale avec un porte-documents : ce soir il était vide, mon vieux, plat comme une limande !

— Mais il t'a dit la date du jugement, quand même ?

— Il a reçu sa convocation, m'a-t-il dit : dans quelques jours. Mais comme il a la tête dans la cafetière, il avait oublié la convocation dans le dossier ; à l'heure qu'il est, il doit être en train de fouiller dans les paperasses de son bureau pour retrouver le faire-part. Je lui ai dit : « Confirmez-moi la date par écrit », mais on est vendredi, je n'aurai rien avant la semaine prochaine : tu penses ! Monsieur et son week-end !... »

Brouhaha. Lorsque tout le monde parle à la fois, je me sauve dans mon cercle de silence ; j'en suis le centre, les tangentes me frôlent sans me blesser : tangentes méchantes, moqueuses, égoïstes. J'invite, dans mon cercle, qui me plaît : Maria y entre sans cesse, et son regard doux me vrille la solitude.

Elles gueulent parce qu'il manque je ne sais quoi à je ne sais laquelle. Parfois, ainsi, une fille se dresse comme un ressort et bondit du placard en carton, de la table à la malle, et retourne tout dans la piaule jusqu'à ce que nous l'interpellions : « T'as perdu quelque chose, ma poule ? » Elle, qui n'attendait que ça, éclate :

« ON m'a volé... »

Suivent la description de l'objet, la menace de couper la pogne à la coupable, de faire fouiller... Ceci généralement

suivi d'une seconde inspection plus détaillée, de retrouvailles émues et de la gêne de toutes : c'était pas marrant de savoir que la voleuse était là, parmi nous, mais il est tout aussi angoissant d'apprendre que c'était une voleuse fantôme. Et la victime préfère en être de sa poche que d'être charriée et traitée de sale méfiante.

Abandonnées avec une fausse négligence, les boîtes de cigarettes et de Nes sont là, sur la table, à la disposition de tous ; mais sans cesse, du coin de l'œil, la propriétaire recense l'alignement de sa boîte à dopes, son kawa, ses filets, et fait chaque matin l'inventaire de son carton en faisant mine d'y chercher quelque chose d'urgent.

Moi, les paquets de pipes que j'ai soutirés, ce fut toujours moyennant mon gramme de chair en retour : en taule, voleuse ne vole pas. Je suis Autre, je suis Damien la serviable qui écrase des choses féroces derrière un gentil sourire. Je travaille pour la collectivité plus volontiers que pour l'administration et le confectionnaire : je taille des cartes à jouer dans les Gitanes, je fais la vaisselle lorsque personne ne veut remarquer le seau d'eau chaude qui fume dans un coin, seau que souvent je monte de la buanderie, du reste :

« Monte-moi ma cuvette, ma chérie, on n'a pas une assiette propre pour midi, je vais chercher de la flotte. »

Et Maria, douce, monte l'escalier, une cuvette dans chaque main et le dos droit, si bien qu'elle ressemble à la Justice de l'imagerie populaire, un poids de savonnettes équilibrant un poids de slips savonnés.

Pendant que je me démène pour les servir, les bonnes femmes m'oublient et leur petite tête ne se creuse point plus avant sur ce que je suis. Je pense mais j'essuie.

Je ne veux plus parler, je ne veux plus gamberger ; je laisse les jours s'effeuiller, comme les pétales que je brode sur les petits mouchoirs de ces dames, et je me laisse piquer par leurs épines. Bientôt, je verrai la fin de tout cela : je vais être jugée, mon homme a tout fait pour me disculper, les avocats bâtiront leur plaidoirie sur le mode sentimental : j'imagine leur voix lorsqu'ils traceront, à grand renfort de manches noires décrivant l'air, l'esquisse d'un Moi fictif, une pauvre petite femme de truand comme les autres : oui, bien sûr, il s'en va la nuit, mais je ne sais pas où il va, moi je prépare les pantoufles et le café, parce que, voyez-vous, messieurs, je l'aiîîîme.

Je pouffe, et les filles font des signes navrés : cette pauvre femme elle perd le cigare, voilà qu'elle rigole toute seule à présent ! Relaxée, ou un tout petit six mois…

Maria passera aux Assises de janvier ; elle aura peut-être, non, pourquoi peut-être, elle aura certainement le sursis ; nous nous retrouverons et nous ferons ensemble de beaux voyages, en attendant de pouvoir aller cueillir nos hommes à la porte, car pour eux aussi ce jour vient tous les jours un peu plus. Pendant que je conduirai, Maria bercera son fils, assise à côté de moi ; pour lui la boîte à gants sera bourrée de bonbons ; Italie, les petites chaussures qu'on fait là-bas si belles, et ce qu'il faudra faire pour les payer… Chut, incorrigible.

Ça vient, ça vient… Le temps n'a pas d'importance : j'ai vingt ou trente ans à peine, je sens mon cœur carburer tout doux.

Je regarde l'eau refermée sur l'épave du bateau de cavale, et je me repose, fermant les yeux sous le soleil, en at-

tendant de me redresser et de courir, pieds nus, jusqu'à la baignade.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

« Oh ! là ! là, je suis dans le coma ! »

Je ne l'entendrai plus gémir, Mado la gitane. Aujourd'hui, j'ai changé de crémerie, et c'est moi qui suis dans le coma.

Là-bas, la matonne a été chouette : au lieu de me faire emballer mes affaires ce matin cinq minutes avant l'arrivée de la voiture, elle m'a préparé le cœur et le balluche dès hier soir.

Je me sens très, très fatiguée ; il n'y avait pas de fourgon, les agents convoyeurs m'ont fait droper au pas de charge jusqu'à la gare. Train à compartiment réservé ; Paris ; le panier d'une gare à l'autre, re-train re-panier… bouh !

Mais j'ai été livrée ici directo :

« Voir votre juge d'instruction ? Pourquoi ? À cette heure-ci, il doit déjeuner, et… moi aussi, faut que j'y pense, ma femme doit se demander ce que je fais. Bon, mademoiselle… ou madame ? »

Je soupire :

« Au choix : si vous admettez l'union libre…

— Montez, on va vous déposer à la maison d'arrêt. Si vous devez voir le juge, on reviendra vous chercher tantôt. Pour le moment, on n'a pas d'ordres. »

Très femme du Milieu, j'ai grimpé avec aisance, j'ai drapé du mieux que j'ai pu ma fourrure aplatie par le séjour au

vestiaire, rectifié mes chiens dans le rétroviseur, et nous sommes repartis.

Nous sommes arrivés.

Voilà la nouvelle prison, où rien n'est nouveau, sous la grisaille : le Chef est absent, le surveillant de garde bâcle mon état civil et m'appuie l'index sur l'encre grasse, puis le fait rouler sur le registre ; il échange des « Bon appétit », « merci toi aussi » avec mes anges, qui pausent sur les fauteuils et étendent les gambillent sur la carpette du Bureau ; ils se passent l'enveloppe contenant mon pognon, le recomptent, me font signer ; finalement tout le monde se casse, le maton m'expulse du Greffe et je reste là, dans le silence désertique et l'odeur de graillon du couloir, debout entre mes valises. Le maton est sur le perron, il appelle la matonne : c'est la saison des amours, et moi je ne sais si mon homme est déjà ici, ou s'il en est encore à attendre son transfert. J'espérais tant qu'on ferait ce voyage ensemble ! Mais non, on ne lésine pas sur les frais de port, on fait double trajet, on mobilise deux escortes : le principal est qu'on ne se voie pas.

Voilà la blouse bleue de la matonne. Vite, je suis très fatiguée, et d'ici à la cellule il y a encore des kilomètres de formalités.

« D'où venez-vous ? »

Eh ! D'où pourrais-je venir, madame, si ce n'est d'une prison ?

Je réponds que peu importe, et que j'arrive prévenue en ce département. La cellotte, la cellotte… Les valises me tombent des bras, alors que j'entre dans le… oh là ! Ça ne s'arrange guère : c'est dans le Cabinet médical que l'on me

pousse sans douceur. À travers ma vape, j'aperçois une table « Montez là-dessus », des placard muraux ripolinés, un lavabo avec le cube marseillais et le torchon ; non, c'est pas vrai !… On ne va pas me passer au spéculum, comme ça, au sortir d'une autre taule et sans me laisser le temps de me laver… La dame ajoute à ma perplexité en m'ordonnant de me déshabiller, et comme je la regarde, assommée :

« Déshabillez-vous, répète-t-elle, je vais vous fouiller. On dirait que vous n'êtes pas au courant ! On ne vous a pas fouillée, là-bas ?

— Si, justement, alors pourquoi recommencer ?

— C'est le règlement. Allons, désh… »

Elle doit avoir avalé un disque. Je demande, candide :

« Toute nue, madame ?

— Oui, nue. »

Ce « nue » me donne la chair de poule. Ce n'est pas chauffé, dans ce pseudo-vestiaire, et, malgré la peau de bête, je grelotte. Se mettre à loilpé ! Je pense aux yogis assis dans les neiges thibétaines, je respire à fond, et je plonge. Striptease, avec pause expectative entre chaque pelure :

« Les bas aussi, allons… »

Ah ! oui, entre le bas et le pied ! Une planque tellement usée que je n'y songeais plus. Enfin, je me retrouve, fringues et orteils sur le ciment, pitoyable Vérité violacée et tremblante.

« Tournez-vous !… Bon, ça va, rhabillez-vous vite, fait pas très chaud ici. »

J'aperçois une lueur humaine dans le regard de la matonne : elle a de gros yeux, bleus ; bon ça, les yeux bleus : plus facile à déchiffrer. En cet instant de grâce, j'y lis des trucs gelés, des hiéroglyphes taillés dans de l'iceberg ; pas de doute, elle est aussi frigo que moi. Une vague sympathie de gens frigo circule, j'ai presque envie de rompre la glace, mais je me rappelle que je suis très, très fatiguée. Je dis seulement :

« C'est pas chauffé, cette prison ?

— Si, si. Je fouille vos affaires, après je vous mènerai au feu avec les autres. »

Ce n'est donc pas cellulaire, contrairement à ce que j'espérais. « Au feu » : on repart comme en 14, comme ne dira plus Aliette.

« Les autres ? Je croyais qu'on était seule.

— Non ; mais vous serez quand même seule, ou presque : il n'y a qu'une femme. La journée, vous êtes à l'atelier ; vous avez intérêt à vous chauffer le jour, parce qu'au dortoir… »

C'est encore ma chance : promiscuité, froidure. Mais je suis trop vannée pour me faire du mouron. Voyons d'abord ce feu : un Nes, une Gitane, et ça ira pour aujourd'hui. La matonne fouille mon balluche avec maestria : le pain d'épices est inspecté tranche à tranche, les doublures et les ourlets sondés, mon chignon défait ; elle me masse et me shampooine un moment, puis m'abandonne tout échevelée et retourne à mon bagage. Ça paraît l'ennuyer que j'aie tant de choses : jusqu'à ce matin, je croyais n'avoir que le strict nécessaire, n'étant pas de ces détenues aime-ses-aises et encombrées, avec deux cartons de becquetance, quatre pulls

chauds et des combinaisons en interlock, non : je n'ai que les quelques nippes que je n'ai pas eu le temps de fourguer, quelques ballots de pipes, des boîtes de Nes et de quoi me laver et écrire. Mais la dame trouve que c'est encore trop : elle me démontre que je n'ai pas besoin de crème Nivéa, ni de bouteille de verre…

« Mais c'est mon Dop !

— Si vous voulez vous laver la tête, vous me préviendrez, je vous sortirai la bouteille et vous me la remettrez ensuite. »

Quelle affaire ! Enfin, je n'insiste pas ; engourdie, je signe le cahier du vestiaire, j'entasse mes choses – dont ma glace, curieux qu'on me laisse ma glace et mes lunettes, après le Dop j'étais résignée à ne plus voir ni me voir jusqu'à la décarrade – dans ma robe de chambre, j'en bourre les poches, ce qui reste sur le chameau je le cale en vrac sous le bras gauche, et on repart.

L'atelier est clair : une fenêtre à hauteur de femme et une porte surmontée d'un grand vasistas donnent sur une cour qui fait bien un are ; près de la fenêtre, un lavabo goutte gentiment, et… ah ! le poêle. Ensuite seulement, je vois la détenue, assise, sage, un ouvrage aux doigts : je zieute, sans intérêt aucun, la vieille jupe dont elle refait les pinces, et, ne sachant trop comment attaquer, j'attire un tabouret, je m'assois et je tâtonne dans mon paquetage à la recherche de mes cigarettes.

« Bon, dit la matonne, je vous laisse, installez-vous. Dufon, vous lui montrerez. »

Et elle se casse.

La fille fourrage dans sa couture, moi dans mes affaires ; ça dure un moment, puis je retrouve mes pipes et je risque un : « Vous fumez ? » engageant, en secouant le paquet dans sa direction.

Instantanément, la fille s'anime, oui, merci, elle se lève pour me débarrasser l'un des placards muraux ; et, pendant que je m'active à y empiler mes affaires – étagère à linge, étagère à paperasses ; au rez-de-chaussée, d'un côté les vivres, de l'autre le matériel sanitaire ; tout un placard à moi, quel bonheur ! –, la personne active le rif.

Je me retourne, Nes au poing :

« On se fait un kawa ?

— Le temps que l'eau chauffe… »

Ce Nes est divin : le coma s'éloigne…

Savourons et commençons à grignoter, le petit doigt levé, cette nouvelle tranche d'existence ; demi-vie, qu'il importe de se faire cette fois confortable, sans laisser la merde s'y venir tartiner. Aussi bien, je suis ici comme l'oiseau sur la branche : je ne pense pas y moisir plus d'un trimestre.

Que mon homme arrive, que l'Instruction commence, et, avant la clôture, si possible, que je me casse. J'ai Maria et mon amitié, et Zizi et mon amour plein la tête, je n'oublierai rien.

Ce n'est pas parce que je suis dans le coma aujourd'hui, ni parce que le poêle, ronflottant avec paresse, m'invite au sommeil, que je vais m'autoriser à dormir.

Debout, Anick, récupère.

Je rince mon verre dans le lavabo, je prolonge le plaisir de l'eau courant sur mes poignets, et je commence à peser ma camarade. Posément, je pose des questions, je réponds aux siennes, je fais salon. C'est qu'elle ne jaspine pas le jar, cécolle, et qu'elle est très réservée, très « détenue modèle », et certainement pas récidiviste…

Je vais m'en assurer. Je sais déjà l'essentiel : elle aime bien lire, fumer et se nescaféiner ; nous nous sommes excusées par anticipation pour nos silences, qui ne signifieront pas nécessairement qu'on se fait la gueule ; nous avons philosophé sur le goût de la solitude et énoncé – en l'air, bien sûr, pour ne pas avoir l'air trop suffisant – que c'est l'apanage des êtres supérieurs.

Je me lance :

« Oui, la collectivité, madame, j'en viens. Croyez-moi, c'est pas de la tarte, un atelier de cinq mètres sur dix avec quinze bonnes femmes parquées dedans. Vous ne pouvez pas imaginer, à moins que… Je ne voudrais pas être indiscrète, mais… c'est votre premier séjour ?

— Oui, se rengonce la dame.

— Je ne voulais pas vous fâcher. Je dis cela parce que moi, je suis une habituée – dans la mesure où l'on peut s'habituer à la taule. »

Et je reprends, aimable :

« Comment désirez-vous que je vous appelle ? Moi, c'est Anick. À mon avis, puisqu'on est appelées à vivre ensemble… Au fait, c'est pour quand, vous ? »

On dirait que je m'enquiers d'une délivrance.

« Je veux dire : votre libération ?

— Oh ! bientôt… Pour les noms, vous disiez ?…

— Je disais que, pour ici, « madame » me semblait un peu cérémonieux… Me permettrez-vous de vous appeler par votre prénom ?

— Ça, volontiers : Jane, pas Jehanne, Jane avec un seul N.

— Comme Anick, alors. Très heureuse. Jââne. »

Je tends les Gitanes :

« Allez-y, j'en ai encore quelques-unes, piochez. »

Jane me dit qu'elle apprécie d'autant plus mon offre qu'elle est un peu gênée en ce moment…

« Faut pas être gênée, vous savez !

— J'attends un mandat. Voyez-vous, avant votre arrivée, j'en étais là… »

Et elle me désigne, sur la table, une boîte contenant des mégots.

Tiens ! Jane a donc une boîte à clopes. En arrivant, j'y avais secoué ma pipe, croyant que c'était le cendrier.

« Vous ne les dépiautez pas à l'avance ? On en roule dix ou vingt, bien tassées, on les met dans un paquet vide, ça fait plus riche. Je sais ce que c'est, allez : j'ai fumé de tout, du poil de balayette, des feuilles mortes, de la pelure d'ail. Mais, en ce moment, ça va à peu près, on s'arrangera. Vous cassez pas la tête, Jane, piquez : c'est les cons qui paient. »

Holà ! J'ai effarouché, il me semble : Jane baisse la tête, le bandeau blanc dont elle s'est agrémenté le chef apparaît en gros plan, et je ne vois plus sa figure, ni ses yeux – noirs, ceux-là –, ni son nez un peu mince, ni sa bouche un peu pincée. Par contre, je remarque, partant du turban et sillonnant les cheveux jusqu'au front, une cicatrice en fer à cheval : trépanée, la fille ?

Brancher là-dessus à la première occasion. Je note mentalement « Parler de nos opérations », et je laisse se réinstaller le silence.

Je renifle cette cage et la ville tout autour, invisible.

Je ne la connais pas : à la plus claire lumière qui baignait les bâtiments, à midi, j'ai senti que j'étais arrivée en Île-de-France.

Familière du dépaysement, baladine, je me sens bien, pleine d'absence et de sommeil.

Soudain, le haut-parleur, au-dessus de la porte, m'inonde…

« Jane, qu'est-ce que c'est ? »

Après tous ces mois sans autre radio que nos voix, cette musique me semble énorme, elle m'écrase et me transperce.

« On a une heure de poste matin et soir, explique Jane. Remarquez, si ça vous ennuie, on peut couper : lisez la notice… »

Sous l'interrupteur de la lampe, il y a une prise double ; l'une est vacante, l'autre est branchée, son fil rejoint le haut-parleur ; la notice est punaisée en dessous. Je lis :

« Si les détenus désirent ne pas écouter l'émission, il leur suffit de débrancher, non pas en tirant sur les fils, mais en prenant soin de prendre la prise de courant en main. »

Prenant, prendre, prise. Suivent les sanctions réservées aux tireurs de Fil. Je ne le tirerai pas avant le casse-tympan du dimanche après-midi, à moins que Jane n'aime ça…

« Non, non, je n'aime pas les sports non plus. Mais Madame-Chef le sait, elle me les fait couper depuis le bureau, au poste central. »

Décidément, un peu mieux calorisée, l'auberge serait vivable.

La veillée commence, papotante, avec des tâtonnements ; la musique peuple les blancs, comble le bout des phrases et aide aux reprises.

Mon coma a reflué, le rêve cherche d'autres droits ; avec le poste il enfantille, fait apparaître les vieilles fées.

Entrez, « rois, pantins, ventriloques », entrez, c'est vous qui invitez…

Le speaker envoie l'accordéon ; puis, aux broderies gambadantes, succède la harpe. Ma tête tourne comme une toupie détraquée, ensuite j'ai envie de nager ; j'envisage le possible d'une nage lente, dans un bleu plein d'éclaboussures… Mais tout de même, j'ai surtout envie d'aller au pieu. Avant la soupe, j'avais sorti l'écritoire pour prévenir les bavards, mais j'en suis restée à « Mon cher Maître ».

Soudain, un reflet sur la page blanche : on vient d'allumer dans la cour et notre fenêtre miroite. C'est la Chef qui vient faire le coucher.

Jane se précipite à la fenêtre, elle fait de grands signes, et moi pendant ce temps j'emballe de quoi fumer là-haut. Jane m'a bien dit que c'était défendu, mais je ne suis pas sensée connaître le premier soir les us et coutumes d'ici : 36 taules, 36 règlements.

J'aperçois la grosse tête rouge de la Chef, décapitée par l'appui, sciée par le trait noir du barreau : sûr qu'elle m'a vu empocher les pipes et que je vais, pour la troisième fois de la journée, être fouillée.

Je remets la boîte de Gitanes dans le placard pendant qu'elle tâtouille de l'autre côté de la lourde pour trouver la bonne clef, et je gagne la fenêtre que Jane vient de quitter.

Les barreaux luisent sous le lampadaire ; je réalise – un éclair, puis je flotte à nouveau – que ces barreaux-ci ont une drôle d'allure : plus aérés, plus lisses au regard… demain, il faudra que j'en mesure l'écartement. Oui, c'est bien ça : ces barreaux sont plantés trop lâche, ils flottent…

« Alors, vous, là-bas ? Vous prenez racine ? »

CHAPITRE II

La déconvenue de la matonne, hier soir, en trouvant ma poche vide de cigarettes, a compensé le manque de fumer la nuit comme j'en ai l'habitude : douze heures de pieu, c'est long. Mais ce matin, j'en aurais bien redemandé : je dormais comme une pierre à l'ouverture.

Le soir est vite là, en hiver ; on se retrouve couchée avant d'avoir fini de se réveiller. Comme je suis bien reposée, je risque le coup et je monte des pipes : Jane sera très heureuse de gitaner en bavardant dans le noir, je pense.

Aujourd'hui, j'ai assimilé le train-train, appris par cœur les menus de la semaine – et donc de l'année –, je suis allée pianoter à l'anthropométrie, j'ai écrit à tout le monde…

Mes lettres, à peine emportées au Greffe, en revenaient, au bout des doigts du Surveillant-Chef.

Nous fîmes connaissance assez bruyamment :

Je n'avais droit, selon lui, qu'à « deux lettres le dimanche, et à une le jeudi sur demande écrite et sous réserve de bonne conduite ». J'ai eu beau protester que j'étais prévenue autant que condamnée, le Chef m'a fait rempocher tout ce qui outrepassait mes droits à la défense :

« Ça vous évitera de les récrire dimanche. »

Bah ! j'écrirai aux bavards, après tout ce sont les bons amis du jour, et je ne suis pas ici pour faire ce qui me fait plaisir. Je n'ai rien de ce que j'aime, il faudra bien que j'aime

ce qu'on m'a laissé. Je décide de me mettre à adorer le poêle et les fleurs du vase, de rester fidèle à Zizi dans le brouillard et au soleil défunt, et de gamberger beaucoup.

« Ça ira ça ira ça ira, les aristocrates… »

Je fredonne en attendant le poste. Jane a piqué à la machine toute la journée, je n'ai guère vu que son dos, sauf quand elle pivotait sur son tabouret pour taper dans mon paquet de pipes.

Cette femme qui souffle mon pécule par les narines, cette restriction de courrier – alors que j'espérais pouvoir, en les donnant avec naturel à la matonne, glisser dans le tas des lettres pour Zizi –, la peau qui tire du manque de Nivéa, tout cela me plante dans le cigare un jalon de brume. Je débarque, je ne puis rien échafauder de précis, mais une chose est bien certaine, c'est que, n'en déplaise à la Chef, je n'ai pas l'intention de prendre racine dans sa boîte.

« Jane, quelle chance vous avez de vous arracher bientôt !

— De la chance ? Mais… j'ai fait mon temps, il me semble ! Trois mois, trois mois pleins…

— C'est mieux que trois mois vides, en effet. Mais, tout de même, ce n'est pas bien. »

… Zizi est là ; là, à cent mètres…

Je danse, la lettre de l'avocat aux doigts, faisant gaffe de ne pas entrer en collision avec les tabourets. Jane ne sait pas, elle : dans trois semaines, elle retrouvera son… Non, je me rappelle soudain qu'elle est en train de se dépatouiller dans les longueurs du divorce, et que ça va faire un truc à la Salomon, faudra couper les enfants en deux…

Je garde donc ma joie pour moi. Cette nuit, j'attendrai que Jane soit endormie pour penser à loisir : je vais tailler des requêtes, tâcher d'obtenir de ce nouveau juge d'instruction un permis de communiquer ; je supplierai le bavard, qu'il fasse le médiateur pour les bulletins de santé et qu'il aille appuyer ma prière ; je…

En attendant, il faut que j'aide Jane à trouver le sommeil !

« Continuez, continuez, rit-elle dans le balluchon de ses couvertures, j'ai l'impression de lire une Série Noire !

— N'est-ce pas ? Ma vie, narrée sur le mode récitatif, est un excellent barbiturique. Pourquoi vous obstiner à prendre, en plus, votre Optalidon de mort ? Ma voix et ma Gitane devraient vous suffire. »

Pourquoi suis-je si empressée avec cette fille ? Je cantine pour deux, je pourrais même dire pour cinq, car Jane se nourrit et écluse de la bière comme quatre ; à part pipi et la toilette, j'accomplis pour elle toutes les corvées possibles, devenant ainsi, par intérim, la boniche des Chefs, puisque Jane consacre les loisirs que je lui ménage à coudre pour la baraque, lessiver pour la baraque, etc. Ça l'occupe, dit-elle.

Moi, si je veux bien bosser, c'est pour aider Jane et non pas la Pénitentiaire ; avec la gamberge, un La Ferté bien coriace ou la contemplation d'une gamelle d'eau qui bout, je remplis facilement les heures. Ce n'est pas non plus par solidarité : il y a belle lurette que le maniement des saloperies du Service Général, les belles et les laides paroles, les abus de confiance taularde, m'ont écœurée de pratiquer, ici, le scoutisme.

Ce n'est pas non plus par amitié : l'amitié, qu'elle date de toujours ou de la semaine dernière, consiste à mon sens à laisser les amis se débattre tout seuls jusqu'au moment où on les voit perdre le cigare et commencer à faire des conneries ; mais je n'ai jamais envoyé mon amitié aux demandes d'emploi.

Jane a l'air propre, je veux dire qu'elle n'a pas l'air enculé, mais c'est tout de même une cavette. Alors ?

Quelque chose, tout à fait distinct de la sympathie sommaire que nous nous portons, me pousse à la ménager, à la préserver, comme si elle était une manifestation de ma chance, une gangue à ouvrir, quelqu'un en somme. Je fais mine de me confier, manifestant ce que je suis sensée penser. Le Chef, bien sûr, ne veut pas prendre sur lui de nous laisser nous voir au parloir, mon ami et moi, sans l'autorisation du juge. Aussi, je fais l'impatiente :

« Ah ! j'vous jure, Jane, ils sont pas pressés ! Ils s'en foutent, ils font l'amour tous les soirs, eux, s'ils veulent. »

En réalité, j'aime mieux que la réponse tarde ou ne vienne pas : pour m'entendre dire qu'il me faut fournir – affreux vocable ! – un certificat de concubinage, pour me retrouver encore une fois les mains vides, sans papiers « attestatoires de notre amour » – puisque celui-ci vivait très bien sans toit –, pour encore un peu plus maudire et m'enrager, bouh !

« … mais ils vont voir : je leur en réserve une sévère… »

Jane ne s'habitue pas bien à mes expressions. Elle ne me questionne pas ; mais, pour lui faire relever les yeux du tricot où elle s'escrime, la patronne le veut fini pour di-

manche, il faut vraiment qu'elle se sente intriguée : « Une sévère ?… »

Les yeux de Jane sont doux, indulgents, presque amusés. Ma parole, elle me charrie, elle ne me croit pas, elle ne saisit rien.

Je rejoins le silence.

On peut tout supposer, il n'y a rien. Rien. Il faut construire n'importe quoi, vite. Je me mets à rêver en surmultipliée. Qu'est-ce que je fais ici, pourquoi y suis-je, pourquoi y serais-je ? Le côté « prévenue » de mon état pénal me laisse comme avantages le droit d'user mes fringues personnelles et d'écrire à des bavards qui ne répondent guère. Si je m'évade… Je regarde les barreaux : sévère bien douce, et je n'y risquerais jamais que les mêmes choses : le coup de flingue dans les pattes, le coup de croc dans les fesses, et si je loupe mon coup les 90 de mitard. Le risque est négligeable et la récolte peut être serrée. Quand on va voler et que le pistolet du cave est chargé, il ne faut pas l'éveiller…

« Jane, ma grande ?…

— Oui ?

— Où en êtes-vous de cette manche ? Après les diminutions ? Bon, alors versez-nous un coup de schnaps et buvons à la santé de toutes ces tranches. À la vôtre, ma chère. »

On sirote la bière. Vite, Jane repart dans son tricotage, et moi, pour la distraire de cette triste laine, je lis à voix haute les télégrammes de ***Paris-Match***.

« Plaignez-vous, le feuilleton le soir, le journal parlé à midi. Et vous… ah ! vous êtes pire que ma mère : avec tout ce pull que vous lui avez fait, la Chef vous filera bien un peu

de farine. Oubliez pas que j'ai pris des œufs, exprès pour que vous nous fassiez des crêpes. »

Ma position se situe quelque part entre l'écorce et l'arbre : il faut que je fasse comprendre à Jane qu'on l'exploite et qu'elle n'en aura rien en retour ; mais, si j'ai l'air de déplorer son état de bonne à tout faire, elle va monter sur ses grands chevaux, me rétorquer par des airs connus : « elle a conscience de sa valeur, si elle manœuvre ainsi c'est pour bénéficier d'un bon rapport à sa libération, ça lui sera utile pour se reclasser », ou bien « la Chef est humaine et compréhensive, elle lui a adouci sa détention au maximum… pendant qu'elle était seule ; maintenant, avec moi là, elle est obligée de se montrer plus stricte au début, mais quand je la connaîtrai mieux », etc.

Je me garderai bien de répondre qu'elle ne connaît pas la musique, que l'air est presque toujours faux, et que chez les matons les miraculés sont rares ; qu'en tout cas la Chef n'est certainement pas de ceux-là, que la meilleure, de toute façon, est encore trop vache pour moi, re-etc. Mais, évitons les salades ; disons avec Jane : « Notre Chef bien-aimée. » Je bois le café qu'elle apporte à Jane, parce qu'il est meilleur que la bibine, plus revigorant que le Nes et que, vespasiennement parlant, le café n'a pas d'odeur ; en souvenir de ma mère, et parce que j'en fournis les œufs, je fais sans vergogne, avec sa farine, des ventrées de crêpes ; mais à ces petites concessions près, je ne tolère aucune familiarité.

Je me redresse, je me fais toute petite ; lorsqu'elle a de l'avance sur la sonnerie du coucher et qu'elle s'assoit pour bavasser, je l'ignore, je ne suis pas là. Jane fait toutes les grâces, cependant que je vogue du lavabo au placard, que je

brosse les cheveux pour les nattes de nuit, et que je planque nos pipes-Optalidon.

« Celle-ci, pouffe la Chef, elle est toujours dans les nuages ! »

Je resserre le nuage, je me désagrège, je disparais.

Pourtant, cette dame est ma supérieure, elle peut me commander, je m’arrange donc pour précéder l’obligation : à l’heure où le brouillard tombe et où elle rentre avec Jane le linge étendu dans les cours, ou bien, à l’aube, lorsqu’on le re-étend dehors, « parce que séché dehors ça sent meilleur », je propose : « Voulez-vous un coup de main, madame ? »

Et on repart, les bras pleins de draps et de liquettes ruisselantes, ou raides de gel ; on saute comme des cabris pour atteindre les fils de fer tendus à deux mètres du sol boueux ; lorsque la lessive est enfin installée, il faut se mettre en frime derrière le carreau pour surveiller le temps, de manière à pouvoir, dès la première goutte, se pendre à la sonnette d’alarme.

« N’oubliez pas, Anick, pour Madame-Chef, c’est deux coups. Trois, c’est l’alarme.

— Et un ?

— Euh… Je ne sais pas.

Non, c’est pas vrai ! Et lorsque Jane sera partie, c’est peut-être moi qui vais me coltiner la lessive, avec mon bras pourri ! Même si la Chef met des détenus à la buanderie, je devrai étendre le linge et écouter le lamento parce que les laveurs auront oublié de frotter.

Plus j'y pense, plus la cavale recommence à me courir dans le cigare. Les coups de flingue et les mâchoires des cadors sont loin, l'envie de dehors se rapproche, devient obsédante. Je pense à la pluie qui cire, la nuit, l'arrondi des murs, à l'attirance prometteuse et noire sous les pieds, la tierce de dégoût avant d'ouvrir les doigts… Se tuer, jeu de prince… Non, je déconne : si j'arrive en haut de ce mur, c'est que j'aurai apporté de quoi en descendre sans me casser encore quelques os. Après, je reniflerai l'odeur tiède et comme retrouvée des guimbardes furtives, et recommencera la sarabande-hésitation des bars et des routes, des écroulements au soleil…

« Anick, il ne pleut pas, au moins ?

— Vous cassez pas la tête, Jane, je surveille, je ne fais que ça. »

… Et, puisque je ne puis voir Zizi, quelle différence, être en taule ou en cavale ? Je rêve à tout ce que je pourrai faire pour lui, les colis et les mandats bien sûr, mais surtout les visites aux bavards, l'asticotage, les honoraires qu'ils voudront, tout, pour que Zi obtienne la confusion des deux peines et sorte vite. Là, je pourrai me reposer.

On va bien voir s'il est égal, pour un voyou, d'avoir sa femme dehors ou dedans. Bien sûr, Zizi va renauder, il va dire « Tiens-toi peinarde », et que nous sommes trop petits… à moins que je ne l'affranchisse pas.

Je vais me tirer sans autorisation.

Pendant que Jane était au parloir, j'ai fait un essai : je passe à travers les barreaux. Juste les oreilles, mais quand l'oreille passe, le reste aussi. Donc, je suis au pied des murs de ronde.

Bon, ensuite ?

Le premier mur n'est pas très haut : si je démarre du rez-de-chaussée, j'y grimpe ; si je me laisse glisser de l'étage, j'atterris sur la murette qui sépare les cours et qui forme angle droit avec le mur de ronde, sans dénivellation importante : je passe de l'un à l'autre, en me hissant.

Qu'est-ce que je fais ? Je grimpe ou je descends ?

Descendre par la fenêtre du dortoir me laisse beaucoup de temps, toute ma nuit : après sa tournée de 21 heures, la Chef ne revient plus jusqu'au lendemain matin. Encore faut-il que je sois seule après le départ de Jane et que les barreaux du dortoir soient espacés comme ceux de l'atelier. Pourvu qu'il n'y ait pas d'arrivante ! Chaque coup de sonnette me tue…

« Anick ! Ça sonne ! Cette fois, sûr, c'est la grosse Polonaise…

— Ah ! Jane, je le souhaite de tout mon cœur : la pauvre mâme Chef serait si contente ! »

La grosse Polonaise, c'est la détenue qu'on attend pour faire le boulot. Même une maigre ferait l'affaire, du moment qu'elle est costaud ; et Polonaise… Mon Dieu, pourquoi Polonaise ? Enfin, mâme Chef trouve cela très spirituel.

Après examen de mes petits bras, elle a pressenti son époux pour avoir des laveurs et il paraît que ceux-ci se battent déjà pour venir travailler sous ses ordres. Sauf Polak, elle les fera entrer en fonction dès la semaine prochaine, afin que sa détenue chérie puisse se reposer pendant la dernière décade.

L’administration alloue aux laveurs un supplément de bière et de steak ; Jane va devoir y renoncer, mais :

« Pour une fois, dit la Chef, vous pourrez bien vous arranger toutes les deux… »

Je prends une feuille de cantine :

« Qu’est-ce que je marque, Jane, pour les bifs ? Vous l’aimez comment, cuit, tartare, semelle, bleu ? »

Pour éviter les salades – la buanderie et l’atelier communiquent, nous pourrions essayer d’en faire autant –, mâme Chef nous laissera au dortoir le jour de la lessive. Pour qu’on n’y meure pas de froid, elle m’a embauchée pour y coltiner un poêle et l’a installé avec mon aide, pendant que Jane commençait sa cure de repos à l’atelier.

Pauvre Chef, elle le tirait, elle le poussait, ce vieux mirus, et moi, tout en faisant de mon mieux pour contrarier la manœuvre, je rigolais avec mes souvenirs : des coffiots légers, légers, qu’on se met sous le bras ; d’autres, des monstres, qui font gémir et transpirer… à la fin, j’ai haleté :

« Si vous permettez, madame… comme ceci, voyez, en zigzag : un pied, un autre… »

Pour lui faire plaisir, je l’ai laissée se rouiller les pognes en emmanchant le tuyau toute seule.

Donc, au lieu de laver, maintenant, on campe. La veille, nous grimpons tout le balluchon : l’argenterie, les brosses à dents, les journaux. Je n’ai pas pris le centimètre de Jane : je suis tenue à l’œil et quelquefois fouillée par surprise, et j’aurais beau prétendre que je me mesure à jeun, puis bourrée de tartines pour comparer, mâme Chef me croirait difficilement, et confisquerait de toute façon le centimètre : seule,

Jane a le droit de s'en servir, parce qu'elle fait des fringues pour le personnel.

À l'atelier, j'ai pris la mesure d'un barreau à l'autre avec un bout de carton étalon, que j'ai monté dans mon écritoire ; tout ceci devant Jane, puisqu'il va bien falloir la mettre au coup : elle ne me lâche pas d'une semelle, sauf pour le parloir, et comme aujourd'hui elle n'y va pas… C'est malcommode à expliquer, une cavale : je n'explique donc rien, je fais mon petit travail sans me cacher, c'est tout. Allons, Anick, grimpe…

« Prêtez-moi votre chaise, Jane, je veux monter voir ce qu'on peut voir… »

Je monte sur le dossier, je m'agrippe : le ciel est verlainien, tout est calme aux abords de la prison. Je me lâche d'une main pour sortir mon étalon, je l'applique… bon, l'espace est le même, ce sont des barreaux standard. Je dis :

« Si vous avez envie de boire un peu d'oxygène, Jane, je vous cède la place. Moi, j'ai plus l'habitude, la tête me tourne.

— Non, merci, je ne veux pas risquer de me casser une patte…

— C'est vrai, à la veille d'un si beau jour ! À propos, avez-vous une minute ? J'ai quelque chose à vous dire. »

Jane a une minute : elle abandonne ***Paris-Match***, je m'en saisis et je cherche la page des mots croisés, je m'installe à plat ventre sur la couverture, la grille sous le nez, le crayon aux doigts.

« Si elle arrive, on croise avec ardeur, O.K. ? Maintenant, écoutez, je poursuis mon feuilleton. »

Et, d’une voix humble, tout en gribouillant dans la marge, je fais la lecture à Jane, je lui lis ce que j’ai dans le cigare. Comme je m’y attendais, elle me fait un tas d’appels au calme et de morale, me dit « voyons, voyons » et parle d’enfantillage. Mais sa logique n’est pas pour effrayer la mienne : avec ma logique, j’ai tenu tête à des absurdes inimaginables ; quelquefois, j’en ai eu raison.

« Mais vous ne voyez pas que c’est mon devoir ? Mettez un grand D, moquez-vous, ça m’est égal. J’ai été assez bête pour me laisser accrocher, alors que sur ces casses tout m’innocentait, les déclarations de mon homme et la logique la plus élémentaire… Pour une fois, la logique élémentaire, la mienne, et celle du juge, ont concordé : un petit rase-bitume comme moi, estropié et sans forces, casser ! Du reste, Zizi a toujours battu à Niort en ce qui me concernait, il… »

Je brise ma voix :

« Il est merveilleux, devant le juge : « C’est ma « femme, ma femme et pas mon associée… » Ah ! tenez, c’est pas parce que c’est le mien, mais… »

En ce moment, je pioche dans les phrases de Gina.

« Mais alors, dit Jane, s’il vous décharge comme vous dites, comment se fait-il que vous soyez là ?

— Justement, ma grande, c’est bien ça l’impardonnable : j’ai pas les casses, mais j’ai le recel, et dans les deux affaires ! Vous vous rendez compte, laisser traîner de la came, deux sortes de came, même… Non, je vous assure, il fallait que j’aie la tête dans la cafetière.

Et, en un sens, tout est ma faute : ces bricoles les ont menés jusqu'à Zizi ; et lui a beau dire que je me casse la tête et que ça devait arriver, que je n'y suis pour rien et qu'au contraire c'est lui qui, moi je ne me le pardonne pas. Et maintenant, il faut que je m'évade…

— Plus bas, Anick, si elle arrivait ! »

Ah ! Jane a appelé « elle » sa Chef bien-aimée. Elle y vient…

« Nous sommes dans la ratière, tous les deux. Comment voulez-vous que je reste ici à me faire du lard, avec tout ce qui est resté à la traîne dehors ? Allez, je ne me casse pas pour faire la java, ni à cause du « besoin animal de liberté », comme les mômes qui font le mur du Bon Pasteur. C'est pour lui, Jane, pour lui seul. Bon Dieu ! La dernière fois que nous nous sommes vus au jugement, il m'a fait peur. Moi, avec les filles, j'ai pu trafiquer un peu, mais lui, seul en cellotte… le régime cellulaire, sans pognon, c'est le régime jockey, et il n'avait pas besoin de ça. Et comment savoir au juste comment il va ? Par les avocats, il me fait toujours dire des trucs du genre de : « T'inquiète pas surtout, je vais très bien », je traduis qu'il a la peau dure et le cœur tendre, et qu'il se préoccupe surtout de ma santé et du mouron que je peux me faire, que je ne dois pas me faire. Zizi, voyez-vous, il encaisse tout, croyant que pour cela j'encaisserai moins. Ah ! moi aussi, s'il était libre… je ferais ma peine en chantant. Seulement, tout ça, c'est du cinéma, et… oh ! Jane, je suis là à me piquer le nez avec des mots, et je vous emmerde certainement. Pardonnez-moi.

— Je vais moudre un peu de café, dit Jane en se levant. Un vrai café, cela, c'est vrai, non ? »

Stop, parlons à présent du tricot de Jane, et de ses rhumatismes.

J'ai assez avancé mon ouvrage, moi.

L'escale est douce, et cette nuit qui, doucettement, envahit la fenêtre ; et mâme Chef… à ma petite gorge encrassée, son kawa est doux aussi.

Dommage qu'il faille quitter tout ça.

CHAPITRE III

Je brosse mes cheveux, le mégot au bec, assise au bout de la table ; sur le journal qui tient lieu de nappe – la Chef donne juste ce qu'il faut de chiffons pour le raccommodage de Jane – j'ai éparpillé les épingles à chignon, posé la glace en équilibre sur la boîte à mégots : inutile de laisser celle-ci en évidence pour inviter Jane à s'en rouler une ; tant qu'il y a de la Gitane toute cousue, elle se sert dans le paquet. J'ai donc divisé les quarante pipes allouées tous les cinq jours en cinq rations quotidiennes de huit ; et j'observe Jane, qui devient de plus en plus gentille à mesure que le jour avance et que ses quatre pipes s'évaporent ; lorsque enfin elle a fumé toutes les siennes et quelques-unes des miennes, elle croule de tendresse, et moi, bonne fille, je prépare un stock de roulées pour le dortoir.

« Je vais sonner Madame-Chef, qu'en pensez-vous, Anick ? Je crains qu'il ne pleuve. »

Elle s'exprime comme une grammaire latine.

« … regardez ces gros nuages !

— Bon ! Faites comme vous voulez. Mais le P'tit Père Bon Dieu ne va pas nous jouer ce vilain tour, on vient juste de sortir les draps. Et puis, regardez (je me lève, remontant la serviette éponge sur mes épaules), comme c'est joli, ces bannières et ces vieux torchons pourris qui se balancent dans le vent.

— S'il fait du vent, ça va, ça peut se maintenir jusqu'à ce soir. Mais… si le vent tombe ?

— Alors, la pluie aussi. Sonnez, allez, vous en avez trop envie. Nous serons débarrassées de la corvée ce soir, comme ça.

— Je n'ai jamais compris pourquoi il faut absolument rentrer le linge la nuit.

— Vraiment, elle ne vous a jamais affranchie ? Ça m'étonne. Mais c'est pour éviter les évasions, voyons !

— Comment ça ?

— Les draps tressés en corde ; le gars qui, pour ne pas être rechopé aussi sec, laisse le costume pénal en boule dans les toiles et enfile par-dessus son pyjama les fringues qu'il trouve à l'étendage. Et, si la lessive des patrons est de sortie justement cette nuit-là, adieu les chemises blanches du Chef ! Vous imaginez le drame : pour le type, cavale doublée de vol : ça va chercher loin. Quant au Chef, je me demande ce qui l'ennuierait le plus, la disparition de son pensionnaire ou celle de ses limaces. Allez, Jane, laissez-vous un peu vivre, il ne pleuvra pas avant la soupe. Écoutez votre pythie. À propos, voulez-vous me tirer les cartes ? »

L'étui à Gitanes, découpé et figuriné, demeure le seul moyen de connaître l'avenir. Mais aujourd'hui, les brèmes ne veulent pas parler : Jane, lorsque le temps lui travaille la tête, c'est comme moi lorsque le mauvais brouillard endolorit mes os. Jane veut sonner, elle s'agite, et mon avenir étalé ne l'inspire pas.

« Un, deux, trois, quatre, cinq, une grosse rentrée d'argent…, annonce-t-elle, machinalement.

— Laissons tomber, ça vous emmerde. Parlons plutôt de ce linge. Oui, consolons-nous, en acceptant de la trimbaler

ainsi, on empêche bien des choses, on aide la pénitentiaire. C'est pour la même raison qu'on nous fait déshabiller à l'atelier, le soir.

— Mais non, c'est pour nous éviter d'attraper la mort, là-haut.

— Contracter… ou choper la crève, les deux sont français. De toute façon, c'est faux. Les hommes aussi laissent leurs fringues à la porte, la Chef ne vous l'a pas dit, ça ?… Encore, on nous ferait laisser les godasses pour que les matonnes nous les fassent reluire la nuit, ça ferait Claridge, ça remonterait le moral des troupes. Mais cette fouillette chaque soir, quand on est bien bourrée de calories et qu'il faut montrer son cul ! Ça refroidit, je peux pas dormir, tant j'ai froid aux fesses… Vous vous en moquez, vous, vos rhumatismes vous donnent droit à l'Optalidon, même que vous vous endormez parfois en cours de papotage…

— Moi ? Mais je ne dors pas de la nuit ! »

Un dieu, cette Jane.

La pluie est restée dans le ciel et Jane n'a pas osé sonner. Je suis restée tout le tantôt à la fenêtre, annonçant les prévisions météorologiques avec régularité, jusqu'à ce que Jane, excédée, criât :

« Assez, Anick, par pitié ! Vous me bouchez le jour, vous me tuez… »

Lorsque la Chef vint nous chercher pour le charriage, je me précipitai : mon guet m'avait fait remarquer quelques nouveaux détails, et il fallait que j'aille examiner la façade du dortoir depuis la basse-cour. Cette basse-cour est une cour de promenade analogue à la nôtre, aménagée par les

patrons en poulailler-clapier. Elle est située sous les fenêtres du dortoir, si je loupe mon élan j'atterrirai dans le caca de poule : autant le réussir.

On y étend également le linge : c'est donc le moment de foncer, pleine de bonne volonté :

« Allons-y gaiement…

— … les ménagères », enchaînent en chœur Jane et la matonne, et nous nous dirigeons vers la réserve à poulets.

Je marmonne que « du poulet, on en bouffera encore quand eux boufferont de la merde », je me sens morose et frigorifiée. L'onglée m'envahit les doigts pendant que je fais des bonds pour atteindre les épingles :

« Ma pauvre femme, faut manger de la soupe », dit la matonne, qui rigole, roulée bien au chaud dans sa cape sur le seuil du poulailler.

« La Polonaise m'aidera », dis-je, tout en photographiant la façade de derrière le rempart humide des draps.

Chic ! Il y a une gouttière à trente centimètres de notre fenêtre.

Je bourre la Polak de bière et de féculents, et pendant l'épais sommeil de ma compagne je dérape des lieux sans même avoir besoin de mutiler les draps pour en faire une corde. Je n'aurai à monter qu'un gros pull et mes photos de famille, et je ferai récupérer le reste par ladite famille, j'ai un délai de trois ans. Je n'emporte pas les limaces du Chef, je ne lui casse pas le moindre carreau ; mais je veillerai à ce qu'en retour il me restitue mes quatre pourritures.

Je n'aurai plus que le grand mur à me farcir.

J'ai bien regardé le faîte, au cours de ma grimpette de l'autre jour : une fête, ce faîte ! Pas le moindre tesson ; plat, spacieux (il est épais, ce mur pourri !), et, nées de la pierre et de la rosée, semées là pour faire ma cavale poétique, de tendres petites éponges vertes, mousses et lichens.

Les lendemains d'étendage, la logique veut que la casserole fumante nous attende sur la table de l'atelier : la Chef n'oublie jamais d'apporter du café lorsqu'il y a encore tous les droguets à « accrocher » dehors. Ce n'était pas possible nier : les hommes ne les essorant pas, nous ne pouvons pas, le jour même, les soulever. Les vilains ont dû revenir finir l'ouvrage, le quartier a tremblé sous les vociférations du gaffe, et ce matin, les droguets finissent de goutter sur les tréteaux de la buanderie.

Mais la table est vide de toute casserole et la patronne semble furibarde. Ça tombe mal, il n'y a plus un atome de Nes dans le placard.

« Venez étendre », dit la Chef ; mais, comme je m'avance, elle me jette la porte sur les mains et je reste là, les paumes poussant le panneau.

Je l'entends chuchoter à Jane :

« On ira plus vite toutes les deux. »

Si elle croit me faire beaucoup de peine en me privant d'onglée !

Puisque le café est de sortie, je vais nous préparer du cacao. Vexée tout de même, je m'applique à touiller les cendres d'hier, à allumer le poêle sans le faire fumer ni cracher ; d'habitude, c'est Jane la vestale, et, faute de pratique, je m'encarbille la robe de chambre.

Oh ! et puis tiens, je vais leur balancer le seau de boulets dans la figure, pour leur apprendre à se gouiner et à siroter du kawa dans la buanderie, moi : pas de café pour Jane ? Mon œil !

Lorsqu'elles reviennent, le teint animé, soufflant dans leurs doigts, j'ai le dos tourné, le derrière vissé au tabouret ; je suis toute à ma galetouse, où je farfouille en rond, en soulevant la cuiller pour que le mélange s'aère et mousse bien.

Jane s'approche, étend les mains au-dessus du poêle :

« Ça y est, on a fini, tout est accroché.

— …

— Brr ! Je suis gelée. Ça sent bien bon votre gamelle, qu'est-ce que c'est ? »

Tant pis, je choisis Jane :

« Mais c'est notre breakfast, ma chère. J'ai fait du chocolat, pour changer un peu. Passez vite votre verre, ça va se sauver. »

C'est la Chef qui se sauve… je cligne de l'œil :

« Les plus gênés s'en vont. Dites-moi si c'est assez sucré. »

Je suis en train de récupérer Jane par la gueule, ma parole !

Gueule, Jane ? Voyons : à mon arrivée, l'entente de Jane et de la Chef était-elle basée sur autre chose qu'un intérêt réciproque ? Une matonne et une détenue, s'estimant ? Allons donc ! Il suffit de voir avec quel dégoût la Chef ba-

lance ma cantine sur la table, chaque matin ; ça l'ennuie que nous fassions garde-manger commun, c'est tout.

Elle est bien obligée de continuer à gâter Jane, qui lui fournit le même boulot et lui parle avec la même amicale déférence qu'avant mon arrivée ; Jane est bien obligée de faire tomber ces babioles dans la communauté, puisque nous en avons convenu ainsi et que j'ai le cœur et le pécule sur la main ; et la matonne est dépitée de voir que je profite de ses bienfaits sans avoir à l'en remercier ni à la servir en retour, puisque c'est Jane qui me les offre.

Quant à Jane, elle doit bien se rendre compte qu'elle nous fait tour à tour grincer des dents, soit lorsqu'elle fait la gentille avec moi en présence de la Chef soit lorsqu'elle rigole en aparté avec celle-ci lorsque je fais semblant d'être absente.

Mais, loin d'être prise en tampon, elle s'en tire avec aisance : pour des motifs différents, la Chef et moi-même devons rester en bons termes avec elle.

Et, pendant que nous rivalisons et qu'en bonnes rivales nous nous haïssons, Jane, elle, empoche des deux côtés.

Cet apparent robot recèle un cerveau intact ; ses rhumatismes n'ont pas affecté sa tête trépanée ; je suis de plus en plus convaincue que Jane est un dieu, ou plutôt une femme, celle qu'il me faut.

Avec tout ça, j'ai bu comme une grande sale, mon menton est plein de chocolat, et des auréoles dans mon verre marquent les étapes successives de mon déjeuner pensant. Je vais nettoyer l'un et l'autre au lavabo.

« Jane, si le hasard veut que je vous rencontre, dehors, accepterez-vous un verre ou changerez-vous de trottoir ?

— Je dirai : « Garçon, la même chose ! »

— Une biture, chouette ! Non, c'est vrai, vous ne vous biturez pas, vous : vous prenez un drink, un long ; du Ricard, c'est bien ça ? Alors, deux…

— En attendant, nous allons nous faire du jus de poireaux. C'est pour ça que mâme Chef m'a emmenée seule ce matin : nous sommes allées les cueillir dans son jardin. Pour moi, le Chef ne dit rien, mais… J'ai mis les poireaux dans la buanderie, j'irai les nettoyer tantôt. Ça va nous laver les reins.

— Bon, je grimperai un deuxième seau hygiénique ce soir. Garçon, un jus de poireaux ! Non, mais, vous imaginez la tête du louffiat ? »

Je voulais sonder les reins et les cœurs, et me voilà invitée à une pipi-party.

« Le jus de poireaux de l'amitié… Je vous écrirai, d'ailleurs, quand je serai sortie ; vous me laisserez une adresse, n'est-ce pas ? J'aime tant écrire ! c'est ce qui me prive le plus, ici. Ah ! vivement le Waterman et le vélin. »

Dans l'après-midi, sans raison apparente, Jane se met à me raconter des historiettes ; à la soupe, j'ai la tête pleine : ses trafics pendant la guerre, sous le comptoir et sous les nez redoutables ; et « ma pauvre Anick vous êtes trop jeune pour vous en souvenir, mais à l'époque un paquet de pipes maladroitement vendu pouvait coûter la peau », etc.

Si Jane veut ainsi me mettre en confiance, la ficelle est un peu trop grosse. Un feu rouge s'allume dans le vague,

mais je n'ai guère le choix et je continue néanmoins à foncer.

La bouteille à la mer : « Jade, dirai-je ce soir, passez-moi, s'il vous plaît, une lettre d'affaires à l'extérieur. Acceptez : je réglerai vos frais de justice et de divorce, je vous ferai livrer un camion de Ricard. Et, s'il ne vous plaît pas, sans rancune, bons baisers à jamais, je me dépatouillerai seule. Il serait tout de même plus confortable de penser qu'une bagnole m'attend au pied du mur, une bagnole amicale ; oh ! pas la vôtre, bien sûr (la bagnole de Jane a été saisie), je ne doute pas de votre maîtrise, au volant ni ailleurs, mais je ne veux en aucun cas vous mouiller dans cette salade. Lorsque les lardus se pointeront chez vous… »

C'est là l'ennuyeux : ils vont faire le rapprochement entre mon évasion et la sortie de Jane ; et le sur-ennuyeux, c'est que Jane va le faire aussi. Si elle refuse pour ce motif, je devrai accepter son Non avec bonne grâce, après tout ce que j'ai dégoisé sur la Maison Parapluie et mon chagrin de les voir débarquer chez moi, ou chez des gens à cause de moi. Il me restera :

« Mais le lèse-censure n'est pas un délit, que voulez-vous qu'ils vous fassent ? Ma lettre sera en code et cachetée, nul n'y trouvera de sens et ne pourra vous accuser de complicité. L'adresse, il y aurait cela… Bah ! Comme vous allez vous la graver dans le cigare et que vous ne la livreriez pas, j'en suis persuadée… »

Bouh ! tout cela me tire les cheveux. Si tout au moins je pouvais circonscrire ce feu rouge ! Les bateaux que je montais pour Maria avaient plus de réalité que ce projet-ci : la date se rapproche, les brouillons s'entassent, et pourtant rien ne bouge, rien ne chauffe vraiment en moi. Cette cavale est

fatiguée de naissance, son sabot hésite et glisse. Je deviens peut-être dingue, après tout ?

Quel est-il, ce nouveau démon qui tout ensemble m'enrage et m'engourdit, qui me bouffe sournoisement le cœur, qui se tient à l'écart de mes Érinnyes familières ? Je vis les dents serrées, je n'abandonne pas la défensive, et pourtant, sans cesse, j'ai envie de capituler et de me laisser rouler vers une confiance inerte…

Cette taule ne me vaut rien. J'aimais mieux l'autre où chaque jour était pris sur la mort. Celle-ci n'est pas trop désagréablement conçue, la proportion de bêtise et de saloperie y est normale ; le mobilier, animé ou non, en vaut bien un autre. Mais j'ai peur.

Peur de cette propreté, de ce silence qui dissimule des cris, de la pierre claire d'où transpire une sorte d'angoisse, une menace constante et diffuse ; la platitude des jours m'assaille, m'envahit, me bouche les pores ; sans danger, sans conséquence, le train-train par là-dessus roule et me berce…

Le démon est inconnu, immobile, il attend.

Ma vieille sagesse, se souvenant que parfois je lui ai crié S.O.S., chantonne pour me rassurer. Ta bouche, nounou, je ne veux pas être sage. Je veux remuer dans les troubles avant-aurores, même si ce gigotage me tord et me fausse.

« Laisse tourner, laisse tomber, laisse faire… »

Ainsi, le démon et la sagesse se relaient pour me veiller, jusqu'à ce que les pointes crissantes qui se baladent sur ma peau cessent leur carrousel, jusqu'à ce que je me réconcilie et que je m'endorme, le cœur cisaillé, la carcasse soumise.

… Jane a accepté, pour la bafouille.

Un jour ou deux avant sa sortie, je la rédigerai : autant la laisser jusqu'au dernier moment dans le cigare, elle y est bien tranquille, à l'abri des fouillettes, cent fois revisée et recopiée, nette.

Nous chuchotons, nous ressassons :

Jane va demander ces jours-ci l'autorisation de sortir son manteau du vestiaire, pour le raccourcir ; avant de recoudre la doublure, elle fixera la lettre dans l'épais de l'épaulette.

J'ai pensé qu'après tout, tant qu'à m'arracher, mes potes pouvaient faire un effort et monter sur le grand mur pour me hâler ; dans le projet que mon jugement et mon transfert précipités ne m'ont pas permis de mettre à exécution, il y avait quelque chose de ce genre.

Les potes me doivent un tour…

Oh ! maintenant que j'ai le Oui de Jane, j'envisage très bien leur Non ; je sais que tout s'oublie très vite : l'osier donné ou prêté, les services rendus, la langue gardée ; tout le monde a son petit cloaque, qui envoie parfois des bulles imprévues…

Mais que ma lettre prenne essor, d'abord.

Je demande, mais si on ne veut pas m'aider, je m'en fous, je trouverai bien une autre tangente.

CHAPITRE IV

La lettre est là, sur la table, à dix centimètres de mon nez.

Je l'ai tracée au Pantabille : texte en hiéroglyphes bleus, taché de vert et de rouge aux mots essentiels ; vert j'espère, verte la date que j'ai arrêtée après examen des lunes sur le calendrier ; verte aussi, la phrase par laquelle les gens me diront, en une lettre d'anodin cousin, s'ils sont d'accord ; et rouge celle du refus, si tant est qu'ils puissent se refuser autrement que par le silence.

J'ai demandé au Bon Dieu un épais brouillard, ou un zeph violent, mais de grâce, Dieu, ne faites pas pleuvoir, même si vous pensez brouiller ainsi le flair des énormes clébards. Je ne veux pas glisser, j'ai peur de ces jolies mousses gorgées d'eau et de vase.

Et les chiens, s'ils me reniflent ?

Pas de steak au poison : ils n'aiment pas ça.

Je passe simplement hors de leur portée : pas de steak de fesses non plus. Voilà : le gars monte sur le mur de la rue, l'énhaurme : il envoie un coup de torche dans les carreaux du dortoir, je réponds à l'allumette, et j'attends qu'il m'envoie le filin. Le truc classique : il me lance une balle légère qui entraîne un fil de nylon solide et sans poids, qui en entraîne un plus gros qui entraîne une cordelette qui… ouf, je m'essouffle à tirer toute cette ficelle qui va prenant du calibre…

Ensuite, j'ai chopé mon pote par le biceps :

« Si vous venez seul et que vous n'avez personne pour vous tirer l'échelle, vous pourrez toujours la hisser sur le mur et l'y laisser à plat pendant que vous dévidez : il y a peut-être des rondes autour de la taule, inutile qu'ils se cognent dans le matériel. Moi, avec la corde, j'ai dégringolé sur le premier mur : je suis là, séparée de vous par les deux mètres du chemin de ronde… »

Choisissez : costaud comme vous êtes, vous y arriverez de toute façon.

Que préférez-vous ? M'envoyer la passerelle (l'échelle ferait très bien l'affaire), ou rappeler la corde lestée de moi ? Je m'élance, même si je choque un peu fort la muraille ça ne fait rien je tiens bon, et d'une manière comme d'une autre je passe au-dessus des mâchoires du cador, clac, je les entends se refermer sur le vide, à quelques centimètres de mes orteils.

« Je vais ouvrir une école de cavale », pensé-je en baissant le nez sur mon papier.

Oui, il était bien, ce croquis quadricolore : de l'autre côté de la rue, les locataires du pavillon allument chaque matin vers six heures, leur lampe reflète à gauche sur le plafond du dortoir ; j'avais dessiné tout cela en même temps que ma façade, me transportant au bout de la rue pour la saisir en perspective, à droite et à gauche ; et, pour que mon schéma ressemblât à une carte postale plus qu'à un plan, j'avais figuré les arbres avec feuilles et fruits – en vrai, ce sont des squelettes arides –, ensoleillé les tristes tuiles de nos voisins, j'avais imaginé un jour d'été pour cavaler une nuit d'hiver.

On aurait compris et aimé.

Jane est partie ; malheureusement, car son épaulette était douillette. Mais ma bafouille n'y est plus ; elle est là, sur le bureau du Surveillant-Chef, et la Chef aussi est là ; et son époux, qui parle, parle… J'entends vaguement que ma punition sera légère, une peine de principe, quoi : un mois de cachot.

« S'pèce de petite sotte, poursuit-il, avec ça, vous pouviez faire avoir un blâme à ma femme ! Ou alors, supposez que j'aie prévenu le juge, hein ? Alors, qu'avez-vous à répondre ?

— …

— Bien sûr, votre camarade connaissait l'adresse, n'est-ce pas ?

(Jane, Jane, pourquoi m'avez-vous abandonnée ?)

— … et ce n'est pas la peine que je vous la demande, je pense ? C'est comme tout ce gribouillage : qu'est-ce que ça veut dire ? Allez, parlez, soyez franche, pour une fois ! Vous voyez bien que ce n'est plus la peine de raconter des histoires…

— Je n'en raconte pas, Monsieur-Chef : à part le soleil du toit tout était vrai.

— Quoi ?… Parlez plus fort, bon sang ! S'pèce de petite imbécile, va ! »

Le plan tourne, les quatre couleurs déteignent… c'est pas possible, il ne va pas l'envoyer au juge, ma lettre ! Il faut que je fasse un geste, que… j'essaie de bouger un pied, ça y est, je décolle, je vais bondir…

« Vous voudriez bien la chiper, votre lettre, hein ? La déchirer, hein, l'avaler ? C'est inutile. »

Évidemment, il a déjà pris ses précautions. Il va me dire qu'il l'a photocopiée et décryptée, peut-être ?

« Je suppose, Monsieur-Chef, que c'est inutile, en effet !

— Oui : tenez, regardez-la, votre ordure ! Regardez ce que j'en fais ! »

J'ai fermé les yeux : quand je les rouvre, mon plan a disparu ; à la place, il n'y a que le terne sous-main imbibé de mille buvardages, le sous-main habituel. Le Chef achève de pétrir mon ordure en boulette et la balance avec force dans la corbeille à papiers.

« Allez, filez, et tâchez de vous tenir correctement au cachot. Sinon, je vous y laisse deux mois au lieu d'un. »

Et il ajoute, à l'adresse de son épouse bien-aimée, qui se dirigeait en hâte vers la porte :

« Donne-lui une couverture le jour et fais attention qu'elle ne prenne pas froid : elle serait capable de le faire exprès. Allez, Damien, vous pouvez partir. À quoi ça vous avance, tout ça, hein ? »

… Seule avec la matonne dans l'atelier, j'attends qu'elle m'emmène essayer et adopter la robe pénale, qu'elle me donne l'énoncé des jours « sans pitance », qu'elle m'ordonne de trimbaler couvertures et paillasse dans la cellule voisine du cachot :

« Vous les aurez chaque soir à la fermeture, et vous les re-sortirez le matin, m'expliquera-t-elle. Vous avez droit à

vos objets de toilette une fois par jour ; et, si vous voulez écrire à votre avocat ou aux autorités… »

Je sais, je sais !

Mais que se passe-t-il ? Mâme Chef ne dit rien de tout cela : elle attire un tabouret et s'assoit près de moi. Je reste debout, le front penché ; elle est au-dessous de moi et je renifle sa brillantine. Elle lève ses gros yeux bleus et dit :

« Tisonnez donc un peu votre feu, il est presque éteint. Vous ne vous faites pas votre petite Ricoré ? »

Je bredouille que, si elle était assez gentille, j'en boirais bien un dernier avant l'hibernation ; et, m'enhardissant :

« Et, si vous permettiez aussi que je fume une pipe…

— Écoutez, Damien : je ne vous mets pas au cachot. Je le prends sur moi. Vous avez fait une bêtise très grave, c'est entendu : si je n'avais pas trouvé cette lettre, nous aurions eu de gros ennuis pour défaut de surveillance…

— Mais personne n'en aurait rien su !

— Mais si : Dufon aurait pu se vanter, ou bien vous. Le directeur régional…

— Peu importe, puisque vous avez la lettre ! Même si vous ne l'avez pas dénichée toute seule, vous l'avez.

— Mais je l'ai trouvée, voyons ! En fouillant le manteau de Dufon, je me suis piqué le doigt à l'épingle qui tenait le papier. Votre camarade a été trop correcte pendant sa détention pour que j'aille lui gâcher sa sortie : vous avez vu, ce matin, j'ai fait comme si de rien n'était… »

L’épingle ? Jane a recousu l’épaulette devant moi, ainsi que la doublure. Tout était bien défaufilé et désépinglé, j’en suis sûre. Ainsi, la Chef, qui ne sait pas mettre un point devant l’autre, aurait pris la peine, au cours de sa fouille nocturne, de se mettre en couture, pour que sa petite Jane ne sorte pas de taule la doublure et la conscience également démantibulées.

C’est-y pas beau ça ?

« Vous ferez votre punition ici, dans l’atelier. Je ne peux pas mettre une femme au cachot par un froid pareil, ça me fait mal au cœur, moi, que voulez-vous. »

Dégueule, on verra ce que c’est.

Une fleur de maton ? Une fleur sans poison ? Je n’y crois pas.

Je connaissais la chanson des pieds gelés, du pipi sur les doigts pour calmer les engelures, du bouillon-pain-bibine-et-c’est-tout trois fois par semaine ; je n’en avais pas peur, je ne demandais rien de moins. Pourquoi, sitôt Jane partie, la Chef s’en consolerait-elle en commençant à m’aimer ? Non : l’époux est sûrement d’accord, malgré la petite gueulante d’intimidation de tout à l’heure ; elle ne va pas passer tout le mois à guetter la sonnette du Quartier pour me faire grimper dare-dare au gnouf avant chaque visite du Chef ou des Huiles, pour m’en extraire dès l’alerte passée. D’ailleurs, le Chef a les clefs du quartier des femmes.

Ils me prennent vraiment pour un céoène.

… Ils ont craint, en envoyant la lettre au Palais, que le juge ne réussisse à la déchiffrer ou à me faire avouer le contenu ; ils font méticuleusement leur service – la preuve –

mais sont hantés par le trac de le mal faire, et puis, sait-on jamais jusqu'où va le mauvais esprit des détenus ? Que je raconte qu'ici c'est la prison joyeuse, où la crêpe saute chaque semaine arrosée par des flots de vrai café, passe encore : ces abus sont tolérés dans bien des maisons d'arrêt ; mais si j'inventais ? Si je grossissais la crêpe aux dimensions de la faute de service ? Plutôt que d'encourir le BLÂME, les matons préfèrent encourir nos futures Némésis.

« Si c'est pas aujourd'hui ce sera dans dix ans, mais tu me le paieras », hurlons-nous quand ça va mal pour notre matricule. Mais le gaffe sourit en rebouclant notre porte : pour le moment, c'est lui qui tient les caroubes, et, d'ici dix ans… Le matuche est humble : il sait bien que dehors on aura mieux à faire que de penser à lui.

Aussi, mon Chef ne craint-il pas plus ma vendetta que celle de mes correspondants ratés. S'il me fait une fleur, c'est comme ça, gratuitement, parce qu'il gèle au cachot. Et, comme il l'a dit tout à l'heure, je pourrais décider d'y caner et il ne veut pas de mon cadavre.

Ils ont voulu également épargner cette brave Dufon :

« Non, je n'avais pas de complice ; j'ai agi toute seule », ma parole la Chef me prend pour mon juge d'instruction. Si elle ricane : « Ha ! ha ! Voyez, votre chère Jane ! Elle s'est empressée de vous trahir ! », sûr qu'un beau jour ma maffia emmènera Jane en belle et la fera sauter par une équipe de gros nègres pour lui apprendre à mourir ; et si, dans son incommensurable et aveuglant orgueil professionnel, la Chef a réussi à se persuader qu'elle m'a fait marron grâce à sa seule perspicacité, elle n'ignorait cependant pas qu'en envoyant le bifton au juge, elle faisait ouvrir par celui-ci un dossier d'information ; que, si le texte était conséquent, ma com-

plice Jane risquait de se retrouver ici ; mâme Chef ne veut pas d'effusion de sang, ni que j'essaie à nouveau, à la nouvelle libération de Jane, etc.

Bref, il était beaucoup plus simple de faire les gentils.

Faire les gentils, faire preuve d'humanité : mais on est humain ou on ne l'est pas, et l'humanité n'a aucun rapport avec un boulot qu'ils n'ont souvent pas choisi – on est maton de père en fils, et les épouses suivent leur maton de mari dans la profession. Il m'est difficile de disséquer : têtes de surveillants, têtes de filles d'hôpital, têtes à vilains milieux, comment y départager l'humain, la vacherie et la petite fleur ? Moi, je suis prisonnière : la peine est dégoûtante, l'apparence exécrable ; et je ne puis en excuser ni en accuser personne…

En taule, quel que soit leur côté de barrière, quelles que soient leurs raisons de s'y trouver, les gens ont toujours l'air de s'en excuser : les matuches, en nous faisant de petites faveurs ; nous, en acceptant de les en remercier.

(Je te flingue, par égard pour ton uniforme, adieu maton, je t'aimais bien.)

Je relève la tête, les joues brûlantes d'avoir tisonné le poêle ; mâme Chef peut interpréter cette rougeur comme de la honte ou de la gratitude excitée, allons-y :

« Merci, madame, et merci à votre mari. Je n'essaierai plus d'outrepasser mes droits, vous avez ma parole. »

Parole de voyou contre foi de maton.

Oh ! bien sûr, la cavale est blessée à mort ; mais elle revivra, demain, ou l'an prochain, elle revivra de toute manière, parce qu'on ne m'arrache pas une idée de la caboche

comme on me chope une bafouille. Mais ceci va retarder un peu les choses.

« Voyez, dit la Chef, on n'est pas des sauvages… Mais… dites-moi, Damien, qu'est-ce que vous racontiez, dans votre lettre ? Et pourquoi avez-vous dessiné la prison ?

— Eh bien, pour donner à mon ami une idée de l'endroit où j'habite. Ça lui aurait fait plaisir…

— Allons, allons, vous n'allez pas me faire croire ça !

— … et puis, c'était surtout pour essayer de me faire assister : il est riche, il tient à moi, seulement, il ne sait pas… bah ! Au fond, c'est très bien ainsi. Vous avez raison, ça aurait pu faire des histoires.

— Mais… votre ami, de l'autre côté, il sait ?

— Il sait, il ne sait pas, je n'en sais rien. De toute façon, ça n'a aucune importance : c'est une si vieille histoire ! »

Évidemment, même pour une gardienne de prison, c'est un peu gros à avaler ; mais, comme je lui resservirai toujours le même casse-croûte, il faudra bien qu'elle s'en contente.

Tout l'après-midi, je pense à cette étrange salade ; et je continue à y penser au dortoir, les draps en cache-nez, les yeux ouverts sur le noir. On est bien, quand même, dans des draps : au mitard, la berlue râpe et colle des bobos, la joue pâlit et se desquame, on oublie son visage… La fleur est gentillette. Tout maton doit être tenté, à moment donné, de nous offrir des fleurettes, mais il ne doit être, ni trop dur, ni trop chouette ; il doit être un règlement ambulant à qui l'on n'a pas dit : « Haïssez (ou aimez) le crime », mais ; « Gardez-le » et « Gardez-vous-en ». Pourtant, toute circonspection finit par s'émousser à la longue ; côtoyer, c'est un peu ad-

mettre ; moi-même, quand je croise au hasard des galeries menant à l'avocat ces files de doux fantoches qui vont se mouvant sous le droguet… hum ! Le maton qui les aiguillonne, le maton tantôt hargne tantôt dérobade, doit penser, tout au fond de lui, que ces gars-là sont plus à pl… non, s'il fallait les plaindre ! Plus à blâmer qu'à redouter.

« J'te fous une grosse tête ! Je te coupe une oreille et je la bouffe pour qu'on puisse pas te la recoller, frime-au-trou ! »

Aïe ! Par malice ou par mégarde, on lui a filé un dingue dans le lot.

Rapport du soir :

« Ça va, chez les hommes ?

— Bah ! Chef, dans l'ensemble, c'est calme. »

Le fin du fin, c'est le détenu « correct ».

Le maton remplit des fonctions hautement périlleuses : doubles portes, judas, passe-partout et, s'il le faut, camisole de force, voilà des armes franches ; tandis que le détenu est sournois. Fonctions de salubrité publique, fonctionnariat qui, s'il ne crée au surveillant un gros budget, lui crée au moins une importance, ce qui est agréable aussi. Une espèce d'aura en tous lieux l'accompagne :

« C'est Un tel, vous savez bien, le Maton. »

Le cerbère sans entrailles est un mythe, une image d'Épinal : cette rigoureuseté, ce côté vociférant, ce port insolent du bedon… Tout cela n'est qu'apparence : le maton est un brave type, allez.

Seulement, on lui a appris que l'équation fondamentale de sa profession est : faire des gentillesses égale avoir des histoires.

Ah ! Ces histoires !

Il s'apprêtait à prendre un peu de répit, mi-garde mi-sieste, dans la tiédeur de sa guérite ; voilà « l'histoire » qui vient le faire s'agiter et mettre en émoi ; il va perdre l'estime de ses chefs et le pain de ses enfants s'il n'y met pas immédiatement bon ordre.

Ses enfants… oh ! barbouillés de tartines et qui l'embrassaient ce matin, « Papa » ; l'enfant captif amené par le dernier fourgon… non, le rapprochement est absurde, mes gosses eux c'est des gosses, pas des blousons.

Papa s'occupe de vilains messieurs.

Le maton a des galons et il donne des ordres :

« Untel, vite, mettez un peu d'ordre partout et passez le chiffon et le balai : il y a une visite. »

Il veut monter en grade et pour ce obéit : une petite sardine logée entre deux ronds de cervelle, audacieux sandwich ! Il regarde passer les Huiles, il leur ouvre le passage avec déférence ; du coin de l'œil, il inspecte les cuivres et cherche les toiles d'araignée, cependant que la visite tourne dans la prison, indifférente et pressée d'en finir.

En somme, le maton est seul, lui aussi.

C'est pourquoi il nous fréquente. Même lorsque nous reposons, les doigts rêveurs, lui doit nous regarder. Oui, la nuit, c'est ça le plus dur. Nous retournons à nos balluchons,

notre tas momifié grogne et respire ; et, solitaire, le maton attend que nous lui revenions.

Dans le poste de garde, le collègue s'assoupit définitivement, tous potins consommés ; le maton tripote les bordereaux, tire les traits du registre, bien droit, jusqu'au premier du mois suivant ; puis il se prend le front dans les mains…

« Mon Dieu, vous pouvez maintenant envoyer la grosse Polonaise, vous pouvez avoir ou n'avoir pas pitié, choisissez… »

« Mon Dieu, donnez-moi de bons détenus. »

Pas une de ces fripouilles hagardes, dont il faut, sous la douche, tuer le nerf et éclaircir le teint ; oh non ! Un bon : pas sournois, pas rouspéteur, un sur lequel on pourrait compter…

… dont on palperait le joli linge de la valise « Linge propre » apportée chaque semaine par une amoureuse ; un qui cantinerait beaucoup et n'écrirait pas trop ; qui serait à notre endroit déférent, serviable et compatissant. Qui nous introduirait dans des mondes somptueux et horribles, ou simplement nous parlerait.

Mais plus que dans le joli linge, le maton met les mains « dans tout » ; il bâille, en écoutant les cloches.

Le glas bienheureux de la retraite se diluant dans l'arôme des vins d'honneur, l'apothéose.

Mon Dieu, ne le blâmez pas.

CHAPITRE V

« C'est quand même moins pratique, la lessive, comme ça, avec les hommes, remarque mâme Chef en s'affalant sur un tabouret. Avec tout ça, j'ai pas encore pu aller faire mes lits. Bon, je me sauve, Damien, faut que je mette mon repas en route.

— Ben moi, madame, je vais fricasser aussi : trois oignons, ce sera meilleur que la purée à l'eau. Bon appétit ! »

Me revoilà seule dans mon atelier-royaume. Je renverse un tabouret pour m'asseoir à hauteur du poêle, bas et large. La poêle à frire est trouée, je l'ai colmatée avec une punaise, mais la graisse suinte quand même. Attention aux éclaboussures : je n'ai plus de chemisier propre, et laver aujourd'hui… trêve de lessive, on n'entend parler que de ça depuis ce matin. Les détenus lavougnent, comme prévu : je ne peux quand même pas assurer le ménage, le raccommodage, l'entretien de ma carcasse et de mon affaire, et la lessive par-dessus le marché. D'abord, je suis au cachot.

Dufon n'a pas l'air de réintégrer, la grosse Polonaise tarde et la Chef est bien ennuyée :

« Ah ! Damien, vivement qu'il en arrive, des « bonnes », pas des fénéantes… »

Pauvre ! Les jours de lavougne, elle doit rester ici, à surveiller si les hommes frottent, si sa détenue n'écrit pas, pour eux cette fois, de biftons doux ou désœuvrés… Les laveurs, moi, je m'en tape ; mais, s'il arrive d'autres femmes, qui ne soient pas « bonnes »… le règlement n'a pas prévu de ma-

ternité entre les deux quartiers et mâme Chef me prépare aux futures rigueurs :

« Avec plusieurs, on est obligée d'être moins coulante. »

La barre du tabouret me scie agréablement la mi-cuisse, mes tibias cuisent. Je touille mes rondelles d'oignon, en réfléchissant au cas « mâme Chef », non que celle-ci soit différente de toutes les chefs qui m'ont gardée, mais parce que ce type d'humanité vaut quand même qu'on en parle un peu.

Elle désire des détenues parce que c'est tout avantage pour elle : passée la corvée de la fouille d'arrivée elle n'a pas plus de boulot avec dix qu'avec une, et dix peuvent lui rapporter davantage… Mâme Chef est compatissante : elle ne peut souffrir de nous voir inactives et cafardeuses, elle nous distrait en nous « occupant ».

Une tricoteuse représente des pulls pour toute la famille ; une brodeuse équivaut à quelques napperons de plus.

Oh ! mâme Chef, quel beau linge vous avez.

C'est d'autant plus admirable que des femmes lui ont joué le tour d'être libérées avant d'avoir fini l'ouvrage, et que la Chef, inlassablement, a occupé les suivantes. L'écart entre le salaire de la détenue et le prix en magasin reste assez appréciable pour compenser, l'un dans l'autre, ces petits accidents.

Et, en un sens, je suis embrigadée moi aussi : je ne fais ni pulls ni napperons, je planque soigneusement mes dons, je travaille… en fonction de mon salaire, je suis la bonne fille appliquée mais un peu lente, « cette Damien, faut pas la bousculer ». Non, mais il faut que je lui parle, que je lui sourie… Comment discuter, et de quoi ? Son attention, bran-

chée sur d'autres circuits que la mienne, s'attache aux gestes, au comportement des gens, il lui faut des signaux : elle est observatrice, mais elle ne regarde pas, elle guette. Son œil semble toujours farfouiller derrière les choses, son oreille entendre sous les mots. Ça m'assomme de lui parler, mais, si j'ai l'air de lui faire la gueule, j'aurai la porte coléreuse et les aboiements : autant sourire et gamberger tranquillement tout en ayant l'air de boire ses paroles. Je n'ai pas besoin de boniments ni de calendrier pour m'aider à tirer mon temps ; mais j'ai admis, depuis la capture de la bafouille, qu'il y avait quelques semaines à perdre pour récupérer, bribe à bribe, la confiance du personnel ; j'ai abandonné ces semaines en guise de paiement, puisqu'il paraît que je suis redevable de quelque chose. Au fond, la Chef s'ennuie beaucoup plus que moi, et il est charitable de la laisser se distraire sur ma soie.

On papote au lever, à la soupe de onze heures, après la proposition de promenade de quatorze heures, à la soupe de six, au coucher… Le plus pénible, c'est à onze heures : lorsqu'elle attire un tabouret de dessous la table pour s'asseoir, je sens mon repas foutu. Je n'ai jamais pu avaler sous l'œil d'un convive qui ne mange pas, à plus forte raison s'il me mange des yeux. Les gros yeux bleus de mâme Chef vrillent mon front penché sur l'assiette. « Mangez, mangez », me disait-elle, au début. Je faisais alors des efforts si visibles pour mastiquer et manier ma cuiller qu'elle a fini par comprendre : maintenant, elle s'en va vérifier ses serrures ou recompter son linge dans l'infirmerie, et me laisse dix bonnes minutes pour bouffer en paix. Les jours de menu faste, elle pousse la délicatesse jusqu'à se sauver hors du Quartier, « mon mari m'a demandé de passer au Bureau, j'y vais, le temps que vous mangez ».

Ouf ! J'enfile ma robe de chambre, je vais pouvoir bouffer salement. Dehors, la prudence, sinon le bon usage, oblige à une certaine décence : vous ne pouvez pas manger comme un porc dans n'importe quel restaurant : le taulier est peut-être un indic, et vous vous êtes tricard du coin et vous ne voulez pas être frimé, etc. Ici, pourquoi se gêner ? Les plus gênés s'en vont… Je déchire à belles dents le bœuf mode locale, ou bien je me fabrique avec le croûton du pain d'énormes sandwiches fourrés au bouilli ou au poiscaille, avec de la moutarde et beaucoup de gras qui dégouline sur les poignets.

« J'aimerais vous tenir compagnie pendant que vous mangez, dit parfois la Chef pour changer un peu, mais c'est ce pain grillé que vous croquez, ça m'agace les dents… »

Elle invente un tas de trucs pour se faire congédier en ayant l'air de prendre congé.

Elle m'embête aussi de petits cadeaux :

« Tenez, dit-elle en déballant un morceau de gâteau, mangez-le vite, c'est encore chaud, je viens de le démouler… »

Ou bien, en m'apportant une casserole de café :

« C'est du bon, celui-là, de l'Arrageois. »

Ou encore, elle extirpe de sa poche un bonbon « que le Chef lui a donné, qu'elle a pris pour me le donner, parce que elle, la bouche sucrée… » Ils en sont encore aux bonbons : ils m'attendrissent, ces deux-là. Je sais tout : le mariage, les accouchements, les chagrins du retour d'âge, leur vie, celle des anciennes détenues, le cours des Halles, les exploits des chérubins à l'école… Et moi, ravie, j'écoute, je lui dis qu'elle

peut être fière, qu'elle est belle quand elle rentre « du » coiffeur, qu'elle est d'un chic fou quand un col nouveau dépasse de sa blouse bleue…

Bien sûr, elle me fouille toujours avant de monter au dortoir, elle ne manque jamais de vérifier si le couteau de cantine et la cuiller sont bien posés visiblement sur la table, et je dois souvent remettre de l'ordre dans mon placard bouleversé par une fouille nocturne, parlez d'une joie au réveil. Mais le règlement fait partie de mâme Chef, elle l'endosse avec sa blouse pour ne le quitter que le soir ; et, plus que ses gros yeux, c'est sa blouse qui me tracasse. À part l'amant, on ne me connaît aucune passion, mais… qu'un vent de folie me souffle par la caboche, que je décide de (et parvienne à) m'évader avec une cuiller, ou me suicider avec un canif… Mâme Chef fouille, fouille comme on lui a appris, mettant toutefois dans cette opération son humour personnel :

« Ah ! Voyons : ma ritournelle », annonce-t-elle chaque soir, en allongeant les doigts vers mes vêtements. Elle ébauche une glissade le long de mes flancs, jusqu'à rencontrer les poches de ma robe de chambre où elle plonge et nageouille gentiment quelques secondes ; et moi, bon automate les mains levées enserrant mon mouchoir et ma pomme à grignoter sous les draps, je souris finement :

« Cherchez bien, madame : il y a aussi la scie à métaux et les recharges pour la lampe-torche. »

Elle ne peut s'empêcher, quand même, de froncer le sourcil, mais je suis sûre de mon code et je peux lui réciter toute la lettre ratée sans qu'elle y voie autre chose qu'une tentative d'esprit.

Je l’ai si bien rembinée qu’elle m’a permis de monter de quoi fumer la nuit, à condition de balayer au matin toute trace de mes tabagies « au cas où il y aurait des visites ».

Que personne ne vienne, mon Dieu ! Que les visites et les flics s’inscrivent au chômage et que je reste seule dans mon petit royaume de silence. Le silence est une habitude plus facile à prendre que la taule qui le fait naître : j’aime, la nuit, lorsque l’oreille ne se prête plus aux sonnettes ni aux clés et que le froid rapproche les oiseaux de la gouttière. Le poste… maintenant que Dufon n’est plus là pour réclamer aimablement, on oublie souvent de le brancher de mon côté, et seul l’écho du haut-parleur du quartier hommes traverse le mur, fond un tout petit peu sonore.

« Mais, Damien, il faut me le réclamer ! » s’écrie mâme Chef.

Moi, réclamer ?… Mais… je croyais que j’étais au cachot. Et même, ne comptez pas sur moi. Je ne réclamerai jamais. Je ne balancerai jamais. S’il arrive des bonnes femmes, je ne serai pas votre deuxième bureau. Tout ce que je pourrai vous dénoncer, à la rigueur, ce sera la présence d’un rat dans la buanderie, parce que de toute façon vous les mettrez quand même, vos tapettes pourries et votre blé empoisonné, ce blé que je balaie derrière vous, parce que les rats, moi, je les aime bien.

L’autre jour, c’est un tout petit ratelet qui a été pris, et il avait l’air si pitoyable avec son cou écrabouillé et sa fourrure sanglante que j’en ai eu le bourdon toute la matinée.

J’avais eu la triste corvée de dégager le petit cadavre et de l’incinérer dans le poêle. Pensivement, je tisonnais les os menus, pleine de remords… Tiens, ça me fait penser qu’un

gros malabar de rat m'a filé entre les savates au sortir de la douche, ce matin, et qu'il va falloir me remettre balancette.

En somme, je deviens tout à fait cave. Un engourdissement tiède m'accommode le mental, je mijote et me sens mollir, comme un petit plat fade qui jusqu'ici se serait refusé à cuire ; cette mâme Chef ne me vaut rien… Elle m'a tendu les mêmes appâts qu'aux autres, du kawa, des bonbons et des sourires ; et peut-être que, pour ces choses que j'apprécie plus ou moins, j'ai fait comme les autres, j'ai vendu mon âme, j'ai écouté, je me suis épanchée… Je me demande si la Chef apprécie. Elle aime parler avec moi, parce qu'elle aime parler, simplement, parce que le potin et la papotis sont les seuls dérivatifs à un métier qui l'ennuie ; elle me fréquente, non par amour, mais par une sorte d'esprit de possession : je suis confiée à sa garde, je lui appartiens corps et biens. Comme elle ne veut pas encourir de vanne, elle ne me force pas, elle me rechoppe en douceur : et moi, bonne patate, au lieu de l'envoyer sur les roses, je l'accepte…

Elle me le chante assez qu'« elle c'est comme moi, au fond », qu'« elle est toujours en prison, elle ne peut même pas sortir le soir », qu'elle a connu autre chose, avant d'épouser un gardien… Un gardien qu'elle adore et qui lui a donné les plus beaux enfants, qui… alors qu'est-ce qu'elle veut ?

Papotis et potins.

Je veux bien la distraire, mais il faut quand même que je m'amuse aussi. Pour ce, je me fais abstraite, je lui parle du hasard et de la diversité des choses, je cite des auteurs avec des « Vous savez certainement, mââême… » ; lorsqu'elle arrive au beau milieu d'une émission de musique classique – le maton a oublié de changer de station, les hommes gueulent

« la messe ! » et moi je ne dis rien –, je fais la sourde, je n'entends pas sa clef, je ne la vois pas entrer. Elle répète « Bonsoir, Damien », je lève alors des yeux lourds de brume inspirée :

« Oh ! pardon, madame ! Bonsoir madame… J'étais en train d'écouter : c'est beau, n'est-ce pas ? »

Pour la forme, mâme Chef laisse errer un œil chargé de douleur – la grande musique, c'est toujours triste –, faites pas cette gueule d'enterrement mââme, je vais le baisser, allez, ce bouton d'intensité. Comme ça je pourrai continuer à écouter tout en subissant votre bavardage. Llllà. Consolée, elle attire un tabouret : c'est elle que je préfère.

« Vous avez raison, la musique un peu ça va, mais après ça vous abrutit.

— … »

Réflexe ordonnateur : elle renonce à fourrer le nez à cet étage. D'ailleurs, j'en suis redescendue, preuve que lorsque je plane, c'est parce que je n'ai rien de mieux à faire. C'est pas possible que je m'y plaise autant que je le dis, c'est un genre que je me donne.

L'étage supérieur, c'est le dortoir où elle va me boucler. L'ignorance, c'est comme paire de pantoufles moites.

« Mais Damien, dit la dame en regardant mes mules – de vieilles savates bleu ciel à fouler les tapis, comment voulez-vous ne pas avoir froid ? Vous n'avez rien dans les pieds ! »

Oui, mâme Chef est compétente dans son élément, qui est l'élémentaire. Et moi, lasse de ses yeux ronds, désireuse d'avoir la paix, j'essaie de ne pas trop la déconcerter, je bêti-

fie, réservant pour les temps futurs la spontanéité et la controverse ; le soir, là-haut, je me reconstitue…

Dans la nuit du dortoir, lorsque la Main Réglementaire a muselé ma serrante pour douze heures, je m'éveille, je me retourne, je serre le drap autour de mon cou ; et, le nez contre la peinture grise et rafraîchissante du mur, je laisse gargouiller en moi d'énormes rigolades. Un joyeux assaut de petites folies grimpe à mon chevet et s'éparpille en gammes explosives.

Chut : attendre un peu, modérer l'élan de mes doigts lorsque passe une silhouette de chance. Écraser.

Je n'oublie rien, ni les cavales échappées et abattues, ni la grosse période de merde, rien ; mais je ne veux plus être blessée par des choses traîtresses et gluantes. Il sera encore temps, hélas ! de reprendre la bagarre après le jugement : le verdict sera un nouveau coup de barre, je rebondirai… Pour l'instant, j'hiberne, encoconnée dans la bienveillance et la loyauté.

On m'a enfoncé en pleine viande des bouts de ferraille cruels ; mais il y a si longtemps, que les cellules, autour, ont viré à l'indolore en se racornissant : je tolère bien ces greffons, tout en sachant qu'ils n'ont aucune chance de prendre.

Les tenailles de l'absurde laissent sur moi des marques brunes et persistantes ; les grosses pattes qui me fouillent et me tripotent me font trembler de dégoût :

« Ma ritournelle ! »… Sous mon sourire soumis, je serre les dents sur des bouillons de gros mots.

Mais je me tais.

Avant, je hurlais, je cassais tout ; tout, sauf la prison qui me regardait faire, inerte, sûre d'elle. Je ne hurle plus : à mon tour, je regarde la prison, je scrute la vieille machine ; j'apprends à détacher de moi l'état hurlant, à le décortiquer sans m'arracher la peau. Et, lorsque j'en ai marre de penser à la taule, je pose la main à plat sur l'analyse en cours, je me lève et je vais à la fenêtre regarder les piafs de la promenade.

Je rêve, les séjours dans l'absence se multiplient ; j'y prends goût, ça m'est presque égal d'être ici… J'édifie à ma peine d'ingénieuses déviations, de rigoureux barrages.

Et, plus encore que le manque d'intérêt de ma vie actuelle, la fréquentation constante de la seule mâme Chef entretient mon goût d'être ailleurs. Je ne commence rien, je n'agrippe rien : je veux rester en moi et garder ce Moi éloigné d'ici, où rien ni personne ne l'intercepterait comme je le souhaite.

Dans une cellule murée, où on me ferait passer la tortore par un trou en pente – et non un hygiaphone comme le guichet d'ici –, une cellule où je n'aurais ni à bavarder ni à feindre, il me semble que je me localiserais plus facilement ; mais ici, j'ai cette matonne…

CHAPITRE VI

Un vitrage de pluie se tisse derrière les barreaux.

Je bâille, malgré trois Nescafés ; pourquoi s'être levée, s'être sapée et fait une beauté, puisqu'il va falloir tout redéfaire à six heures et monter se coucher, sans avoir vu personne, dans des draps ruisselants où il ferait bon, pourtant, passer sa peine…

J'ai beau coller mon tabouret au poêle, en rapprocher les gambilles à la limite de la souffrance, la peau devient écarlate et marbrée, mais l'intérieur reste gelé, les artères charrient de la neige et le crâne se prend comme une glace fade. Sous le règne de Dufon, nous montions faire nos lits avant la soupe, et mâme Chef a permis que je continue.

« Quand il y aura des nouvelles, évidemment… »

À partir d'aujourd'hui, ce sera comme d'habitude. Donc, je me bourre de kawa jusqu'à la sonnette du coucher, et, dès que la Chef vient me chercher, je plonge dans le couloir, je grimpe les marches à toute vapeur et je m'enfourne dans les toiles sans avoir semé trop de calories.

Voilà la dame : j'aperçois sa tête emmitouflée qui passe devant la fenêtre. Elle cavale, doit pas faire chaud sur les routes, je suis déjà à la porte du couloir, battant la semelle, les bras croisés dans les manches du gros pull enfilé par-dessus la chemise de nuit.

« Ah ! madame ! Vous, enfin. Vite, au balluchon !

— Non, Damien, c'est pas encore sonné, mais vous allez à l'Instruction. Rhabillez-vous vite, les agents attendent. »

Je m'affole : je viens de laver, comme chaque soir, mon slip et mes bas ; j'ai effacé à la margarine le crayon au coin des yeux, je… vite, mon peigne, Bon Dieu, j'ai déjà fait mes nattes, c'est vrai. Je me moque d'aller au Palais sans culotte ; mais sans noir aux yeux !

Enfin, rien à faire, mâme Chef me pousse dans l'infirmerie-vestiaire, en chemise, la jupe à la main ; elle gymnastique pour atteindre le haut de l'armoire où sont les valises : faute de cintres, ma fourrure y est tassée depuis mon arrivée. Pour activer, elle me la présente par les épaulettes, emmanchures offertes ; mais j'ai envie de laisser chauffer un peu le moteur :

« Vous ne me fouillez pas, madame ? »

La Chef hésite une seconde, puis :

« Vous ne le saviez pas, alors… et puis, vous venez de vous habiller devant moi. Tenez, soulevez votre chandail, et ça ira. »

Je lève les bras pour qu'elle puisse me gratouiller de ses grosses mains rougeaudes, la chemise de nuit apparaît, chiffonnée par paquets dans la ceinture de la jupe. En sortant, je m'assure qu'elle ne dépasse pas, puis, innocemment :

« Je ne vous l'avais pas dit ? Je croyais. Non, c'est vrai, vous m'avez donné la lettre de l'avocat et vous êtes partie tout de suite, et après je n'y ai plus pensé.

— Mais, je ne vous ai pas donné de lettre aujourd'hui.

— Non, mais, hier matin, si. Mais comme d'habitude, pour l'Instruction, on prévient le matin, j'ai pensé que l'avocat s'était trompé. »

En réalité, le bavard m'avait annoncé que je serais appelée « prochainement », ce qui, en langage bavard, signifie je ne sais quand.

L'avocat vous paie de vos honoraires, en jalonnant l'attente de petits biftons réconfortants. Mais devant la Chef, je ne voudrais jamais reconnaître que j'ai douillé pour ne rien savoir et qu'avec l'avocat je parle de tout, excepté de mon affaire : elle serait bien trop déçue.

Et mes godasses ? Pas le temps de repasser par l'atelier : je vais me présenter à mon juge en veste de fourrure, les pieds nus dans des tralettes, les chevilles éclaboussées par les flaques de la cour et les nattes terminées par des élastiques. Si seulement j'avais pu remettre un peu de crayon ! Mais je suis terne, plus exactement je suis luisante de margarine, et j'ai l'air d'une gamine qui aurait piqué la veste de sa mère.

Pour comble de malheur, Zizi est du voyage : je l'aperçois devant le panier. Je me planque derrière les flics pour qu'il ne voie pas ma disgrâce. On a dû le prévenir, lui : il est rasé, ratissé, avec cet air neuf que j'aime. Je m'assois le plus loin possible de lui dans le panier, tant pis, j'aime mieux avoir l'air fâché.

Mais bientôt, c'est plus fort que moi, je lève ma figure margarineuse et, la lèvre tendre, je hèle : « Zi-zi ! »

« Hello, ma poule », répond-il, en levant une main machinale ; et il regarde ailleurs.

Mais que se passe-t-il ? Zizi qui toujours, dès qu'il me voit, se met à sourire et à manœuvrer pour se rapprocher de moi. Zi ne sourit pas, ne bouge pas ; il a l'air ennuyé, l'air du monsieur relancé qui ne veut plus, son regard ne quitte pas la rue. Dans ses yeux, je vois défiler les lumières de la cité, mais le Palais arrive sans qu'il ait fait vers moi la moindre tentative. Les anges m'entreposent dans la salle d'attente, et mon homme entre directement à côté, dans le cabinet du juge. Je reste là, creuse, écroulée sur ma chaise, à gamberger, en fumant des cigarettes qui me donnent mal au crâne.

Qu'a donc Zizi ? Je rumine un foin amer et sec, je bouffe des épines, je ne comprends pas.

« Alors, la belle, on se prépare à mentir ?

— Oh ! vous, l'ange, ça va. L'accusé a le devoir de mentir pour sauver sa peau, c'est bien connu. Mais comme je ne sais pas de quoi il retourne…

— Longtemps, que vous êtes arrêtée ?

— Des siècles ! La cabane, j'en ai ma claque…

— Boh ! Vous n'êtes pas si mal, à la maison d'arrêt, non ? Paraît que les patrons sont bien, et tous les détenus qu'on accompagne ici disent que c'est la bonne boîte.

— Ouais, la gamelle est mangeable, on est couché, blanchi…

— Et puis, vous vous tenez compagnie, tous les deux : au moins, vous êtes tranquille, il ne risque pas de vous faire cocu. »

J'abandonne. La tête tournée vers le carreau mouillé, je regarde la rue morne, et j'ai envie de chialer par-dessus le

balcon, de grossir de mes larmes le caniveau qui tord des eaux grises, je voudrais m'en aller, me liquéfier.

Les nuages ont été si rares, les orages si brefs, dans la durée de notre amour ! Pourquoi, aujourd'hui où je ne puis ni questionner ni répondre, ne pas m'épargner cette brume, cher ? Ne veux-tu pas parler ? Ne parle pas au juge, parle-moi. Juste quelques mots, même si ces mots me désespèrent ; d'ailleurs, les mots, même les plus précautionneux, devraient pouvoir être divisés, affinés, projetés en infimes parcelles…

La porte du juge se rouvre : « C'est à nous », dit mon ange en se levant. Et l'Instruction reprend, lente, tortueuse.

Je sais pas trop ce que je réponds, mais ça ne fait rien, je crois que c'est bien quand même : depuis trop longtemps je feinte, j'élude ou j'invente ; les questions du juge, tout en ornières et en casse-gueule, me font redresser automatiquement mes réponses. L'accusé finit par acquérir des réflexes de chauffeur : pas besoin de penser à la route, une partie de mon attention pilote en automatique et l'autre s'enfuit avec moi.

Puis, peu à peu, le pesant éclairage, le cliquetis de la machine à écrire répétant mes mots traduits en clair français par le truchement du juge, l'immobilité et le silence de l'avocat assis à côté de moi, l'ange derrière ma chaise, tout cela m'anesthésie, je me cale au profond du dossier, j'étends les gambilles ; quelque part dans les nuages, un avion tourne, berceur. Je vais faire un petit somme, le juge me réveillera quand la séance sera terminée.

PAN !

Énorme, coup de flingue dans la nuit, ce pan me redresse, le cœur en désordre, l'oreille crevée : le juge vient de sauter sur ses pieds, assenant sur son bureau une claque furieuse ; il se met à vociférer, et je réalise soudain que c'est à moi que ce discours s'adresse :

« Puisque vous ne voulez pas parler, hurle-t-il, j'arrête l'Instruction ! Allez, ouste, faites-la sortir !!! »

Je regarde autour de moi : le greffier est resté en cours de P.V., les index en l'air ; l'avocat tire la glissière de son porte-documents et s'apprête à se lever ; quant au flic, il a la main sur la poignée de la porte. Pendant quelques secondes, les personnages semblent flotter, figés dans leur intention, comme en un film coupé ; le juge lui-même, surpris par son état, reste debout, la bouche en forme de « sortir !!! », les commissures étirées, la main braquée vers moi.

Je n'ai pas bougé.

Il faut que je rebranche le circuit, que je leur fasse faire à l'envers la scène du déménagement, il faut, bouh ! Il faut que je parle :

« Mais ne vous énervez pas, monsieur le juge… Puisque c'est comme ça, je vais vous répondre. Si vous voulez bien me rappeler votre dernière question ? »

Tout le monde se rassoit, et l'Instruction repart.

Pour escamoter le bras, je donne un doigt ; je reforme en termes neufs mes déclarations précédentes ; j'avoue, l'air contraint, des choses que l'enquête ne peut manquer de révéler. Et la machine à écrire me fait écho, pendant que je cherche ce que je pourrais bien dire encore, n'importe quoi, pourvu que cette Instruction dure, dure, jusqu'à ce que je

m'écroule de sommeil et d'ennui, et qu'on me ramène à la taule sans que j'aie repris connaissance, sans que j'aie revu Zizi.

Ah ! si l'ombre est née entre nous, vite, que je crève !

… Assez pour aujourd'hui : la suite, au prochain numéro. Je sors du Bureau, ratatinée, traînant la savate. L'avocat me rejoint, me serre la main et me dit « à bientôt ». Je retourne dans la salle d'attente, pancartée « Détenus ». Zi est assis au fond de la pièce, près de la fenêtre, sur ma chaise de tout à l'heure. Il fume, en élevant les deux paumes à chaque goulée, car on lui a déjà rattaché les menottes.

À mon entrée, il tourne la tête vers moi, et je reçois son regard, indécis, un peu fixe…

Avant que le flic ait pu réagir j'ai cavalé, j'ai rejoint mon homme et maintenant je suis là, debout contre lui assis, je serre sa tête dans mes bras et mes jambes dans ses jambes ; dans ses cheveux je pleure et je parle, Zizi, Zizi…

Et les yeux de Zizi enfin me reconnaissent, il m'écarte un peu et les yeux pointillés de minuscules phosphorescences vont de toutes parts sur moi, accompagnés par la courbe émouvante des cils :

« Anick… mais dis-moi, explique-moi… Pourquoi as-tu fait cela ? Tu ne te rends pas compte que je suis en train de devenir cinglé, moi ? »

Les anges parlent :

« Allons, en route, le fourgon est là, vous discuterez une autre fois. »

Et, tandis que nous marchons par les galeries, nos quatre mains enlacées, bringuebalant comme les amoureux des rues, déséquilibrés par les menottes, j'apprends, bribe à bribe, le tourment de Zizi.

Mâme Chef a raconté à son mari mon histoire de fous, la lettre soi-disant destinée à mon amant ; le Chef a convoqué Zizi et s'est empressé de le mettre en garde :

« … il m'a dit que tu t'étais vantée devant sa femme, qu'avec une fille comme toi j'étais pas fauché, etc.

— Oh ! chou ! Tu n'as pas cru ça, quand même ! Toi, croire aux choses que je fais croire aux matons !

— Heu… J'avoue que, sur le coup, j'ai eu le crabe au buffet. Puis, je me suis dit que, si ç'avait été vrai, le Chef se serait fait un plaisir de me la lire, cette lettre… ou, tout au moins, de te citer : même adressé à un autre j'aurais reconnu ton style… non, ça ne tenait pas debout. Mais alors, je n'arrive pas à comprendre. Je savais par les cuistots qu'il y avait une sortante et je pensais bien que tu biftonnerais. Mais cet « amant », comme dit le doublard ? Où…

— Mais tu sais bien, chou, que le meilleur alibi, c'est souvent une histoire de culs !

— Mais enfin, cette lettre, ils l'ont bien piquée ? Ils l'ont lue ?

— Piquée, oui, mais pas lue, elle était en code : c'était un plan de cavale. »

Zizi sursaute :

« Un… Mais tu es complètement dingue ! Anick, Anick, tu dérailles… Je t'en prie, ne fais pas de conneries, tiens le

coup, encore un peu, au moins jusqu'à l'audience. Tu seras relaxée, tu verras. Mais il faut tenir, tenir comme je tiens moi, taper dans le dur… Je ferai mon temps, aie pas peur, je suis coriace. Qu'est-ce que ça peut me faire, de me taper trois piges, cinq piges…

— Tu n'auras pas cinq piges ! Je ne veux pas !

— … davantage même, si on se retrouve après, libres, tous les deux ? Je t'aime, Anick, tu le sais bien. Et tu seras dehors, je vivrai de toi, de ta liberté…

— Non, Zi. Parce que je ne sortirai pas. Je sais ce que tu racontes au juge, il me lit des bouts de tes P.V. Mais tu auras beau essayer de me sortir du bain… Il n'est pas fou, va. Je serai assaisonnée aussi, un peu moins que toi peut-être, mais de là à sortir ! de toute façon, il faut que je termine la première peine ; alors, autant me casser tout de suite, avant l'audience. Si je ne peux pas, je me casserai après, mais de toute façon je me casserai.

— Tu vas te casser une patte, oui ! Quand je pense que cette bafouille aurait pu partir !

— Eh bien, au moins, je serais dehors et je pourrais t'aider. Tandis qu'on est là, comme deux pauvres mecs, on ne peut même pas s'écrire, alors quoi ?… C'est vrai que j'ai fait une connerie, en faisant confiance à cette Dufon, j'ai été plus cave qu'elle. Que veux-tu, je croyais l'avoir suffisamment engraissée pour qu'elle accepte : « Nous, les preux »… ha ! ha ! Quelle pauvre salope, tout de même !

— Tu l'avais sans doute achetée trop cher ! Quand je te dis de ne jamais affranchir les cavettes…

— Je n’avais pas beaucoup de choix. Mais te bile pas, la prochaine fois, je manœuvrerai toute seule.

— Non : tu vas te tenir peinarde. Je veux aussi que tu fasses ta punition sans moufter, parce que tu la mérites ; pas pour la lettre (au fond, j’aurais essayé aussi), mais pour avoir fait à ton idée, sans m’affranchir. Si tu voulais absolument te cavaler, je ne pouvais pas t’en empêcher, tête de pioche ! Mais j’aurais pu t’empêcher de rater ton coup… »

Zizi croit à ma cavale, Zizi m’est revenu, tout est sauvé… Je récupère mon trac de tout à l’heure. Qu’une écharpe oubliée flotte une seconde sur notre soleil, et aussitôt tout bonheur me déserte, le paysage entier s’ombrage et laisse se faufiler les araignées honteuses : « Zizi ne m’aime plus, Anick a un amant »… L’araignée tâtonne, regrettant déjà son trou :

« Moi, écrire à un Jules ! Oui, mais… à toi. Le juge ne veut toujours rien savoir… Et ce Chef, de quoi je me mêle ! Et sa femme, l’autre hypocrite, qui compatit à notre veuvage ! Attends, je vais lui casser la gueule en rentrant, moi.

— Et tu rempiles d’un mois de mitard.

— Mais je n’y suis pas, Zi ! Même pas ! Tu penses, il fait bien trop froid, ils ont eu le trac… Et elle qui joue les bienveillantes ! Qui m’apporte du café !

— Chut, chut, ma poule, pas si fort… Il paraît que le cachot, de ton côté, n’a pas de double grille et pas de fenêtre, non réglementaire, quoi. À l’appui de ça on aurait pu te faire gracier, à mi-peine par exemple. Mais puisque tu n’y es pas je pense que tu devrais éviter de faire révoquer le sursis… Attache-toi les pognes, bon sang, ne touche à rien sans moi. L’Instruction se tire, le juge est fatigué de nous voir, le dos-

sier ne va pas tarder à descendre à la Chambre des Mises. Laissons passer encore ces quelques semaines, va. Après…

— Après, on ne se verra plus du tout. On partira en Centrale, et… »

Oui, nous oublierons jusqu'à la couleur de nos yeux. Regarde, cher, comme déjà, pour une malheureuse lettre interceptée, tu as gambergé et grondé. Un filet de distraction ou de malentendu, et aussitôt la prison verse là-dessus son acide. Notre cristal grelotte et plie, comme ces coupes qui s'ellipsent en chantant sous la pression des doigts. Ainsi, par rage, par insouciance, je pouvais fêler notre amour. Zizi, pardonne-moi et fais-toi mon maître. Que les années s'entassent, qu'elles m'éprouvent et me mûrissent, ou alors, que ce panier à salade fasse la culbute…

« Zi, je voudrais que tu me pulvérises…

— Oui. Mieux que ça, même : on se cassera la figure, plus tard, ensemble, bien proprement… Mais, pour le moment, il faut vivre, vivre de notre mieux, et même cette vie-là. Et… pour cette bafouille, n'y pense plus. D'ailleurs, toi aussi tu vas devoir me pardonner…

— Te pardonner ?

— Oui, parce que moi aussi j'ai agi sans t'affranchir. Tout à l'heure, j'ai parlé au juge. Je lui ai demandé…

— … De me larguer, je sais. »

Un feu rouge a fait stopper le panier ; nos têtes, rapprochées, s'entrechoquent légèrement, au tressaut du moteur, et ma joue racle sur la veste de Zizi, à l'endroit de son épaule où je nichais autrefois, la nuit. Mon Dieu, emporte

cette guimbarde à deux cents à l'heure à travers la pluie illuminée, fais-nous appareiller pour ailleurs…

« Me larguer ! C'est vers les années de taule que nous appareillons, oui ! Et… qu'a répondu le juge ?

— Rien, parce que ça ne dépend pas que de lui. Mais je vais écrire partout où il faut, au préfet, au directeur régional… Ah ! oui, j'oubliais de te dire : je lui ai demandé l'autorisation de t'épouser. »

CHAPITRE VII

Lundi : aucun espoir de toucher du courrier aujourd'hui, les gens écrivent pendant le week-end. À moins que mon petit avocat local n'ait un retour d'affection ? Bah ! autant espérer la cloche de onze heures. Lundi, menu : boudin ou saucisse plate. J'ôte la mie du quignon, je n'aurai que le temps de casser la croûte sur le pouce, dommage, j'aurais entouré avec des patates sautées, mais avant que de fricasser je dois livrer le linge raccommodé : je l'ai assuré à mâme Chef pour tantôt. J'aurai tout le temps ensuite jusqu'à la prochaine lessive.

Dring ! Ce n'est pas le boudin, c'est la sonnette de la cour : je vois par la fenêtre la tête de mâme Chef qui court, dring, ça presse. Bon Dieu, quel imprévu s'impatiente ainsi ? Une lettre ? Un poulet venu me consommer sur place ? Je me suis tiré les cartes hier, c'était plein de piques, brr… La Chef tarde à revenir, je respire : les coups durs arrivent beaucoup plus vite que ça. Ce doit être le Chef qui s'ennuyait de sa petite femme, ou les fistons qui s'ennuyaient de leur petite mère. Pim poum, elle revient, par la porte du couloir cette fois, pim, elle ouvre la porte de l'infirmerie. Ce n'est pas le jour du toubib, et la voix qui accompagne celle de la Chef n'est pas celle de l'infirmière. Il faut bien se rendre à l'évidence, c'est une arrivante.

Elle est là.

Jeune, vieille, intelligente, sotte, fauchée, crâneuse, quelle qu'elle soit, il faudra que je me la farcisse quand même. Accepter, pallier, toujours. Bon, je vais débarrasser

un des placards : la fille a peut-être du bagage, et je ne veux pas être obligée de battre en retraite dès son installation dans ma principauté, adieu, princesse !

Je fourre dans le feu les papiers des étagères, poussiéreux et gras. Ce placard-ci servait à entreposer les objets non personnels ou destinés à tomber dans la communauté : matériel à couture, journaux lus, boîtes vides. Je garde les deux autres, l'un « Personnel », l'autre « Bouffer », ce qui, cette fois, restera également individuel. Fini, le gavage des traîtres. Je trie dans les vieux journaux ceux que je veux relire, et je dispose les autres sur la table, avec grâce, tout comme chez le dentiste. Je passe le balai, puis je tire l'écritoire : tant pis pour le linge promis, je dois avoir l'air supérieurement discret et ne pas habituer ma bonne femme à l'écoute patiente d'un cerveau vacant. Écrivons.

« En cas d'arrivage, ai-je dit à la Chef, je reste dans mon coin, un service, un renseignement, d'accord, mais qu'elle ne me casse pas la tête si elle ne veut pas que je lui casse la sienne. Mââme, vous l'occuperez, dites ?

— Mais Damien, vous parlez comme si elle était là !

— C'est-à-dire que je le souhaite beaucoup… pour notre lessive, puisque moi, je suis incapable ; elle ferait aussi la vôtre… Vous ne voulez pas que je vous aide ; je comprends, moi non plus je n'aime pas que n'importe qui patouille mon linge. »

Emportée par son élan, la Chef avait répondu que je n'étais pas n'importe qui, puis avait obliqué sur mes infirmités, et « qu'il fallait me ménager, je n'étais pas dehors demain »…

Oui, elle savait trouver le mot qui réconforte ; et moi, mi-sincère, mi-narquoise, je me justifiais de ma flagornerie par l'ingestion de bon café arrageois et la certitude de ne jamais tourner ma veste, au moins à l'intérieur, puisque ma paix et mon bonheur exigeaient que je parusse convertie.

Ces anciens propos s'embrouillent dans ma tête, cependant que mes doigts s'émeuvent à raconter l'actualité sur mon bloc : demain, l'ami avocat saura ce qui m'arrive, et peut-être cela le décidera-t-il à activer les démarches pour notre mariage et notre jugement. En léchant l'enveloppe, je lève les yeux, la porte vient de s'ouvrir. Tiens, mâme est seule. Ennuyeux, si j'ai rêvé cette voix, il va falloir que je fiche ma lettre au feu.

« Damien, annonce-t-elle, une arrivante. »

Curieux comme, tout à coup, elle a retrouvé sa voix compassée, sa voix du début, voix de femme de Chef soucieuse de faire acte d'autorité. Du coup, je retrouve ma voix soumise pour répondre :

« Bien, madame. J'ai d'ailleurs fait de la place, voyez…

— Ah !… bien. »

Elle est toujours étonnée que je sache reconnaître un pas, que je devine les événements au son, sans qu'il me soit besoin de commenter ni d'épier ; forcément, elle a gardé tant de guette-au-trou, elle est tellement guette-au-trou elle-même ! J'ai étalé ma théorie de l'audition-intuition, un soir où j'avais envie de la faire barrer, et expliqué que j'étais aiguisée aussi par des nuits de frime, dans ce travail spécial qui ne connaît pas l'allocation de chômage.

« Vous préparerez aussi… Non, je suis bête, c'est moi qui les ai au vestiaire. Il n'y en a pas de trop, ici ?

— Quoi donc, madame ?

— D'assiettes.

— Non, j'ai mes deux et ma gamelle, et mon couteau, il est à moi, je l'ai cantiné. Remarquez, je pourrai lui réparer celui de Dufon, un coup de tisonnier et un bon enveloppement au fil câblé… »

Mais mâme ne sourit pas. Je reprends :

« Excusez-moi, madame, mais si vous n'avez plus besoin de mes services, je vais poursuivre mon courrier, j'ai une lettre urgente à finir d'ici la soupe. »

Elle se casse, et moi, tout en libellant l'adresse de l'avocat, je gamberge : si on ne m'a pas collé la fille directement à l'atelier, c'est qu'on l'a fait doucher au préalable. Le règlement douche tout arrivant, mais mâme Chef tolère que les propres entrent ici avec leur odeur du dehors. Donc, c'est une crasseuse.

Subdivision : les crasseuses-par-accident, celles qui ont passé une nuit au poste sans pouvoir se nettoyer, et les crasseuses-par-incrustation, toute la gamme : depuis la grande coquette qui ne se démaquille jamais jusqu'à la besogneuse qui assimile le bain à un luxe de vacances.

J'entends gicler l'eau de la douche et remuer le bac en zinc : le remuement du bac signifie que le linge de la nouvelle est inadmissible. En soupirant, je retourne à ma calligraphie.

Nouvelle irruption de la Chef :

« J'vous jure, dans notre métier il faut mettre les mains dans tout ! Si vous voyiez « ça » ! Je vais lui donner une tenue pénale. Elle arrive sans un rechange, juste son sac et rien dedans, pas un mouchoir, pas un sou, quel malheur de voir ça, si jeune surtout… »

D'un air navré, je hausse les omoplates :

« En effet, c'est un malheur. Vous savez ce que je vous ai promis, je fais bon ménage, mais il est certain que je ne la laisserai pas faire de la merde ici. »

La Chef profère un « c'est bien » reconnaissant, et sort. J'intercepte un fttt de tissu glissant sur du bois, elle joue au toboggan sur la rampe avec la robe droguet. C'est l'habitude partout : balancer de la réserve par la cage de l'escalier toute pièce de l'équipement pénal, pour ménager les bras. Ici, il n'y a pas de cage d'escalier, on fait glisser. Manière de faire reluire la rampe. Quand mâme Chef a son sourire des dimanches, je descends ainsi, à califourchon. Mais tant que la nouvelle n'aura pas conquis la Chef, je ne reverrai plus le sourire, ni le dimanche, ni la semaine. Je trie parmi mes mots de bienvenue, car la lessive semble finie et l'inconnue approche. Elle entre, suivie par mâme Chef, qui me fait, par-dessus son épaule, des signaux que je ne comprends pas.

« Asseyez-vous, gronde-t-elle. Voilà Damien, elle vous mettra au courant. »

Et je me retrouve avec ma solitude cassée, face à cette femme qui reste debout et qui me regarde, immobile, hébétée. Ma froideur fond et je dis avec élan :

« Vous avez froid, madame ? Mettez-vous près du poêle, réchauffez-vous. Vous vous installerez après. »

Mais la fille continue à trembler de tous ses membres. Je remarque ses mains violettes, ses chaussures de tennis trempées ; la douche lui a aussi trempé les cheveux, sans en faire réapparaître la couleur ; des mèches lui dégoulinent dans le cou, et des plaques de mouillé traversent déjà la robe pénale. Elle garde serré dans son poing son torchon humide, assise gauchement à l'extrême bord du tabouret, les genoux serrés et tremblotants.

Que faire, mon Dieu ? Je me déplace de biais pour attraper ma casserole. Je dis MA casserole ; mais, en réalité, elle fait partie de la baraque. Tant de détenues s'en sont servies pour faire chauffer leur café, tant de feux lui ont culotté le derrière et brûlé le manche, qu'elle a un aspect noirâtre et pentagonal. Lorsqu'il fait moins froid et que je me décide à mettre le nez dans l'oxygène glacé de la cour, j'emporte la casserole et je lui frotte le cul avec de la terre, accroupie et les manches en bataille. Je dis :

« Mâme Chef, croyez bien que lorsque la prison sera exhumée par les fouilleurs, dans quelques siècles, cette casserole vaudra son pesant d'or dans les milieux de l'antiquité et de la brocante. On la collera dans un musée, avec une étiquette : « Casserole du XXe siècle, « trouvée à X par Y, ayant servi de Moka-Seb, etc. »

— Si elle vous plaît, je vous la donne, dit la Chef, qui se l'est également appropriée.

— Oh ! Mââme, je la mettrai dans ma vitrine de souvenirs de prison, entre le médaillon taillé dans un os de bœuf et la pile de mandats de dépôt. »

Et voilà, avec cézigue je perds l'apanage de la casserole, « z'êtes toutes pareilles », je n'en ai plus que la moitié. Je la mets à bouillir et j'attaque :

« Voyez, on n'est pas mal, ici : on chauffe de l'eau quand on veut, on a broc, seau, poêle pour fricasser… »

La femme tremble toujours. La réaction se prolonge ; je commence à avoir le trac :

« Avez-vous froid à ce point ? Attendez, si vous voulez déplacer un peu votre tabouret, je vais tisonner… il fait froid, pas ? Même moi qui suis là à couver le feu, et avec un gros pull, je suis glacée. Je me fais un Ricoré. Donnez votre verre, je vous en filerai une goutte. Ah ! c'est pas le vrai de dehors, mais ça réchauffe.

— Oui, articule la fille d'une voix rauque, ça réchauffe… Merci beaucoup, madame.

— Oh, ne m'appelez pas madame, moi c'est Anick, et vous ?

— Simone, sans madame, je ne suis pas mariée. Vous connaissez Fernand ?

— Fernand ?… Il n'est pas dans mon affaire, qui est-ce ?

— Ben, c'est mon ami, il était ici, il faisait la lessive, encore la semaine dernière : oui, en prison il est travailleur, mais avec moi… Tout juste bon à prendre ma paie, à rentrer soûl et me taper dessus. Tenez, regardez (elle retrousse sa manche), ça, c'est la danse d'hier. »

Simone penche la tête, ramasse ses cheveux pour dégager la nuque, où j'aperçois les doigts de Fernand : quatre ecchymoses ; elle écarte le plastron de la robe pénale : Fer-

nand a griffé la peau, curieuse peau, mi-brune, mi-laiteuse. Je dis :

« Vous devez travailler au grand air, non ? On voit la trace du hâle.

— Oui, la batteuse, ma pauvre, le dur boulot, les betteraves, les petits pois à la saison… »

Elle essaie de ragrafer sa robe, mais les crochets n'ont pas de maillettes de métal, juste une petite bride de fil que les doigts gourds ne trouvent pas :

« Qu'est-ce que c'est que cette robe-là ? maugrée Simone. La surveillante m'a dit de laver mes affaires, que je pourrais les remettre après. »

En effet, mâme Chef n'aime pas voir ses détenues en tenue de droguet et laisse leurs fringues à toutes sans distinction de catégorie. Pour qu'elle ait fait enfiler la robe à Simone, il faut vraiment que… « Ils sont venus me chercher ce matin, explique-t-elle. J'étais encore au lit, j'ai pas eu le temps de rien prendre, pas même de me passer un coup sur la figure, et voilà. Remarquez, j'aurais dû m'y attendre, depuis deux mois que je suis jugée. »

— Ah ! Vous arrivez condamnée ? Et… combien, si ce n'est pas indiscret ?

— Quatre mois. »

Oui, dans ce département, on laisse souvent les accusés en liberté le jour de l'audience, et on les rechoppe quelques semaines plus tard pour les mettre en taule. Si toutefois l'affaire n'est pas trop grave et l'accusé sûr, c'est-à-dire incapable ou non désireux de se soustraire à l'action de la Justice. D'après les explications embrouillées de Simone, que

j'écoute distraitement tout en gribouillant sur une enveloppe, elle a écopé de ces quatre mois pour une sombre histoire de poireaux et de volailles volés, où elle a recélé et mangé le produit du larcin ; elle a, en outre, un mois de sursis pour une vieille amende impayée ; je lui explique qu'elle va certainement devoir se farcir cinq mois, car son sursis va se trouver révoqué du fait de ce second délit. Simone ne semble pas comprendre le mot « révoqué », mais, par contre, à « second délit », elle se cabre :

« Eh mais, je suis pas novice, j'ai déjà tiré des années, pendant la guerre, une salope de tante m'avait fait prendre comme collabo… C'est beau, la famille ! J'ai jamais collaboré, j'vous jure : un homme est un homme et ma tante m'a vendue par jalousie, parce que je me débrouillais avec les boches pour faire bouffer mes gosses. »

Les enfants ? Ils sont grands, et, malgré tout ce qu'elle a fait pour les nourrir, ils n'ont jamais un geste pour leur mère, si l'A.P. a fini par les lui ôter c'était pour la soulager…

Ces boniments de femme soûle commencent à me soûler aussi. J'ai horreur des mensonges aussi maladroitement construits. Et la vague émotion qui pourrait m'envahir à la vue d'une existence aussi ratée devient de l'agacement, justement parce que Simone essaie de m'émouvoir. Moi aussi, j'ai été dans la merde : je m'en suis sortie toute seule et sans quémander un clope à personne. Et, si je n'ai jamais bouffé de patates dehors, c'est bien grâce à moi seule aussi. Le recel de poireaux vaut bien le recel de bijoux : le moindre bijoutier est assuré, on lui rembourse sa pacotille, tandis que le propriétaire des poireaux… Non, le voleur de poireaux déshonore la profession. Et cette histoire de collabo, en

plus… À dégager, Simone : dès cet instant, je déclare ses oreilles ennemies et sa bouche dangereuse.

Elle est en train de feuilleter les journaux. Je remarque qu'elle tient son magazine à l'envers :

« Ça distrait, pas, de lire un peu ?

— Oh ! moi, vous savez, j'ai vite fait : je ne sais ni lire ni écrire. Juste les images, ça me suffit. Voyez, ce gros tas de papier (elle rit : tiens, plus de dents à la mâchoire supérieure, peut-être une gentillesse de Fernand ?), je l'aurai « lu » d'ici une heure. Ça manque, l'heure. J'ai une belle montre, en plaqué ma chère, on me l'a prise en arrivant. Pourquoi qu'on enlève les montres ? On m'a pris aussi mes pendants d'oreille, ma bague… »

Mais elle me court !

« Veinarde, on vous les rendra, vous. Moi, je n'ai plus rien : plus de bijoux, plus de famille, plus d'homme, pas d'enfants, plus de nom… J'en ai perdu le goût de rire et de parler.

— Oui, dit Simone d'un air important, la surveillante m'a parlé de vous, dans les douches. Elle m'a expliqué un peu votre caractère, oh, on n'a rien dit de mal ! Vous en faites pas, on s'entendra très bien. Moi, j'aime le boulot… »

Betterave, va !

« Eh bien, dis-je, vous ferez le service : voilà du raccommodage, si vous voulez commencer…

— Non, moi, c'est le GROS boulot : on m'attend depuis la sortie de Fernand pour le remplacer à la buanderie. Le Chef était tout content : vous auriez vu comme il m'a reçue !

À bras ouverts, ça a fermé le bec aux agents… Je vais faire le poulailler de la Chef aussi, et son jardin, elle me l'a promis. Quant à la lessive (Simone fait une mimique amusée), ma pauvre femme, c'est de la rigolade pour moi. Fernand m'a expliqué. Vous comprenez, il était laveur…

— Je sais, je sais, vous l'avez déjà dit.

— Ah bon ! Si je vous dérange, faut le dire…

— Moi ? Rien ne me dérange, c'est ce qui fait ma force. Lorsque je suis branchée ailleurs, vous pouvez toujours parler, je ne vous entends pas. Donc, si ça vous soulage…

— Au fait, vous me faites une lettre ? Il faut que je dise à Fernand qu'il m'envoie mes affaires.

— Il va devoir vous assister, maintenant…

— Pfft, pensez-vous, j'ai pas besoin de lui. Quand il était ici, je l'ai bien laissé tomber, c'est même moi qui l'ai fait enfermer pour avoir la paix. Il me l'a rendu, je suis sûre que c'est lui qui est allé prévenir les agents ce matin. Alors, son argent, il peut le garder ; on se doit rien. »

Je suis complètement écœurée :

« Voulez-vous cantiner ? Il faut donner les bons à la soupe. Vous êtes arrivée avec des sous, m'avez-vous dit ? Dites-moi ce que vous désirez, je fais faire votre bon. Tiens, justement, aujourd'hui c'est l'accidentelle : papier, savon, dentifrice ? Attendez, je vais chercher la liste. »

Je décroche le tableau de la cantine, il est plein de poussière : il y a bien longtemps, hélas, que je n'ai plus besoin de le consulter. Dufon me l'a fait assez réciter… Mais Simone m'arrête :

« Vous savez, j'ai pas besoin de grand-chose : la Chef m'a donné du savon, et elle m'a promis qu'elle me paierait bien, si je faisais bien son travail. Ça a l'air d'une bonne patronne, ça… Quant au dentifrice (Simone ouvre, sous mon nez, un gigantesque four), je peux pas, j'ai toutes les dents pourries ou arrachées. Et j'ai rien pour me laver, on m'a pas donné de gant, ni de serviette, juste ce malheureux torchon… C'est pas propre, ça. Eh ben, y sont pas généreux. Et ma vaisselle, avec quoi je vais l'essuyer ? »

Lasse, j'explique qu'ici c'est comme ça, je montre la gamelle à poudre où l'on puise aux frais de la princesse pour laver tables et assiettes.

Mâme Chef fait irruption. Je ne l'avais pas entendue rentrer. Ah oui, elle m'a dit un jour qu'elle frimait les nouvelles par le judas, les premiers jours, pour voir comment elles se comportaient hors de sa présence… Connaissant mon caractère de cochon, elle doit être là depuis un bon quart d'heure, à surveiller la conversation et voir si je ne fais pas trop mon petit caïd. Aussi, son œil se fait-il étonné lorsque je dis :

« Simone n'a pas de gant, madame. Voulez-vous me donner un petit morceau de chiffon, je lui en piquerais deux vite fait ?

— Mais Fernand va m'en envoyer, proteste Simone.

(Toujours se laver !)

— Mais non, j'en ai pour cinq minutes, et madame Chef aime qu'on se lave tous les jours. Pas vrai, madame ? »

La Chef récite le code de la propreté pénale, interdit de flâner en négligé et conclut : « Prenez exemple sur Damien. »

Je soupire : finies les belles matinées de traîne-savate, fini le lit non plié le dimanche (le dimanche, y a pas de visite) ; il faut que je donne l'exemple ! Et j'ai idée qu'avec Simone il va falloir me laver à fond trois fois par jour si je veux, par le pouvoir du seul exemple, lui faire laver le bout du nez les jours de grande énergie : malgré la douche, elle porte aux poignets et aux chevilles de lourds bracelets de crasse, et ses cheveux…

« Vous avez regardé sa tête, Damien ? » demande mâme Chef.

Si je l'ai regardée !… Je réponds que je ne me suis pas permis sans ordre, que Simone aurait pu se vexer.

« Mais c'est le règlement, vous le savez bien ! »

Simone proteste :

« Mais je suis propre, j'ai pas de bêtes, je suis pas une pouilleuse, moi. Les gendarmes ne m'ont pas laissé débarbouiller, je le leur ai demandé, mais… hier soir j'avais pas eu le temps, pensez, avec tout le boulot que j'avais fait la journée ! Mais c'est pas pour ça que j'ai des poux. Quand on travaille, on n'a pas le temps de se pomponner… »

Une pierre dans mon jardin : mon chignon tient bien, mon cardigan est sans bougnettes.

« Allez, allez, coupe mâme Chef, venez à la buanderie finir de laver vos affaires. Prenez votre savon. »

Simone s'en va, traînant ses tennis derrière les petits talons de mâme Chef ; j'entends papoter un moment dans le couloir, puis remuer le bac, et le pim pam de la lourde, un pim pam adouci. La Chef entre : je suis debout sur la table, occupée à déménager des torchons de dessus les fils :

« Damien, il faudra la faire tenir propre, je compte sur vous. Vous verriez ce linge ! Cette culotte ! »

Les orteils à l'extrême bord de la table, à la hauteur du nombril de la patronne, je domine la situation, la culotte sale, les journaux abandonnés :

« Mais oui, mais oui. Elle est de la campagne, que voulez-vous. Je ne dis pas ça pour mépriser, remarquez. Mais j'espère que vous allez la faire travailler un peu de l'autre côté, parce que s'il faut que je me la farcisse ici du matin au soir, ça va finir par faire du sang à la une.

— Elle fera la lessive, celle de la détention pour commencer, et la mienne si elle est capable. Quel bonheur, Damien, enfin une laveuse ! »

Simone a tué le reste de l'après-midi en feuilletant des journaux, bâillant et soliloquant. Elle a fait quelques virées côté lavabo pour se taper de grands verres de flotte : la biture d'hier à récupérer, sans doute. Elle a fini par m'avouer qu'elle n'avait pour tout pécule que les 400 francs empochés à la hâte lors de son arrestation, « y traînaient sur la table, pensez… autant que Fernand ne boira pas. » Je me suis bien juré de ne plus lui proposer de Ricoré : avec une descente pareille, en un mois je suis ruinée. Une chance, elle ne fume pas : c'est la seule question que je lui ai posée, d'ailleurs… Le bavardage monotone et continu m'a anesthésiée : j'ai sommeil. Je me lave, cependant que Simone avale sa soupe,

goulûment, tout en surveillant avec méfiance l'assiette de riz où j'ai ajouté ma part à la sienne. Je pose mon gant pour retourner mes tartines de pain qui grillent sur le poêle : lorsque Simone aura fini de bâfrer, je prendrai sa place et elle prendra la mienne.

« Vous pouvez venir, j'ai fini, dis-je. La toilette c'est facultatif, mais il faut que l'assiette et la gamelle soient lavées, pour les rendre à la cuisine au lever. »

C'est ainsi que mâme Chef nous trouve : Simone frottant avec zèle ses bras musclés avec le gant que je lui ai confectionné, moi grignotant mes tartines margarinées. Elle fait : « Alors ? » avec un entrain factice, et mon « Ça va très bien, mâme » est machinal. Nous regardons toutes deux le dos de l'intruse, nous n'osons pas nous regarder : la Chef devine mon ennui et je devine sa perplexité ; elle se demande comment nous ne nous sommes pas encore assassinées, Simone et moi.

Elle ne sait pas combien j'aime mieux la betterave que le miel empoisonné, et elle sourit, ne sachant que dire. Sous ce sourire, l'obéissance pourrait être un plaisir, un merci. Mais je refuse le jeu.

Je me retrouve ce soir dans ma véritable condition, détenue immatriculée, « toute pareille » à ma petite sœur la betterave, qui pérore à présent, assise à MA place, drapée dans des vêtements d'emprunt que mâme Chef lui a dégottés dans le placard des indigentes : une chemise de nuit-détritus et une robe de chambre qui perd son molleton.

Simone a cessé de trembler : à peine si elle éructe, le plus discrètement possible, quelque vapeur de bouillon et de riz, mêlée au relent du savon pénal. J'ai fini ma dînette :

j'allume ma Gitane digestive et je rapproche mon tabouret. Lorsque sonne le coucher, je sais que mes matins seront sauvés : Simone, férue de tous les travaux de basse-cour, curera les poules et les lapins de Madame.

Ce soir, je refuserai de bavasser, je dirai :

« Avec ma vieille fracture du crâne, j'ai besoin de beaucoup dormir et sitôt couchée je plonge dans le coma. »

Les couvertures sur le nez, je réfléchirai au meilleur moyen d'accommoder la betterave, et de faire mentir le « toutes pareilles » de notre Chef bien-aimée.

CHAPITRE VIII

Un mois a coulé. L'autorisation du préfet pour notre mariage n'est toujours pas arrivée.

Je travaille le mercure du calendrier, les barres s'accumulent, la colonne monte ; et, lorsque les nerfs montent aussi, je lève les yeux sur le mercure, thermomètre local apporté par la Chef, enjolivé de paysages criards : un mois en Alsace, un mois en Ardèche.

Mâme Chef apporte double ration de kawa, pour éviter les tueries elle le verse elle-même dans nos verres ; je n'ai pas encore siroté la première gorgée que déjà, le verre de Simone est bu, essuyé et rangé.

Sa hâte à absorber le café est à l'image de son caractère : elle fonce, bouscule mes petits rangements maniaques, détruit la pile de boulets que j'échafaudais un par un, sur les braises mourantes :

« Qué feu de crevé ! hurle-t-elle, en donnant dans le brasero de grands coups de tisonnier. Je vais en faire, moi, du feu ! Ça va ronfler ! »

Elle finit de l'éteindre, elle remue, fait des courants d'air et des tourbillons autour de mon flegme. À la fin, je gueule aussi :

« Ah ! Faut se les farcir ! »

Et, comme l'œil de Simone me fusille et qu'elle est armée du tisonnier, j'achève d'une voix douce :

« … les années de cabane. »

Maintenant, Simone a repris du poil de la bête, des joues et du lard un peu partout, et une assurance qui vire à l'insolence. Elle m'a pris la moitié de mon royaume, et, pour avoir la paix, je me suis effacée jusqu'à lui laisser toute ma part de prison. Mais j'ai beau dire des « Oui, Simone », « Bien, Simone », elle reste derrière ses barrières, que le manque d'instruction et le manque de pognon l'empêchent de franchir autrement que par des envolées tonitruantes, « Et cette bande d'enculés de la mort ! » ou tout autre apostrophe.

Les soirs, je charme Simone, comme je charmais Dufon : je fais seulement mes voitures un peu plus américaines, mes flics un peu plus costauds et un peu plus vaches, mes liasses un peu plus épaisses. Le film de mes histoires, sonorisé par ma voix intentionnellement monocorde, la pousse tout doucement dans le sommeil ; lorsque j'entends ses « Ah oui ? Ah bon ! » s'embarrasser et sa respiration devenir régulière, je soupire et je commence, enfin, ma journée : mise au point, embrouillis de ce que je viens de mettre au point, redémêlage ; et, ce faisant, je croque des kilos de pommes d'hiver, pour compenser mes jeûnes de l'atelier : mon appétit est bon, mais celui de Simone est détestable. Remarquez, sa goinfrerie des premiers jours a fini par se tasser : Simone s'est lassée, très vite, des haricots poussiéreux et des patates au Viandox ; elle a tellement mangé de tartines, tant bu de bibine, que la voilà gavée, et plus exigeante par conséquent. Dans sa logique de paysanne, avec sa mentalité betterave, comme toutes les ivrognesses au gros rouquin, elle est arrivée ici avec en exergue le célèbre : « Y m'ont enfermée, y zont qu'à me nourrir. » Seulement, moi, je cantine. Madame Chef lui faisant de menues faveurs en extra pour son travail

au jardin (échalotes, œufs frais, têtes des lapins et volailles abattus), elle m'a proposé de les partager, grosse finaude ! Je l'ai vue arriver avec ses gros sabots, pour qu'en retour je lui fournisse ma demi-cantine, mette mon placard à sa disposition et assure l'entretien de sa robuste personne.

Nous nous appelons « ma poule » et nous nous tutoyons à présent, ça fait plus petites sœurs :

« Non, ma poulette, ai-je répondu, garde ce que la Chef te donne, c'est toujours ça que tu n'auras pas à cantiner, lorsque Fernand t'enverra des sous. Moi, va, j'ai ma cantine. Ah ! Ce sacré pognon, comme je t'envie de ne pas en avoir, toujours compter… On fera gourbi pour le café, le vrai, si tu veux, parce que moi, le café, j'en boirais dans l'écuelle d'un pouilleux ; mais les suppléments de service, ça aussi, tu les gardes. Un doigt de bière, pour trinquer, et ce sera tout. D'ailleurs, tu bosses, tu n'arrêtes pas, c'est normal que tu manges un peu plus que moi qui suis là, enfermée toute la journée, à rien foutre. »

N'essayons pas d'introduire dans ce mignon crâne des notions même rudimentaires d'esthétique et de finesse : la toilette, la coiffure, l'écritoire et le dessin, bref, tout ce que Simone ne sait pas faire, c'est du rien-foutre. Quant au savoir-vivre…

« Oh ! Dehors, éructe Simone, en essuyant d'un revers de poignet sa lèvre grasse, je sais me tenir. J'ai fréquenté des mecs de Paris, moi aussi, avant de connaître Fernand. Mais lui, c'est le vrai pédezouille, qu'est-ce que tu veux. Si je te disais qu'il faut se battre pour le faire laver le samedi… Il pue, il parle mal, son gros patois de plouk. Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour tomber sur un homme pareil ! Ici, au

moins, j'ai des draps propres, mais avec lui, jamais un rond pour la blanchisseuse, etc. »

Je nettoie, inlassablement, la merde que Simone vomit du matin au soir, mais qu'elle ne fait jamais un geste pour ôter :

« L'atelier, c'est ton travail », dit-elle.

Et je frotte les traces du déjeuner – son « bac » plein ras bord de bibine bourrée de morceaux de pain ; et je balaie les miettes et les épluchures qui s'accumulent sous son tabouret ; et je recouds les emmanchures de ses robes d'indigente, qu'elle fait craquer d'un tour trop vif de ses biceps d'homme ; et mâme Chef est contente de voir que ses femmes s'entendent bien.

« Prends, ma poule. »

Le nonos au chien. Ce n'est pas Simone qui me fera réviser mes principes ; je pense que sa valeur, toute musculaire, est annihilée par tout ce qui, en elle, est resté négatif : elle a eu des gosses, un mari, elle a eu mille occasions d'apprendre, mais elle est née et mourra betterave, je n'aime pas les betteraves et je n'éprouve pour Simone qu'une indifférence vaguement teintée de sympathie les jours de bonté, et une envie de taper dessus le reste du temps. Oui, le désir constant que j'ai d'empoigner Simone et de coudre à grands points sa bouche puante me rassure quant à mes vertus de bonne camarade : Simone ne me dégoûte pas du tout. Lorsque l'envie se fait trop forte, je propose d'écrire à Fernand, pour que le Bic draine les injures ailleurs :

« On la fait, cette lettre, ma grande ? »

Instantanément, Simone se fait serve, la serve qui va à l'écrivain public. Tout soudain, la fumée de ma cigarette ne la fait plus tousser avec fracas, mes pieds peuvent s'étaler à l'aise entre les siens sur l'appui de son tabouret ; les miettes et le bac disparaissent, pour faire place au bloc correspondance. Simone écoute, l'oreille un peu penchée, les phrases que je suggère, et son œil, toujours méfiant et vif, se voile d'une paupière baissée.

Fernand chéri, nous vivrons encore de beaux jours, nous referons l'amour dans les meules de foin ; mais en attendant, pense à ta pauvre petite femme qui a si mal aux dents et qui ne peut se payer l'odontologue ; qui gagne, durement, tout juste de quoi affranchir tes lettres…

« Mets pas ça, dit Simone, il comprendra pas. »

Lorsque l'enveloppe est libellée, que Simone s'est assurée que je l'ai bien mise avec les miennes pour la donner ce soir, la betterave reprend ses droits : le bloc s'efface devant le bac, et ainsi de suite…

« S'il savait, le pauvre ! Le dentiste, tu penses ! Mais tu verras, avec la lettre que JE viens de lui faire, il va les envoyer, ses sous. »

Mais, dehors, Fernand, plus question ! La visiteuse va lui trouver du travail, loin d'ici, et elle ne risquera pas de laisser son adresse, ça, faut pas qu'il y compte, elle en a assez bavé.

Je dis « Oui, Simone. » Huit jours après, elle aura vendu toutes les fringues qu'elle aura récupérées ici, acheté quelques litrons, et rejoint Fernand, la biture, et l'amour dans la meule. Si on peut appeler amour le fait d'être prise une fois de temps en temps, lorsque Fernand est las de sa

mère et de ses voisines, par un homme pas lavé ni rasé depuis huit jours et empestant l'oignon et le vin.

Zizi, mon cœur, merci…

Ainsi, à coups de petits services demandés et reçus – il faut demander des trucs, de temps en temps, pour se faire aimer d'une betterave – à coups de patience, j'ai reconquis mon royaume.

Bien sûr, Simone ne pourra jamais apprendre à fermer son placard autrement qu'en le claquant ; et, si elle traîne le matin une godasse feutrée, c'est grâce à un coup de mimétisme : la godasse lui vient de moi – une paire qu'elle a arrêtée à l'extrême bord du poêle, un jour de nettoyage par le vide – et je me déplace si tranquillement que ma savate en a gardé, même au pied de Simone, l'habitude.

Mais elle me ménage, et je le lui rends. Les coups de gueule se résolvent généralement, dans la soirée, en conciliations sur le polochon ; ainsi, le premier soir, lorsque Simone a commencé à agrémenter la soirée de vents et de borborygmes, je lui ai fait remarquer qu'elle n'était ici ni chez elle, ni dans une soue à cochons, ce qui revenait au même d'ailleurs, mais avec moi, et que ces bruits nocturnes, etc. Depuis, chaque fois que Simone pète, elle dit pardon. De mon côté, j'ai cessé de fumer au lit. J'ai pris cette décision après quelques réveils brutaux, claironnés par Simone à six plombes du mat :

« Merde, ça pue ici, ça empoisonne le pourri, le seau, la poussière, etc. » Bien entendu, c'était ma Gitane, l'empoisonneuse. Je commence à croire que l'hygiène pédezouille diffère en tous points de l'hygiène citadine. Mon rêve de retraite à la campagne, plus tard, lorsque Zizi et moi au-

rons fait nos affaires, mon rêve parmi mes poules et mes lapins s'éloigne vertigineusement.

Avec tout ça, j'économise deux paquets par décade, au fait.

En plus de ma ration, je touche des pipes de madame la visiteuse. Madame qui n'a rien de la dame patronnesse et condescendante : elle est agréable, frisée, un peu grasse, et elle s'amène toujours encombrée de paquets, et pas seulement de paquets de pipes. L'œil de Simone se met alors à briller, elle fait mille grâces, virevolte ; devant la dame légèrement étonnée tout de même, elle déballe, découvre des jupes, des corsages, des dessous ; elle enfile tout ça et se met à tourner comme une vieille gitane soûle :

« Ça, hein ? Madame ?… Z'êtes une brave personne, allez, d'apporter tout ça. Je vais être mise comme une duchesse : eh oui, madame, on n'est pas des riches, on travaille dur, mais on a notre fierté, on aime être coquette aussi, vous savez… Ho là, reprend-elle, en étendant à bout de bras une jupe mauve à fleurs criardes, ça, c'est du beau… Ma Nénette me refera l'ourlet, si elle veut ? »

Nénette, en l'occurrence, c'est mézigue. Je branche la dame sur la mode et les potins littéraires, je décapite son paquet, j'offre du feu ; et la fourrure de cette bonne fée embaume l'atelier, et je respire de tout mon nez, volant au grotesque et à la misère quelques secondes parfumées.

Des secondes de grâce comme celles-là, il n'y en a pas soixante par minute, mais il y en a.

Ainsi, lorsque le Chef, un beau matin, me fait appeler au Bureau, je ne suis pas plus surprise qu'inquiète, car je n'ai

péché ni contre l'espérance, ni contre le règlement. C'est la réponse du préfet, ça ne peut pas être autre chose.

Heureusement que les bavards nous ont donné la marche à suivre ! Je n'aurais jamais cru que tant de oui fussent nécessaires pour permettre le nôtre. Mais, en taule, il faut tout solliciter.

En marchant vers le Bureau, mâme Chef sur les talons, je me demande s'il m'importe davantage d'avoir un oui, ou d'avoir un non ; bah, je réagirai plus tard, quand je saurai ; sa teneur m'est encore indifférente.

C'est oui.

Aussitôt, mâme Chef m'accorde des droits farouchement contestés jusqu'ici : elle va chercher dans ma valise un paquet de lettres… Sur la première, Zizi me demande de lui pardonner l'indigestion qu'il va m'imposer, mais il écrira tous les jeudis et tous les dimanches, sachant bien que tôt ou tard je pourrai le lire, en bloc. Sur chaque enveloppe, la Censure a crayonné un gros « Au paquet », qu'elle a souligné deux fois, en insistant sur le trait supérieur : sachant les démarches en cours, elle n'a pas dû oser les lui retourner.

Et elle qui ne m'en a rien dit ! J'admire : elle, si bavarde…

« Mâme Chef, et… pour mon mariage, vous ne savez toujours rien ?

— Ça, Damien, j'peux pas vous dire… »

C'est « J'veux pas » qu'il fallait entendre.

Je tiens ces lettres comme une part de tarte, très gauche, un peu absente. Je dois faire un peu de paramnésie :

j'ai déjà lu ces lettres, des milliers de fois, dans une pièce comme celle où je suis. La betterave n'est pas contente : aujourd'hui, il n'y en a que pour moi, le Bureau, du courrier, et puis quoi encore ?

« … un mari.

— Tu m'as parlé ?

— Oui, je disais que je vais me marier. »

Oh ! si j'avais un petit coup de schnaps, pour faciliter le passage de l'espérance à la réalité, pour me retrouver joyeuse ! Je réalise que c'était le oui seul qui m'importait, tout à l'heure, en allant au Bureau. Parce que ce oui était seul possible, que j'en étais sûre depuis toujours. Mon vouloir se limite au refus des autres, il y a là une zone de reflux et seul l'enthousiasme peut la franchir.

Nous ne pouvions rien, Zizi et moi : rien que jeter notre demande et attendre, tassés dans un coin, leur décision.

« Les forces de l'âme, écrit Zi, c'est quelque chose aussi. Aie confiance, on y arrivera bien, à ce mariage. »

Quand je ne savais pas encore conduire et que je sentais la fatigue de mon homme au volant, je regardais la route, en serrant les doigts, pour redresser la guinde… Et, le soir de l'accident, je ne me souviens pas, mais je suis sûre que je m'étais endormie et que c'est pour ça.

Pour obtenir ce oui, j'avais endormi tout ce qui en moi ne concernait pas ce souhait. Je gardais la viande en relaxe et l'esprit rassemblé autour d'un noyau serré, une pensée douce et maîtresse. Me débattre avec le juge, me marier, gamberger – oh ! comme ça, en l'air – quelque cavalinette, c'était beaucoup ; j'ai ouvert la fenêtre, j'ai chassé de ma ca-

boche les grosses mouches têtues et aveuglées : une mouche à la fois.

Oh ! Zi… Quand je serai très vieille, ou très fatiguée, que je me souvienne de ce matin. Que je ne ternisse, que je ne déforme rien.

Simone est tendre comme une vieille mère maquerelle, depuis qu'elle sait : sûr qu'en allant curer les lapins, elle a branché mâme Chef et que celle-ci a pu, enfin, parler de mon mariage. Voyez, je suis muette comme une tombe, quand je ne dois pas avertir l'intéressée, je ne l'avertis pas. Mais comme elle se rattrape !

Simone dit vrai, il n'y en a que pour moi ; aussi, pour rester dans le coup, la betterave prend part à mon bonheur. Quel après-midi j'ai passé, avec leur voix harcelante dans l'oreille, leur présence, leur sollicitude, leurs plaisanteries de corps de garde ! Mâme Chef ne nous a quittées que pour satisfaire des besoins naturels, pipi et le petit café et le petit bonjour au petit mari, mais toujours elle revenait et recommençait à parler de la même chose. Je n'ai jamais soupiré vers la nuit comme aujourd'hui.

Enfin, nous voilà seules. Puis, Simone me quitte aussi : elle ronfle, et j'imagine sa bouche édentée béant dans le noir, sa bouche pourrie qui a parlé de mon amour toute la journée.

J'aimerais me lever et lui casser la bouche.

Je me sens jalouse : oh là là ! L'implantation des autres ! Comme si je pouvais avoir les réactions qu'ils me prêtent, comme si j'avais besoin de leur complicité, comme si je ne savais pas faire l'amour, comme si je me mariais pour ça !

Mais, ma pauvre Simone, je suis comme toi, je suis une fille-mère qui n'a pas eu de mômes. Mon mariage, c'est un caprice, une entourloupette ; j'ai eu souci de boire avant, je pouvais tenir jusqu'à la rivière, sans toucher aux flaques… Sortie, mairie, vêtements de gala – tiens, faut que je me fasse envoyer quelque chose de propre, j'ai fumé toutes mes fringues – mâme Chef me laissera mon maquillage, elle me l'a promis, on pourra s'embrasser… Bouh ! Tout cela distille de l'essence de cafard.

Ce qui fut et sera, ce qui EST entre Zi et moi, voilà les constantes, les signes essentiels.

Mon mariage, ce ne sera pas une échappée courte et hâtive en la terre promise ; je n'aurai pas envie, sûrement pas, de me cacher sous la table de la mairie, laissant déferler le brouhaha des pieds et des voix, comme une gosse ravie ; de mon homme à moi, un échange de ce genre ne peut être qu'une formalité : épouse, rôle de l'épouse, madame, monogame… bah ! Tout cela, je l'avais déjà. Je peux, si je veux, me faire, tout de suite ma nuit de noces, et par là-dessus une matinée bien grasse. Une grasse matinée ! Plus encore que de nuit et de mariage, j'ai envie de rester couchée, un matin, sans devoir me virer en toute hâte vers l'eau qui ébouriffe, l'atelier qui glace… Le jour de la quille, je prends une piaule et je me pieute. Et demain… demain, je me réveille deux heures avant la sonnette du lever, je crée dans mes narines une odeur de café au lait, je me cale sur d'anciens oreillers…

J'ai déjà essayé, mais je me suis rendormie. C'était meilleur qu'un mariage en cabane, c'était une métamorphose : Zizi était oiseau, il vint et me fit oiseau aussi. Un bec nous poussa, avec de saugrenus petits ongles noirs ; sans étonnement, nous accueillîmes l'avant-soleil sur les sillons ; nos

ongles mordaient l'or meuble et humide, l'or un peu granulé de la terre, lourd comme une chose bonne à manger ; et notre bec se rinçait à un air si frais, si vierge, que c'était certainement la genèse du monde.

Mon rêve d'oiseau grandissait, grandissait jusqu'aux limites de la carcasse, je chantais la vie gracieuse, l'instant sans souvenir…

Mâme Chef nous a ouvert le crâne, du bout de sa clé.

Allons, ma fille, dors, ne rêve plus à tes vieux rêves ; tu vas te marier, et ça c'est pas du rêve, c'est une faveur préfectorale.

Le préfet se rêve-t-il oiseau, quelquefois ?

Ah ! et puis ne me parlez plus de ce mariage, ne m'en faites plus parler ; demain, je reste sourde et muette, je ne cherche plus de voix ni d'oreille amicale, j'entends les violons Marie, je me marie au violon, je…

« Simone ! Ronfle un peu moins fort, tu vas faire crouler la baraque ! »

CHAPITRE IX

C'était jour de lessive, et donc mon jour de bonté : détendue par ma matinée de solitude, j'étais disposée à passer dans la même euphorie, en compagnie de Simone, la pause de midi. Il faisait presque soleil, presque chaud ; on avait bien bouffé ; l'eau pour le Nes (que j'offre à Simone le jour de lessive, par égard pour son demi-doigt de bière apéritive), commençait à frémir dans la galetouse. Nous flânions sous les placards, en devisant : tout juste si nous ne nous tenions pas par la taille, à la manière des jeunes filles betterave, le dimanche, sous les ormeaux.

Et voilà qu'une catastrophe nous tombe sur la tête.

Tout à notre papotage – Simone me racontait comment elle avait capturé, par une nuit d'orage, une jeune truie évadée de la soue –, nous n'avions rien entendu, ni sonneries, ni clefs. La Chef est entrée en ouragan, a crié « Arrivante ! » et happé Simone pour lui faire donner « un coup de main ». J'attends qu'elle revienne avec le journal parlé ; mais elle a dû réintégrer directement la buanderie, voilà la batteuse qui se remet en route. Je frappe à la porte de communication et je vais me poster à la fenêtre. Bientôt, la tête échevelée de la laveuse émerge entre les barreaux ; je lui fais un grand sourire interrogateur, j'articule : « Alors, ma poule, comment est-elle, la souris ? »

Simone encastre entre les barreaux trois mèches ternes, et sa bouche sans dents fait cul de poule autour d'un « chut » impérieux. Bon, elle n'est pas encore sortie de la fouille, il faut guetter. La barbe, c'est trop long, je me rassois.

Re-pam-pam au carreau, re-Simone : « C'est une vieille, grimace-t-elle, une grand-mère. »

J'ai connu des grand-mères prostituées, des grand-mères monte-en-l'air, des… hélas ! Dans le fracas de la batteuse, je distingue le glissement strident du bac, bon, ce sera donc une grand-mère crasseuse.

Les trois mèches réapparaissent au carreau : cette fois, les yeux sont révulsés et un mordillement de la lèvre accompagne l'œil blanc.

Pour que Simone éprouve le besoin de faire ces singeries d'école communale, il faut vraiment que ce soit dégoûtant ; parce que, succédant à la lessive des hommes, avec les draps pleins de sperme et les serviettes constellées de cheveux, n'importe quelle crasse paraît propre. Voici la femme, encadrée par Simone qui ouvre le cortège d'un air courroucé, et de mâme Chef dont les yeux bleus démentent la sévérité de l'intonation :

« Avancez… Allez vous sécher au feu… »

J'ai déjà assisté récemment à une séance analogue, il me semble. Mais cette fois il n'y aura pas de mélange obligatoire : voilà, c'était une grand-mère salvatrice, Simone va m'oublier un peu. En effet, elle papote, tourne et vire, débarrasse un placard, balançant pêle-mêle par terre ses provisions et les miennes :

« Allez-y, grand-mère, mettez vos affaires là, ce sera chez vous… »

Bref, elle fait exactement ce que j'ai fait pour elle à son arrivée, et son air protecteur indique nettement qu'elle a oublié l'état dans lequel elle était ; maintenant, elle récupère sa

misère de l'arrivée sur la misère de grand-mère : grand-mère tremblante, violacée, en robe pénale mouillée et les cheveux gouttant sur le cou.

« Attends que la patronne soit partie, me glisse Simone, l'œil finaud, en me frôlant comme par mégarde et en m'écrasant les orteils d'un coup de talon discret ; je t'expliquerai… »

Je n'ai pas besoin d'explications, mais comment museler Simone ?

« Vous avez regardé la tête ? demande mâme Chef en ritournelle.

— Oui, oui, s'empresse Simone, y a rien, elle est propre.

— Eh mais, reprend-elle dès la porte refermée, c'est que je me suis donné du mal ! Je te souhaite pas qu'il t'arrive un truc pareil, ma Nénette, quand je serai plus là pour le faire !

— Tais-toi, tu me raconteras ça là-haut, au calme…

— Elle n'entend pas, regarde… »

Grand-mère s'est recroquevillée sur son tabouret, le menton dans la poitrine, le dos rond, les jambes écartées ; ainsi calée, elle pique une petite ronflette. Je murmure « Pauvre femme », ce qui relance Simone :

« Va, elle n'est pas à plaindre, des salingues pareilles… Écoute, tu me croiras si tu veux, mais elle avait de la… oui, de la merde, plein les cuisses, plein le dos, son homme a de l'appétit ! (Oui, il est de l'autre côté, paraît qu'il est plus jeune qu'elle, mâme Chef m'a dit, c'est des drôles…) Et puis, tu sais, il y a un truc, dans la douche, un cuveau en fer, un…

— Un tub…

— Un toube, c’est ça. La vieille est entrée dedans, alors, vise un peu, ça balançait, elle tombait d’un côté, elle tombait de l’autre, il a fallu que j’entre dans la douche, regarde : je suis trempée – et que je la décrasse moi-même. Elle doit être bourrée, elle tient pas debout. Dire qu’il va falloir se farcir ÇA ! »

À l’unisson, je peste avec conviction, dirigeant toutefois mes imprécations vers « les salauds qui emmerdent encore les gens à cet âge-là ».

« Et nous, qu’il faut vivre avec ! J’espère qu’on la fera dormir dans le dortoir d’à côté, parce que, s’il faut respirer ce poison toute la nuit… Tu penses, ces vieux, c’est malsain, ça souffle du putra, on peut attraper n’importe quoi… Enfin, Nénette, on s’occupe pas, on reste potes, pas vrai ?

— Oh ! moi, tu sais, toujours bien avec toutes et cavalier seul…

— Bien sûr, toi, tu t’en fous, tu étais là à te chauffer pendant que je me dépatouillais avec elle… oh et puis merde (Simone se lève et fait claquer son tabouret), moi j’en ai marre, je vais parler à la Chef, c’est toujours moi qui fais tout ici… »

Je me tais. Simone peut bien me chercher, elle ne me trouvera jamais. Le claquement du tabouret à réveillé grand-mère en sursaut : elle ouvre des yeux stupides sur le décor. Je remarque l’iris, très beau, de ce marron brillant des noisettes, et à nouveau la pitié me serre le kiki. Je lui demande son nom : un grognement me répond, quelque blaze compliqué, sans doute. Je précise que je n’ai besoin que du prénom, et que moi, c’est…

« Bah ! grogne Simone qui s'est renfrognée dans un coin, mais ne peut s'empêcher de faire aller sa langue plus de cinq minutes, moi j'fais pas tant de chichis. Pour moi, vous serez « Grand-mère » et c'est tout. » Allons-y donc pour Grand-mère :

« Préparez votre gamelle, Grand-mère, j'entends la soupe. »

Non, c'est mâme Chef qui revient chercher Simone ; elles montent au dortoir, elles tâtillent au-dessus de nos têtes, j'entends tirer un lit… donc, nous couchons à trois ce soir. Curieusement, ce déménagement semble avoir calmé les nerfs de Simone : en revenant, elle est toute rose, presque aimable. Peut-être, simplement, parce qu'elle adore faire sa matonne adjointe et que ces manifestations d'importance (laver la merde, tirasser les lits, etc.) lui donnent à son avis le pas sur moi, le scribe accroupi.

Grand-mère n'a pris qu'un acompte de sommeil tantôt, elle a encore toute sa nuit à tirer. À sa manière de taper la paillasse, on devine que ce n'est pas la première fois ; pour déplier ses berlues, elle a retrouvé la vivacité de ses vingt ans. Elle doit avoir un sacré arriéré, pour tant se hâter vers le dodo. Elle s'enfourne dans le balluchon, tout habillée, prend la pose du dormeur et ferme ses yeux de noisette. Mais mâme Chef frimait au judas ; elle rouvre la lourde par surprise et se met à aboyer :

« Faut se déshabiller, ici ! Vous êtes pas dans une meule de foin, non mais !… Allons, obéissez… »

Maladroitement, la vieille femme se remet sur son séant et tente de dégrafer sa robe ; ses doigts gelés s'emmêlent dans les brides du plastron, elle recommence à trembler et

sa lippe s'allonge comme celle d'un gosse qui va pleurer. Non, quand même. Je remets les pieds par terre :

« Levez-vous, Grand-mère, je vais vous aider. »

Finalement, mâme Chef tirant, moi poussant, grand-mère contrariant, nous dépouillons la robe, la chemise, le tricot de coton. Sur le dos maigre et voûté, une loque grise et maculée qui a dû être, jadis, une combinaison de nylon. La Chef lui rend son tricot, jette la robe au pied du lit et s'en va, et maintenant j'éteins, dormez.

Grand-mère s'est repelotonnée, docile, attentive à ne pas faire trop de bruit en respirant.

… « Merde alors, ça n'arrêtera pas ? J'ai pas pu fermer l'œil ! Tu entends ça, Anick ? »

L'aube n'est pas née encore ; dans le noir, Simone tonitrue. De mauvaise grâce, j'ouvre un œil et une demi-bouche :

« Oui, ma poule. C'est insupportable, en effet », et je replonge dans le coma. Mais il est écrit que je n'aurai pas ce matin un réveil harmonieux comme je les aime, un « Ça va, ma poule ? » voire un « Enculés de la mort, ces cuistots pourris, à remuer leurs galetouses, peuvent pas nous laisser dormir, non ? »

Ce matin, ma poule est remontée : elle se tourne, côté mur, côté moi, tant et si légèrement que je finis par sortir une oreille résignée pour tâcher de comprendre ce qui la met dans une telle rogne.

Il y a un bruit inhabituel, en effet.

Ce ne sont pas les cuistots ; les carottes râpées, c'est demain seulement ; la râpe électrique, aussi bien, c'est pas

demain que l'A.P. la leur offrira : l'A.P. est pauvre, les carottes sont molles, et le grattement frénétique et obstiné qu'on entend est beaucoup plus proche et vigoureux que les imperceptibles râpes de l'ordinaire.

Ça vient du lit de Grand-mère. L'aube à présent diaphane me permet de distinguer l'agitation de ses couvertures, plus de doute : elle se gratte. Hier soir, en la déshabillant, j'avais vu des stries rouges sur ses omoplates, mais j'avais cru à quelque bastonnade récente, ou à des traces de nuits dans la paille ; et puis, le « Y a rien, mâme » de Simone m'avait rassurée.

« Ça peut pas durer, moi j'vais le dire, c'est pas moucharder, ça, c'est un devoir. »

Quel grand mot, de si bonne heure !

À vrai dire, je me sens beaucoup plus émue par le grattement féroce de Grand-mère que par les minauderies pauvresses de Simone. Et ce qui la fait parler ainsi n'est pas le souci de l'hygiène, mais la joie mauvaise de trouver plus sale qu'elle ; son trac énervé n'est pas celui des becs d'acier – qu'elle a dû connaître aussi –, mais celui de se faire engueuler ; parce qu'après tout, ces bébêtes, elle aurait dû les signaler hier.

À la sonnette, Simone bondit dans ses savates et crie sur un ton d'adjudant : « Allez, debout là-d'dans. » Grand-mère s'efforce de bondir elle aussi dans ses bottillons, en remonte péniblement les fermetures-éclair, et, se cachant, à petit trottinement affairé, commence à plier ses berlues. Simone en repousse le tas soigneux du bout du pied et s'assied, les bras croisés, réglementaire, au centre de sa paillasse. Au débou-

clé, elle fonce, oubliant le seau hygiénique (c'était pourtant son tour), et va faire son rapport au rez-de-chaussée.

« Alors, me crie-t-elle, n'est-ce pas que c'est vrai ? » Je descends l'escalier, telle Line sur les degrés du Casino, les jupes de nuit ramassées sur le bras, les nattes embrouillées, les yeux miteux, encore dans la vape. Simone monte au-devant de moi et m'agrippe : « Mais dis-le, dis-le ! Hein, mâme Chef que je ne mens pas, voyez, elle a entendu comme moi, alors ! »

Elles continuent à tchh-tchuter pendant que je m'échappe vers l'atelier, pour commencer à vider le feu : car il m'est désormais interdit de grattouiller ce poison pendant que Simone vide son bac de pain trempé. Il paraît que c'est nocif. Bon, les bavardes s'attardent, j'ai le temps d'échafauder le bois d'allumage et le flambant.

Simone entre, avec la bibine et la ration de pain habituelle. Je demande :

« Elle n'a pas son pain ?

— Je l'ai laissé sur la table : on va pas la servir, non ? Elle n'a qu'à se démerder toute seule, cette vieille sale. »

La vieille sale arrive à son tour, poussée par mâme Chef, qui dit :

« Regardez un peu, je crois qu'il y a quelque chose qui ne va pas… Damien, à vous, regardez-la : la tête, la chemise, tout… »

C'est un ordre. Simone rentre dans l'ombre, ses yeux sont des flingues, je les sens percer mon dos. Je fais néanmoins ma petite inspection avec sang-froid. À la première mèche, j'ai compris, inutile d'aller plus avant. Je rabats la

mèche sur l'occiput de Grand-mère, je carre les mains sur ses épaules, et, l'air grave, tel le toubib annonçant à la famille un diagnostic implacable, je dis :

« Ç'en est plein, mâme… Des grains de blé. Énormes, un par cheveu à peu près… »

Mâme Chef et Simone se mordent la lèvre, la lèvre des écolières communales. L'état d'urgence est proclamé : il faut circonscrire le sinistre avant qu'il ne se propage jusqu'à nous, de là aux hommes par la filière du linge, jusqu'à la famille du Chef, jusqu… tchh, tchh, je murmure à présent avec les deux autres, par-dessus la tête de Grand-mère, oubliée sur son tabouret, les cervicales honteuses et les oreilles écarlates, pauvre tas d'os et de poux dont nous avons oublié l'âme.

« Et le corps, Damien ? »

Mâme Chef s'est réfugiée près de la porte et me laisse diriger la manœuvre. Tout en faisant asseoir la vieille femme tout près du feu qui commence à prendre, je dis des choses, n'importe quoi, que c'est le boulot des filles de service, que j'y suis passée aussi, qu'il ne faut pas avoir honte, c'est pour votre bien, etc. La voilà nue, le dos en pleine lumière, les genoux rentrés. Eh bien !…

C'est la taule doublée du châtiment corporel, ce dos-là a été fouetté.

Trois heures après, toutes les têtes sont frictionnées et peignées ; j'ai emballé celle de Grand-mère dans un torchon maintenu par des épingles, traitement de choc pour elle, toute la bouteille de Marie-Rose y a passé. On l'a achetée avec le pécule de son homme : il avait un ou deux sacs sur lui à l'arrivée, et il paraît qu'il a autorisé l'achat avec facilité ;

avec empressement, même : « Tout ce qu'il faudra, pour que ma femme soit bien », a-t-il répondu au maton. Et la présence d'habitants sur sa propre tête, jointe à la différence d'âge sensible, ça fait jaser : ils seraient là pour inceste, et Grand-mère coucherait avec son fils. Bon, quand je serai mariée, nous aurons parloir à quatre et je verrai bien de quoi il retourne. Pour l'instant, beaucoup plus que l'état matrimonial de Grand-mère, ce qui me préoccupe, c'est l'état de ses pieds. À l'arrivée, on pouvait attribuer son manque d'équilibre à la soûlographie, mais maintenant ?

Elle titube comme un mouflet à ses premiers pas, je passe mon temps à la surveiller, pour bondir à la première menace de chute. Surtout lorsqu'elle s'endort sur le tabouret après le déjeuner, pleine de bonne chaleur et de nourriture. Mais elle ne sombre pas, une espèce de balancement du buste la maintient d'aplomb. Simone, ravie d'avoir trouvé une femme qui a autant d'appétit qu'elle, en profite pour rejeter les bonnes manières qu'elle se croyait obligée d'observer avec Nénette : à nouveau, la table est jonchée de miettes, d'arêtes, de taches de graisse et de café. Néanmoins, notre vie à trois me plaît davantage que le duo : Simone se soucie peu qu'on la comprenne et qu'on lui réplique ; l'essentiel pour elle étant de jacter, elle tient le crachoir à Grand-mère qui dort.

Moi, je m'amuse avec ma Grand-mère comme avec une vieille poupée.

Mâme Chef ne veut pas tenir compte de la notice de la Marie-Rose : à son avis, plus on frictionne, plus vite on déparasite. Je recommence donc l'opération cinq ou six fois par jour.

« Attention, Grand-mère, levez la main si ça pique trop. Ça va ? Sinon, j'allonge avec de la flotte. »

Grand-mère remue négativement la tête, heureuse comme un chien qu'on épuce, et elle marmonne :

« Z'êtes toutes de bonnes filles, allez, et mâme Chef aussi est bonne, j'penserai bien à vous, ah ! oui, j'penserai bien à vous, mesdames… »

La Chef préside, s'indigne de la myopie de Simone, imaginez Damien si vous n'aviez pas été là pour vérifier, m'explique qu'elle s'est elle-même frictionnée et qu'elle en a fait autant au Chef et aux petits :

« C'est vrai que ça fait de beaux cheveux. Dommage, l'odeur…

— Oh ! madame, votre parfum domine. C'est Lanvin, n'est-ce pas ? »

Elle cite un parfum à 500 balles : « Non, mais c'est bon aussi. »

Simone revient du poulailler, des galetouses sales au bout des doigts :

« Pouah ! gueule-t-elle, ça pue le putra, ce manger pourri ! Tiens, ma poule, toi qui aimes faire la vaisselle, voilà du boulot pour toi. Qu'est-ce que vous me disiez, Madame-Chef ?

— Rien, rien, je parlais avec Damien. »

Simone, pincée, s'installe devant son bac de café au lait :

« Moi j'm'en fous, je vais manger un peu, je crois que je l'ai mérité, avec tout le boulot que je me suis tapé depuis ce matin. »

Mâme Chef jette un coup d'œil songeur au baquet froid :

« Pourquoi ne le chauffez-vous pas un peu, votre goûter ?

— Bah ! j'suis pas une princesse, moi ! J'en ai vu d'autres, pendant la guerre. »

Petit coup de déportation en perspective. Je ris, le bac de café au lait me menace, Grand-mère avec son turban a l'air d'un vieux derviche au milieu des serpents, sauvons-nous : mâme Chef permet que je m'occupe également de la toilette de ce pauvre dos.

Dans la buanderie, je remplis d'eau tiède le grand bac :

« Tâtez avec le pied… Bon, assise, si vous voulez bien. Faites pas gaffe, je suis doucheuse dans le civil, et j'ai des mômes aussi grandes que vous. Bon Dieu, ce que vous êtes menue !

— Mais je vais toute vous mouiller…

— C'est rien, je changerai de blouse, sortez-moi un pied, que je puisse le savonner. »

Pas étonnant qu'elle clopine, avec des arpions pareils : il y a des années de crasse et de terre entre chaque orteil ; ceux-ci sont comprimés et meurtris par les bottillons trop justes, je dois opérer tout doucement, en passant le gant, en va-et-vient, entre chaque doigt ; Grand-mère geint et s'agrippe à mon cou : « Mon cor, mon cor, je vous en prie… »

J’obtiens du Diable et de vieilles pantoufles, j’installe ma Grand-mère près du feu, les pieds sur le ciment, les bottillons séchant derrière le poêle. Je récure et coupe les ongles, je badigeonne les cors ; Simone me regarde faire, sans plus rien dire. Elle songe qu’avec ses pieds mignons, elle pourrait peut-être, elle, enquiller sans douleur dans les bottillons, et que, cet hiver, pour travailler dans les champs…

CHAPITRE X

L'eau se fait moins froide : bientôt, on pourra se baigner dans le lavoir. Lorsque le linge des hommes n'y trempera plus, lorsque tous les laveurs et toutes les laveuses auront été libérés.

Ça n'en prend pas le chemin, au contraire : voilà que les bonnes femmes radinent deux par deux à présent.

À leur entrée, j'ai tourné résolument des omoplates hostiles et je suis allée m'accouder à la fenêtre : je suis en pleine vacherie et c'est pas aujourd'hui qu'il faut venir me casser les pieds. Simone a immédiatement branché les deux nouvelles, elle cite des noms, des bleds où ces dames ont peut-être travaillé aussi ; elle leur demande leur nom, leur âge, leur situation de famille, elle prend son air Jordonne pour les mettre au coup d'un règlement dont elle ignore le pourquoi (et le comment bien davantage)…

« Hein Nénette ? » « Pas vrai, Nénette ? »

Je sais que dans le patelin de Simone, on s'appelle « Nénette » les jours de grande amitié, et salope ou vache le reste du temps. Mais ça va comme ça :

« Oh ! ma poule, sois gentille, fous-moi la paix.

— Bon, bon ! T'as bouffé du curé, ça se voit… »

Le curé !… Je le revois, tout à l'heure au parloir, avec ses yeux transparents et son pauvre grand nez attaqué par les rougeurs, et je me demande qui, de lui ou de moi, est le

plus malheureux… Et je vois, dans la glace posée à l'angle de la fenêtre, Simone qui me désigne et fait signe dingue-dingue avec le doigt en vrille sur la tempe.

Bon, je lui souhaite de réussir avec ces deux-là mieux qu'avec moi…

La première s'appelle Solange, je crois : elle roule de gros yeux marron de vache éveillée dans une bouille toute ronde, avec de belles couleurs ; et je pense que, lorsqu'elle aura séché les grosses larmes de l'arrivée et mouché un bon coup le pied de marmite qui lui sert de nez, elle sera du genre facile à vivre. L'autre n'a pas dit son nom ; elle se tient debout, les mains dans les poches de son blue-jean… tiens, pourquoi qu'elle on lui a laissé son pantalon ? Moi, on m'a mis la tenue pénale dès le premier soir et on me l'a laissée jusqu'à ce que je reçoive mes robes… Puis, je remballe mon aigreur et je souris dans la glace à la grande fille, parce que je n'aime pas qu'on s'amène en chialant et que les yeux de celle-ci ne sont pas rouges, mais bleus.

« Faut pas faire attention, dit Simone, elle va se marier, ça la travaille… »

Oui, parfaitement : j'ai envie de faire une colère, na !

Pour le mariage religieux, j'avais demandé un extrait de baptême, par écrit, ma paroisse étant trop éloignée pour y envoyer l'avocat ; persuadée que l'aumônier ne ferait pas de difficultés, je n'avais même pas pensé à lui demander son avis. Et voilà qu'il refuse !

« Mon petit, m'a-t-il dit, c'est très délicat ce que vous me demandez là… »

Et moi, vexée, au lieu d'essayer de le baratiner, j'ai répondu aussi sec :

« Bon, ça va, n'en parlons plus… »

J'étais déjà debout, à la porte du parloir, prête à y tambouriner pour que mâme Chef vienne me délivrer et me ramène à l'atelier ; à ce moment, l'aumônier s'est levé aussi et a marché vers moi, m'a pris les mains :

« Ma petite Anick, si vraiment vous l'exigez, je ne peux pas vous refuser le mariage, bien sûr ; mais comprenez que… »

J'ai coupé d'un : « Ça va comme ça, mon père, je vous dis. » Et, l'oreille tendue vers la porte et la main tendue vers lui, pour lui faire comprendre que je la trouvais un peu longue :

« Adieu, mon père. »

Mon envie de me faire bénir était toute païenne, je sais : bénédiction, ou doigts entrelacés, ou poignets entaillés mêlant leurs sangs… J'aurais accepté n'importe quel rite, je les aurais acceptés tous. Mais simplement parce que, tant qu'à faire, nous voulions appuyer le sceau très complètement, très parfaitement… Nous avons dû mettre si longtemps notre amour sous le boisseau. Zi et moi !

Bien sûr, nous nous offrions quand même, en extra, de fameuses parades, nous baladions beaucoup notre faux couple… nos alliances, elles, étaient en vraie joncaille, en tout cas : et nous nous appliquions, dans les gestes de nos mains, à les faire scintiller, nous jouions avec, comme négligemment… Pour nous amuser à papa-maman, il nous arrivait aussi d'« emprunter » des enfants à des amis : ces

gosses représentaient, pour quelques heures, « les fruits de notre amour », et comme tels étaient rendus à leurs parents avec les poches bourrées de bonbons et de sous – comment faire, pour abandonner ses mômes ? Nous aimions les témoignages naïfs, les baisers échangés en public, non tellement pour les baisers – mal goûtés – mais pour les yeux des gens, leur aigreur ou leur tendresse : nous entrions dans la race anonyme et ailée des Amoureux, nous passions partout. Et pourtant, n'importe quelle poupée de Peynet aurait eu à l'amour plus de droits que nous. Vivant en cavale, traînant des avis de recherche, déménageant de planque en planque, nous nous détendions au babillage des amoureux, nous y trouvions une berlue. L'amour, nous pouvions en faire bien des choses… mais pas un mariage : seul, le refus du juge à nos demandes de parloir nous a fait réaliser qu'un mariage est un acte, et que l'acte de présence et l'acte d'amour ne suffisent pas… Puisque nous choisissions d'obéir à la loi, nous voulions que tout le monde le sache, nous approuve et nous aide, même Dieu.

Aumônier, aumônier, ce n'est pas chic, votre non est le seul : même ceux qui nous ont séparés nous escorteront, on va fonder une pépinière à truands sous l'égide des lardus, et vous… Vous êtes pessimiste, vous savez par expérience que les amours de prison ne « tiennent » pas, vous en avez marié d'autres, vous nous généralisez, en somme. Et si j'exigeais ? Qu'est-ce que j'en ai à faire, de vos dilemmes ? Je n'aurai rien : ni encensoirs, ni voûtes tonnantes, ni traîne à la traîne ni Suisse en grande tenue ; pas même un malheureux gendarme en uniforme. Et, au seuil de la cellule nuptiale, adieu mes noces !…

Ouais : pour votre mariage à vous, il faut consommer : un verre pour deux, sans pailles. Bah ! À la coupe où nous ne

pouvons boire, nos lettres puiseront, tels de légers chalumeaux. On s'épouse pour s'écrire, c'est vrai ; mais, quoi que vous en pensiez, nous nous écrirons toujours. Le premier sorti écrira un peu plus souvent, voilà tout… Parce qu'il y a aussi la fidélité ! Ah, vous n'avez rien oublié : « Êtes-vous certaine, s'il sort avant vous, que… »

Qu'il sorte, père, qu'il baise ! Et vous, dormez en paix…

Je me tais, je veux garder les yeux obstinément baissés, je compte les diablotins qui me passent sous les paupières. Si je plaide ma cause, c'est simplement parce que je suis en rogne. Votre clémence, vous pouvez la garder. Lorsque j'ai rencontré mon amour, j'étais traquée, cassée, sans refuge ; et soudain, je devins refuge et trouvai le mien : nous étions là, embrouillés et liés par ce fil d'amour, sans passerelle, sans étai de forme, et nous n'en avions pas besoin.

Étayer, c'est douter : mais ce sont les autres qui doutent, c'est pour les autres que nous nous étayons.

L'été, le silence, les périlleux bonheurs… Il n'y avait pas de serments, seulement des mots, des murmures inventés, esquissés, libres… Et maintenant, ce « oui »… ! Je me marie, je me marie ! Peuh, laissons tomber les soucis de sacristie : roule, ma joie ! Je me jette en toi, je me négativise, je me fais réceptacle, passage…

Le nez contre le carreau de la fenêtre, je ris aux anges. Simone doit se faire un sacré mouron pour mes facultés. Rassurons-la :

« Tu sais bien ce que c'est, dis-je en me retournant vers l'atelier, toi aussi, tu vas te marier… C'est pour quand, au fait ?

— Attends, faut qu'en sortant j'aille voir si Jojo m'a écrit… »

Jojo est un des fiancés de Simone, un amant saisonnier que chaque été ramène à la batteuse. Il faut que je vous en parle un peu, ça vaut le coup.

Un dimanche, j'avais fait, après mon courrier habituel, quelques bafouilles insolites : j'avais souhaité la bienvenue à notre président, dont ***Paris-Match*** nous laissait espérer la visite en notre département un de ces quatre printemps, demandé au bavard de récupérer chez mon toubib des radios de mon dos et de me les apporter au parloir, pour que je puisse comparer cet ancien dos bien droit avec celui que je m'imaginais à présent, perclus de tabouret et menacé de scoliose ; puis, à court d'idées, j'avais demandé à mes petites sœurs « si elles voulaient que je leur fasse quelque chose… » Il est si rare de me voir désœuvrée que Simone s'est creusé la tête pour trouver ce qu'elle pourrait bien me, ou plutôt se faire faire :

« Relis-moi la lettre à Fernand… »

Cette lettre lui faisait une belle entrée, une transition logique que Simone devait ciseler depuis des jours : très exactement, depuis que le dentiste m'a commencé mon bridge. Au retour des premières séances, Simone me faisait montrer mes dents de plus en plus trépanées, souffrait avec moi, faisait réchauffer ma gamelle… Cette sollicitude était un fin calcul. J'ai dû en retour m'enquérir auprès de l'odontologue « Combien ça coûte un râtelier, le haut seulement, pas doré ni argenté, non ; juste des petites perles blanches comme ces trucs qu'y font maintenant », propos que j'ai rapportés mot à mot à mon dentiste ; et nous avons tellement ri, lui et moi, que l'hilarité a gagné les agents convoyeurs et qu'on était là

à se tordre comme cinq baleines, jusqu'à ce que le chef de l'escouade regardât sa montre, récupérât son sang-froid, puis son képi, puis sa détenue.

Avec tout ça j'avais oublié de demander le tarif de la prothèse, et je ne pouvais pas le deviner, n'étant pas assurée sociale, ni édentée ; je m'en suis tirée en disant :

« Ma poulinette, le gars n'a pas pu me fixer, il faudrait qu'il t'examine d'abord : j'avais pas en tête le topo exact de tes mandibules, mais si tu veux, la prochaine fois, je lui apporterai tes empreintes ; je te ferai mordre dans une boule de mie de pain… »

C'est à la suite de cet entretien que Simone a renoncé – provisoirement – à se faire refaire la devanture, et qu'elle m'a branchée sur ce Jojo :

« Il veut m'épouser et me ramener chez lui, en Espagne : là-bas, j'aurai tout, maison, voiture, trousseau… Eh mais, c'est qu'il me gâte, c'est pas Fernand, lui : il me caresse, il sait me régaler, mm, c'est bon avec lui. Mais ce qui l'embête, c'est mes dents : il voudrait me payer le dentiste, les soins après, tout, pour que je sois belle. Mais moi, tu penses ! S'il faut que je reste sans dents du tout pendant des semaines, le temps que ça cicatrise !…

— Mais ici t'as pas à plaire, pourquoi n'en profites-tu pas pour te faire arracher tes trois dents, que tu souffres le martyre pour bouffer dessus ? En sortant, tu as ton appareil dans les huit jours et tu peux te casser directement en Espagne.

— C'est vrai… Mais dis donc… combien ça coûte, trois dents, pour les faire arracher ?

— Bah ! courageuse comme tu es, avec une seule séance… Je demanderai au dentiste. Ça serait bien, on irait ensemble… »

Donc, ce dimanche, j'avais taillé une bafouille à Jojo : « on » lui a fait un baratin d'indigente, riche seulement de promesses, les promesses d'un été tout proche où Simone sera là, le teint frais et l'haleine chaude, les gencives douces offertes à la boule de plâtre, offertes à tous les gros vices paysans.

Mais Jojo n'a pas encore envoyé le mandat pour le dentiste. Simone m'explique qu'il n'a pas dû toucher la lettre, mais qu'il va revenir bientôt chez l'employeur où nous l'avons adressée, et que, dès qu'il l'aura lue…

Jojo est au pays des châteaux.

CHAPITRE XI

« Me ferez-vous l'honneur d'être mon témoin, Maître ? »

Il était indispensable que le Barreau fût représenté à notre mariage. Mais comme, pour cela, un bavard était bien suffisant, nous laissâmes les autres places de témoin à des amis.

Les amis savent – quelquefois par expérience – ce dont manque un détenu : l'amour, et pas nécessairement l'eau fraîche. De plus, ils connaissent nos marques préférées : ils se sont donc amenés avec les poches bourrées de flasks et deux bouteilles de champe dans le cabas.

J'étais pourtant encore à jeun lorsque, sur le seuil de la prison, je faillis entrer en collision avec un grand type en gabardine. Au lieu de s'excuser et de me laisser le passage, l'affreux me serra de plus près et tenta de m'embrasser.

Mon fiancé était déjà casé dans la voiture-radio, sur la banquette arrière ; j'allais l'appeler à l'aide, lorsque je reconnus mon agresseur… et je me jetai dans ses bras :

« Mon vieux Maurice ! Oh ! c'est gentil d'avoir accepté… Excuse-moi, je t'avais pris pour un poulet, j'ai pas mis mes carreaux… »

Et Maurice qui s'embrouillait dans des formules, qui m'empilait sur les bras des fleurs et des cartons de chez le confiseur… Je lui demandai de me garder tout ça jusqu'à ce que je puisse m'en occuper ; mais là, impossible, j'avais trop à faire avec ce mariage. Je grimpai dans la voiture, m'assis

contre Zizi et me calai dans ses bras – on l’avait dispensé des menottes –, je n’en bougerais plus. Plus jamais.

Nous roulions vers la mairie, sauvés de la grosse réjouissance, sans qu’un passant nous regardât autrement que des gens dans une voiture de flics ; nous étions tranquilles, intrigués, un peu irréels.

Les témoins s’étaient tassés dans la guimbarde ; l’avocat, seul, devait se rendre directement à la mairie. Ils bavardaient poliment avec nos anges et nous passaient les flasks sous leur nez, ces messieurs ayant refusé de boire en service, mais ayant permis que l’on s’abreuve : c’est pas tous les jours qu’on se marie, et les anges sont gentils comme tout quand leur service l’est aussi.

Nous buvions au goulot, à tour de rôle, comme des rescapés du désert, et les amis faisaient « doucement, doucement », en essayant de nous retirer le biberon. Quand les petites bouteilles furent vides, nous demandâmes les grandes ; mais comment faire sauter les bouchons sans arroser personne, dans cet agglomérat de bras et de jambes ? Je quittai mon promis une seconde et je me tournai vers Maurice. J’articulais de façon langoureuse et ensommeillée, en m’appliquant :

« Te casse pas la tête, on ira boire le champe chez mon avocat. Je lui ai demandé de nous prêter son appartement cinq minutes. »

Un autre détenu s’était fait établir un permis d’extraction, ayant malheureusement un être cher à accompagner au cimetière le jour même où nous avions à nous marier ; notre cérémonie fut donc enlevée dans le style de Gretna Green – neuf minutes, chronométra Maurice. Et nous

fûmes ramenés à la taule champignon au plancher : les flics ajustaient déjà la figure de la cérémonie suivante, pas question de les dérider, même avec l'odeur du Moët.

Dommage, j'aurais bien écouté le maire toute la matinée. Il avait été paternel et badin, le schnaps de l'aller faisait des bulles autour de ses paroles, et j'avais envie de boire encore, pour les honorer.

« Et vous, petite madame, avait-il dit en me menaçant de l'index, il ne faudra pas déserter le domicile conjugal, n'est-ce pas ? »

Je répondis que, pour le moment, je m'occupais à le réintégrer.

Le maire parut surpris ; alors, témoin maître s'interposa et lui dit quelque chose à voix discrète. Le maire n'avait pas reconnu les bagnards annoncés dans ces fiancés aimablement lavés et habillés. Il s'écria :

« Oh ! pardon ! Si je comprends bien, j'ai fait une gaffe ? Alors, madame, je vous fais tous mes vœux de bonheur, et de… prompte réintégration. »

Avec cet enterrement de mort, les agents ne voulurent rien savoir pour nous promener plus longtemps. Maître était, comme d'habitude, « navré »… mais je ne désarmais pas :

« On prendra bien le temps de mourir, dis-je, en souriant au poulet. Pourquoi ne pas écluser, avant, un peu de Moët ? Allez, va, trouvez quelque chose, il n'est pas si tard… »

Pour preuve de son impuissante bonne volonté, il me mit sous le nez son poignet où trottait l'aiguille du Temps :

« Si l'on n'est pas rendus dans dix minutes à la maison d'arrêt, on sera en retard pour le cimetière. Mais attendez : je vais dire au chauffeur d'arrêter un peu avant le portail, et vous boirez un coup dans la voiture. Mais n'en parlez pas en rentrant, hein ? »

Maurice descendit pour faire sauter le bouchon. Je me sentais hilare et bienheureuse. On me tendit la bouteille, d'où sortait solennellement la lave blonde ; je léchai le goulot, puis je l'embouchai, et je bus, je bus interminablement, jusqu'à ce que la mousse me ressortît par les yeux. Je buvais à notre nuit, à l'aurore qui la suivrait, je buvais à ***nous***.

… Je ne sais plus comment je me retrouvai dans l'atelier, avec les filles qui se bousculaient pour me lécher la pomme, pendant que j'essayais de récupérer les vieux ciseaux pourris pour délier les fleurs et les bonbons ; je répétais :

« Où sont les cisailles, où… »

Puis :

« Mâme Chef, puis-je donner une fleur à chacune, et partager tout ceci ? »

La Chef, comme tout le monde aujourd'hui, disait « oui, oui », pleine d'indulgence et de précaution : j'étais à la fois une jeune mariée (à manipuler avec douceur), et une détenue poivre qu'il fallait persuader d'aller dormir. Sa délicatesse se raccordant à ma langueur, je ne me fis pas prier pour la suivre au dortoir. Ainsi, l'A.P. apporta dans ma corbeille de noces la petite séance de dodo dont je rêvais depuis tant de matins.

Même sans mon mari, c'était un beau cadeau. Je n'avais jamais vu la Chef accorder le lit à une femme au milieu de la journée, comme ça, sans avis médical, sans que j'eusse même à justifier de migraine épaisse ou de règles hémorragiques ; dans les prisons, c'est ouste-à-l'hostau ou crevez-assise-sur-votre-tabouret.

Mais moi, j'étais bourrée : c'était, pour le lieu, un cas sans précédent officiel. Mâme Chef m'aurait bien bordée, si mon lit n'avait été réglementairement et rectangulairement plié ; elle me fit déployer une berlue, m'aida à m'en recouvrir et s'éclipsa sans bruit, tournant la clef avec un pim-poum décomposé et aérien.

Je mis mes pieds sur le coussin-relax des autres berlues ; j'avais les orteils comprimés par les belles godasses du matin : je les ôtai, je glissai mes lunettes dans l'une et mes pipes dans l'autre, et je m'apprêtai à dormir jusqu'à l'heure du parloir.

Mon premier parloir conjugal, prolongé à une heure, exceptionnellement. Mais comment dormir lorsque l'heure est au festin, et qu'il n'y a ni festin ni heure ? Je revoyais, au ralenti, le film des jours passés, tout ce qu'il avait fallu batailler et prier pour obtenir ce tout, ce rien, ces neuf minutes… Zizi : « Oui » ; moi « Oui », deux secondes. Le temps de prendre un cliché radiographique.

Pour l'examen pré-nuptial, j'avais refusé de m'habiller ; j'y étais allée en blouse, traînant dans la gadoue des mules de l'été dernier.

Le dispensaire était morne, plein de femmes en manteau vague et gonflé, qui attendaient avec des papiers à la main, et qu'une secrétaire revêche et asexuée questionnait d'une

voix excédée, disant « quoi ? » et faisant épeler les noms. Pour la radio, je dus me mettre seins nus dans un box ; le détenu extrait en même temps que moi, un tubard squelettique, se rhabillait pendant ce temps dans le couloir moite, en toussottant « Pauvre France, pauvre France… »

L'ange à mon épaule, et moi, la fiancée…

Relents et navrances, tués par ces deux secondes.

Ah ! mon petit mari, nous n'aurons pas été de ces enfants qui vont-main-dans-la-main-vers-le-soleil, nous n'aurons pas posé pour des photos de noces emphatiques et enrubannées. Juste des photos de nos éponges.

Nous sommes loin du paradis, c'est sur la terre que nous nous frayons un chemin, à coups de pied et à coups de poing ; c'est sur un tas de berlues humides que nous dormons, toi seul, moi seule.

« Ah ! ah ! La nuit de noces est encore lointaine ! »

Les filles, tout à l'heure, au retour de mon premier parloir, ne me faites pas hurler : il n'y a pas de madame ici, compris ? Le seul rappel de la peau doit être la litanie soupe-savonnette-linge. Je la fais tous les jours, ma toilette de mariée : vous me charriez assez. Oui, je me lave méticuleusement, avec rage, pour que, passé l'heure du lavabo, il ne soit plus utile d'en parler. Alors, foutez-moi la paix. Et, s'il vous plaît, ne dites pas « Zizi » en parlant de Zizi.

En descendant les marches de la mairie, mon homme m'a dit :

« Oh là là ! C'est fini, je ne me marie plus ! »

Mais si, nous nous remarierons, tu verras. T’en fais pas, Zi, mon corps est docile ; c’est ma guitare d’ennui, je joue mon corps, je le prive, je le gave, je l’offre au silence, j’y crée ta forme et le radieux contact de ta main.

Je marche vers toi et je marche à ton côté, j’ai le soleil dans le dos.

Marchons dans les reflets, ne soyons ni ombre ni flamme. Ou plutôt, que les flammes s’assagissent et s’étalent en une grande clarté attentive.

J’y pense : l’escorte a rapporté au Greffe notre livret de famille.

Je me retourne vers le mur, le champe fait glouglou, et je souris dans mon polochon, au souvenir de ce livret plein de pages blanches.

CHAPITRE XII

Les derniers casse-croûte sont les plus substantiels : Simone se dépêche de se remplir et avoue, les mâchouilloires actives :

« J'en aurai peut-être pas autant dehors… »

Elle se lève pour ranger le bac dans son placard, en inspecte le contenu et lance à la cantonade :

« La première que je choppe là-dedans, j'y coupe la pogne ! »

Comme personne ne semble impressionné, elle claque la porte du meuble et revient à pas pesants reprendre sa place, sa place « toute pareille » : il n'y a plus de contre-matonne, plus de prévote, seulement une malheureuse adjudante dont le calot se dédore à vue d'œil.

« T'as pas une allumette, ma poule ? » me demande-t-elle.

J'ai l'habitude : je taille la bûche avec mon couteau, je la plante dans l'ongle de mon pouce et je la lui présente en disant :

« Tiens, nettoie ton garde-manger. »

Et Simone fouille et refouille ses chicots, faisant claquer sa langue en aspirant : manège qui fait, selon l'accoutumance, pouffer ou se détourner pour ne pas aller au refil. Oh ! bien sûr, nous sommes toutes, à notre manière, des dégoûtantes et des emmerdeuses, et lorsque le vent

tourne l'odeur de la merde fait grincer les nerfs ; certains jours, une fille qui racle ses pantoufles de long en large vous donne envie de lui sauter dessus et de l'asseoir de force ; moi-même, bien que depuis le mariage je me sente toute neuve et toute calme, je renaude de temps en temps pour faire comme elles, prenant soin de m'en prendre à des cibles abstraites, ce poste qui nasille, cette soupe trop salée, ce P'tit Père Bon Dieu des taulards qui nous laisse tomber, etc. Mais au fond, tout m'est bien égal. Ces mois de collectivité m'ont appris l'effort négatif : par exemple, rire à gorge déployée de plaisanteries élimées et stupides, ne pas hausser le sourcil lorsqu'une fille va pisser sur le seau à un mètre de la table pendant qu'on mange, et garder yeux, oreilles et narines hermétiquement fermés à tous spectacles, bruits et odeurs insolites. Mais Nicole, elle, en est encore à l'effort positif. Nicole, c'est la grande fille en blue-jeans. C'était plutôt : le lendemain, la chef a confisqué le froc et lui a donné la robe.

Il est clair qu'elle n'a jamais fait de prison : elle a des réflexes de primaire, gauches ou fins ; elle semble crâne, enthousiaste, un peu cynique, un peu sentimentale ; habile de ses mains et ne voulant rien foutre, habile de sa tête et sachant jouer à l'imbécile. Avant son arrivée, j'étais fatiguée de faire des calembours et de chanter en langue étrangère : pour les betteraves, le calembour c'est du dingue-dingue, les langues étrangères c'est du charabia. Maintenant, je peux finasser respectueusement avec la patronne ou écouter les prônes de l'aumônier (on est fâchés, mais comme il jacte à merveille pourquoi ne pas l'écouter ?), je sais que Nicole apprécie et écoute aussi. Le premier matin, elle m'a demandé s'il était possible de se foutre à poil pour se laver, si le bruit de sa brosse à dents ne nous gênait pas… Si elle savait que la majorité des prisons n'a pas encore de salles d'eau inso-

norisées et qu'il y a, en fait de petites opérations gênantes, bien pire que la toilette des fesses en public… Simone a immédiatement rappelé qu'au lavabo, les filles de service avaient priorité et qu'« on » avait intérêt à calter vite fait, parce qu'elle avait à se laver et un tas de choses urgentes à faire ensuite. J'ai dit :

« Mais qu'est-ce que tu attendais pour foncer ? Tu es toujours la première descendue !

— Eh, moi j'ai pas le temps, je porte ***votre*** café, je sors les ordures, je…

— Oh ! ça, pour la poubelle et les corvées, madame-Chef ne t'y a jamais obligée : elle te dit toujours, au contraire, de prendre le temps de boire ton jus. C'est toi qui rouspètes et qui fous des coups de pied dans la lourde si ça ne va pas assez vite. »

Mais à quoi bon jacter ? Simone trouve et trouvera toujours de nouveaux faux-fuyants pour éviter de se débarbouiller. Je n'ai encore vu ses seins qu'à l'occasion de certains boutonnages de soutien-gorge ; et ses cuisses, on les voit plus souvent marbrées de chaleur, et de bracelets de fumier que moussant sous le gant de toilette. Même, on ne les verrait jamais, si Simone n'éprouvait le besoin de se rassurer et de nous dire, tout en se chauffant le derrière, jupes retroussées au-dessus du poêle :

« Pas vrai, mes Nénettes, que j'ai encore de belles jambes, pour mon âge ? »

Lorsque le poste joue des valses, elle se met à toupiller et exhibe des bas bruns et filés, salaire de quelque lessive pour la patronne ; c'est dimanche, on rigole :

« Allez viens, ma poule, je t’apprends… Écoute ça : qu’est-ce que j’ai pu le danser quand j’étais jeune ! »

À ces moments-là, je réalise que la seule grâce de Simone, c’est précisément ce mouvement perpétuel qui me hérisse le poil : immobile, elle reprend l’aspect d’une betterave mûre, aux cheveux gris et aux muscles épais. Hormis ses gambilles, Simone n’a rien. Certaines phrases lâchées sur des coups de rage, me donnent envie de lui cisailler la langue, de balancer les vieux cisailles pourris à travers ses mots, puis de loyalement lui serrer le kiki, longtemps, jusqu’à ce que l’âme gicle par tous les trous… Je hurle :

« Du calme, ma fille ! Ah ! ma pauvre poule, qui c’est qui m’a foutu des ciseaux pareils ! Tiens, affûte-les-moi sur ton verre, tu seras bien sage… »

Je rajuste autour de mon pouce le chiffon qui le protège des ciseaux : ils coupent si mal qu’il faut faire des pesées, des pesées à se traverser la viande…

« Les enculés de leur race ! » crie Simone, en lardant le verre.

Voisins, amis, amants, les rupins et les démerde, ils sont tous de leur race. Le cœur de Simone, c’est un cœur négatif où n’ont trouvé place que les inverses de l’amour.

Le soir de l’arrivée de Nicole, elle a essayé de m’entraîner dans une moquerie acide, « celle-là elle parle pointu, encore une qui va tout savoir, cet air prétentieux… » : j’ai répondu que je laissais aux spécialistes le soin de juger les gens sans les connaître, et que Nicole me plaisait beaucoup, précisément parce qu’elle avait cet air-là.

Le soir, on ne parle plus de Nicole. C'est moi qui lui parle, le jour.

Nicole est sans pognon, sans fringues, sans le moindre objet personnel ; elle semble copiner avec la solitude et avoir une bonne couche de fierté ; je peux guider Nicole là où j'accompagnais Maria, je ne suis pas près d'oublier l'itinéraire… Le problème de la merde peut toujours, dedans comme dehors, être résolu.

Mais la merde, Nicole s'en fout : ce qu'elle veut, c'est voir son Jules, arrêté en même temps qu'elle et détenu au quartier hommes.

Elle a fait une demande au Chef qui la lui a retournée, avec, écrit en rouge : « Rejet. » Comme pour moi, naguère. J'ai suggéré :

« Demandez au juge : il refusera, bien sûr, mais il faut suivre la filière. L'espoir tue, on sait, mais… en taule, il est bon d'avoir toujours quelque requête à la traîne. Tenez, voilà mon Bic ; écrivez au juge, je vous dis. »

Le surlendemain, nous avons été appelées ensemble au bureau : c'était mon avis de jugement. L'ayant signé, je m'écartai pour laisser la place à Nicole : pour passer le temps, je suivais de l'œil la liste nominative des détenus sur le tableau mural, je lisais à l'envers les enveloppes entassées de part et d'autre du maton de visa, qui censurait en soupirant…

Réintégrées, hors de portée du clan Betterave, on commença à parler un peu plus profondément. Je dis, en préambule :

« Je passe bientôt au tribunal… On va se faire un jus pour fêter ça : il gèle, dans ce couloir du Greffe ! Vous avez les yeux rouges et le nez bleu… »

Nicole se moucha, me dit le refus du juge, me montra la photo de son jeune amant :

« Vraiment, on peut dire que c'est tout ce que j'ai au monde en ce moment, cette photo… Je me demande s'ils envoient mes lettres : je mets « Affranchir à l'arrivée », mais… est-ce que c'est permis ? »

Ici, on ne cantine pas ses timbres, et la seule chose que j'aimerais donner à Nicole, je ne peux pas. Je suppose que le ton protecteur et le paternalisme dont j'ai tant souffert à l'époque de ma dèche doivent lui faire également horreur ; donc, au lieu de donner, je troque : je lui achète l'œuf du mercredi et la poiscaille du vendredi contre des Gitanes, je lui file du papier à lettres « à condition qu'elle m'aidera pour mes devoirs de maths, je vais prendre des cours par correspondance », etc. Je lui fais aussi lire mes lettres avant de les envoyer, sous prétexte de lui faire corriger les fautes, car il est délicat de parler courrier avec une fille qui n'en reçoit pas et en a marre d'en écrire.

Oui, pour que moi, la sauvage, la muette, la méfiante qui planque ses bafouilles et numérote ses paquets de pipes, je fasse ce mouvement du poignet si difficile, ce « Tenez, lisez » qui offre la lettre, il faut que j'aie encore été prise au piège velouté de l'amitié. L'amitié, c'est comme ces chatons joueurs et griffus qu'il vaut mieux noyer à la naissance : ça pousse trop vite.

À la promenade (il commence à faire vraiment bon au soleil), nous mettons nos corsages en balconnet, nos jupes à

mi-cuisse, et nous nous asseyons par terre, pas trop loin du clan Betterave quand même, de façon à pouvoir assister au spectacle sans y participer.

Simone et Solange ont plein la tête de réminiscences communales : elles ont tracé une marelle dans l'herbe et y sautent avec des gambilles d'écolières.

« Ciel ! » « Terre ! »

Les voilà au Paradis ; je réfléchis, en regardant les nuages, que le P'tit Père Bon Dieu les accueillera dans son Éternité, croyant leur faire plaisir, et qu'elles joueront à la marelle avec les anges pour passer le temps ; il me vient un tas d'idées douces ou baroques, j'en fais part à Nicole avant qu'elles ne se sauvent, et nous rions…

Simone reste la jambe en l'air, soupçonneuse : pour elle, le rire n'a pas trois significations : on partage sa gaieté ou bien on rigole d'elle. Puis, lorsque les lois de l'équilibre lui rendent conscience de son instabilité, elle hausse les épaules, fait signe « dingue-dingue » et regagne le ciel, poussant son palet du bout de la savate. Ils étaient pourtant bien, ces souliers, quand mâme Chef les lui a donnés ; mais Simone les a mis pour faire la lessive aussi bien que pour danser le dimanche : non, Simone n'aura jamais de tatanes propres, jamais elle n'aura d'autre paradis que celui-ci.

« Allez, à toi, la grosse, ça te fera maigrir…

— Eh mais, nous, on n'a pas le cul gelé, on sait s'amuser ! »

Elles ont les cheveux sur les yeux, les tatanes grises et les joues enflammées. Simone, ma marelleuse, tout le mal que je te souhaite c'est de n'avoir pas d'âme et de ne pas al-

ler t'ennuyer au paradis ; que tu vives encore longtemps, pour vider le litron et le retourner ensuite sur la tête de Fernand, ou de Jojo, et que tu ne commettes pas l'erreur d'engager des fonds dans la pose d'un râtelier : parce que ça, vois-tu, je ne sais pas si tu pourras le fourguer au bougnat.

Au-dessus de nous, le vent charrie des fleurs et des voix, et on ne sait pas si ce sont d'autres fleurs et d'autres voix que celles de l'an dernier. Mais le vent bouge mieux que les heures : le réel pèse des tonnes ; on est là, peut-être, pour toujours. Pour animer le film, il faut se repérer à des millésimes, à d'anciens mais…

« Tiens, Nicole, c'est marrant, mai au pluriel ! »

Un premier mai, au parloir, une visiteuse m'avait apporté un bouquet de muguet en plastique, « pour qu'il ne se fane pas » : et, malgré mon peu de goût pour les contrefaçons, j'avais mis sur ce bouquet de résistance une noblesse de bijou des bois ; notre premier Premier Mai avec Zi, quand notre amour était encore frêle et doux comme ces deux doigts de muguet… Je fouille dans la pelouse, j'y découvre des herbes naissantes :

« J'vous jure, Nicole, on devient con, en cabane…

— Rabattez vos jupes, là-bas, crie la reine mère. On voit tout. »

Moi, mâme Chef, je ne sais que montrer mon cul, mais c'est enfantillage et non insolence, croyez-moi.

« … Et ne marmonnez pas derrière votre main avec la nouvelle, ça ne sert à rien. D'ailleurs, à l'avenir, à la première cuisse que je vois, je supprime la promenade. Au lieu de vous amuser tranquillement avec les autres !… »

Bien, Auguste, je vous obéis.

Retournons à mai, mon cœur : on s'y aimait, quoique si autrement, si bien ! Tu posais la main sur mon cœur, mon cœur… J'avais envie de mourir, pour que rien ne recouvre cette minute ; j'avais tellement besoin d'espérances, alors ! Et il a fallu désespérer et presque mourir pour atteindre les certitudes.

Dans six mois, l'hiver : je trouve dans la pelouse des feuilles adultes, le vent est là et l'été n'est pas loin.

Mais bah ! Puisque tu m'aimes, Zi, mai, juin ou janvier !…

CHAPITRE XIII

« Hello, Vénus Callipyge, avez-vous bien dormi ? »

Chaque matin, je regarde Nicole qui descend l'escalier, en chemise pénale, les genoux nus, majestueuse le jules au bout des doigts. Le piège resserre ses mâchoires, et fait se desserrer les nôtres. Mais je veux créer d'autres liens que la gamelle commune :

« Moi aussi, j'ai mon ami… non, c'est mon mari maintenant, de l'autre côté. Il en a fallu, des démarches, pour arriver à communiquer… officiellement. Votre tour viendra aussi, allez.

— S'il ne vient pas, je vais le faire venir !

— L'ennui, c'est que dans cette baraque il est à peu près impossible de trafiquer.

— Impossible n'est pas français », dit Nicole.

Je m'impatiente :

« Écoute, mon vieux, je ne suis pas une gamine. Autrement, mon homme m'aurait laissé grandir tranquillement à la maison, au lieu de m'emmener au boulot avec lui… Mais ça, c'est une autre question. Je vous disais : nous avons déjà fait pas mal de boîtes ensemble et nous avons toujours trouvé une cheville pour biftonner : par les cuistots, les comptables, les visiteurs même… Alors, ici, vous pensez bien qu'on a essayé aussi. Zizi surtout, parce que moi… j'avais préparé une solution plus radicale, je vous raconterai. Eh

bien, impossible : les chefs ont été plus marles que nous, ils faisaient fouiller la cantine, sonder les gamelles, etc. Et, à part les laveurs (sous bonne surveillance et très peu de temps) je n'ai jamais vu un homme mettre les pieds chez les femmes : c'est le Chef qui bricole lui-même les serrures et l'électricité, pas question de brancher le menuisier non plus. On a tout envisagé, vous m'entendez, tout. Et… on s'est retrouvés à la mairie. Maintenant, on s'écrit : mais si vous saviez les censures invraisemblables qu'ils font sur nos lettres ! Tenez, une des dernières : ça fait cinq ans que je suis avec Zizi. Donc, pour le cinquième anniversaire de notre rencontre, il m'avait écrit : « Nous attaquons un nouveau lustre. » Eh bien, ils ont dû imaginer une cavale ou une agression, « lustre » était tout noir de ratures. C'est tout juste si je suis arrivée à déchiffrer…

— Oui, une cavale acrobatique… Pourquoi pas ? »

Doucement, Anick… Je réponds :

« Pour le moment, j'attends le jugement. Après, selon la violence du coup de barre… Mais il faut attendre : Zizi et moi, Roland et vous, attendre tous les quatre d'être fixés. Tenez, mangez un carreau de chocolat : pas fameux, hein ? Moi, j'aime les gros rochers pralinés, pleins de noisette et de liqueur, les trucs dégueulasses pour le foie et le teint…

— Oh ! oui Anick, croquer une boîte de chocolats, au lit, un dimanche de pluie par exemple, avec un bon bouquin, un stock de pipes… »

J'enchaîne, machinalement :

« … Un flask de cognac, un beau Jules… »

Lorsqu’on se met à gamberger ainsi et que le souvenir vous ramène dehors, c’est que le tabou est levé, qu’on va bientôt parler gambades, qu’on va, sans qu’il en coûte rien, s’évader du chemin sage et dévier, fttt, dans les traverses fantaisistes…

Bien sûr, on ne se farcit pas des années de taule pour rien ; bien sûr, nos affaires sont faites et, le soir de la décarrade, nous roulerons grosse voiture et crânerons sous les belles fringues ; nous serons calmes et indulgents, nous aurons de beaux enfants, pour lesquels nous serons les plus attentifs et les plus avisés des parents. Les saines joies de la famille, du travail, les poules et les lapins, le Ricard avec dix fois plus d’eau, et cætera. Mais, d’autre part, le pognon est instable, il fond à la chaleur de nos mains ; l’essence coûte de plus en plus cher, et nous n’aimons pas la marche à pied : peut-être la vie sera-t-elle longue, plus longue que nos économies.

Oui, mais, de toute façon, il faut des passeports…

Mais allez donc à la Préfecture !

Oui, mais, je suis en cavale…

Nicole, Nicole, ce soleil me tourne le cigare, je voudrais déjà être à l’hiver. L’été, en taule, ça me tue. Nicole parle :

« Regardons les choses en face : je vais sans doute passer l’été ici, c’est bientôt les vacances…

— Oh ! dites, laissez-moi passer d’abord. Il y a encore un bon mois et demi. Mais n’empêche qu’on va encore se farcir l’été dans la ratière, c’est vrai… Vous allez voir, Nicole, les longues soirées de juin, juillet, la nuit qui n’en finit plus d’arriver, les rais de soleil dans le dortoir… Bah ! les oi-

seaux de l'aurore vous réconforteront. Moi, je serai partie, mais, si ça peut vous consoler, vous penserez que je suis bouclée moi aussi, ailleurs, et que je suis aussi seule que vous. Parce que, une fois jugés, chacun chez soi ! Centrale d'hommes pour lui, Centrale de femmes ou maintien en maison d'arrêt pour moi. À moins, à moins qu'on ne fasse appel.

— À ce moment-là, vous resteriez ici ?

— Non, mais nous serions transférés ensemble à la maison d'arrêt du chef-lieu, où est la Cour d'Appel. Remarquez, la perspective d'un parloir hebdomadaire ne me console guère : si on fait appel, ça veut dire qu'on aura été assaisonnés… Logiquement, on devrait obtenir la confusion des peines : c'est « juridiquement possible », comme dit si bien le bavard. Quoiqu'il s'empresse d'ajouter : « Mais ce n'est pour le Tribunal qu'une « simple faculté… »

— Science, Droit et Lettre du Tribunal.

— Exactement. Mais enfin, Nicole, d'ici quelques semaines, je vais vous quitter et j'aimerais garder le contact avec vous.

— Eh bien, écrivez-moi !

— Non, c'est « rigoureusement » défendu. Si on est libre, on signe « ta belle-sœur affectionnée », mais là, d'une taule à l'autre… Je ne vais pas vous dire, comme aux casse-pieds qui veulent absolument savoir où vous créchez : « Si le hasard fait bien les choses, ma grande… » Non : mais pour nous, j'aimerais, quand même, que le hasard les fasse bien. On ne va pas s'associer, je ne vous réquisitionne pas, mais il y a toujours quelque chose à faire, dehors, avec des gens sympathiques : une trouvaille, un système de richesse ou de

stabilité, ou bien du gaspillage et de la gambade, ou simplement un pot à boire, amicalement, dans un bar de nuit.

— Et où nous reverrons-nous ?

— Je dis ça… mais, au fait, nous ne savons pas seulement si nous aurons envie de nous revoir, dehors : qui peut savoir notre pouvoir d'oubli ?

— Non, Anick, parce que je suis primaire, et que ce premier séjour me marque à jamais. Je n'oublierai pas cette merde, cet étouffement, cette malveillance, cette solitude. Et, par association, je me souviendrai de la Gitane du matin, et…

— Oh ! ça va, je vous en prie ! Vous me rendrez ça en sourire, votre fameux sourire, du matin aussi, lorsque vous descendez les marches et que nous reconnaissons… Comment faites-vous pour concilier le tabac et cette blancheur ?

— Cette blancheur ?…

— Oui, vos dents. »

Nicole me donne le nom de son dentifrice, un truc américain ; je l'inscris sur le coin de mon « Magazine des Énigmes, Passe-temps pour tous », ma pitance hebdomadaire de mots croisés.

« Pendant que vous y êtes, notez également cette adresse : Mons…

— Attendez, attendez ! Ceci est autre chose, ça s'écrit ailleurs, dans les lobes. Épelez-moi ça lentement, tout en ayant l'air de vous intéresser prodigieusement à mon travail de cruciverbiste ; ensuite, vous me serinerez ça de temps en temps, comme on fredonne la semaine les cantiques pour le

dimanche, et ça se gravera pour un moment, soyez tranquille. Quant à moi, eh bien… sans domicile fixe, comme tous les gens un peu démerde. Mais gardez le nom de l'avocat, il saura toujours comment me toucher. Je ne vous surcharge pas avec son numéro, il y a des annuaires dehors ; donc, si vous voulez envoyer un petit filin chez lui, il transmettra. Voilà, c'est tout. Maintenant, attendons… Ah ! si vous voulez que je fasse faire une commission par Zizi pour votre ami, le jour du jugement, je suis à votre disposition. Je suppose que vous pouvez douter de ma sincérité, mais moi, c'est autant pour moi que pour vous, j'adore rouler le matuche.

— Je n'en doute pas, Anick, et… je crois que je vais accepter : c'est tellement pénible, ce silence… Par moments, je voudrais pulvériser cette prison, et même ce qui est là, autour de moi, les filles, les tabourets, les assiettes…

— Oh là ! C'est fatigant, tout ça ! Battez plutôt l'ennemi avec des armes qui ressemblent aux siennes : silence contre fourberie, astuce contre finasserie… »

J'expose à Nicole le processus du bifton, ses variantes, ses constantes :

« Faites-le seulement la veille de l'audience : comme on est toujours en train de griffonner, personne ne fera attention. Écrivez deux lignes sur une, sur du papier à cahier et condensez au maximum : une page doit suffire. Vous me le passez la veille, mettons, à la promenade, et vous n'y pensez plus. Le soir, je fais l'emballage là-haut, le matin je descends ça tranquillement dans ma savate…

— Pourquoi la savate ?

— Et si elle me vague par surprise à l'ouverture ? Je carre les bafouilles dans leur cachette définitive après la toilette…

— Mais elle va vous fouiller encore plus minutieusement que d'habitude ! Déjà, pour le dentiste, elle vous fait mettre à poil, je me rappelle le jour où elle vous a fait déshabiller ici…

— Ouais, il n'y avait pas de rif à l'infirmerie-vestiaire et elle craignait que je ne m'enrhumâââsse ! Eh bien, quelque chose dépassait-il de ma gracieuse nudité ?

— Mais vous ne biftonnez pas avec le dentiste, tout de même !

— Pourquoi pas ?… Eh bien, ce sera exactement pareil : oui, Nicole, la seule planque sûre, c'est in the vagin, excusez-moi… et rassurez-vous, sous triple plastique, c'est absolument étanche. C'est le seul endroit où le personnel pénitentiaire ne met pas la main. Tout au plus on vous dit de mettre le pied sur le tabouret et de tousser, ou d'uriner sur le jules, mais, hors de la présence du toubib, bas les pattes. Alors… dommage qu'on ne puisse affranchir votre ami, vous auriez votre petit mot en retour, tant qu'à faire je fais ça dans les deux sens…

— Je me doute que, de son côté, il doit se débattre comme un lion, mais la justice est tellement négative ! Comment voulez-vous que le juge lui accorde ce qu'il m'a refusé ?

— On ne sait pas, Nicole, on ne sait pas : le juge peut très bien accorder, à la longue, ce qu'il avait refusé au départ. Tout dépend du cours de l'enquête, et aussi de votre

ténacité : la politique de l'emmerdeur… Tout arrive, Nicole, même et surtout ce qu'on avait cessé d'espérer. »

J'avais raison. Ce matin-là, Nicole n'avait pas cru que l'enveloppe jetée devant elle par mâme Chef à l'heure de la distribution lui revenait ; à ces moments-là, elle ne relève même plus la tête de son bouquin : il n'y a pas de palliatif à l'attente, les peines des autres ne vous consolent pas de la vôtre, et leurs joies vous sont indifférentes… leurs joies et leurs têtes et leurs questions. J'attends toujours, pour passer mes lettres à Nicole, le moment opportun :

« Alors, vous la lisez, votre bafouille, ou vous en faites des confitures ?

— Quoi ? »

Les yeux pleins de son roman, Nicole me fixe, sans comprendre.

« Ben oui, c'est bien vous. Nicole M. ? Je me suis permis de lire la suscription… »

Quelle voracité contenue, instantanément, dans les iris bleus et les doigts tendus !

« C'est pour moi, c'est pour moi, non, c'est pas vrai !

Je vous jure, ils me rendront cardiaque. Anick, Anick, c'est de lui ! Ils ont permis, ils…

— Ne vous excitez pas : lisez tranquillement votre petit miracle ; après, si vous voulez, vous m'en parlerez. »

En cours de lecture, Nicole s'interrompt et énonce froidement :

« Le Chef est un salaud. »

Du coup, toutes les bonnes femmes lèvent le nez. Machinalement, je cherche Simone du regard ; mais non, ça va, elle est en train de faire le ménage des dortoirs. Je fais néanmoins « chut » de l'index. Mais Nicole crie :

« On peut lui répéter, je m'en moque. Je maintiens, c'est un salaud ! »

Elle se lève et, marchant à grandes enjambées :

« Non mais, figurez-vous que ce type se mêle de mes affaires ! Qu'il fasse son boulot, d'accord. Mais il dépasse les limites !

— Écoutez, dis-je, ici, les murs parlent. Asseyez-vous et attendez que la colère tombe. Sinon, mâme Chef va s'amener et demander pourquoi on gueule, et on va toutes se faire appeler Arthur. Puisque vos affaires ne regardent pas le Bureau, ne les lui faites pas savoir par la fenêtre. Mâme Chef est à dix mètres, en train de lire ses petits romans d'amour dans l'infirmerie. »

Nicole s'assoit et roule, d'une main tremblante, un fantôme de cigarette. Je pousse vers elle la boîte à sardines-cendrier :

« Prenez tous les clopes, c'est les miens. Allez-y, j'ai de bonnes oreilles. Arrangez-vous pour que ça ne fasse ni engueulade, ni complot. Tenez, voilà mon cours de trigo, il y a justement un truc qui me tracasse, faites semblant de m'expliquer. Tenez, le rapporteur aussi : prenez l'objet en mains. Bon, alors, pourquoi le grand vilain Chef est-il un salaud ?

— Vous savez que les premiers jours, j'ai essayé de brancher plusieurs copains, pour qu'ils m'envoient quelques

fringues, quelques bouquins ; je vous ai fait lire les lettres, vous avez pu voir qu'il n'y avait rien de scabreux, pas vrai ? Eh bien, le Chef a appelé mon Jules au Bureau, il me le raconte sur sa lettre…

— Ça m'étonne qu'ils n'aient pas censuré !

— … et il lui a dit que… non, tenez-vous bien, que j'écrivais des lettres d'amour à un tas d'amants… »

Je me dis que tout ça, au fond, c'est la faute à ma bafouille de Noël, le dépannage par les amants ne va pas tarder à devenir un classique. Je murmure :

« Tout de même, le Chef pourrait se renouveler.

— Pardon ?…

— Rien… Il faut comprendre, le mouvement du Chef part sans doute d'un bon naturel, il désapprouve les unions libres et fait de son mieux pour les rendre légales : attention, Nicole, ou bien vous ferez comme nous : la bague au doigt… Le Chef n'est pas un brise-ménage, au contraire. Seulement, il n'est pas habitué à des épouses comme nous.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il est dégueulassement indiscret. Je vais faire une audience, qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que c'est le meilleur moyen de faire supprimer définitivement votre autorisation d'écrire. D'autre part, si vous ne prenez pas mâme Chef comme intermédiaire, que vous lui remettez pour son Jules une lettre cachetée, vous aurez le nez et les portes claquées tout au long de votre temps ici. Le mieux, je crois, c'est d'écraser… »

Toujours le même conseil, qui lasse et qui crispe, je sais. Mais que conseiller d'autre ?

« … Plus fort que les discours stupides et fous, votre amour est là, et votre jeunesse. Vous deux, comme nous deux. Vous voulez écrire, dites-vous ? Eh bien, écrivez, mais… pas au Chef. À lui. »

Nicole prend le cahier que je lui ai cantiné :

« Je peux mettre deux feuillets ? Un, ça fait trop peu ; et, comme ils n'ont peut-être pas plus de microscope que de dictionnaire, si j'écris deux lignes en une…

— Et qu'est-ce que vous attendez pour me demander du papier à lettres ? »

Avec brusquerie, je balance mon bloc et un paquet d'enveloppes sur la photo de l'ami de Nicole. Je ne saurai jamais donner.

« Tenez, gardez le tout, car… Vous allez me faire le plaisir d'écrire tous les jours, n'est-ce pas ? Vous pouvez, vous êtes prévenue.

« … Attention à ce que vous mettez, ne parlez que de l'amour, des petits oiseaux et des fleurs, pour ne pas les fatiguer dès le début. »

CHAPITRE XIV

« Madame Chef viendra quand même, je te dis : elle me l'a promis. Elle me laissera boire le café avec vous, mes Nénettes, vous allez me voir, maquillée, coiffée, toute belle… eh, ça change, en civil ! Ne lui répétez pas, hein ? Eh bien, elle m'a mis dans mon sac – vous savez le beau en plastique qu'elle m'a donné…

— Oui, le vieux tout fendillé, un sac à Monoprix…

— Penses-tu, dit Simone, qui pour une fois a saisi le calembour, il vaut au moins trois ou quatre mille… Oui, elle m'a mis deux tubes de rouge à elle, tout neufs, une boîte avec un truc orange, dur, il y a une houppe, comment ça s'appelle, déjà ?

— Un fond de teint poudrant ? Un compact ? demande Paulinette.

— Oui, un compact, c'est ça. Remarque, avec les belles couleurs que j'ai prises ici… Fernand sera à la porte…

(Tiens !…)

— … avec un taxi. Je dirai de klaxonner : si tu entends rien, Nénette, tu auras compris.

— Tu descends à la gare à pied ? Tu vas prendre un pot au rade en face ?

— Mais non curé, tu te rappelles pas ce que je t'ai raconté, pour ma place ? »

Je me rappelle, bien que j'aie dormi depuis et que j'en aie encore bien envie ce soir. Mais enfin, Simone se casse demain matin, on peut bien faire un dernier effort :

« Ah ! oui, les amis de mâme Chef qui t'embauchent, c'est ça ? »

Je parle distinctement, pour que Paulinette puisse pouffer à l'aise sous ses couvertures. Paulinette est arrivée juste comme Grand-mère était libérée, et elle a pris son lit. (Le reste du harem est logé dans le dortoir d'à côté, plus vaste.) Elle est toujours en train de dormir ou de lire des journaux de mode, c'est moi qui continue à entretenir la conversation à la veillée. Mais Paulinette me relaie à l'atelier : il faut bien s'arranger, entre petites Nénettes. Ce soir, Paulinette ne peut dormir, elle est fatiguée, « dans le sang » comme elle dit. Ce sang arrive assez tard pour nous épargner les gueulantes : si les draps et la paillasse sont tachés demain, la nouvelle buandière, Solange, acceptera plus aimablement de s'en occuper.

Le sang ne déborde pas encore : assoupie, une grosse couverture pliée entre les jambes par-dessus ses garnitures et un périodique bien épais sous les fesses, Paulinette ne bouge pas, mais parfois son œil filtre et pétille entre ses paupières. Je joue au con, pour la distraire un peu de ses coliques.

« Heureusement que t'as pas attendu « après » cette visiteuse de mort ! (Pauvre charmante femme, si elle m'entendait !) Alors, tu vas faire la dame de compagnie ?

— Oui : c'est une vieille, elle est bourrée aux as, elle a un fils célibataire… Recommandée par la Chef, j'aurai vite la confiance…

— En somme, c'est juste ta pige ?

— Alors, si Fernand n'est pas là, je re-sonne à la prison, je fais demander la Chef, elle téléphone à son amie… »

Je me demande où Simone, qui ne sait pas lire, à bien pu dégotter ce conte à la Delly. Sans doute mâme Chef lui a-t-elle raconté un des petits romans dont elle est friande, et Simone, avec son crâne épais, l'aura-t-elle pris pour son compte. Enfin, on verra bien demain.

Je murmure : « Ça va, Paulinette ? Tu dérouilles pas trop ?

— Ça va, ma grande, mais je sais pas si je vais pouvoir plonger, j'ai mal, je vais encore faire des hémorragies…

— Bon, on te laisse te reposer. Bonsoir, mes Nénettes ! »

… L'aube perce tout juste, mais déjà le balluchon de la literie est jeté près de la lourde, la paillasse est debout contre le mur, et les tap-tap-tap des pieds de Simone martèlent à l'allemande le sol où nos lits reposent ; nous, nous y avons renoncé.

Paulinette a le nez dans un vieil almanach du Pèlerin, je fais mon mot croisé monté pour les matins calmes : Simone doit penser que ça manque de pleurs et de grincements de dents. Mais je n'ai plus le courage de lui faire du cinéma : sa silhouette fantomatique dans la chemise-détritus, sa mâchoire tombante, ses godasses pourries, tout Simone soudain m'écœure et me fait m'extasier sur la force d'inertie et de dissimulation que j'ai déployée jusqu'à ce matin : arrivée à l'escale, on se demande comment on a fait pour marcher jusque-là, et la lassitude tombe, compacte… l'aube est douce, pourtant, elle me semble moins morne que

d'habitude : je sens qu'on va rigoler tout à l'heure. C'est le jour de garde de la remplaçante, mais puisque mâme Chef a promis à Simone de venir quand même la libérer de ses mains… Dring-dring-dring, debout. J'aide Paulinette, qui se dépatouille mal dans le pliage de ses couvertures, tout occupée qu'elle est à serrer les genoux sur ses serviettes hygiéniques, qui font une bosse étrange sous sa chemise de nuit. Cette môme a fait des années de Bon Pasteur avant d'épouser un brave raton qui lui a fait cinq enfants, et il lui en reste, à trente ans, une tournure d'esprit couventine et puérile ; elle m'énerve et m'attendrit, Paulinette.

Simone commence à bouillir :

« Alors, qu'est-ce qu'elle fout, la vieille ? Parole, y m'ont oubliée ! »

Je suggère :

« C'est peut-être « tout de même » la remplaçante qui te sort ?

— Mais non, mais non. Mais, le temps qu'elle aille boire le café chez le Chef, qu'elle tâtille au Bureau, qu'elle aille chercher les clefs… Tu penses, c'est beaucoup plus important que ma sortie ! On bosse comme une négresse, puis après on n'est plus bonne à jeter aux chiens. »

Enfin, un quart d'heure après, la remplaçante ouvre la porte. Seule, bien sûr. Elle prend Simone et nous reboucle dans le dortoir :

« Je reviens tout de suite… »

Lorsque nous nous retrouvons dans l'atelier, la matinée est déjà bien entamée et Simone n'est toujours pas libre :

« Je vais l'amener au Greffe dès que le café sera servi, dit la matonne ; elle veut absolument le boire et aussi emporter sa ration de pain. Elle y a droit, pas ? Je l'ai enfermée dans l'infirmerie : maintenant qu'elle est fouillée, je ne peux pas la remettre avec vous autres. »

Dans le grand silence qui a succédé aux ragots, on entend, derrière le bruit des cuillers et des mâchoires, les talons hitlériens de Simone qui arpentent l'infirmerie. Elle doit avoir liquidé son dernier bac de café-maison… Nous nous sommes mises à la fenêtre de l'atelier pour voir passer le bétail : on n'entend plus rien, l'instant est solennel.

Avec le dernier pim-poum, Simone apparaît.

« Merde, pour une qui voulait rempiler ! »

En effet, elle semble pressée. Dans chaque main, elle porte un sac de plage ; celui de Monoprix est calé sous son aisselle. L'un des sacs, crevé, laisse apercevoir un bout de robe à rayures, cette robe qu'elle voulait mettre aujourd'hui, et que seuls nos « mais non, c'est pas de saison, avec tout ce que tu as tu peux mettre autre chose » ont fait retourner dans le balluche pour le bougnat ; elle garde les lèvres écartées, pour ne pas se barbouiller davantage, peut-être : elle s'est fait un maquillage violent, trois couches de fond de teint ocré et autant de rouge violine, ce qui s'accorde avec le reste disparate de son accoutrement : la robe pied-de-poule de la Chef, la veste bleu passé qu'elle avait en arrivant (« elle empoisonne le gas-oil, tu penses, je la mets pour travailler sur le tracteur »), le foulard jaune, le…

« Une vraie manouche…

— Tape au carreau, qu'elle tourne la tête, je voudrais voir si elle a réussi son bouffant de la guerre de 14… »

Je pianote de l'alliance contre la vitre : Simone lève vers nous son fameux sourire, fait « 'revoir, les filles », et c'est tout.

Simone est partie, et nous restons là, un peu sottes à nous regarder, ne sachant plus ni parler ni bouger :

« C'est pas vrai !…

— Elle manque, vous trouvez pas ?

— Tais-toi, j'ai l'impression qu'y en a dix de barrées… »

Je croise les bras sur la table, j'y enfouis ma tête, et, les épaules convulsées, je mime la crise de larmes, les filles me consolent, et tout ça finit en rigolade gigantesque, un de ces fous rires de baleine qui valent bien un beefsteak de cabane, qui vous barrent l'épigastre et vous tordent les tripes jusqu'à la douleur.

… Mais nous avions rêvé un Éden de pacotille : en réalité, l'absence de Simone fit parmi nous une minute de silence analogue à celle qu'on observe dans les deuils nationaux. Une minute étirée en un long jeudi, où nous bûmes notre kawa et mangeâmes nos patates sans aucun appétit : tout était trop net, trop calme, nous étions trop à l'aise, et de ce fait nous nous sentions mal à l'aise. Plus d'appréhension quant aux propos, plus de déménagement hâtif à l'approche du bac ; plus de rots, ni de pets, plus de récurage du garde-manger : bref, il nous manquait un emmerdement.

La merde est un des éléments vitaux : prisonnier ou libre, on en a besoin autant que de l'air et du feu.

Le stock a été réapprovisionné dès le lendemain… Oh ! La nuit avait été délicieuse, sans couvercle de seau plaqué avec fracas, sans « enculés de cuistots », sans ronflements

caverneux : Solange, elle, se contente de ronfloter en mère peinarde. Elle était tout étonnée, ce matin, en ouvrant les yeux sur le mur de notre piaule : tout juste si elle ne s'est pas foutu la gueule dans le mur en allant faire son pipi matinal.

« J'me croyais encore chez vous, les filles, gesticule-t-elle en maniant la louche du café. Allez, approchez, qui veut de la bibine ? Oui, un peu plus, j'atterrissais chez Paulinette… Au fait, Paulinette, comment ça va, mon poussin ? »

Paulinette ne répond pas : son front reste obstinément caché dans le creux de son coude, et son kawa refroidit dans le verre, abandonné à côté des paquets de biscuits et de vivres en tous genres (Paulinette peut cantiner sans compter, son Algérien est un mari généreux).

Je fais, le plus doucement possible :

« Mon chou, il faut ranger ta cantine… Je sais bien, c'est terrible… Ma poulinette, va ! Attends, je réchauffe ton jus, tu n'as rien de chaud dans le buffet. »

J'installe le café sur mon barbecue. Le poêle est parti, comme le beau temps arrivait ; et ici, pas question d'acheter en cantine réchaud Méta ou au charbon de bois. « D'habitude, les femmes prennent l'eau à la buanderie », m'a répondu la Chef. J'ai essayé, mais ce que je buvais alors, après que l'eau eut traversé le couloir, été dosée et touillée, rappelait, en pire, la bibine locale et laissait imaginer le goût du pipi d'âne. Lasse de boire de la pisse et d'avoir l'œsophage morose, j'ai fabriqué mon barbecue, que je ne prête que dans les cas extrêmes.

Cet appareil se compose d'une boîte de Ricoré percée de trous dans sa partie supérieure et remplie d'huile ; un rond de bouchon enrobé de papier d'étain et traversé par une

tresse en chiffon sert de mèche. Une deuxième boîte est posée, en léger déséquilibre pour le passage de l'air, sur la première : c'est ma casserole. Un dépôt stalactitique et gras s'accumule sous celle-ci, à ce que me dit Nicole il s'agit de macromolécules oléagineuses, mais, macromolécules ou pas, c'est tout de même salissant. Enfin, ainsi les bonnes femmes évitent de s'en servir lorsque j'ai le dos tourné. Pour avoir un café bouillant il faut, soit être mourante comme Paulinette ce matin, soit cantiner de l'huile pour le moteur.

« Pleure pas, bêta ! dit Solange. On est toutes des femmes, mon chou. Tu me donneras tes affaires et tes draps, je les frotterai en premier avant le linge des Jules, pour que tu puisses les ravoir secs pour ce soir. »

La souffrance viscérale de Paulinette se complique d'une honte de petite fille de Bon Pasteur ; elle pleure :

« Mais non, mais non, je le ferai bien toute seule, va. Laisse ça tranquille, j'en ai vu d'autres… »

Ah ! le kawa effectué, Paulinette se ranime : les yeux brillants, les mains désolées, mains expressives de ballerine orientale, elle mime un de ses accouchements :

« Aujourd'hui c'est rien, mais quand j'ai eu ma petite deuxième…

— Dis Anick, tu crois que madame-Chef voudra bien, si je lui demande de faire venir mon docteur du dehors ? »

Mon « Pourquoi pas ? » est évasif : comment expliquer à cette fille, qu'elle n'a droit qu'à l'assistance médicale des toubibs de l'A.P., sauf urgence ou expertise, mais que cet accident (désagréable, certes) n'est qu'un tout petit accident ; que, s'il fallait faire hospitaliser ou examiner à domicile par

leur médecin traitant tous les détenus qui ont mal quelque part, il y aurait beaucoup plus de mouvement dans la taule, que… Je ne peux pas : Paulinette est propre, diligente, sapée à la mode et tout, mais a peu de dispositions pour les raisonnements sortant de l'ordre pratique. Qu'elle se dépatouille : on est tout seul, ma poulinette…

Elle était tachée jusqu'aux reins et le sang serpentait en rigoles jusque dans ses babouches ; mais, à mesure que le linge rouge disparaît sous les frottements énergiques et que le gant de toilette s'active (nous en avons oublié notre place au lavabo), Paulinette redevient normalement crâne et enjouée ; empoignant l'anse du seau, elle conclut :

« Bon, alors, tu me fais bouillir ça, Solange ? Merci, tu es chic. Excuse-moi encore, j'ai frotté de mon mieux et j'ai mis dans l'eau une poignée de gros sel. »

Mais c'est défendu de tacher ses draps : mâme Chef était très fâchée.

Pendant que Paulinette recousait sa paillasse au soleil, nous avons raconté des histoires drôles durant toute la promenade pour la dérider un peu. Tant et si bien qu'à la sonnette de la soupe, elle était encore avec nous, à bavarder.

« Zut, fit-elle, j'ai oublié l'heure !

— C'est la faute de cette Simone, dit Solange. Si on n'avait pas tant parlé d'elle…

— Et je pourrais vous en raconter encore bien d'autres, dit mâme Chef. Mais, dans notre métier, on n'a pas le droit de tout dire. Quand même, quand je pense qu'elle a osé dire que j'allais la placer chez une amie à moi !…

— Ça nous surprenait un peu, dis-je, en attaquant par le flanc mon hareng grillé (car je ne délaisserais pas ma part de poiscaille pour toutes les historiettes du monde), mais nous vous savons si obligeante, que…

— Vous savez bien, Damien, que je n'écoute pas les ragots des détenues, heureusement pour vous : si j'avais cru tout ce qu'elle racontait sur vous, vous ne seriez pas sortie du cachot.

— Sans blague !… Oh ! pardon… Mais je serais curieuse de savoir de quoi est faite l'imagination d'une bett… d'une Simone. Qu'est-ce qu'elle disait donc de moi ?

— Oh ! ça ne me revient pas, il y en avait tellement ! Tenez, par exemple, quand je vous ai fait enlever le poêle de l'atelier : c'est bien vous qui l'avez aidée ? »

Je regarde avec mélancolie mon hareng dépiauté… Mais puisque mâme Chef est branchée sur Papotis et Potins, autant se défaire une bonne fois de la betterave.

« Enfin, j'avais nettoyé le poêle et lavé l'atelier ensuite…

— Elle m'appelle à part et me dit : « Attention, madame, il faut que je vous avertisse : Damien a caché le tisonnier, en dedans… » Je réponds : « C'est bien, elle a de l'ordre, si elle a mis le tisonnier dans le poêle on le retrouvera en octobre, quand on remettra le chauffage. Vous en avez un autre pour la buanderie… » Mais elle insiste, elle m'agrippe par la blouse : « Mais non, madame, vous me comprenez pas ! En dedans, je vous dis… ***dans elle***, quoi !… »

Cette fois, j'en oublie ma poiscaille : l'hilarité me monte aux yeux, je larmoie, je hoquette, je vais étouffer…

« Oh là là ! Un tisonnier long comme l'avant-bras ! C'est pas tellement ça, la péritonite on peut en réchapper… Mais, la queue me sortant nécessairement par la bouche, comment aurais-je fait pour nier ? »

CHAPITRE XV

La soupe sonne et Nicole n'est pas encore rentrée du Palais. Pour mettre un peu d'ambiance, je prends les paris :

« Tu crois qu'elle aura pu embrasser son ami ?

— Tu vois pas qu'elle revienne avec une liberté provisoire ?… »

Je fais le tiercé avec elles, mais le cœur n'y est pas. J'ai la flemme de laver mon assiette, je la donne à Solange, prenez de l'Omo dans mon placard, je parle, je dis des trucs navrants de platitude, gardant l'oreille tendue, espérant que la sonnette de la porte résonnera avant celle du coucher. Mais nous montons sans Nicole. Au passage, dans le couloir, ma robe de chambre frôle le seau de riz qui refroidit misérablement, attendant Nicole, lui aussi : quel bon souper, pour un retour d'Instruction !

Solange a une voix soûlante et Paulinette une voix berceuse : je me câline de leurs voix, je ne sais pas de quoi elles parlent, j'ai le nez posé contre le goudron du mur. À quelques jours de mon jugement, je n'ai aucune envie de me farcir les histoires des filles, j'en ai déjà bien assez, ce soir, avec le souci de Nicole.

J'ai dû m'endormir, quand même : c'est le bruit énorme de la serrure qui m'a fait rouvrir les yeux.

Qu'est-ce que c'est ? Une entrante ? Le feu ? Le carreau est tout noir… Ah ! oui, c'est Nicole. Bon, pas de liberté provisoire, donc. J'ai honte de ma joie.

Sol et Paulinette se sont réveillées aussi. La môme a eu un coup de trac, on la rassure avec de bonnes grosses saloperies :

« Ma poule, je t'emmènerais pas casser, toi ! Je te dis que la Chef n'a pas fermé la porte, ce soir : les gros mâles du quartier d'à côté vont venir te faire ta fête…

— Tais-toi, tais-toi ! supplie Paulinette, mi-rieuse, mi-tremblante. Solange, lève-toi, va voir si la porte est fermée…

— Et puis quoi ? fait Solange, bonnasse, du fond de ses couvertures. T'es pas assez grande ?… Vas-y, toi ! Oh ! regarde ! Il y a de la lumière sous la porte…

— Où ça ? Où ça ? »

Paulinette est assise sur son pieu, elle scrute la pénombre trouée par les reflets des lumières du chemin de ronde dans les vitres. Je repense à ma cavale, morte cet hiver :

« Écoute, quelqu'un est sur le mur, il lance des graviers dans les carreaux… Il y en a aussi d'autres, derrière la porte, ils écoutent notre conversation, ça va les faire bander et poum-poum-poum, ils vont filer des grands coups de plat de bite dans la lourde… »

Toutes les misères de la taule s'anéantissent dans une rigolade.

« Il est au moins minuit, dit Solange.

— Tu penses ! S'il est neuf heures et demie, c'est le bout du monde !

— Au fond, remarque Paulinette, à dormir comme ça, on ne fait que la moitié de sa peine… »

À la descente du dortoir, Nicole a les yeux creux. Elle a dû pleurer au lieu de dormir. Les filles la tiraillent par les bras, questionnent toutes à la fois :

« Alors, il était beau, ton chéri ? Tu l'as bien embrassé, hein, ça devait te sembler bon, tu irais bien tous les jours, pas vrai, etc. »

Leur excitation me tue : ces baisers à la sauvette, pendant que les agents vous tirent par la manche… peuh ! Je préfère un bifton.

« Venez à la fenêtre, dit Nicole, j'ai des clopes de blonde, j'ai ramassé tous ceux que je voyais, mais ça fait pas beaucoup. Je n'ai pas osé prendre ceux du cendrier du juge.

— J'étais en train de penser : pour ce bifton, ça tient toujours ? Maintenant que vous avez eu des nouvelles de sa bouche, peut-être…

— Mais si, Anick, plus que jamais ! L'Instruction m'a permis d'y voir un peu plus clair, je serai plus précise, voilà tout. Ah ! Pour mes soi-disant lettres d'amour, j'ai l'explication : le Chef à été choqué parce que je disais « mon chou » à certains amis, mais Roland sait bien, il n'a fait qu'en rigoler.

… *Mais il ne l'a pas demandée en mariage. Vive nous.*

— Et votre ami connaît-il mon mari ? Je ne sais pas si les prévenus ont des contacts avec l'infirmerie (oui, Zizi est planqué, on a fait jouer les vieilles fractures du dos).

— Mais oui, figurez-vous que Roland a réussi à se mettre le Chef dans la poche, il va partout, aux poubelles, aux pluches, le vrai larbin, mais enfin, ça le promène… et il connaît votre mari, oui. Je l'ai prévenu, il tâchera d'aller faire un tour du côté de l'infirmerie le lendemain de votre jugement, pour récupérer ma prose…

— Vous auriez dû lui dire d'en écrire une aussi.

— Je ne sais pas s'il osera… pas pour la lettre, mais pour demander à votre mari de la prendre. Moi-même, je… mais n'en parlons plus, vous n'aimez pas les mercis, je sais. À propos, je voulais vous demander : et si elle vous fait uriner ? Hier, elle n'y a pas pensé, pour moi : on était pressées, et puis, je fais moins « gros cas » que vous.

— Eh bien quoi ? Est-ce qu'on perd ses Tampax en urinant ? C'est le même principe. Le bifton, d'ailleurs, est super-absorbant. Ce qui m'intrigue toujours, moi, c'est de savoir comment mon homme, lui, peut bien s'y prendre. Généralement, il le fait surgir miraculeusement au bout de ses doigts, et lorsque je le questionne il se contente de rire comme un dingue… à X…, figurez-vous qu'il avait réussi à sortir tous les biftons que je lui avais écrits au cours de notre détention : trois mois pour la trique, je crois. Alors, on a beau tout envisager…

— Le même système que vous ? Pourquoi pas, si c'est étanche ?

— Mais quand même, Nicole, à X… il y en avait un paquet énorme ! On les a toujours ces biftons, dans la valise à souvenirs, on les relit de temps en temps, lorsqu'on se sent fleur bleue. C'est fou ce qu'on est tendre, sur un bifton ! Mais

aujourd'hui, il ne s'agit pas d'un billet doux : moi, je vais écrire aussi à Zizi : je veux passer l'été dehors, avec lui.

— Oh ! Je vous le souhaite de tout mon cœur, mais…

— Y a pas de mais, Nicole, j'ai la cavale en tête, c'est votre faute, vous l'avez réveillée. Non, sérieux, pas un mot de cela. Je plaisantais. »

… À la messe, le dimanche suivant, il y a affluence : maintenant qu'il fait moins frigo, Dieu fait salle comble. Nous, encore, nous pouvons échafauder nos petits trafics à longueur de semaine, mais les hommes, eux, n'ont pas tellement d'occasions de saluer les copains et traiter leurs affaires, échange de lettres, mégots, coups de poing, etc.

Mâme Chef installe notre brochette dans un recoin triangulaire aveuglé par une cloison de bois, et attend que nous soyons assises, nettes et sans bavures, pour faire signe au surveillant. Aussitôt, celui-ci se met à aboyer de façon engageante ; « Envoyez ! » crie-t-il dans le silence, provoquant ainsi une débandade de bruits : frottement des semelles, hum-hum et chuchotis, nos Jules font leur entrée. Nicole s'est planquée au sommet du triangle, tout au bout de la rangée ; je m'efforce de me faire large pour cacher son manège à mâme Chef, qui se contorsionne en avant et en arrière pour frimer son monde ; je sais que Nicole cherche une fissure pour tâcher d'apercevoir Roland. Il a même fallu que je l'empêche de me voler les ciseaux pour les grimper à la messe, en guise de vrille :

« Ah ! non, Nicole ! Vous croyez que moi je n'ai pas envie de pulvériser ce bois, de bondir par-dessus, de hurler ? Vous n'êtes pas seule, allez ! Les ciseaux, c'est pour mon ravaudage. À la messe, on ne fore pas, on tousse.

— Ah ! oui ! L'Élévation ? »

Oui, quand l'hostie s'élève, je compte, lentement, jusqu'à dix, après quoi je fais hum-hum-hum et Zi répond dix secondes plus loin.

« Roland avait eu la même idée, et il avait choisi, lui aussi, l'Élévation ; je lui ai dit : « Non, c'est occupé. » Il en est resté sans voix… »

Ils se sont rabattus sur le Sanctus.

D'autre part, il y a, après l'Ite, une demi-minute de brouhaha que Roland espère bien mettre à contribution pour passer un mot à sa bien-aimée, aussi celle-ci est-elle un peu nerveuse ce matin. Je souris, apaisante, vers le fond du triangle. Mais, d'ici l'Ite, il faut se préoccuper de chanter.

La sœur infirmière m'a passé des partitions, des cantiques de la guerre de 14 que personne ne connaît, et qu'elle m'a chargé d'apprendre à mon chœur des vierges. Parlez d'un boulot, entre le Père Dupanloup et les chansons d'amour il n'y avait pas grand-chose au répertoire. Au cours d'une répétition, Nicole remarque, dans le cantique dédié à la Vierge qu'on avait mis au programme « pour que celui-là tout le monde puisse le chanter », un couplet contenant une invocation à laquelle nous devions tous être sensibles ; il débutait en effet par : « Ô notre avocate. »

Je me sentais de bonne humeur ; Zizi avait bien raclé, dix secondes après que j'aie raclé les miennes, ses petites vocales chéries ; Roland et Nicole s'étaient également salués ; la petite sœur avait entonné, vers la Communion, un truc que nul, hormis elle-même et un peu Paulinette et moi au refrain, ne savait ; j'aime bien quand personne ne sait, ça me rappelle ces messes d'hiver où je m'astreignais à geler

sur pied pour que mon filet de voix réjouît les oreilles de mon homme. Nos hommes guettent la moindre manifestation personnelle, bruit de gorge, friselis, réponse à l'Ordinaire : « Ad Deum qui lætificat », cher, toi aussi tu réjouissais ma jeunesse.

Nous nous étions juré d'être, devant l'Avocate, aussi graves que des inculpés devant le magistrat ; nous pensions avoir épuisé le stock des plaisanteries sur le sujet. Ce fut Solange qui me perdit. D'abord, le cantique de la sœur était tapé sur un reçu établi sur papier timbré et datant de 1899 ; sous prétexte de me faire suivre les paroles, Solange me met ça sous le nez, bon, je garde mon sérieux quand même ; mais, arrivée à la phrase fatidique, je jette machinalement un coup d'œil sur le vétuste reçu et j'aperçois l'ongle noir de Solange qui me souligne le mot, cependant qu'elle hurle AVOCATE dans mon oreille gauche et que Paulinette me bourre le flanc droit de coups de coude significatifs…

On ne peut, à la fois, se tordre de rire en essayant de ne pas avaler son mouchoir et tenir sa partie dans une chorale, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une chorale aussi anémique que la nôtre : ce couplet fait soudain un grand trou de silence, où seule la pauvre voix éraillée de la sœur continue à tracer des fioritures discordantes ; l'aumônier, qui se déshabillait, passe une tête surprise à la porte de la sacristie ; voyant que ça va faire du grabuge, je récupère le couplet, en même temps que mon sang-froid, aux dernières paroles, et, tout en recevant les félicitations de la frangine, après l'office, et en protestant modestement que « en tout cas, c'est agréable aux oreilles du Bon Dieu », je sens mon cœur battre régulier et joyeux : Nicole m'a souri, avec un soulagement un peu désappointé, donc Roland n'a pas bougé et c'est ***moi*** qui reste facteur… J'en profiterai pour demander à Zizi ce

qu'il pense de Roland. Il me passe des trucs désabusés par la caboche : le désir joint à l'éloignement a peut-être paré d'une aura de pacotille un petit cave costaud, Roland parle mais n'exécute pas, Zizi n'agit pas ainsi, lui. Mais je me mêle du cœur des autres, il me semble ! D'autre part, je suis peut-être dupe de ce que je vois, le jeu de Nicole m'échappe… Et sait-elle seulement elle-même où elle en est ?

Mais Roland, ce n'est pas ce qui me tourmente… C'est mon amitié qui par moments s'éveille et se crispe, par exemple quand l'une des assistées de l'équipe dit rondement : « Allez, grande, prends une pipe », ou : « Tu vas me faire le plaisir de manger une tartine de beurre, non mais ! » ; ou que Nicole rit à leurs plaisanteries, ou prend, pour l'une ou pour l'autre, ma place de scribe accroupie.

Le soir, on se dit « Bonne nuit, Anick », « Bonne nuit, Nicole », et je grimace dans mon plumard lorsqu'à travers le mur, le rire de Nicole me parvient ; je grimace parce qu'au lieu de passer treize heures enfermée comme une sardine dans une boîte avec Solange et Paulinette – sardinettes sans grand bouquet –, j'aimerais être couchée dans le lit voisin du lit de Nicole, et parler avec elle, tard, dans le noir. Alors, je dis à Solange :

« Prends ta godasse, vieille taupe, et fous-en quelques revers dans le mur. Frappe, Sol, avec tes vieilles tatanes pourries, et fais gaffe de ne pas casser la cloison, y a que ça pour se protéger. Non mais, écoute-moi ces commères ! »

Nous sommes sardines, c'est vrai, beaucoup plus encore qu'au temps de Grand-mère : pour pouvoir mieux bavarder avec Solange, Paulinette a glissé son lit entre le sien et le mien. Nous faisons des acrobaties, chaque soir, pour dresser nos couvertures sans nous filer trop de coups de cul. Je sou-

pire, on manque d'air, on va se respirer dans le nez. Mais leur intention étant délicate (« faut pas parler trop fort, Anick dort, la pauvre »), je n'ai qu'à la boucler. La première nuit où nous couchâmes en sardines, je me suis éveillée en sursaut, vers deux ou trois plombes du mat ; je me suis assise, cherchant à comprendre d'où venait le wou, wou, wou qui tintait à mes oreilles et laquelle des deux respirait aussi fort : Wwou, wwou, wwou, elle y va mal la fille, j'allais les appeler… Puis, j'ai réalisé qu'il s'agissait tout simplement d'un petit coup de pression sanguine dans les tympans. Voilà, je commence à me déglinguer, l'épée se rapprochant de mes petites oreilles les fait bourdonner, chérie !

Alors quoi, Anick, tu as le trac ?

Oui, j'ai peur que les juges, en dépit de notre pedigree, de notre peu de hâte à réintégrer « le droit chemin », etc., ne nous filent pas le coup de barre ; ou bien, qu'ils nous le filent avec la confusion des peines : dans un coup pareil, il n'y aurait plus aucune raison de faire appel : nous ne pouvons pas, quand même, plaider non coupable, et en appeler pour être lavés de toute punition… surtout que nous en avons déjà fait un bon morceau. Et puis, si on a l'air de se moquer d'eux… Le bêcheur fait appel derrière moi, on se prend de la rallonge… Non, cette clémence n'arrangerait pas du tout mes plans. Car je ne peux, je ne veux les réaliser qu'avec l'accord et l'aide de mon homme. Partons ensemble, chou, la même taule, la même liberté, je m'en fous ; mais restons bien serrés.

Six mois que je suis dans cette cabane, ça va : ça vient. Pour fêter cet anniversaire, ce semi-anniversaire plutôt, arrive un colis. Un gros colis, respectable et sympathique, portant lunettes et parlant pointu. Mon esprit sensibilisé au ba-

ratin me fait immédiatement trouver suspectes ses affirmations de bonté fraternelle : « Je vous cantinerai ma ration de tabac, mes petites, comme ça vous en aurez un peu plus, nous sommes là pour nous entraider », etc.

Mais, à mesure que les heures défilent et me rapprochent de l'audience, tous les tapages s'éloignent et s'amassent derrière moi en un bourdonnement lisse. Ce matin, je me suis lavée dans tous coins, coiffée haut, maquillée les yeux au crayon à papier ; j'ai l'air important, j'attends mon avocat. Mâme Chef éparpille mon chignon, me fait baisser culotte, puis me conduit au parloir. C'est la prison matinale, les gaffes et les détenus cavalent en négligé dans les galeries, une odeur de bibine et de bon pain rassis flotte encore.

Le bavard me serre la cuiller, nous nous faisons les honneurs du poêle froid et du tapis de table mité ; nous passons un petit quart d'heure à papoter, les éventuelles amnisties de juillet, dont nous pourrons croquer, car, naturellement, vous ne faites pas appel ou le moins possible, n'est-ce pas ? Non, non, maître, j'espère d'ailleurs qu'il fera beau pour le jugement, à l'intérieur comme à l'extérieur du Palais ; je regarde avec plaisir le costard bien coupé de maître, ses gants de peau brune…

Je voudrais déjà être là-bas, et me serrer, cuisse contre cuisse, à mon cher petit mari ; même s'il faut payer ces absurdes maladresses, même si nous ne sommes pas plus adroits que le châtiment… Après tout, nous n'avions pas le droit, nous n'aurons plus jamais le droit, de commettre des erreurs aussi énormes.

Ce qui m'amuse, c'est la sollicitude soudaine de mâme Chef au retour de l'entretien : « Alors, Damien, ça va aller, au moins ? Qu'est-ce qu'il en pense, votre avocat ?

— La perpète prévention non comprise », dis-je pour la rassurer.

Le gros colis, qui est venu pour faire opposition à un jugement par défaut, s'enquiert des capacités de mon bavard, car il lui en faut un sur place ; elle vient de Paris, elle a fait la Roquette, ce qui ne l'empêche pas de jacter comme une grande sophistiquée, je vais lui en foutre, moi, des grands bavards et des grands bavardages :

« Nicôôôle, mon défenseur m'a communiqué une nouvelle bien fâcheuse, dont je vous ferai part aussitôt que j'en aurai terminé avec ce livre. »

Et je me plonge dans ma lecture, sourde aux tentatives que fait le colis pour me brancher : elle s'extasie sur mes cheveux frisés, s'apitoie sur mon âge encore tendre ; bref, elle me casse les burettes.

La distinction outrancière est aussi mal venue ici que la culture des patates douces.

« Figurez-vous, dit la dame, lorsque j'étais de passage à la Roquette… certaines de mes compâââgnes étaient d'un grossier ! Un jour, l'une d'elles a traité la religieuse d'… oh ! Je n'oserais pas le redire. Alors, moi… »

Je tourne une page, et, l'air détaché, je me mets à fredonner : « Va t'faire enculer, va t'faire enculer. Avec la balayè-è-ète. »

Et je poursuis en sifflotis. Je m'avise alors qu'il règne dans cette turne un silence consterné ; je relève la tête, et,

en direction de la pauvre Paulinette, qui ne sait pas ce qui lui arrive là :

« Ça vous dérange, petite gouine chérie, que je chante « enculé » ?

Et, comme je vois que Paulinette commence à larmoyer, je me lève, je m'approche d'elle, et, glissant entre ses lèvres un carreau de chocolat : « Vous me masserez, ce soir, ma chérie ? Je vais demander du Dolpyc, mes intercostales me chagrinent. »

Et, pour finir d'écœurer la dame, j'embrasse Paulinette, abasourdie, tout près de la bouche. Après quoi, je regagne mon clan. J'ai à discuter avec Nicole :

« Bon, l'avocat est d'accord pour réceptionner éventuellement mon courrier ; donc, c'est bien entendu, vous m'écrivez chez lui. Mais, pour ce qui est d'envoyer des fonds à votre bavard… Il ne veut pas. C'est un peu fort, je ne peux plus disposer de mon pognon ! Que voulez-vous, c'est un grand jaloux, il a peur que je le trompe… Alors, on va faire autrement. On m'envoie des mandats, il n'y a plus de risque de saisie maintenant – j'ai tout le temps pour acquitter les frais de Justice et les dommages-intérêts à la partie civile… ils peuvent aller se faire cuire un œuf. Avec tout ça, j'ai trop de pognon à mon pécule. Voulez-vous m'aider à le croquer ?

Je ne veux pas cantiner pour deux, because les histoires, les jalousies, mes propres principes, etc. Mais je veux que vous puissiez cantiner, ***vous***. Si j'envoie des sous à votre avocat, ça va inquiéter le Bureau : on sait qui défend qui, ça se passe en famille, en province. Mais, si je savais qu'il vous les renvoie, ça m'est égal, le Bureau !

— Pensez-vous, si vous envoyez de l'argent « pour Nicole M. », il traduira cela en honoraires, bien sûr.

— Bon : si j'envoie des provisions au mien, pour l'appel (oui, oui, je ferai appel, vous verrez), avec dix sacs de mieux pour vous, il se cantonnera derrière « son intégrité professionnelle », qui lui interdit de se mouiller dans nos trafics, et en profitera pour tout emplâtrer… »

À la soupe de onze heures, à force de gamberger, nous avons trouvé : j'enverrai le fric à mon avocat de l'an dernier, celui qui m'assistait au nom de ma mère ; je dirai au Chef qu'il s'agit d'un reliquat d'honoraires, il ne peut refuser de me laisser douiller un bavard qui, fût-il ex, fut ***mon*** défenseur. Et l'autre, la main forcée, sera bien obligé de faire ce que je veux, sans quoi je raconte tout, ma mère, les virements, tout : une bafouille précise va lui expliquer sur-le-champ – passez-moi le bloc Nicole siouplaît – mes desiderata.

Ça commence à m'écœurer, les vannes du personnel, qui font sentir à Nicole qu'elle n'est bonne à rien, parce qu'elle refuse de laver et de coudre pour la baraque, qu'elle en prend à son aise parce qu'elle est prévenue, mais qu'après son jugement elle verra bien, qu'elle devra plier et cesser d'écrire quotidiennement ses « conneries » ; mâme Chef s'en donne à cœur joie, Nicole ne peut répondre d'aucune manière.

Et les filles qui déballent leur charité !

« On va t'arranger des frusques, pour que tu sois correcte le jour de ton jugement… »

Nicole porte une jupe de la visiteuse que j'ai retaillée à ses mesures, ses ballerines de l'arrivée se trouent de plus en

plus… je sais bien, c'est pas « correct pour le jour du jugement »… Mais pourquoi être correcte, au fond ? On se veut pitoyable, ou digne, ou séduisante comme Phryné, mais être correcte est bien le moindre de nos soucis.

« C'est vrai, quoi ! Vous êtes visée, dans cette baraque. Y en a marre. D'ailleurs, si j'ai la chance d'être libre cet été, je vous aiderai, mieux qu'ici, vous avez ma parole… »

Je me rappelle soudain que je disais exactement la même chose, voici un an, à Maria ; que peut-elle penser, Maria ? Bien sûr, je lui ai fait envoyer un colis pour son môme, un autre à Noël, j'ai écrit à son bavard… Mais ce n'est pas cela qu'elle espérait le plus, Maria : je lui avais aussi promis la cavale… Le jugement et le transfert précipités me mettaient en sursis, mais… un an a passé, et la cavale continue à hennir dans le désert des murs de ronde. Le temps est interminable, le soleil luisant. Nicole a des engelures plein les talons, il fait encore froid, pour les pieds il fait toujours froid en prison ; nous lisons de vieux journaux, nous parlons beaucoup de nos hommes et nous grignotons des masses de tartinettes margarinées ; j'explique à Nicole la saloperie des gens, et le parti qu'il faut en tirer, quand même ; je lui dis la barrière, l'inutile des explications :

« Nous devons nous faire renards, Nicole, et au bon moment bondir et mordre comme des loups… Savoir attendre l'heure du bond, des années parfois, mais tôt ou tard le bond s'impose, le bond féroce… »

Je songe à l'importance des choses douces et inutiles, la fantaisie, la dinguerie légère ; et nous restons là, dans cet atelier où le linge goutte tristement sur l'emplacement du poêle, où le soleil filtre à peine à travers les carreaux voilés de suie et de poussière.

Nicole fait semblant de rêver, debout contre la fenêtre, le dos tourné ; moi, je sais qu'elle est en train de s'épiler, je lui ai prêté ma pince, découpée dans un couvercle de boîte de Ricoré et généralement enfouie dans le dentifrice. Un poil, un autre… C'est pratique, cet engin ! Nicole revient et glisse la pince dans ma main, discrète : à ses gestes, parfois, je devine en elle une étoffe solide pour des trafics moins innocents, pour la vie dangereuse ; et l'absurdité de cette vie, routine, grisaille, merde, me remonte aux lèvres :

« Sûr, dis-je en me levant péniblement pour aller m'épiler à mon tour, y en a encore quelques-uns qui vont me payer ça avant l'échéance. »

Attention, Anick, si tu continues, tu n'auras plus un sourcil sur le front.

CHAPITRE XVI

J'ai touillé une petite crème au café pour couronner le casse-croûte, puis j'ai troqué mes bas mousse contre des fins ; il est une heure trente, et j'attends les gendarmes, le troisième kawa au poing.

Maintenant, le colis m'appelle Anick et je l'appelle Margo. Margo passe en jugement en même temps que moi, tout à l'heure. Elle me bassine :

« Vous qui connaissez un peu le tribunal, pensez-vous que je vais être diminuée ? S'ils me confirment, etc. »

Vous qui connaissez le tribunal… Vous qui connaissez la prison… Oubliez-moi un peu, bande de vous toutes ! Je fais « oui, oui, certainement », je tourne le sucre dans mon jus et je laisse ma tête vadrouiller.

Pas et démarches, Margo se fait tirer les cartes, peut-être la renseigneront-elles mieux que moi.

Au dring-dring, nous enfilons nos vestes, nous nous filons un dernier coup d'époussette…

« Non, dit la Chef comme nous nous précipitons, pas vous… Damien seule. »

Ce n'est que l'avocat, venu *in extremis* accorder une dernière fois les violons ; il ne s'assied pas :

« Je n'ai pas encore déjeuné », dit-il.

Le pauvre ! Et moi qui suis gavée de frites !

« … mais je suis venu quand même, je plaidais ce matin à X…, j'arrive de la gare. Bon, pour nous, voilà : le président est fort monté contre vous, je me suis entretenu une grande demi-heure avec le procureur, hier… Il m'a assuré de demander l'application de la loi, c'est déjà un résultat. Mais l'ambiance est déplaisante au possible… »

(Ça colle !)

Après m'avoir tapée d'un supplément d'honoraires, maître se casse, malgré lesdits honoraires il n'aura droit, aujourd'hui, qu'à un sandwich de midinette.

En attendant le bon dring-dring, j'allume Gitane après Gitane, je continue à boire du café : il est défendu d'emporter ses pipes, et encore plus sa thermos. D'ici ce soir, on ne pourra plus ni fumer ni boire.

En voiture, Simone. Non, ce n'est plus Simone, c'est Margo et moi que les filles regardent passer dans la promenade, de derrière le carreau :

« Et treize fois merde, hein !

— T'en fais pas, on te tient les pouces ! »

Que de trèfle, dans la cour d'honneur ! Moi qui pensais que notre procès suffirait à combler l'après-midi… Je vois : les tribunaux comiques, l'interrogatoire sommaire… Je tente de me rapprocher des Jules, mais je suis séparée d'eux par une poignée d'agents et de surveillants et je ne vois que du bleu. À tout hasard, en grimpant sur la haute plate-forme du fourgon, je retrousse mes cotillons jusqu'à mi-cuisse : si Zizi peut se rincer l'œil… Mais c'est seulement au Palais, avant de pénétrer dans la salle « Tribunal correctionnel de Pre-

mière Instance », que nous réussissons à nous effleurer le bout du museau.

Zut, il n'y a pas de boxes, ici. De part et d'autre de l'allée centrale, des bancs à dossier plein, où les flics nous font enquiller, en triant, bien sûr : Zizi d'un côté, moi de l'autre. Margo me serre à droite, un détenu me coince le bras gauche, et je suis au tout premier rang, les pieds dans le prétoire. Je devine qu'après l'audience, ce sera, inversé et peut-être plus hâtif encore, le même processus… et il faut que je parvienne à extirper les biftons de leur cachette – ils sont là-dedans depuis la toilette, ça commence à bien faire –, que je les passe à Zizi, que je prenne ceux qu'il m'a certainement préparés et que je les planque… Comment faire ? Je me sens un léger mal au cœur.

La sonnette tinte, introïbo. Le président, les assesseurs et le bêcheur font leur entrée et s'installent. À une petite table latérale, le pigiste du canard local gribouille déjà.

Le premier inculpé est invité à répondre. Pendant son interrogatoire, je me tortille, faisant mine de rectifier la couture de mes bas, de rabattre modestement ma jupe, de calmer une subite démangeaison au fessier… enfin, j'ai l'objet en main : le bifton pour Zizi et Roland est contenu dans un morceau de plastique ligoté de fil, contenant un deuxième plastique, contenu dans une dose Dop soudée à l'allumette.

Mes yeux suivent attentivement les débats ; ma main déligote les lettres, tout au fond de ma poche. Je rassemble les enveloppes à présent inutiles, je les balancerai dans le caniveau, en sortant.

Margo est appelée la deuxième ; comme j'ai l'esprit en partie délivré, j'écoute avec attention : en cette affaire, je me

pose témoin, pour que la fille, demain, ne nous charrie plus avec sa virginité judiciaire… Mon avocat, dont elle a sollicité l'aide, n'a pas bougé, et j'ai oublié de lui en parler tout à l'heure : il semblait si las et si affamé !

Oh ! et puis, qu'elle se débrouille, il est là, dans le box des avocats, elle n'avait qu'à demander à lui parler.

Oui, ils sont venus nos grands bavards chéris : je frime vers leur banc pour voir ce qu'ils maquillent.

Maître a relevé les manches de sa toge, laissant apercevoir celles de sa chemise : sa manchette, traînant nonchalamment sur le portillon du box, m'évoque la manchette que mon mari laisse jouer par la portière de la voiture, parfois, avec le zeph de la route.

« Tes mains à dix heures dix, chou !… »

Mon amour… Je me penche et je hum-hum-hume vers lui. Zizi ne me voit pas, mais mon avocat m'a vue, lui : il fait du bout des doigts un petit signe gentil, ce qui fait étinceler son bouton de manchette, et je lui réponds d'un clin d'œil. Il a retiré ses lunettes et semble se faire tartir prodigieusement ; son visage, ainsi débarrassé de l'écaille sérieuse, semble intime et séraphique. Je songe que maître doit avoir ce visage-là au réveil ; je songe à son lit, et, l'espace de deux secondes, mon amour se transfère vers lui… hum, hum. Cette fois, mon mari, qui balançait la pointe de ses mocassins, m'entend et me sourit. Je recligne de l'œil. Heureusement, le dos de Margo qui discute toujours le bout de gras à la barre empêche la Cour de suivre notre manège.

Il y a bien le procureur qui me tient dans son viseur, en biais ; mais puisqu'il est branché sur l'application de la loi…

Et d'ailleurs, le verdict est déjà établi : dans ces tribunaux de province, les inculpés comparaissent, les avocats plaident, d'autres inculpés comparaissent, d'autres av… et le soir, lorsque tout le monde a fini, l'aréopage commence ; il se retire pour délibérer, puis revient, apportant les dossiers en tas, comme à la distribution des prix ; chaque lauréat est nommé, il revient à la barre pour prendre livraison de sa condamnation. D'où mes réflexions sur la valeur du verdict, et l'inutilité d'y opposer un système de défense quelconque : pensez, avec cinq ou six inculpés entre la plaidoirie de votre avocat et la décision du tribunal – si tant est qu'il se décide à ce moment-là –, il est improbable que cette décision soit modifiée par les effets vocaux ou les larmoiements versés trois heures auparavant.

C'est la loterie, c'est la chance, c'est le cirque.

Pourquoi, dans ces conditions, me composer une attitude digne et repentante ? Je dévore mon amour du regard, il n'y a ni grilles ni barreaux.

Margo a fini, je me pousse vers le type de gauche pour lui rendre sa place. Elle semble lasse :

« Ils vont me confirmer, je vous dis. Passer comme ça, sans avocat, sans preuve formelle de ce que j'avance ! C'est inadmissible ! Dites, Anick…

— Attendez, Margo, on en reparlera tout à l'heure : je crois que c'est à nous. »

Maintenant, je suis revenue sur le principe qui m'interdit de toucher à la barre, je suis appuyée sur les coudes, le derrière offert à la salle, j'ai l'air fatigué et craintif ; à ma gauche Zizi tient bon, il n'oscille pas, seule sa main s'appuie, légère, sur le bois. Je regarde cette main, j'en retrouve les veines

sous le duvet blond, les petites cicatrices connues… À un mètre, devant, l'intérêt et la vie s'arrêtent, la Justice me regarde. Les yeux sur la main de Zizi, je réponds, j'enjambe les obstacles, sans émotion, sans frayeur : je me sens ivre et rêveuse, seuls ces biftons dans ma poche me tracassent, oh, pas des tas, mais enfin… J'aimerais les mettre dans la main de mon mari et poser la mienne par-dessus… pauvre chou… aïe, la compassion rôde, je vais pulvériser le cirque, je… mais ma colère tombe en morceaux de rire, parce que le Président a un tic et que c'est lui, à présent, qui me fait de la peine : il fait suivre chaque verset de l'interrogatoire par un « Hé ? » qui traîne et nasille :

« Et d'où venaient-ils, ces Bons du Trésor, hé ? » De plus, il doit être un peu dur de la feuille, ce qui fait que mon intonation gueulante devient nécessité… La déférence, l'aspect terrorisé et las, tout cela m'abandonne. Le temps est loin où je me présentais dans le box avec des nattes et des cols Claudine, où mon avocate me relevait les chiens avec son propre peigne, avant l'audience, comme une mère qui fait débuter sa grande dans l'art d'être jolie ; jolie pour le Tribunal, c'est-à-dire sans frivoles frisettes.

Oui, tout le monde alors se sentait plein d'illusions et d'espoir.

Je soupire, c'était le bon temps. Je me retourne une seconde pour voir si Maître se rend bien compte de la situation : ça va, il s'est réveillé et feuillette activement le dossier. Nous regagnons notre banc comme il commence son envolée : « Messieurs de la Cour… »

Un beau morceau d'éloquence, c'est toujours bon à prendre, quoique j'aie beaucoup de mal à me reconnaître,

sous le maquillage des mots qui m'embellissent et me réparent.

La Cour prend le relais du sommeil. Les assesseurs aussi ont des têtes amusantes, l'un est à bandeaux bien gommés, l'autre est du genre léonin assommeur de bœufs.

Maître m'embaume le tympan, je me sens bien, légère, on va nous donner la confusion des peines… Halte ! Je ne veux pas. C'est vrai, pourtant, ce que raconte le bavard, que nous n'avons jamais eu notre chance, que nous n'avons reçu depuis l'adolescence que des coups de flingue répétés, dont les cicatrices n'ont jamais eu le temps de disparaître…

La lassitude revient, en même temps que l'euphorie vague et le tourbillon des possibles… non, non, de toute façon, l'étape est trop éloignée, il faut franchir trop de froidures et de jeûnes d'ici là, je ne veux pas. Je veux ce soleil qui pointe, là-haut, à travers les hautes vitres du prétoire, je veux la main de Zi sur moi. Bien sûr, on ne parle pas du soleil, ni de la main aimée : on parle de « la nécessité de faire comprendre, par un acte isolé, une révolte hardie, l'injustice que nous ressentons tous ; de faire, au nom de tous les bagnards du monde, ce à quoi rêvent tous les bagnards ». Par une sorte de décalage, le présent me semble déjà loin, retardataire, la caboche dure a déjà brûlé les étapes.

« Ma pièce est finie, je n'ai plus que les vers à écrire »…

Les vers ? J'en ai trouvé de bien sonnants, mais ils ne riment pas entre eux ; Zizi doit inventer les correspondances, et alors, au lieu d'être, comme aujourd'hui, spectateurs de notre pièce, nous la présenterons et la jouerons nous-mêmes. Tiens, justement Maître parle du « couple maudit », de ce ***nous*** dont nous ne pouvons plus nous éva-

der, bravo. Il y a plus de joie dans notre peine que dans votre joie, ayez pas peur, messieurs. Et s'il nous plaît, à nous, d'aimer, nous sucrer et nous soûler en riant, puis souffrir et attendre et à nouveau rire et jouir ? Bance de morts, va !

« Évacuez la salle », dit le président.

C'est pas vrai, je rêve ! Non, déjà le flic me pousse au cul, « Allons », et tout à coup je me retrouve dans le couloir, dans les bras de Zizi, ses lèvres mordent les miennes : « Mon cœur, mon petit chéri… » Je rêve : je vais me retrouver sur la banquette, serrée entre le détenu mal lavé et le manteau gris de Margo. N'importe le rêve est valable. À deux bras, Zizi me fait ployer…

« Mais, dis-je en me dégageant, car ma tête chavire, comment ?…

— T'en fais pas, des histoires de cul qu'on juge à huis clos, y en a pour un moment… Anick, Anick ! »

Cette fois, le corps de mon mari se fait bien réel contre le mien. Je me jette dans un baiser qui résume tout le temps d'exil et de faim. Les agents et les détenus, rigolards, n'en perdent pas une bouchée. Puis :

« Ah ! Zizi, boulot d'abord : une minute, tu veux ? »

Et je vais demander au gendarme qu'il m'emmène au pipi-room.

« 'tendez, grogne-t-il, c'est occupé. »

En effet, une brochette de mâles fait la queue au pied de l'escalier. Je double la file et, mon ange aux fesses, je gravis les marches que je connais bien, car le chemin des chiottes

est le même que celui du cabinet. Du cabinet du juge d'instruction, je veux dire.

Redescendue, je cours me re-nicher contre mon mari ; cette fois, j'ai pris appui contre une fenêtre : l'émotion, les talons, la tendre nervosité, et poum, on dérape.

Margo a commencé par manœuvrer pour faire trio ; mais, après des présentations sans chaleur et des coups d'œil et chuchotis strictement réservés, elle a fini par comprendre : esseulée près d'un radiateur, faisant mine de s'absorber dans les paperasses dont elle a apporté un plein portefeuille (et qu'elle a tenté de produire tout à l'heure), elle me fait mal au cœur, j'ai envie de la rappeler…

Mon avocat sort en coup de vent de la salle : une idée, je vais le présenter à Margo, puisqu'elle y tenait tant, et les laisser se dépatouiller.

Avant de partir, Maître me dit :

« Je n'attends pas le verdict, écrivez-le-moi ce soir, je vous prie, et… évitez de rire en regardant la Cour, ça fait un effet déplorable, chère madame… »

J'ai donné les biftons à Zizi, mais je ne puis m'empêcher de lui en citer des extraits, bien sûr. Je pense à lui demander où il va les mettre :

« Mais, répond-il, dans la bouche. Comme je ne jacte pas aux matons… Surtout qu'on va se morfler un fameux coup de flingue, j'ai l'impression. Mais enfin, si on a la confusion… »

Nous sortons du sujet. J'y rentre vite fait, à dos de cavale :

« La confusion, la confusion ! Elle a été bien plaidée, c'est vrai. Mais comment espérer obtenir quelque chose de bon de ces gens-là ? Si on nous la donne, on nous met en même temps de la rallonge pour l'une des peines : qu'on te donne un an, avec tes deux autres, ou trois ans avec confusion, ça revient au même… »

Finalement, nous nous retrouvons ferraillant, nos caboches argumentent, chacune dans leur logique, nos baisers énervés se font morsures… Zizi voudrait bien l'éviter, cette cavale ! Dans ses mains, mes mains sont devenues froides ; j'ai envie de chialer comme un enfant privé de son dada, je voudrais casser le front de mon amour, parce que, derrière ce front, il y a des choses que je refuse, que j'ignore, que je hais…

« Le reclassement social, alors ?

— Oh ! Anick, comprends… J'ai besoin de toi, de ton amour, longtemps, toujours. Je voudrais tirer cette peine et être près de toi ensuite, jusqu'à ce que je crève, sans cette hantise de la taule, d'être sans toi, de… Tu sais bien qu'on peut être repris le lendemain, qu'on peut même, rappelle-toi Noël, échouer et se morfler six mois de mieux pour les dégâts… et puis quatre-vingt-dix jours de chtar. »

Je me sens méprisante :

« Ah ! C'est à ça que tu penses, le 90 !…

— Mais, ma poule, je pense à… tout.

— Non, Zi, pas ça. Invoque ce que tu veux, la sagesse, l'assagissement, la fatigue, tout ce que tu voudras, mais, je t'en prie, n'invoque pas le trac. Ce qu'on a choisi d'être, et qui nous oblige aujourd'hui à ce cirque de la taule et des Pa-

lais de Justice, c'est pas compatible avec le trac. Que tu ne veuilles plus casser, d'accord…

— Nigaude ! J'aime casser autant que je t'aime, tu le sais bien. Mais, plus tard, bien en règle, avec une bonne berlue…

— Une dizaine de bâtards à la maison…

— Sois pas cruelle, chou. Des bâtards, j'aurais eu le temps de t'en faire, aujourd'hui. Tiens, si on allait, au culot, faire l'amour sur la moquette du juge ?

— Ah ! je te retrouve ! Mais continuons à être sérieux. Rappelle-toi la dernière fois que nous nous sommes retrouvés, bien en règle comme tu dis, bourrés de bonnes résolutions, et cætera : que s'est-il passé ?… Après quelques semaines de peinardise, nous sommes repartis au boulot ; et là, nous avons fait une grosse erreur : vouloir continuer à sauver les apparences. La poulaille nous tenait dans son viseur, et nous, bonnes patates… On pensait qu'on pourrait mener indéfiniment sous son nez la vie double, travailler le jour, casser la nuit, et de plus s'amuser, entretenir la barque, entretenir les bons amis… Résultat, six mois après, on s'est retrouvés aux durs. Et cueillis comment, hein ? Au nid, encore heureux que nous ayons pu garder notre planque. Encore une connerie, ça : une adresse pour nous, une adresse pour la frime, ce qui fait double travail, doubles frais… Tandis que, si on disparaît purement et simplement dans la nature… »

Je sens bien que Zizi compte sur la clémence du Tribunal pour se dépatouiller de cette cavale où je le traîne tout maugréant : si on ne fait pas appel, on ne peut rien monter ensemble puisqu'on ne va pas dans la même taule.

Zizi, tu aimes mieux la vie que moi… Je sais, je sais, va : je suis en train de te faire un « travail », j'essaie sur toi mes saloperies de petite femelle, j'invente toutes sortes de faux prétextes… Et toi, tu veux m'entraîner dans la sagesse, le temps rigoureux, tu espères en l'avenir… C'est si loin, l'avenir ! Eh bien, si tu ne veux pas, je referai Noël, tant pis si je me casse la figure… Je reprends :

« Quand j'ai quelque chose dans le cigare, tu sais…

— Mais attends le verdict, d'abord ! On ne sait jamais, ils…

— Oh ! le verdict ! Je souhaite que tu l'aies, va, TA confusion. Comme ça on fera notre temps, en se grattant le dos sous le droguet… Mais Zi, on ne passerait que cet été ensemble, là, ensemble comme maintenant… tu ne crois pas que ça vaudrait le coup ? Et si on passe l'été, pourquoi pas l'automne, et l'hiver, et encore des années ? Avec un minimum de prudence, des faffes bidon… Pourquoi attendre tout ce temps ?

— On ne fait jamais tout son temps, tu sais bien.

— Voilà ! Les conditionnelles et les recours en grâce ! L'amnistie du 14 juillet, qu'on espère tous les ans et qui n'arrive jamais ! Oh ! bien sûr, ça passe le temps, et on finit toujours par se retrouver un beau matin à la porte… Mais tout ça, on connaît déjà. Dehors aussi, on a tout essayé : toi dedans, moi dedans, ou tous les deux ensemble en cavale, ou peinards, tout… sauf ça, s'évader ensemble de la même prison. »

Les yeux de Zizi prennent un éclat étrange, presque trouble ; ses mains me font mal :

« Tu sais que je finis toujours par t'écouter, Anick… Qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi ?

— Oui ?… Mais alors, tu crois que tu pourras faire assez vite ? On peut passer en appel avant les vacances, ça fait court… »

Zizi sourit, c'est bon signe : parce que, lorsqu'il fait son petit sphinx, la place, dans l'énigme, m'est toujours réservée…

Nous rentrons à la taule bien après l'heure du coucher. Mâme Chef nous fouille dans l'atelier désert ; ma robe de chambre est préparée, bien pliée, sur mon tabouret : une attention de Nicole, sans doute.

La matonne est gentille à sa manière, qui consiste à s'écrier : « Oh ! Ben, c'est pas tellement, au fond ! » à l'énoncé du verdict ; à nous proposer d'aller à la cuisine nous chercher un peu de soupe chaude… Du bouillon, pour des femmes flinguées de frais ! Je vacille sur mes tralettes, la Gitane tremble au bout de mes doigts ; Margo, elle, s'est assise et raconte l'après-midi.

« Alors, vous ne voulez pas passer la nuit ici, non ? dis-je.

— Oh ! je n'ai pas tellement sommeil, mais j'ai la gorge sèche, sèche… Si seulement j'avais un fruit, j'ai oublié d'en cantiner… »

Ça va, j'ai compris. Je décroche une orange de mon fruitier, et, la lui lançant :

« Tenez, sucerez ça au lit… Bon, on y va, mâme Chef ? »

Je me drape dans ma robe de chambre, très torero, ainsi le Bureau saura ce soir que Damien encaisse très bien et est prête à recommencer la bagarre. Mais, quand même, bien que ça ne me chagrine guère, je reconnais que je suis, comme à chaque jugement, un peu surprise par la sévérité du verdict. Je ne l'ai pas voulue, je ne l'ai pas, ma confusion, et Zizi non plus.

Solange et Paulinette me regardent entrer dans le dortoir, perplexes : selon ce que je vais dire, elles sauront s'il faut se réjouir ou baisser les coins. Mais je ne parle pas, tout au moins pas de ça.

« Tiens, notre Solange nationale a une chemise de nuit, hé, il pleuvra demain. Ça m'ennuie de ne pas apercevoir vos gougouttes. D'où vient l'aubaine ? »

Cadeau de la Chef, bien sûr : elle recommence comme avec Simone… Je demande si l'après-midi s'est bien passé, si tout le monde a été sage et a mangé son riz, si Damien l'emmerdeuse n'a pas trop manqué, etc.

« Ah ! Vous m'avez fait mon pieu, merci ! Je suis creuvée, creu-vée. Plus que le verdict, c'est ça qui me faisait peur : le pieu à faire en arrivant. Vous êtes braves, je vous en ferai autant lorsque vous passerez. »

Comme elles sont toutes deux condamnées, je ne m'avance pas beaucoup. Je me glisse vite fait entre les toiles fraîches – on m'a même changé les draps – et j'attaque ma pomme du soir :

« Ah ! ça fait du bien d'allonger les guibolles. Ben mes enfants, c'est tuant de baiser debout dans un couloir de Palais ! »

Je raconte ; j'énonce, sans appuyer, le verdict ; j'évite les questions insidieuses, du genre de :

« Et l'autre, la vieille, qu'est-ce qu'elle avait fait ?

— Tu vas lui mettre le nez dans son caca, maintenant, si elle nous baratine en bas ? »

Je prétends n'avoir absolument rien compris à l'affaire de Margo, j'ai seulement cru entendre qu'elle était remise à huitaine. Ma chronique de reporter judiciaire étant ainsi terminée, je tourne le dos et mon nez rejoint le goudron du mur.

Le lendemain, Margo n'arrête pas ; nous ne tardons pas à être toutes contaminées par l'agacement et la dérision, et nous finissons chaque phrase par un « Hé ? » tout semblable à celui du juge ; à dix heures, je sors mon répertoire taulard, de « Où es-tu, camarade ? » jusqu'au « Marie, Marie » de nos jours ; à deux heures, nous marmonnons contre toutes ces peaux de vache et nous chantons l'Internationale.

Puis, peu à peu, à mesure que l'après-midi s'avance, le « Hé ? » se raréfie, notre peine passe au deuxième rang de l'actualité, et la calme routine recommence à alterner avec les petites tracasseries, les petits tracas.

Moi, j'attends le courrier.

Lors de l'intermède-couloir, Zizi m'a donné une longue enveloppe, vert tendre, avec une feuille de papier assortie :

« Pour te changer un peu du papier pénal. Réserve-la pour une bafouille importante. »

J'avais confié le papier à Margo, pour qu'elle me le garde dans son gros morlingue à pièces justificatives ; tout à

l'heure, j'ai écrit dessus ma lettre conjugale bi-hebdomadaire :

« Que ce papillon te traduise toute ma tendresse », ai-je attaqué.

Ces lendemains d'assommoir, on se sent tendre, un peu groggy, comme après une nuit d'amour ; la peine est encore indolore. Sur mon bifton, j'avais évité de la faire saigner : j'avais griffonné uniquement sur l'amour. J'avais demandé pardon pour le malheur d'être moi, avec ma tête de bois, sans pouvoir ni vouloir rétrograder sur le chemin choisi. Le bifton contenait aussi une phrase-code, qui me dira, dans la prochaine lettre officielle de Zi, s'il accepte ou non la cavale.

Soir, nuit, aurore, jour.

J'attends cette lettre comme le Bon Dieu. Pour m'empêcher de hurler, je marche dans l'atelier, je le balaie, je nettoie le réchaud.

Zizi préférera-t-il me suivre dans les chemins arides, ou poursuivre, seul, une autre aridité ? Pour moi, peut-être parce que je suis plus jeune, l'avenir est moins pressant. J'ai le temps de souffrir encore. Bien sûr, il faudra que nous la fassions, cette peine. Mais nous la préparerons, nous en choisirons l'heure, nous ne serons plus, comme naguère, insouciants et maladroits.

« Oh ! Zi, murmurais-je cette nuit en mordant mes draps, je ferai, je serai comme tu le désires, je me ferai pardonner de t'avoir forcé la main, tu ne me reprocheras pas, même à lèvres closes, cette cavale. »

Je rêvais, le film tournait sur l'écran vierge que font au mur du dortoir les fenêtres illuminées par les lampes de la ronde.

Je n'ose pas projeter ces images passées sur les jours de demain, je me sens superstitieuse, je décroise les couteaux, je gueule quand une fille dit « Poisse » ou lance des boulettes de papier… l'apparence bêtifiante fait osmose, aujourd'hui.

« Et le courrier, madame Chef ? »

Je peux bien dire ça, tout le monde sait que je ne vis que pour les lettres ; et que j'ai, ce matin, toutes raisons d'attendre encore plus que d'habitude. La lettre de Zizi me ressuscitera ou me tuera.

Ai-je été assez amoureuse, assez humble ? Mon corps contre le corps de Zizi, dans le couloir, lui a-t-il rappelé toutes ses promesses ?

Juste morte, j'attends, en fumant sagement ma Gitane ; le plus terrible, c'est de savoir que rien ne me tuera, j'exagérais… la vie et l'espérance sont plus coriaces que moi-même, qu'un refus ou un échec.

Je dis à Nicole, qui s'absorbe dans un petit roman d'amour en tournant les pages deux par deux :

« C'est dur, d'être dure… »

Je l'ai assurée de la bonne livraison de son billet pour Roland, je lui ai lu – en faisant mine de classer mes paperasses étalées – des extraits de celui de mon mari : le bifton est incertain, aussi incertain qu'il l'était lui-même dans le couloir : « Si le coup de barre est sévère, je choisirai mon sort… » J'ai incinéré, et jeté les cendres dans le seau.

Je connais Zizi-toquard, Zizi-gentil : j'espère seulement que la colère commune sera plus forte que nos intentions divergentes ; que le coup de barre n'aura détruit que ses rêves d'hier, laissant naître ceux de demain. Demain, c'est l'été, c'est le bonheur. Je souris en me souvenant que, lors de mon arrivée ici, le rêve était tout aussi proche, tout aussi chaud : mais la date de la cavale était aussi celle du Père Noël. Elle devait échouer, d'ailleurs, parce que j'avais choisi les raccourcis de la solitude, au lieu de marcher dans la route du nous.

Je raconte à Nicole mon Noël manqué :

« … et, de bonne source, j'ai appris que le Chef n'avait pas été aussi gentil que ça, et qu'il avait envoyé ma lettre au juge d'instruction. Et moi, patate, j'avais donné ma parole de me tenir peinarde, j'étais pleine de gratitude et de loyauté ! Ma lettre, il l'a jetée aux ordures devant moi, mais il s'est bien gardé de la déchirer… enfin, ma parole a eu l'avantage de rassurer Zizi et de m'obliger à être peinarde jusqu'à mon départ d'ici. Mais, ailleurs, je n'ai rien promis… »

Oui : loup solitaire, desperado jusqu'à notre rencontre, Zizi envisage toujours qu'un beau matin je peux très bien dire non à l'amour, comme je dis non à la prison et à tout ce qui ne me dit plus rien ; il m'aime sans forfanterie, sans partage ; et moi, j'ai joué sur l'absolu de cet amour, j'ai joué facile, je m'écœure un peu, mais il le fallait… Je me répète les serments faits au Palais : je ne serai plus jamais maussade, plus jamais mordante ; si Zizi me l'offre, je ferai de cette cavale une mine de souvenirs merveilleux ; je bâtis, au-delà du rêve confortable, des illimités de tendresse et de joie…

« Damien ! Le courrier. »

J’expédie deux lettres, mon avocat et la religieuse visiteuse ; puis, profitant de ce que la distribution de la soupe fait un peu de cohue, je vais savourer la troisième près de la fenêtre, oubliée des filles qui mangent et lisent leurs propres bafouilles tout haut.

Mon cœur fond, je vais gueuler… La main à plat sur la feuille, les yeux errant dans le ciel indécis, je parviens à récupérer, le toc-toc s’apaise dans ma poitrine, bon. Je peux maintenant re-déplier la feuille : oui, le mot-code y est toujours, il n’a pas rejoint les lourds nuages, Zizi veut bien, Zizi ***nous*** choisit, il…

« Nicole, si vous avez fini de bouffer, venez… Voilà : il encaisse, il accepte, il… tenez, lisez : la phrase-code est là, c’est Oui. »

Nicole me rend la bafouille, sans autre commentaire qu’un grand sourire heureux :

« Les hommes sont décidément des inventions merveilleuses, exactement comme ces oiseaux de muraille… regardez celui-là, près de la poubelle : n’est-il pas joli ? »

Oui, Nicole, je me sens légère, légère, comme l’oiseau de muraille. Mais parlons lourdeurs :

« Le Chef va certainement nous faire transférer sitôt après le délai d’appel : ce couple de casseurs passe-muraille fait peser sur sa femme et lui de trop lourdes responsabilités. Ma parole de Noël ou rien, pour eux, c’est du kif. Lui juge et préjuge en fonction de ce sacré passé, ces antécédents qui leur font peur. J’ai cavalé, j’ai tenté de re-cavaler ; donc, en bonne logique, je dois re-tenter de re-cavaler. Avant d’être truande, j’ai été Guide de France, mais j’avoue que, devant une occasion sûre, ma parole de girl-scoute aurait peut-être

failli… surtout que leur bonté… s’ils ne m’ont pas fourrée au mitard, c’était parce qu’en décembre il n’y fait pas chaud, et que la découverte de mon cadavre glacé, au petit matin… mais enfin, ils ont ma parole, qu’ils la gardent et grand bien leur fasse : je ne suis plus de ce monde, je me casse dans onze jours… »

Nicole aimerait bien être jugée avant mon transfert, car une idée lui est venue, toute simple d’abracadabrance :

« Je fais appel aussi et je vous rejoins…

— J’en serais ravie, Nicole, mais… N’oubliez pas qu’un appel de votre part entraîne automatiquement celui de vos coïnculpés : qu’en pense votre ami ? Si j’avais la chance d’être encore là pour votre jugement, et de vous voir enfiler votre froc, empoigner votre porte-documents et vous casser en sursis, j’aimerais autant ça… Remarquez, parler sursis, c’est parler en l’air, comme de parler cavale ou quoi que ce soit : on parle toujours en l’air, ici, et dans tous les cas on parle trop.

— Anick, je ne peux rien vous offrir, rien vous promettre : je n’ai rien et je ne sais pas grand-chose. Mais je ne vous oublierai jamais. »

Les yeux de Nicole sont très bleus, ils sont comme une caresse franche.

Le Surveillant-Chef vient, en personne, me remettre un billet doux en extra :

« J’ai autorisé une lettre supplémentaire, étant donné la décision de votre mari. »

Zizi joue les seigneurs et maîtres présidant aux destinées du ménage : « J’ai mûrement réfléchi : je fais appel.

Comme il est logique que nous fassions cette requête ensemble, je désire que tu œuvres aussi dans ce sens. »

Soupir, j'ai fait le plus long du chemin, j'ai gagné. Avec Zizi, je vais gagner encore, sûr : la route dans l'ombre ne sera pas plus périlleuse que la voie ensoleillée, il ne pourra plus y avoir d'accidents aussi sévères que ceux qui nous ont menés si près de la mort.

Touche pas au volant, Anick, laisse-toi conduire, maintenant.

J'interjette donc appel, sur le formulaire remis par le Chef ; j'écris au bavard, pour qu'il aille remuer M. le procureur, car, « s'il avait la gentillesse de nous faire comparaître avant les vacances judiciaires… »

C'est le hic, le point obscur du programme : et si on n'allait pas nous transférer avant la rentrée ! Bah ! trois mois de plus, trois mois de moins… Je me garde de l'impatience, du trépignement, je me laisse durer, mangeant, écrivant, faisant la gentille et la renarde avec les bonnes femmes ; et j'use de ces avant-veillées d'armes pour dormir copieusement.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

« C'est pas vrai, la sonnette a pas sonné. Tu as entendu, toi, Anick ?

— Non, mais peut-être que la mère Chef est bien graissée ce matin. Allez, on se lève. »

Paulinette, elle, est encore dans les bras de Mustapha ; on la secoue :

« Vite, chou, les clefs… »

Paulinette fait « oh ! toi, la grosse, laisse-moi dormir » et néanmoins se dépêche de sortir du pieu et d'en plier les couvertures, pour avoir fini la première : comme au Bon Pasteur. Elle reste la môme parmi ses mômes, la digne parmi les indignes (« moi, j'sais me tenir »), et se tenir est à peu près tout ce qu'elle sait. À la belote – le seul vice qu'on ait réussi à lui apprendre –, je l'ai pour partenaire ; dix fois par partie, et toujours avec le même plaisir, je lui dis, avec une gravité onctueuse que n'eût pas désavouée la mère supérieure :

« Jouissez donc, Paulinette, mon enfant. »

Paulinette se dépêche, se dépêche… Trop tard, les pieds de la Chef atteignent le palier, la clef tourne, et c'est Solange la première prête. Elle fait avec entrain : « 'Jour, Mâme ! », et fonce, le jules en main.

« Non, non, dit la matonne, vous pouvez rester couchées, c'est pas l'heure. Vous, Damien. »

Instantanément, je récupère :

« Bon, au revoir les filles, je me casse. Vous direz au revoir aux autres pour moi. Allez, bye ! »

Ma veste de fourrure était sur la rampe ; mâme Chef la fait tomber, « oh ! pardon » (elle s'adresse à la bête), je ramasse l'opossum qui balaie sans gloire le ciment terne, et, me drapant dedans par-dessus ma vieille robe de chambre : « On y va, mâme ? »

Dans l'atelier, mes valises trônent sur la table, parmi les cuillers et les couteaux réglementairement exposés, les couvercles-cendriers pleins d'allumettes et de mégots : évidemment, si j'oublie de les vider… Je réalise soudain le vide à ma place, aujourd'hui, j'imagine les femmes se disputant le demi-placard, la savonnette et les tralettes-détritus… Je ne laisserai rien d'autre, je n'ai rien. Pourtant, ce matin, le Rien tient beaucoup de place. Il faut dire que mâme Chef s'y entend mieux pour bouleverser une valise que pour la faire : elle a entassé pêle-mêle toutes les bricoles que je lui faisais ranger à la fouille à chaque nouvelle arrivante, perdant peu à peu du terrain… Et dire qu'à l'arrivée, je me croyais au Paradis ! Bien sûr, je sortais de l'enfer, et les placards spacieux, la douche bouillante, les nuits passées au calme à fumer et bavarder avec Jane, tout ça me semblait bon. Et puis… cette évasion manquée, l'euphorie des bonnes résolutions, du mariage, la douceur, mais aussi la betterave, les totos, l'atelier plein, le retour des mauvaises résolutions… Oui, il était temps que je me fasse la paire, encore une fois les nerfs commençaient à monter.

Mâme Chef est devenue une manière de Marie-Antoinette toute bouffante des hommages hypocrites ; je n'ai pas voulu me vautrer dans l'herbe avec le reste de la cour

pour lécher les pieds de la reine, et celle-ci, peu à peu, m'a rayée de son estime et son intérêt.

Moi, eh ! Au lieu de traîner mon nez dans l'herbe souillée par les poules et les canards de la reine, j'ai préféré aller faire ma cour à l'amitié, j'ai partagé avec Nicole la pierre tiède du perron.

La pierre à peine nettoyée par la poigne pourtant robuste des laveuses, salie par mille pas, mille pas de godasses merdeuses. Nous nous garantissions les fonds de slip par des feuilles de vieux magazines ; et la Chef, qui n'aime pas qu'on déchire les journaux, s'irritait de ne pouvoir nous faire une remarque, car nous prenions bien soin de ne déchirer que mes journaux de cantine. La pile des ***Confidences*** et ***Intimité***, nous la traitions avec un respect ostensible.

Oui, nous avions perdu les faveurs de la reine, parce que la reine n'aime pas les sujets qui échappent à son emprise. Depuis que mon bavard assiste Nicole, celle-ci ne prête plus guère le flanc… La question vestimentaire a été également résolue : encore une fois, c'est la dame visiteuse qui nous a tirées de l'ornière, avec une adorable robe d'été, presque neuve, qu'elle avait apportée pour les vraies loquedu, celles qui savent quémander ; mais, vu la longueur et la largeur de la chose, personne ne put y enquiller. Alors, Nicole, d'une voix suave, enchérit :

« Peut-être, un grand cheval comme moi… »

On lui donna la robe à l'unanimité, ou presque ; la seule à voter non fut la Chef :

« C'est certainement trop juste pour vous, avec les hanches que vous avez… »

Réargentée, resapée, Nicole n'a plus rien de commun avec les moutons de Marie-Antoinette, et celle-ci, quoi qu'elle en laisse paraître, aimerait bien que tout le monde bêle à l'unisson.

Ce matin, elle sourit, lointaine ; et moi, tout en défaisant l'entassement mal réparti qu'elle a opéré dans mon baguedge, j'accroche le fil de ses réflexions muettes, je devine le sens des petits coins triomphants de sa bouche. Depuis plusieurs jours, j'ai fait à Nicole mes dernières recommandations :

« Dépensez pas trop vite les sous : ils n'attendent que ça pour vous rechopper. Vous saurez bien vous faire envoyer la soudure, une fois moi barrée, je n'en doute pas ; mais le Chef n'a pas voulu que Roland vous fasse passer une partie de son pécule, vous vous en souvenez ; et, une fois condamnée, il n'y aura plus de recours possible, au juge ni à l'avocat, vous serez encore plus à sa merci. D'autre part, vos amis peuvent très bien continuer à ne vous envoyer, pour tout viatique, que de belles épîtres fidèles. Pensez un peu à tout ça, Nicole, et roulez un peu plus vos dopes au lieu de les donner ou de passer votre paquet à la ronde. »

Le fil de triomphe de mâme Chef s'enroule à mon fil d'inquiétude, et je dis :

« Pour mon reste de cantine, les savates et autres bricoles, que Nicole se débrouille avec. Quant à mes vieilles frusques, les filles n'auront qu'à s'en faire des rubans.

— Oui, oui, mais pressez-vous un peu, bon sang, les gendarmes vont arriver. Je suis venue vous chercher une heure à l'avance, mais vous traînez tellement…

— Je ne traîne pas, madame, je me lave. Au fait, pourrais-je avoir un peu de bibine, s'il vous plaît ? Voyez, je traîne tant que je n'ai même pas eu le temps de me faire un malheureux kawa. D'habitude, on prévient la veille. Enfin…

— Vous avez fini vos valises, oui ? Bon, alors je les sors et je vais vous chercher votre déjeuner. Vous mettrez vos affaires de toilette après, dehors…

— Mais non, madame, j'ai fini, juste ma brosse à dents, je la glisserai dans mon sac. Je veux fermer les valoches avec leurs clefs, autant en terminer tout de suite. »

J'ajoute : « Bon sang – pour dire comme vous – quel réveil ! Je suis sûre que mon mari est furieux.

— Oh ! votre mari, lance la Chef en empoignant les valises, il regrette déjà d'avoir fait appel ! Il a écrit au juge pour se désister, mais vous pensez bien qu'il était un peu tard… »

Qu'est-ce qu'elle raconte ?

L'atelier se met à tourner, je me rattrape de justesse à ma brosse à dents. Mais je reprends vite mon sang-froid : avec un air stupide que je nuance d'une stupéfaction indignée, je dis :

« Il a eu onze jours pour réfléchir, pourtant. Dommage, il n'en a pas profité. Et maintenant, s'il regrette, tant pis pour lui ! Moi, je ne regrette rien. »

Je me promets bien de tirer ça au clair, tout à l'heure, dans le train, avant même de l'avoir embrassé, mon mari qui regrette !

« C'est pas possible qu'il ait vraiment fait ça, pensé-je, en essayant de boutonner mon soutien-gorge, sans faire au-

paravant passer les bonnets dans le dos comme chaque jour. Non, j'y arrive pas, rien ne vaut les chères habitudes : recommençons. Trois minutes perdues et les gendarmes qui approchent… C'est la faute de la Chef, aussi : elle n'avait qu'à me faire faire mes valoches hier soir. Mais non, pensez, toujours ce trac que je ne gamberge des trucs ténébreux, que j'emporte des adresses ou des lettres clandestines… Allez, je l'emporte quand même, mon Bottin, et mon bifton aussi, bifton oral où je vais essayer de ne rien oublier… »

Pause-café :

« Je vous ai pris votre pain, dit la dame, parce que là-bas vous n'en aurez probablement pas. »

Eh bien, reine, on mangera de la brioche.

Je m'apprête à rétorquer que le droit strict de tout arrivant, qu'il arrive de dedans ou de dehors, est de réclamer à bouffer même s'il n'est pas compté dans l'effectif du jour, que je n'ai pas besoin de m'encombrer davantage, que… mais, à la vue de la demi-miche toute craquante (c'est le jour du pain frais, c'est vrai), mon cœur fond et j'arrache un croûton que je feins de mâcher avec appétit. Un grand coup de bibine brûlante par là-dessus, et je retourne à mon chignon.

La coiffure finie et les gendarmes ne sonnant toujours pas, je mets deux touches de Pento à mes paupières, j'en relève les coins au crayon. Llllà : présentable, mon chéri ?

« Vous n'oubliez rien, au moins ?

— Non, la glace et le Pento sont à Nicole, je les remets dans son placard… Attendez, je vérifie encore une fois… »

Ah ! si, encore quelque chose que je désire emporter : le couteau. Le sacré couteau de cantine, dont la lame sans

cesse démanchée et réparée m'a toujours paru spécialement étudiée pour faire passer, de façon inoffensive, le temps et les nerfs du détenu. Je balance le couteau dans mon sac et je sors de l'atelier, sans un regard pour la bibine qui refroidit lamentablement dans la gamelle, ni pour ce décor où je viens de tirer sept mois. Je rouvre une valise pour y fourrer le pain : il sera tout plat à l'arrivée, et les miettes moisiront, des années, parmi mes fringues, car il va falloir s'habiller en droguet, maintenant : au chef-lieu, on ne rigole pas avec l'apparence vestimentaire de la population pénale.

Pendant que je trie mes cigarettes, assise sur mon balluche, mâme Chef me branche ; dans la joute qui se prépare, elle a, ainsi debout, un avantage de cinquante bons centimètres. J'affûte donc mon ripostoir.

« Enfin, Damien, là où vous allez, je souhaite qu'on soit moins bête que nous…

— Oh ! je connais déjà la maison, j'y ai fait un petit séjour, autrefois : c'est pas des lumières non plus, mais comme la taule est cellulaire, au moins ils vous fichent la paix.

— Bien sûr, Damien, bien sûr. Au début, ici, c'était merveilleux, vous chantiez partout nos louanges, et puis vous nous avez roulés, vous avez méprisé tout le monde…

— Au début, en effet, c'était merveilleux. Tout est relatif. Mais maintenant, après sept mois, avec ce tas de bonnes femmes dans les jambes… Je n'aime pas la prison, je n'aime pas la compagnie… »

Pas de flagornerie de dernière heure, Anick. Pas de rasoir non plus. Ces finasseries m'emmerdent, j'en ai marre de voir les guibolles de la reine, agrémentées de bas mousse, j'en ai marre de cette cour, où plus jamais je ne m'assoirai

au soleil : tantôt, Nicole sera seule, puis il arrivera une autre Anick, et la vie continuera, et la taule, et l'amitié éternelle. Je lève le nez vers le mur : sur l'auvent des chiottes, j'aperçois une kyrielle de petites pattes, mes piafs du matin, et, loin derrière, le vert des marronniers qui bouge doucement.

Tout est absurdement neuf et printanier, derrière ce mur ; dans la prison, les oiseaux et la rosée mettent leur jeunesse narquoise. Je sens la bibine me remonter à la gorge : si les gendarmes ne sonnent pas, je vais aller me jeter dans l'herbe, et pleurer dans le mouillé de ses petites langues vertes…

Non, j'entends le piétinement solennel de l'escorte, le clac des grilles ouvertes, des menottes refermées ; le surveillant-portier gueule : « Envoyez la femme ! », et la porte de la balade s'ouvre aussi.

J'éteins ma pipe, j'empoigne mes bagages… Je ne pourrai jamais porter tout ça ! Le maton trépigne, sans faire un geste pour m'aider ; finalement, un des gendarmes s'approche et prend les valises. Je suis, le bras passé dans l'anse du sac, les mains ballantes.

Je lève la main, hello, Zizi. Derrière moi, j'entends ricaner : la reine a pris ça pour un au revoir, non, c'était bonjour, c'était adieu.

Le panier démarre, en direction de la gare.

Zizi est menotté, d'une part à un gars que l'on transfère en même temps que nous, d'autre part à un gendarme, qui tient sa menotte à la main. Comme je n'ai, moi, qu'un seul poignet dans la ferraille, j'allume des cigarettes que je mets entre les lèvres de Zizi et de son pote.

Le détenu est, par définition, à court de tabac : je range le lackson sans le présenter à nos anges.

« Tout à l'heure, murmure Zizi entre deux bouffées, dans le train, je te passerai quelques trucs… »

Nous chuchotons bouche contre oreille, oreille contre bouche, à tour de rôle : les agents croient à des cochonneries et prêtent une grosse oreille attentive et vicieuse.

« Attention, dit Zizi. Je vais t'embrasser : il y a un bifton dans le chewing-gum. Des fois qu'ils nous sépareraient dans le train. Le reste, c'est moins important.

— J'irai aux toilettes à la gare, dis-je. Avec cette bousculade, j'ai même pas pu pisser. »

Zizi lève un sourcil :

« On t'a bousculée ? Qui ça ? »

Soudain, cette lettre de désistement me revient dans le cigare : je n'aurais pas dû l'embrasser, même pour le chewing-gum. Je serre les dents sur cette boîte aux lettres :

« Tu demandes qui ? Le maton t'a aidé à te raser, toi ? Moi, j'ai tout fait toute seule, en cinq minutes, la Chef au cul.

— Mais pourquoi n'as-tu pas rangé tes affaires hier ?

— Parce que les patrons n'ont pas daigné me prévenir, tiens ! À propos… »

Non, tout à l'heure, on arrive à la gare. Le gars enchaîné à Zizi me débarrasse de mon porte-documents, il est lourd, c'est le courrier ; les flics ont pris le plus gros des cartons et des valises, ils ont déjà sauté à terre, allons, pressons. Les flâneurs de la gare se retournent sur notre passage : je les

fixe, au-dessus des yeux, jusqu'à ce qu'ils les baissent ou les détournent. Bande de caves ! Et dire qu'on se donne tant de mal pour réintégrer cette masse imbécile, au lieu de se tenir peinard dans sa prison, le plus longtemps possible… La liberté, c'est bien le pire des vices.

Le sous-sol est long ; mon sac, avec ses trois pommes, et son mouchoir, pèse cent kilos. Mais le regard de Zi, qui marche derrière moi, me fouette les jambes et me redresse le dos ; le bifton, dans ma joue, a un goût frais, plastique et menthe.

« Messieurs, me permettez-vous d'aller faire pipi avant l'arrivée du train ? Je ne tiens plus…

— Bon, consent le flic. Tu viens, collègue ? Tu inspecteras les lieux. »

Nous nous dirigeons tous trois vers le pavillon étiqueté « Hommes-Dames » ; c'est une jolie gare, provinciale, pleine de soleil, de parterres à la française, de badauds qu'il faut fixer au-dessus des yeux. Le collègue, méthodiquement, inspecte, puis :

« Bon, ça va, elle peut y aller. »

On me laisse seule, la menotte au bras, la longe traînant à terre. Je crache mon chewing-gum dans ma main, je le planque en lieu plus sûr ; après quoi, soulagée, je tire consciencieusement la chasse et je sors en rajustant ma jupe :

« Ouf, je suis plus légère, j'avais une envie à pas tenir dans un litre. Et, reprenant ma dignité : Vous êtes très aimables, messieurs, je vous remercie… Quel beau ciel, pas ? Il va faire une journée splendide, je suis sûre.

— Ouais, éructe le poulaga, on irait bien faire des folies de son corps, d'un beau temps pareil… »

Et il soupire, en réenfilant son poignet dans la longe.

On traverse les voies ; je lève haut les pattes, pour ne pas me prendre les talons dans les traverses. Ma jupe, trop étroite, remonte sur les hanches à chaque enjambée ; lorsque je rejoins le gros du peloton, elle m'arrive à mi-cuisse. Avec les tartines de margarine et les interminables nuits, j'ai repris mon lard, pensez. « Là-bas », je mangerai moins ; j'oublierai la cloche de la soupe dans une orgie de lectures et de méditations. Là-bas est plein de projets et d'espérances, et cette taule – où j'ai étiré, jadis, des semaines mortelles – m'apparaît maintenant comme un nouveau paradis, c'est toujours pareil, mais je sais qu'il n'existe pas de prison paradisiaque, que bientôt là-bas sera une vieille lune, comme la taule que nous avons quittée ce matin, comme toutes les taules où nous avons passé.

Mais peu importe : une heure de train nous sépare encore de là-bas, je veux étirer cette heure et en garder à jamais le souvenir. Le bras de Zizi a retrouvé son arrondi familier autour de ma taille – il n'est plus menotté que d'un côté –, je frotte ma joue à son menton et mon ventre à sa jambe ; l'instant est doux, toute pensée et tout désir s'éloignent, je voudrais rester longtemps ainsi, les yeux fermés, les membres en sommeil. Hélas, le dur entre en gare, il faut bouger.

Devant moi, une femme escalade le marchepied, avec peine. Elle a une robe courte et de jolies jambes : j'esquisse un geste de pousse-au-cul, paume arrondie et doigts écartés, et toute l'escorte s'esclaffe.

Ça va, les voilà de bon poil, ils nous laisseront nous asseoir tout près l'un de l'autre. Je vais pour m'installer à droite, contre la vitre, en face de mon mari ; mais le flic attaché à mon poignet droit et que j'avais oublié, proteste :

« Laissez-moi passer, voyons : où voulez-vous que je me mette ? »

Zizi se décale un peu vers son pote, et nous nous retrouvons tout de même dans l'axe. J'ai laissé la vitre à mon ange.

Attention, garder l'air impénétrable et fâché, jusqu'à ce que Zizi demande ce qui ne va pas mon petit lapin, ce qui ne rate pas :

« Je me débarrasse vite fait, dis-je. On n'a pas tellement de temps, autant s'expliquer tout de suite, pas ? »

Et je raconte la lettre au bêcheur.

« Ah ! C'est donc ça. Oui : figure-toi qu'un des cuistots a obtenu la confusion des peines, sans faire appel : une lettre au proc, une petite balade au Palais, et il est revenu avec trois mois de moins : confusion, le mec. Mais il était primaire, et d'une ; d'autre part, le Chef avait lui-même écrit au Proc pour tâcher d'arranger son coup. Tu sais bien, en province, le bêcheur, le président, le chef de la maison d'arrêt et le commissaire principal sont tous cousins et maqués ensemble… C'est pourquoi le Chef en sait quelquefois plus long que nous sur nos affaires, je connais la chanson par cœur. Pour en revenir à ce cuistot, c'était un pauvre mec, je ne sais plus combien de mômes à charge, une souris qui venait tous les jours chialer au parloir, bref… le Chef a été ému.

— Va toujours essayer de te faire larguer comme ça à Fresnes ou à la Santoche !… Qué cirque. Oui, mais toi, mon chou ?

— Eh bien, moi, comme d'habitude, j'ai joué au con : j'ai chanté partout que j'allais tâcher d'en faire autant, qu'il n'y avait pas de raison, et toute la romance.

— Mais tu sais bien que, lorsqu'on fait appel, c'est irrévocable ! Automatiquement, le procureur s'associe à ton appel, et…

— … d'où la quasi-impossibilité de se désister, à la barre ou avant. Mais, nigaude, si j'ai écrit, c'est précisément parce que j'étais sûr d'un refus ! Il ne faut surtout pas avoir l'air de faire appel pour le plaisir de rester ensemble, et faire celui qui manœuvre uniquement dans un but de réduction de peine. La réponse est revenue du Palais le surlendemain ; le proc avait simplement renvoyé ma bafouille, avec quelques mots dans la marge. Là-dessus, le Chef m'a fait un cours de droit romain, m'a traité de petite tête, etc.

— En effet, c'est génial. Tu es mon grand homme, Zi. Viens, que j'embrasse chastement ton vaste front. »

Je pose ma bouche sur le sourcil de Zizi, mais lui m'attire brusquement par l'oreille, et je suis bien obligée de l'embrasser, sérieusement cette fois. La lettre du proc se déchire dans ma tête en mille morceaux impalpables, et les morceaux s'envolent par la vitre du train, pendant que Zizi reprend possession de moi, tendrement, à tout petits mots, à touches légères de ses doigts. Je dis :

« Ah ! chou, il faudra prendre souvent le train, des trains du matin, comme celui-ci ; ou bien, des couchettes où l'on se tient bien serrés, pendant les parcours de nuit…

— Boh, et la banquette de la voiture, alors ? Dis, Anick tu te rappelles ? »

Si je me rappelle ! Ah ! ces voitures, jamais les mêmes, mais toujours spacieuses et rapides, y avons-nous roulé, dormi, travaillé ! Y ai-je attendu le retour feutré de mon homme, certaines nuits !

« C'est pas tout ça, chou : et… Pour ce qui nous concerne ? Toujours décidé, bien sûr, mais les pronostics ? »

Instantanément, Zizi paraît soucieux :

« Ce sera dur, très dur… Surtout si tu ne peux pas te sortir de ta cellotte et que je doive aller te chercher au quartier femmes. Car il faut se tirer tous les deux la même nuit, bien sûr. Tu vois, mon trac, c'est de n'avoir pas le temps : c'est l'été, les nuits sont courtes. Et, de mon côté, comme je risque toujours de changer de cellotte à l'improviste, je ne peux pas commencer à creuser quinze jours à l'avance ; il faudra que je fasse drôlement fissa…

— Comment, « creuser » ?

— Tu as tous les détails sur le bifton, je pense n'avoir rien oublié. Le paume pas, surtout. »

Je rigole :

« Sois tranquille, je perds pas mes légumes. Et, tu me connais, ce soir, il n'y aura plus de traces : au feu, puis au seau. »

Je jette un coup d'œil dans le compartiment : nos anges sont bien sages, ils ont sorti leurs casse-croûte et leurs journaux ; deux se sont endormis, un autre fait des mots croisés…

« On peut jacter, ils ne s'occupent pas de ce qu'on dit. Eux, du moment qu'on ne cherche pas à s'évader… »

Je pouffe :

« Tu as vu ? Un agent cruciverbiste. C'est la grille du ***Parisien***, je te la fais en cinq minutes, chrono en main. J'ai envie de le brancher.

— Je t'en supplie, ne l'excite pas ! Oh ! attends… »

Zizi tâte ses poches, méticuleusement, avec une lenteur de gestes due à la gêne des menottes : il en tire un tas de petits paquets, qu'il pose à mesure sur mes genoux.

« Oh ! Des chewing-gum, chouette ! Attends, je mâche tout de suite, parce que ça la matonne va me le confisquer. Quoi d'autre ?… Oh ! mon chéri ! Une Camel, une Yacet, mais c'est magnifique !

— Un cadeau du visiteur, je garde ça pour toi depuis Noël… Ce pourri de matuche ne voulait jamais que je te l'apporte, à l'Instruction ni au parloir. Alors, je m'étais payé le culot, j'avais dit au Chef de me garder ces babioles dans son bureau. Tu penses, les matons piquaient la nuit, il manquait toujours à l'un ou à l'autre du tabac ou du bouffer… Tiens, chou, il y a aussi des bonbons, six, et deux images qu'un type t'a dessinées : il t'avait aperçue un jour que tu allais à l'avocat, et il semblait très amoureux. »

Mon petit voyou saugrenu, qui sait faire de ses mains d'homme de minuscules paquets contenant des bonbons pour sa femme. Je me sens un peu malheureuse de n'avoir rien pu préparer :

« J'aurais pu, bien sûr, écrire à l'avance et trimballer le bifton sur moi, mais c'était à mon avis un risque inutile. Et

puis, c’est de toi que j’attends toutes les directives, je ne veux rien faire sans ton accord… plus rien. La patate est souvent venue de mon obstination et de mon insouciance. Désormais, parole, je resterai dans ma cuisine. Bon, je range mes trésors dans la poquette…

— Tiens, voilà ta dernière lettre, je n’ai pas eu le temps de la classer avec les autres. »

Zizi déplie la feuille, il souligne une phrase de l’ongle :

« J’ai ri, avec ça ! Bien sûr que « nos fantaisies seront toujours supérieures aux plus fous de nos rêves » ! Est-ce que je dois interpréter « cochon », ou « affaires en cours » ?

— Affaires, ça sonne mal, pour les auditeurs et le visa : lorsque tu me parleras de la cavale, dis « l’état idéal ».

— Bien, Chef. Alors, est-ce idéal, ou cochon ?

— Les deux : je te gribouille des trucs très vaseux, de manière à laisser le champ à l’interprétation vaste.

— Sur le moment, je croyais que tu avais deviné comment j’allais m’y prendre. À ton avis, qu’est-ce que je vais faire ?

— Euh… Je pense que tu vas te faire rentrer des lames de scie, que…

— Non, tu n’as pas pigé, c’est donc que je suis encore plus génial que je ne croyais. Pour les lames, bien sûr, j’ai passé les consignes au-dehors : un sortant, de mentalité certaine, tu sais que pour ces trucs-là je ne fais confiance qu’à un minimum de gens. Seulement… Le seul type capable d’emballer ça proprement, tu sais bien, B…, est en voyage jusqu’à la mi-août, et je ne savais pas comment le joindre en

direct. Alors, j'ai fait envoyer la bafouille à son adresse habituelle. Sa souris aura peut-être fait suivre, mais je sais que, en général, elle lui remet son courrier en mains propres, lorsque par hasard c'est elle qui le reçoit. Donc, le temps qu'il revienne, qu'il prépare le colis, ça nous fait traîner encore deux mois. Tandis que si je m'y prends tout seul, sans passer par les voies classiques – c'est tellement banal, scier un barreau ! – on peut essayer dès le mois prochain. »

Je soupire :

« C'est long, un mois ! Heureusement qu'avec toi, attendre, c'est être certaine.

— Ou presque, mon chéri : il faut aussi – j'y reviens – penser que ça peut échouer : à ce moment-là c'est le mitard, le transfert immédiat pour la Centrale, la surveillance féroce…

— Le transfert ? Mais, tant qu'on est pas jugés, ils ne peuvent pas nous expédier !

— J'ai pensé à ça aussi. Mais… nous sommes fin juin ; il faut aussi envisager qu'on pourrait passer avant les vacances, courant juillet ; ou même pendant, il y a des audiences de vacation. À ce moment-là fais-toi envoyer en Centrale, à l'hôpital, n'importe où, mais je te promets que, de toute façon, je me tirerai de là où je serai et que je viendrai te chercher.

— Ça n'arrange pas la sauce, ça… On va demander au bavard de faire traîner les choses. Enfin, Zi, nous ne faisons appel que pour être dans la même boîte, et maintenant il faut que tu m'arraches de l'hostau !

— Bien sûr, on fait appel pour ça. Tu crois que ça m'amuse de risquer la relègue ? Par défaut, ou après une cavale… Donc, il ***faut*** réussir. Et tenir, dehors, le plus longtemps possible. »

Je m'énerve :

« Quel rapport, la conduite en taule et la condamnation ? S'ils veulent te reléguer, ils n'attendront pas que tu te sois évadé. C'est comme de faire du service ou passer des examens par correspondance, dans l'espoir qu'on en tiendra compte au jugement : ça ne les empêche pas de te filer le coup de flingue, au contraire. À leurs yeux, l'intelligence est une circonstance aggravante. Nous ne leur faisons pas avaler que si nous bûchons ainsi, c'est parce que nous sommes sincèrement résolus à refaire l'avenir. Mais je déplace la question : le verdict est fait, je te dis.

— Et… si on l'avait tout de même, la confusion ? »

Zi, pensé-je avec ennui, ça te reprend ! Cette espérance imprécise, cette idée si peu souvent vérifiée : les juges sont compréhensifs envers nos maladresses, perméables à notre sincérité et à notre enthousiasme ? L'enthousiasme que nous mettons à commettre des trucs qu'eux sont payés pour châtier ? Non, Zi, tu es fou.

« … nous n'aurons rien, rien, tu m'entends ? Pas une heure de grâce, pas un éclair de clémence. Nous sommes, toi comme moi, des sujets indésirables, noirs comme du cirage, réputés dangereux : on ne tuerait pas un moineau, mais va donc raconter au juge que tu aimes les moineaux ! Nous sommes casseurs, donc : graine d'assassin et de désordre social ; il n'y aura jamais rien d'autre, pour le tribunal, que ce putain de casier qui ressort à chaque fois, en prologue au

dossier de l'affaire, qui n'a rien de secourable non plus. Remarque, y a encore un truc fumant à leur faire, c'est de passer, d'obtenir la confusion, et de se casser dans l'intervalle jugement-transfert. Là, sûr, le juge se flingue. Malheureusement, il y a ce mandat d'amener pour l'accident de voiture de toute façon, le Chef t'expédiera sitôt jugé : un mandat d'amener, c'est plus pressant qu'un billet de logement pour une Centrale quelconque.

— Oui, dommage… et la taule où on m'envoie pour cette affaire n'est pas cellulaire, je crois. Ah ! merde de merde, c'est compliqué…

— C'est tout simple, au contraire ! De deux choses l'une : ou bien on se casse avant d'être jugés, quitte à passer par défaut, prendre la relègue puisque tu y tiens, etc. C'est-à-dire : un été au soleil que l'on fait suivre par quelques années à l'étranger, pour se refaire la santé et quelques petites affaires pendant qu'on n'est pas encore trop impotents ; ou alors, on se casse après, par exemple le lendemain du jugement, pour griller le transfert, et…

— Ce serait mieux, parce que ça justifierait parfaitement la chose : « J'ai pris le coup de sang, c'était ma « dernière chance, après ce coup de masse ma femme et moi avons perdu la tête… »

Je ris :

« Essaie quand même de ne pas faire trop de saccage ! La cavale n'est pas un délit, mais le bris de prison en est un… Un malheureux barreau, ça va chercher dans les trois mois. Remarque, ils pourront se dédommager avec notre pécule, puisqu'on le leur laisse, bien obligés !… J'écrirai au

Chef, pour qu'il n'hésite pas à y puiser pour faire réparer sa prison, ainsi il oubliera peut-être de porter le deuil. »

La matinée avance, le soleil inonde les petites gares joyeuses où le train fait escale ; des gens montent dans le compartiment, ravis de toutes ces places vacantes ; puis, à la vue des agents et des menottes, ils font « oh pardon » et se sauvent. Ils préfèrent s'entasser, debout, dans le couloir, que de s'asseoir à côté de personnes si dûment accompagnées. Le prestige de l'uniforme et l'aura du voyou.

« Je vais fumer la Yacet », dis-je.

Je ne pense pas que la matonne examine mes pipes une à une, je glisserai la Camel parmi les Gitanes ; mais, pour la Yacet, plus longue, à moins de la couper… Non, je ne veux ni la mutiler, ni l'allumer deux fois.

« Tire une touche, mon loup, après on mangera des pommes.

— Mais non, garde-les, j'ai des oranges et des citrons dans mon balluchon.

— Si, une pomme, comme dehors. »

« Comme dehors », ça veut dire que je rogne la pelure, et que je fais mordre à Zizi la pomme dénudée et striée de traces de dents, salement, comme c'est la règle chez les Amoureux.

L'autre détenu, dans un coin, n'a pas dit un mot depuis le départ.

Je lui propose de fumer et manger avec nous, s'il veut ; Zizi m'a bien dit que c'était un emmerdeur, un toquard à moitié ravagé et tout et tout, mais qu'importe ? Ce type-là, je

ne le reverrai probablement jamais, et Zizi l'apercevra de loin, à la promenade ou à la messe…

Nous devons être à mi-chemin, maintenant. Mon ange m'a laissé la longe sur le cou, je me suis assise à côté de mon homme, c'est plus commode pour chuchoter et se reconnaître le visage. Il m'explique, à grands traits, son plan : il n'aura besoin, pour se tirer de sa cellotte, que d'un gros tournevis :

« Avec ma bonne mine et mon bon cœur, dit-il, j'aurai vite fait de me mettre dans les papiers du menuisier ou du contremaître… »

Le soir, Zizi perce le mur, dissimule le trou, à l'intérieur et à l'extérieur, avec de faux panneaux imitation brique, peints sur papier ; se servant des barreaux comme roue de poulie, il se laisse glisser dans la cour par une corde, qu'il tire ensuite à lui ; il ne lui reste plus qu'à me rejoindre. Si je peux m'extraire de ma piaule, on se donne rendez-vous dans une cour de promenade ; sinon, Zi s'introduit dans le quartier des femmes et m'ouvre tranquillement, la matonne ne revenant plus de la nuit après sa ronde de neuf heures.

« Évidemment, le plus gros morceau, c'est le deuxième mur, celui qui donne sur la rue. »

Il est invraisemblablement haut, hérissé de tessons de bouteille ; mais Zizi a son idée, dont il ne donne pas le détail, mais dont je sais déjà l'éclosion certaine. Sans soupir, je quitte la gare, je sors sur la place, dont je reconnais les bars et les boutiques : cette ville nous fut longtemps un port d'attache, avant que la trique ne nous en interdît l'accès ; je me rappelle que la prison est un peu à l'écart de la ville, sans vis-à-vis ni voisinage gênants ; de gros camions passent sur

la nationale et font tressauter les carreaux à longueur de nuit.

Voilà la porte, c'est vraiment la Lourde, on n'ouvre que la chatière, je la franchis : je ne sortirai pas par là, cette fois. Tout là-haut, sur le terrible mur de brique, les tessons étincellent et menacent.

Dans le train, j'ai gribouillé à Zizi, sur mon paquet de Gitanes, un plan succinct du quartier, et je lui chuchote :

« Regarde, le toit à droite avec les deux lucarnes, c'est le couloir des promenades. Maintenant, chut… »

Dans le couloir du Greffe, on fait mettre, la femme d'un côté, les hommes de l'autre ; une bonne odeur de soupe flotte dans le rond-point, avec les flots de musique déversés par les hauts-parleurs. J'aime bien cette taule-là : c'est déjà le « gros effectif », et le silence de la cellule contraste heureusement avec un va-et-vient incessant d'avocats, de visiteurs, de gardiens. La cantine est bien assortie, le personnel sans histoire, le Chef rigolard et sensé. Et puis, nous, on est un peu les enfants de la maison. J'espère que, en dépit de nos cavales passées et de notre dossier pénitentiaire, aussi chargé que l'autre, nous ne serons pas trop spécialement frimés.

Les formalités habituelles une fois remplies, je ressors du Greffe et je salue, comme une vieille pote, la matonne qui m'attend déjà.

J'embrasse Zizi – sur la joue, par égard pour cette dame –, je murmure « À bientôt », et la porte du gynécée m'avale.

Le voyage est terminé et l'attente reprend ses droits.

CHAPITRE II

Le Règlement, le sain règlement épurateur de fouillis me fait encore quelques farces : ici, pas de porte-jarretelles, ni d'encre, ni de quantité industrielle de boîtes d'allumettes, qu'on me donnera au fur et à mesure de mes besoins ; mais jamais règlement ne fut si gentiment traduit : la matonne, que je connaissais très peu (à l'époque de mon premier séjour, elle était intérimaire) ne porte pas la blouse administrative, et cette allure sympathiquement civile s'accompagne d'une voix douce et polie, elle est souriante et sans questions. Elle eût souhaité me laisser conserver mes fringues, mais…

« Vous êtes condamnée, n'est-ce pas ?

— Mais, madame, j'ai fait appel, je suis donc prévenue…

— Je vois, sur le carton-matricule qu'on m'a remis au Greffe : « condamnée à… » C'est bien contre cette condamnation que vous faites appel ? Vous voyez bien… »

Même avec la confusion, il va me rester du temps à me gratter les omoplates sous le droguet. Je ne peux pas expliquer à la dame que j'ai besoin de mes fringues pour m'évader… Je m'apprête donc à dire adieu à mes jupettes, lorsque la dame, qui avait tiré l'escabeau et grimpé dessus pour inspecter les piles supérieures du vestiaire, me dit en redescendant :

« Écoutez : il n'y a plus de robe pénale à votre taille ; si je vous donne une de celles-ci, elle va vous battre les che-

villes. Je vais demander au sous-chef ; en attendant, gardez vos effets personnels. »

On continue à trier le balluchon éparpillé sur le sol : les provisions s'entassent parmi les paquets de pipes, les slips, les savonnettes neuves. Je récupère mon huile, que la dame avait prise pour de l'eau de Cologne et qu'elle voulait confisquer, et je me prépare à me mettre tout ça sur les bradillons.

« Non, non, je vais appeler une femme de service pour vous aider. »

À priori, il est toujours bon de se mettre une fille de service dans la poche : elle peut arranger vos coups tant que vous êtes en cellotte, et si par chance elle se barre avant vous, elle appuie auprès du personnel pour vous faire obtenir la succession. Ce n'est pas que j'aie tellement envie de me remettre ravaudeuse, mais l'atelier est au rez-de-chaussée ; la fille de service y couche, et le vasistas est plus largement cranté que les autres, et…

« Lerouge ! » appelle la dame dans la galerie.

Lerouge est pâlotte, plutôt fluette, sans autre signe distinctif que l'épais droguet et le grand tablier de bouchère. Elle me regarde à peine, répond, sans sourire mais sans morgue non plus, à mon Bonjour engageant, et tend les bras pour que j'y entasse les affaires. Je prends les quatre coins de la serviette-éponge où j'ai emballuchonné le reste, et nous nous dirigeons vers la cellotte, à la queue leu-leu : la dame, Lerouge, moi.

« Je vais vous mettre au deuxième, il n'y a plus rien de libre au premier.

— Bien, madame, dis-je, feignant d'être tout heureuse : j'aurai davantage d'air et de lumière. L'ennui (je me tourne vers Lerouge), c'est que ça ne vous économisera pas vos jambes pour grimper la soupe.

— C'est rien, il y a déjà une cellule occupée, alors, ça ne fait aucune différence. »

Hé hé ! Le matériel sanitaire s'est amélioré, depuis cinq ans ! Bidet en émail blanc, seau en émail bleu remplaçant avantageusement le coupe-fesses cabossé et rouillé ; occupant la cellule au bout du couloir, j'ai double longueur de tuyau de chauffage central : le coude de son aller-retour, juste sous ma table, me chauffera agréablement les ripatons cet hiver. En admettant que je n'aie pas rejoint d'ici là notre petite planque, où Zizi, descendant dix fois par jour pour activer la chaudière dans le sous-sol, fait régner une chaleur tropicale dès la mi-octobre.

Avant, on passait la tinette par une chatière donnant sur le couloir ; maintenant, la porte extérieure en est condamnée par un verrou de fer. En admettant même que je parvienne à forcer le verrou, serai-je assez menue pour me faufiler à travers les deux épais barreaux qui laissaient tout juste place pour le coupe-fesses ? Les architectes de la prison ont dû prévoir le coup. Quant au vasistas… avec les moyens dont je dispose, il faudrait une pige pour commencer à faire au barreau une encoche appréciable. Et, comme Zizi, je suis à la merci d'un chanstic, je ne puis commencer plusieurs nuits à l'avance.

Bon, Anick, laisse faire ton homme : ce sera un jeu pour lui de faire sauter ma serrure, et, s'il est pris, j'aurai au moins la certitude de ne pas être moi-même punie et de pouvoir agir pour deux.

Il faut que je mette des papiers propres aux étagères du placard de métal gris : « Je peux avoir un vieux journal, madame ? »

Pendant que Lerouge va le chercher, la dame me fait patienter en bavardant :

« Vous aurez votre papier à lettres et votre courrier dès que le sous-chef m'aura autorisée à vous les donner. D'ici là, vous avez raison, un peu de lecture…

— Mais c'est pas pour lire, c'est pour les étagères ! »

Faut bien, au début surtout, jouer les grosses propres un peu simples. C'est pourquoi, d'ailleurs, j'ai laissé dans mes valises les cours de maths et autres intellectualités, me réservant d'en faire la demande au Chef lorsque je le verrai : je pense qu'il ne tardera pas à m'appeler, pour voir ma frime de cette année ; il m'aime bien le Chef, parce que je suis calme, et parce que j'ai passé des jours et des jours, autrefois, à raccommoder ses calecifs.

Lerouge jette sur mon grabat une pile de vieux ***Match*** ; on me promet ma literie pour tantôt, et la lourde se referme, me laissant seule.

Bonjour, solitude. Je savoure ma première minute de paix depuis un an, assise sur ma chaise de bois, en fumant une cigarette. Puis, j'écrase le clope dans le lavabo et je commence à bourrer méthodiquement le placard. La cellulaire a ceci de bon : chacune chez elle, dans le même cubage et avec le même matériel que la voisine ; on peut voir l'utilisation que chacune fait de son oxygène et de son bidet.

La dame ne reviendra plus avant la promenade, à moins que… au fait, c'est vrai, il y a encore la soupe ! Mon esto-

mac, embrouillé de bonbons, ne songeait plus à attendre la sonnette. Ici, c'est une cloche, si j'ai bonne mémoire. Pour peu que la graille ait suivi le mouvement de réforme général, je vais avoir du mal à commencer ma cure de volonté. Hier encore, je disais à Nicole : « … seule, on balance le rata dans le seau, et on n'y pense plus jusqu'au rata suivant. J'emporte une boîte trouée et de l'huile, je carburerai au café, thé et jus de citron. »

Après la distribution (bouillon et pois cassés, immédiatement absorbés par le jules) j'attends que résonne le poum de la porte du Quartier, puis, tranquille, je récupère le bifton de Zizi, je déballe les feuilles de papier pelure couvertes d'un gribouillis transparent : le recto et le verso sont écrits perpendiculairement, pour faciliter la lecture. De la première feuille, tombe un minuscule billet : c'est un nouvel alphabet-code que je recopie sur mon paquet d'Omo. Après quoi, j'entreprends de le mâcher, tout en lisant le reste, que j'enfouis à mesure dans mon soutien-gorge : une deuxième lecture sera nécessaire, il faudra enregistrer indélébile et avoir liquidé pour l'heure de la promenade.

Bon, c'est une répétition de ce que j'ai appris dans le train, plus des phrases-codes à mettre dans le courrier officiel : pour dire si je passe ou non par la chatière de ma cellule, pour préciser l'étage où je suis… Le numéro de la piaule doit figurer avec le matricule sur les enveloppes, là, le règlement fait mon jeu. Lorsque Zizi aura frimé, repéré les heures des rondes, etc., une autre phrase m'indiquera le jour et l'heure.

Je suis vaseuse, je piquerais volontiers un léger roupillon. Mais l'interdiction de ronfler pendant la journée jointe à l'absence de paillasse m'en dissuade. Je m'ennuie, je vou-

drais bien avoir le restant de mes affaires. Que faire, d'ici le retour de la dame ? Je ne peux pas commencer déjà à démolir la prison. Je feuillette les vieux journaux, me voilà betterave, à la différence que moi, je cherche les mots croisés. Hélas ! Dans toutes les grilles, un Bic a précédé le mien, un Bic fortiche, d'ailleurs. Dès la promenade, je vais me mettre en quête de cette cruciverbiste : ces filles-là, en général, je m'en fais de bonnes potes.

« Vous venez vous aérer un peu ? »

Ça ne me dit pas grand-chose : en cellulaire, les promenades sont individuelles. On tourne, seule, pendant une heure, autour du rectangle d'herbe et de pissenlits. Mais il faut que j'y aille pour frimer les extérieurs, voir les barreaux de la baie des galeries, etc.

Sur le carré du rez-de-chaussée, les femmes attendent. J'en compte douze. Tiens, il n'y a que six cours, pourtant ; avant, on faisait la balade par fournées de six. Je demande à la dame :

« On est ensemble, maintenant ? Avant…

— … vous étiez seule ? Le règlement n'a pas changé. Mais, pendant les vacances du Chef, j'ai pris sur moi de vous laisser ensemble. Vous ne faites pas de mal en bavardant un peu, et ça fait moins de vacarme que par-dessus les murettes… »

On m'a fichu une gardienne en or. Dommage, lorsque j'ai un mauvais coup en tête, j'aime autant l'exécuter sous la surveillance d'une peau de vache. Enfin, comme ça se passera la nuit, elle ne sera pas inquiétée. Mais quand même, elle est trop souriante.

Installée au soleil, le dos contre la brique tiède, je commence mon enquête. La Gitane à la ronde, d'abord, pour rompre la glace ; quelques considérations d'ordre général sur « la tristesse d'être enfermée, d'un beau temps pareil » et « on en sortira quand même, allez » ; puis, viennent l'exposé de la situation pénale, du nombre de mômes, l'appréciation des pois cassés de midi. L'ambiance chauffe, j'attaque :

« Elle a l'air drôlement chouette, la gardienne qui m'a rentrée ! Comment s'appelle-t-elle ? »

On me le dit, on m'avertit qu'elle est « très humaine », mais qu'« il ne faut pas lui manquer, sinon… »

Ça va : si elle est rigoureuse à ses heures, nous nous entendrons très bien. Le principal, c'est qu'elle soit discrète et n'aille pas raconter à Lerouge, d'emblée, que je suis récidiviste du carreau cassé, du casse en général, du 90 de mitard et du mauvais esprit. Au fait, et la ronde de nuit ?

« Oui, c'est vraiment propre, maintenant, les cellules. Et puis, on peut dormir tranquille, c'est pas comme en Centrale, cette lumière dans les yeux à toutes les rondes. Avant, ici, la surveillante ne venait pas la nuit. Mais, avec les nouveaux règlements…

— C'est toujours pareil : à neuf heures, on est tranquille. Seulement, voilà, si on n'est pas tranquille… »

Elle ne changera pas un peu d'épithète, celle-là ? La fille qui rabâche ainsi a le dos rond, le regard torve : elle me frime sans aménité, j'ai l'air d'en savoir un peu trop long sur les habitudes de la baraque. À dégager : ce doit être une habituée jalouse de son domaine. Je continue :

« Et pour le café ? Toujours la marmite d'eau bouillante qu'on passe dans les cellules après la promenade ?

— Si vous avez un pécule, me dit Lerouge, vous pourrez vous cantiner un réchaud Méta. On a aussi du café moulu, du Legal…

— Marvellous ! Vivement trois jours plus vieille ! On commande toujours la cantine pour le surlendemain ?

— Oui, mais… Eh, Paule ! (Lerouge se tourne vers la mère Tranquille). Tu as un réchaud, prête-le donc à madame, puisque tu n'as pas de Méta. Et moi, je lui avancerai quelques plaquettes, pour qu'elle n'ait pas à boire trois jours de la bibine. »

Paule accepte, bien obligée. « Elle, me glisse Lerouge, à part son litron de rouge… »

« Merci beaucoup, dis-je. Le kawa, en taule, faute de mieux… Mais, par cette chaleur, je boirais bien un petit Ricard. Pas vous, Paule ?

— Oh ! moi, je bois pas tous ces trucs de riche… »

Ça y est, je l'ai vexée. Qué bâton merdeux, cette femme-là !

Et tourne la balade ! La dame, paraît-il, nous laisse dans les cours bien au-delà de l'heure autorisée, jusqu'à la soupe, parfois. Lorsque je me retrouve seule, la journée est presque tirée. Je vais reprendre mes vieilles et chères habitudes, lire au lit, manger au lit, écrire au lit…

L'autre taule est déjà au fond de mes souvenirs, sans cette miséricorde qu'apporte le temps passé sur les choses : très nets encore, des pics amers se découpent, mille gestes,

paroles et spectacles qui m'ont dégoûtée là-bas. Oh ! On ne m'a pas fait, après mon mariage, l'habituel chantage : si vous n'êtes pas sage, on fera pan-pan-cul-cul au petit mari ; on a veillé à ne jamais nous voler une minute de parloir, à nous remettre notre courrier avec une ponctualité irréprochable. Mais leur gentillesse apparente, c'était un système de défense, d'invulnérabilité : aucune faute de service, aucune négligence, aucune injustice. L'équité négative : au « toutes pareilles » et au « tout le monde » avait succédé le « personne ». Peu à peu, toutes les bontés et passe-droits accordés à Dufon et laissés à Damien avaient disparu. Mais, chaque fois qu'elle ôtait une faveur, la Chef prenait soin d'ôter en même temps une corvée : elle faisait faire le ravaudage et la lessive par Solange tout en me laissant les 100 francs mensuels alloués au début, lorsque je tenais la machine ; ell… oui, j'ai beau chercher, je ne trouve rien par où je puisse les chopper, ces Chefs-là étaient de petits marles, chapeau, et c'est encore moi qui ai baissé mon froc, après l'échec de Noël !

Bah ! cette cavale-ci nous paiera de toutes les autres, les tentées, les ratées, les rêvées.

Le jour m'éveille ; il est quatre heures. Cette nuit, j'ai rattrapé mon retard et fumé dans le noir je ne sais combien de cigarettes ; le silence et le vide de ma cellule m'empêchaient de trouver le sommeil. Puis, j'ai eu faim : j'ai fait quelques aller-retour au placard, et ce matin j'ai l'estomac lourd de pommes et de chocolat.

Au café, je refuse le gros morceau de pain que Paule me propose, je réclame « juste un petit bout de croûton » ; à la soupe, je fais la dégoûtée sur son plat de nouilles et je stoppe

net la grosse louche gluante qu'elle brandissait déjà en direction de mon assiette.

Paule se met à gueuler, elle en a marre de trimballer les marmites pleines pour des femmes qui font la fine bouche, c'est Lerouge qui servira à l'avenir, etc. Je lui fais remarquer qu'étant également de corvée de chiottes, si elle m'en met plein mon auge elle aura de toute façon à retrimballer la pitance, dans mon seau, demain matin. J'achève de la calmer en promettant de lui payer son réchaud (qu'elle tient d'une partante et qui ne lui a donc rien coûté), avec des pipes ou ce qu'elle voudra.

Elle est libérée bientôt, heureusement. Le tout est de manœuvrer pour qu'on ne me mette pas à sa place en service ! Paule couchant au premier, je n'y aurais, pour ma cavale, aucun avantage. Les barreaux de la chatière sont trop rapprochés, je n'y passe pas, et d'ailleurs on a scellé des barres de fer pour en condamner solidement la porte : il n'y a pas eu, depuis cinq ans, que des innovations heureuses, dans cette cabane. Donc, il n'y a plus que la porte, ou la fenêtre de l'atelier. Mais l'atelier, Lerouge y couche, et pour un bon moment encore. Il faut que je joue les estropiées, on sait trop que je fais très bien les pièces au carré, les fines reprises, les belles chemises bien repassées et tout leur travail de boniche.

Mon poignet va casser, par maladresse, bien sûr, quelques assiettes que mon pécule paiera, et je maudirai bien haut « ce bras pourri qui ne sait plus rien foutre »… Même si on me donne quelque chose à coudre en cellule, j'irai tout doux, tout gauche : « Voilà, madame, j'ai fait de mon mieux, mais… »

Pendant la balade, la dame vient me chercher. J'enjambe les deux filles installées sur les marches, vous dérangez pas, et dans le couloir je demande si c'est pour l'avocat. Je n'attends pas d'autre visite : je suis passée au toubib ce matin, je n'ai pas encore trouvé de motif pour faire audience, l'anthropométrie n'a lieu qu'une fois par semaine…

« On veut vous voir au Bureau, dit la dame, je n'en sais pas plus long que vous. »

Le Greffe est cloisonné de baies vitrées : appuyée au radiateur du couloir, je frime les surveillants assis derrière les bureaux et affairés à leurs registres et paperasses, en attendant qu'ils me fassent entrer. Enfin, un des matons lève le nez : « Damien ?… »

Le sourire au bec, j'avance : « C'est pourquoi, monsieur ? »

Il me tend une feuille jaune caca d'oie :

« Signez et datez, là : vous passez à l'audience le 11 prochain. »

Je néglige le Bic du maton ; laissant l'objet tendu et interloqué, je prends le mien dans ma poche, je lis, je parafe :

« Eh bien, dis-je, ça ne traîne pas, au moins !

— Bop, fait le maton, si on vous a transférée, c'est probablement parce qu'ON savait… »

En rendant la feuille, j'aperçois un deuxième avis d'audience tout pareil au mien, qui porte, en grosses lettres, le nom de mon mari.

Maintenant, parons au pire, puisque le pire est arrivé. Je fais mon petit cinéma aux filles :

« Vous vous rendez compte, ce pot ! Passer en fin d'année judiciaire, trois jours avant le 14 juillet…

— J'espère que vous clôturerez l'année en beauté, dit Lerouge. Alors, comme ça, vous nous faites faux bond pour l'été !

— Attendez, je ne suis pas encore partie ! À mon avis, les listes de transfert pour la Centrale sont établies bien à l'avance, je ne partirai sans doute qu'au transfert d'octobre. »

Oui, mais, Zizi ?…

Et si on l'a mis dans une cellule de trois, faute de place ?…

« Je demanderai tout de suite l'isolement, m'avait-il dit, au besoin je m'inscrirai à des cours par correspondance et je dirai au Chef qu'il me faut du silence pour étudier, etc. Mais, s'il n'y a pas de locaux… Bah ! si les deux types sont d'accord et de mentalité, j'y arriverai quand même.

— Emmène-les donc », avais-je répondu.

J'ai soif de gros titres, moi :

« Je leur envoie mon plan, pour la locale du quotidien… »

Mais, à ces propos, Zizi hausse une épaule amusée et je remballe mes enfantillages. Vivement le parloir, encore trois jours à attendre.

La solitude me fait gamberger, oui, mais elle me préserve de l'ennui. J'aime ce désœuvrement, cette lenteur voulue qui décompose et étire les gestes. La journée se découpe en petits rites : la toilette, le café sur le réchaud, l'heure de musique que j'écoute, allongée sur ma paillasse ; soupe, repaillasse jusqu'à l'heure du soleil. Chut ma tête, chut mon cœur, place aux boniments légers, au chuchotis de la fontaine du jardin du Chef, que l'on entend couler de la promenade, place aux herbettes. La cour regorge de pissenlits. J'ai descendu mon couteau, sous prétexte de l'affûter. Après avoir tailladé un moment la pierre du perron, je me redresse :

« Ouille, je suis raide, raide ! Dites, Lerouge, c'est permis de cueillir la pelouse ?

— Si c'est permis ! C'est obligatoire, vous voulez dire. Un de ces quatre matins, je vais encore être bonne pour venir désherber.

— Je vais vous le faire, allez. Tâtez mon rasoir, si ça coupe ! »

J'ai tôt fait de ramasser un quart de cour :

« Vous en voulez, Lerouge ? Avec quelques petites patates nouvelles, une bonne sauce moutarde, c'est excellent, vous savez. »

On devient gueule, en cabane. Et puis, faire une salade, ça occupe une demi-heure, en allant tout lentissimo. À l'arrière-caboche, malgré l'occupation des doigts et les gaietés du magazine, certains asticots s'obstinent à grouiller : serai-je mise au service ? Que dira, que fera, que pourra faire Zizi ? Chaque demain n'apporte que l'espoir trépignant de demain, ma faim trompée ne se suffit plus de ces légers

casse-croûte ; il faudrait avaler sans reprendre haleine une énorme part d'avenir, des semaines et des mois.

« Dépêchez-vous de dîner, me dit la dame, le soir des pissenlits. Je laisse votre porte ouverte, lorsque je vous appellerai, vous descendrez à l'avocat.

— Mais je mangerai après, c'est de la salade, ça peut refroidir.

— Votre avocat est occupé avec un homme, vous avez tout le temps. »

Tu penses, des dents vertes, pour maître ! J'ai mieux à faire que de bouffer des pissenlits. En hâte, je rectifie mon chignon, que la cueillette a un peu ébouriffé ; d'une main, je me Colgate les tabourets, de l'autre, je cherche dans le placard un mouchoir vierge…

Maître rigolerait bien de me voir faire. Mais, que voulez-vous, je l'aime, ce petit. Je prête l'oreille par ma porte entrebâillée ; comme rien ne bouge encore au rez-de-chaussée, je fais reluire mes grolles avec un coin de berlue ; je fume une pipe ; je dresse mon lit ; enfin, dring-dring, le voici mon bien-aimé, je descends, volant de marche en marche…

Après le shake-hand dans le rond-point, à la porte du parloir vitré, Maître laisse remonter sa main à mon épaule, me pousse doucement vers la table, où, chaud comme une présence, attend le porte-documents, symbole d'ordre, de secret et d'importance. Il m'invite à m'asseoir, ferme la porte :

« Alors, madame, comment va le moral ?

— Magnifique, magnifique, Maître ! dis-je avec entrain.

— Vous n'avez pas écouté mes conseils, vous avez fait appel quand même ! Je vous avoue que je suis très inquiet quant à l'issue de l'audience… Je vous l'avais d'ailleurs écrit, mais… »

Je voudrais lui crier que l'issue de l'audience je m'en fous, que c'est de l'issue de la taule que je me soucie. Mon silence crie : « Si je ferme obstinément la bouche, c'est parce que je suis votre cliente, c'est pour vous éviter une complicité morale dont vous tenteriez de vous sortir par les incitations habituelles : Patience madame, courage mon petit. Pourtant, votre œil amicalement indulgent me donne envie de passer les pouvoirs à la Voix… Moi, silence, je gêne, je voudrais m'effacer, puisqu'aussi bien je suis promis à une rupture prochaine et fracassante… Mais, comme les matons là-bas dans la rotonde, je suis de garde… »

Je tends mon paquet de Gitanes : « non, non », fait la main de Maître. On dirait qu'il n'a plus la force d'articuler ni même de tenir debout. Il m'émeut : je le sais soucieux de sa gorge et quelque peu fatigué les samedis, c'est vrai, mais je suis incapable, ce soir, de le prendre au sérieux. Machinalement, en même temps que j'articule avec politesse : « Je sais, vous plaidez beaucoup en ce moment… », mes yeux vont vers le rond-point, où passent des silhouettes mécaniques, détenus en chemise bleue, surveillants en tenue étoilée, et, tout au fond, appuyée toute noire à la porte du gynécée, la dame qui attend pour me « réintégrer ».

« Oui, je suis débordé, vraiment… Je crois que je vais demander au Procureur la remise à huitaine de votre affaire.

— Oh ! Maître ! Huit jours de prévention supplémentaire, quelle chance !… »

Dans le regard de l'avocat passe une désespérance amusée ; il doit penser que je ne cesserai jamais d'être une enfant. Aimez, un peu, Maître, ma façon enfantine… Mon silence dit : « Qu'importe ? Sortez donc de votre toge, que je sorte de ma robe droguet, et gambadons ensemble… »

« Quand voyez-vous votre mari ? demande Maître.

— Nous avons parloir demain. Je ne manquerai pas de lui traduire…

— Et ***lui***, ça va ? »

Holà ! Maître n'a-t-il pas mis une intonation déplaisante dans ce « Lui ? » J'en jurerais. Je vais hurler. Lui, lui ? Et alors, qu'est-ce que vous lui voulez, à Lui ? Je l'aime, Lui. Je ne veux pas de votre Lui apitoyé : bientôt, tous tant que vous êtes, bavards, juges et compagnie, vous serez surpris par Lui.

Le cidre de la cantine doit me grimper à la tête, tout se trouble devant mes yeux, j'ai envie de battre cet élégant insolent qui n'a plus rien de commun avec Maître mon ami et se permet de traiter Zizi de Lui. Chut, récupère, Anick :

« Et… vous pensez que nous pourrions être augmentés, Maître ? »

Il baisse les yeux et les coins de la bouche, il a l'air du thaumaturge qui a peur de louper son miracle :

« Eh… c'est possible, madame… »

Puis, sa prunelle croise la mienne, et, un instant, loin de la prison et de ses apparences, nous gambadons. Je le revois à la dernière audience, affalé en bras de chemise dans son box, sans lunettes, avec cet air somnolent qui me faisait

imaginer l’avocat dans les réveils d’amour pendant que le bêcheur tonitruait l’Application de la loi et que mon Zizi, sage, fixait le bout de ses souliers.

« Allons, madame, je reviendrai lundi, nous aurons davantage de temps ; là, encore heureux qu’on m’ait laissé vous voir : maintenant, à cinq heures trente, il faut avoir terminé. »

Hé hé ! Monsieur qui pestait contre le règlement des prisons lointaines où ma défense l’obligeait à venir ! Qui s’indignait lorsque le matuche passait la tête à la porte du parloir, disant : « Maître, c’est l’heure de la soupe, il faut partir !… »

« Là-bas, répliquait-il avec dignité (là-bas, c’était ici), je vois mes clients jusqu’à minuit si c’est nécessaire… »

Voilà, Maître : comme moi, comme Lui, vous êtes sous la Règle !

J’éprouve soudain le besoin de lui témoigner quelque amitié :

« Alors, y deviennent pénibles, ici aussi ? »

Et l’avocat, goûtant mon shake-hand frais sans émotion perceptible, mais l’œil dansant, me répond d’une voix sépulcrale :

« Eh oui : la jugulaire… »

CHAPITRE III

Dimanche vautré.

Pour faire grasse matinée, il m'a fallu sortir du lit à la première cantate des oiseaux. Je puis me fier à leur sens de l'aube, ce ne sont pas des faux-frères comme le coq de mâme Chef.

Inutile d'ouvrir les yeux pour vérifier s'il fait bien jour : je saute dans les pantoufles et j'ouvre les yeux ensuite.

Je lave mes dents pendant que chauffe l'eau pour le kawa, je plie les deux premières berlues et je défais mes nattes. Puis je me recouche, continuant à paresser jusqu'au bruit des clefs, laissant le kawa et la fraîcheur du lit allégé remettre tout doucement mes idées dans le circuit. Lorsque la dame m'ouvre, j'ai la balayette à la main et je me bagarre avec les moutons. Ce qui provoque un « alors, on fait son petit ménage ? » qui me fait lâcher la balayette pour bondir, quart pénitentiaire au poing et sourire réglementaire aux lèvres.

« Alors, Paule, dis-je en tirant sur le croûton de pain incomplètement coupé pendant qu'elle tire de son côté ; c'est la dernière fois que je reçois le pain quotidien de vos blanches mains ?

— 'tendez, d'ici demain, j'aurai peut-être trouvé un truc pour rempiler. »

Bah ! puisqu'aussi bien elle va réintégrer l'auberge à la première biture un peu tapageuse, qu'elle reste donc tout de

suite. Elle n'aura qu'à injurier le matuche qui lui remettra son billet de sortie. Et moi, je n'aurai pas à craindre d'être mise à sa place en service.

Tout en déraillant ainsi, je me toilette en hâte, pour attraper la cloche de la messe sans trop de retard. On m'emmène au parloir sitôt après l'Ite missa est, et la salle de bavardage ne comporte ici ni grille-tamis, ni pénombre indulgente : faisons-nous immédiatement et durablement belle.

La table du parloir est partagée en son milieu par une vitre dépolie, haute comme deux filets de ping-pong ; et nous, assis de part et d'autre, nous nous renvoyons avec grâce les balles orales, sans toutefois nous toucher le bout de l'ongle. Le maton et la matonne sont disposés à nos côtés, ils arbitrent la partie ; quelquefois ils jouent entre eux.

Vite, mon père, vite ! Que votre prône s'achève et que l'on enferme le troupeau, pour que moi, la brebis damnée, je puisse me rendre auprès de mon loup bien-aimé.

Aussitôt installée, et coupant d'une balle précise la masse de baisers que Zizi m'envoie à deux mains, j'attaque : « Mon loup, es-tu rancardé, pour le courrier ? Je m'inquiétais de ta lettre, par la même occasion j'ai demandé le fonctionnement de la poste locale. Alors, voilà : une lettre par semaine, outre les deux du dimanche, qu'on s'écrit le jour que l'on veut. Comme on ne timbre pas, le vaguemestre s'en moque, ça ne lui fait pas de calculs. On va pouvoir se répondre au lieu de se croiser, n'est-ce pas magnifique ? »

Zizi fait la grimace :

« Moi, j'aurais préféré t'écrire deux fois par semaine, quitte à me croiser avec toi… »

Voilà le parloir paisiblement démarré ; le visage libre de ferrailles, l'odeur de cire émanant de la table, les relents de cantique de tout à l'heure s'effilochant au creux des oreilles : je me crois au couvent. Eh, maton, t'as regardé l'heure ? Et la voix de Zizi traduit aussitôt :

« J'espère que vous avez regardé l'heure, monsieur le surveillant ? »

Et, vers moi :

« Là-bas, j'avais choppé Monsieur-Chef en flagrant délit : neuf minutes, qu'il nous avait volées ! »

Comme ça, on ne nous fera pas le coup de la bonne foi, en nous mettant devant les yeux une montre qu'on vient d'avancer subrepticement de quelques broquilles.

Comme Zizi est plus fort que moi dans le domaine des propos entrelardés, je le laisse parler.

« Ah ? Il veut faire remettre ! Bah ! qu'il fasse remettre, qu'il ne fasse pas remettre, moi… »

Et sa main entraîne le bras dans un grand jeté fataliste derrière l'épaule. Alea jacta, attention, ne jactons pas trop, la dame n'est ni sourde ni obtuse. Moi, au lieu de glisser, je dérape, mon indifférence est trop appuyée…

« J'ai écrit hier au procureur pour qu'il m'autorise à récupérer mes livres personnels à la fouille. En attendant la réponse, je me tape tout un arriéré de ***Revue des deux Mondes*** et ***Historia***. J'avais du retard, je me soûle de lecture, j'en profite pendant que je suis seul… »

À nouveau, mon indifférence patauge :

« Mais… Je croyais que les hommes étaient trois en cellule !

— Moi, non. »

Et l'œil de Zizi clignote un peu. Bien, les soucis se déblaient.

À la fin de la demi-heure, c'est avec le cœur docile que je me lève, et le regard de Zizi qui me tire dans les jambes me fait vaciller un peu : « À dimanche, chou… »

Dans ma cellotte, je range vite fait le parloir, le souci léger et toute gamberge dans la réserve à passer les soirées ; j'aurai le temps de les ressortir à l'extinction des feux. Kawa, frites, mots croisés, plat ventre. Nous sommes seuls, Zi, moi : les dieux veillent.

Le lendemain matin, je crie :

« Encore vous ? »

C'est Paule qui sert la bibine, comme d'habitude.

« Oui, sourit la dame, elle a tenu à monter le déjeuner, pour son dernier matin : service-service jusqu'au bout, quoi ! »

Si cette patate était partie à l'ouverture comme tout le monde, je saurais déjà si je la remplace ou non. La dame est partie, mais elle n'est pas avare de ses guibolles et elle peut très bien remonter dans dix minutes pour me dire de déménager. Incapable d'empêcher mon cœur de cogner, j'arpente la cellotte sur mes chaussons, en écoutant le bruit des portes. Ça y est, elle remonte, je suis bonne. La clef, la…

« Voulez-vous de la cantine, Damien ? Ce sont les fruits et l'accidentelle, aujourd'hui. »

Oh ! madame ! J'approche ma chaise, je préviens le geste qui cherche un Bic en présentant le mien, j'ai envie de la serrer dans mes bras. Bien sûr que je veux des fruits. Mettez-m'en dix kilos de chaque.

« Je crois me rappeler que votre mari a acheté des fraises, cette semaine ? Il vous l'a dit hier… »

Quelle oreille récupératrice, madame !

« Bon, des fraises alors… Nous ferons un vœu ensemble. Et puis une laitue, pour me changer des pissenlits. » Et je bifurque :

« Elle devait être malheureuse, notre Paule nationale ? Et vous, ça vous fait du boulot aussi : emménager, déménager…

— Pensez-vous ! Elle n'avait presque pas d'affaires, et la remplaçante… c'est le même genre. Elle est déjà en train de ravauder des paillasses dans sa nouvelle cellule.

— Ah ! bon, il me faudra, à l'accidentelle, du shampooing et des enveloppes. Merci beaucoup, madame. »

Mon cœur palpite à nouveau de façon normale. Je ne sais qui on a mis en bas, mais ce n'est pas, ce ne sera pas moi : les dieux continuent à sourire.

Lerouge n'a pour vivre, ici, que son salaire du service : lorsqu'elle s'amène, le surlendemain, chargée de ma cantine, dont la facture équivaut bien à quatre mois de sa paye, l'injustice immanente d'autrefois, lorsque j'étais raide et qu'il me fallait soumettre mon sourire et mes doigts, vient ôter

aux fraises leur frimousse de gourmettes : je n'en ai plus envie, je n'en aurai plus envie avant que Lerouge n'en ait accepté la moitié. Je lui dois beaucoup plus qu'une livre de fraises, à Lerouge.

Je connais la boîte : estropiée, juste morte, rétive ou persuasive, si j'avais été désignée pour bosser au service, il aurait bien fallu que j'y passe. Toutes ces dernières nuits, avant le matin du départ de Paule, j'imaginais : obligation de montrer ma face secrète, ma face de tête de cochon, de faire audience, discutailler à grand renfort de radios du bras et de « je vous enverrai mes témoins », pour finalement me retrouver au mitard pour refus de travail ; sortir huit ou quinze jours après, pâle et soumise ; soumise parce que, dans mon cachot, j'aurais élaboré une autre combine et transformé l'obligation pour m'en arranger mieux… Les gros tracs s'étant éloignés, je pus brancher Lerouge, le ton léger et distrait ; elle est fine, elle sent immédiatement le doigt qui cherche à s'introduire dans sa narine ; mais, comme j'avais pris soin de m'enrober le doigt d'effluves de café, de Gitane et autres gâteries, et comme j'opérais avec une subtilité proportionnelle à la sienne, Lerouge n'éternua pas. Doucement, mon doigt montait, grattouillait, atteignait le cerveau.

« On m'a demandé conseil, vous pensez bien ; et comme on sait que vous êtes bonne ouvrière…

— Ça !… À part mes activités répréhensibles du dehors, je n'ai jamais fait d'autre travail que celui de la taule. Mais… je l'ai fait souvent : la lessive, la couture, les corvées de toutes sortes, voire les devoirs des mômes du Chef et la layette pour les petits-enfants… Y m'ont rien passé. Seulement, maintenant, hé, je ne peux plus. Donner un coup de

main, ça oui, si vous êtes en retard pour la couture, n'hésitez pas, surtout. »

Je me sentais pleine de remords et de bonne volonté.

« Merci… pour l'instant, je m'en sors, mais peut-être, un jour… Oui, pour en revenir à nos moutons : le sous-Chef est venu dans l'atelier, vous avez peut-être entendu, l'autre soir…

— Oh ! vous savez, du deuxième, on ne distingue pas très bien les bruits du rez-de-chaussée, et comme je ne guette pas au trou…

— Pour ça, on peut pas dire, ça semble bon de rencontrer une femme discrète comme vous. C'est pas comme celle-là… »

Celle-là, c'est Josy, Josy la casse-bonbons, la questionneuse imbécile et collante, qui, lasse de recevoir des vannes de notre côté, fait causette avec qui veut d'elle, et, lorsque personne n'en veut plus, s'adresse aux pissenlits. En ce moment, elle explique à deux vieilles détenues, qui n'en peuvent mais, comment elle compte récupérer ses gosses en sortant d'ici ; elle ponctue ses dires par l'exhibition de photographies nombreuses et froissées par le séjour permanent dans le soutien-gorge.

« Eh, Josy, crie Lerouge, arrête ton char, tu perds des roues ! Il n'y a pas trois jours, tu nous disais que tu irais au bal quatre soirs de suite… Qu'est-ce que tu veux au juste ? Tes gosses, ou bien la gambille ?

— Ah ! ben, dit Josy, mes gosses d'abord, bien sûr ! Ça ne m'empêche quand même pas d'aller faire un petit tour au

bal, non ? Le jour de ma libération, je fonce à l'Assistance publique…

— Comme tu sors un dimanche, tu te casses le nez sur la porte ; tu promets de revenir le lundi ; et en attendant, tu te prends un Jules et vous allez…

— … danser, achevé-je. Tenez, Lerouge, parlons d'autre chose, ça me fait mal aux seins, moi. Le chapitre des localités est fastidieux, d'accord, mais j'aime encore mieux tirer la guimauve de cette façon-là. Les mômes, moi, c'est sacré. Quand je pense qu'elle en a quatre !

— Oui, tous placés…

— Et le cinquième en route, enfin, presque…

— Enfin, Dieu merci, on n'est pas juges, ni surveillantes…

— À propos de surveillantes, elle est vraiment exceptionnelle, la nôtre… Chez les hommes, c'est autrement dur, croyez-moi. Au fait, le sous-mac ne vous a pas trop brutalisée ?

— Oh ! dit Lerouge, avec moi, il est toujours bien vissé. L'autre soir, j'ai même eu des compliments. Pensez, je venais de me taper, attendez (Lerouge compte sur ses doigts), six chemises amidonnées, sa tenue nettoyée et repassée, son… enfin, avec la lessive de la détention, j'étais complètement crevée. C'est là qu'il m'a demandé s'il fallait vous prendre pour m'aider. J'ai répondu que, amochée comme vous étiez, il m'en faudrait quatre comme vous… Excusez-moi, Anick, mais comme vous n'aviez pas tellement l'air d'y tenir… »

Ma petite Lerouge chérie ! Moi détenue avec vous, plus jamais vous ne manquerez de fruits de saison. On se fera toutes sortes de gentillesses, je vous dessinerai des en-têtes floraux à vos lettres, et vous me réserverez MA robe droguet, pour laquelle, depuis que je la porte, je me prends peu à peu d'affection. Attention, la taule est dans cette robe, ne l'aime pas. Jusqu'ici, par le seul pouvoir de mes nippes personnelles, j'avais gardé, élevé entre la résignation et moi, entre moi et le clan des robes brunes, un paravent étanche. Et bientôt, après la défroque de la condamnée définitive, j'en aurai la qualité. Absurde et conventionnel des termes ! Condamnée définitive… je l'ai été, des années ; puis, j'ai été une libérée, définitive aussi, croyais-je. J'ai appris à ne plus croire aux mots, à les admettre seulement à titre provisoire, et même le fameux Définitif. Ici, notre situation est un mot, comme tout notre harnachement est une robe ; dans la tête comme sur la carcasse, on n'a droit qu'aux dessous, « à condition que l'aspect général du costume pénal n'en soit pas modifié ». Mais, cette fois, la robe ne pourra plus rien sur moi : je reste, sous le droguet, patiente, mais prête à bondir, parce qu'avant de l'endosser j'ai senti sur moi les doigts de mon amour, ses doigts enfin complices, enfin impatients.

Zizi ne saura pas que je suis quelquefois tentée par la résignation, cette résignation où lui-même s'était cantonné et dont j'ai dû le déloger avec une coléreuse douceur. Non, Zi ne saura pas le guet permanent du remords et de la lassitude. Oh ! ces journées ! Elles s'entassent, journées sans histoire que je mets à mesure dans un rebut sans mémoire. Il ne faut pas surcharger le balluchon : se souvenir d'un seul de ces jours suffit à les faire revivre tous. Si j'étais primaire, je prendrais certainement plaisir à découvrir les curiosités de la routine et du règlement ; mais, grâce à Dieu, je suis une récidiviste lasse des gaietés de la prison. Car, ainsi riant, je

pourrais fort bien me retrouver, un beau matin, les fesses trouées de plomb au pied des murs de ronde. Là, affranchie, je ressens la férocité sous-jacente aux calmes bienveillants, et je fais gaffe.

Parfois, je réalise ce que nous allons faire, et une horreur respectueuse m'envahit : ces pauvres murs, tout de même, et ces jolis colifichets blindés qu'il va falloir abîmer ; ces gens mes supérieurs, dont l'indifférence va se trouver brutalement déplacée vers la folie…

« Fous, ils vont être fous », répété-je à mon miroir ; et, à l'appui de vieux journaux échappés à la censure et relatant des cavales récentes, à l'américaine et à la française, regardant les malheureux gardiens se glisser péniblement dans les termitières prestigieuses des évadés, j'imagine avec une honte exaltante ce qui se passera ici lorsque, accrochés à une étoile, nous nous serons volatilisés dans le brouillard fade de l'aurore.

Parfois, la nuit, je me lève, pour faire pipi ou du café, et j'esquisse sur mon lit, avant de m'y réemballuchonner, quelques rampements et contorsions, pour que la carcasse aussi se familiarise avec l'idée et apprenne à seconder docilement la caboche. Et la carcasse regimbe, se fait lourde et raide : « Y vont peut-être être tous fous, mais en attendant c'est toi qu'es cylindrée, ma fille », pensé-je, en m'efforçant de me toucher l'occiput avec la pointe de l'orteil, étalée sur le paddock et les yeux levés vers le vasistas plein de barreaux noirs.

Que tout se fait précis, terriblement géométrique, la nuit, que l'esprit se sent fétu au milieu de toute cette matière immobile et vraie !

Une fois, après la ronde de vingt et une heures, j'ai attendu un moment, puis je suis grimpée au vasistas : je soupçonne les piafs d'y avoir bâti un nid et, à la lune, j'avais une chance de voir luire les cocons.

Ma chaise, grâce sans doute à une détérioration précédente, n'a point de chaîne qui la rive sous la table, comme c'est le cas dans la plupart des autres cellottes. J'ai donc appuyé la chaise contre les tuyaux du chauffage central, en faisant gaffe de ne pas les heurter : ces tuyaux déroulent un serpent continu à travers tout le Quartier, c'est pratique pour faire du morse, mais, en l'occurrence, j'étais plutôt branchée sur le sémaphore. Je me suis hissée sur le dossier, équilibrant soigneusement mon poids sur les deux pieds, pour éviter de faire basculer mon perchoir : j'avais coincé mon poignet entre les montants du vasistas, pas envie de rester pendue par un bras. J'ai rapproché mon nez du poignet et respiré un grand coup de nuit. Placée vingt centimètres plus haut, j'aurais vu le nid, mais la chaise aussi a dû être calculée en fonction de nos grimpettes : dans cet angle exigûment aigu de vision, je n'apercevais que sa toiture de plumes et de brindilles, une partie de l'appui constellée de vieux, très vieux croûtons de pain, probablement lancés là pour les piafs de l'occupante passée ; mes piafs à moi étaient invisibles.

Les bâtiments du Greffe étaient encore illuminés ; ceux des immeubles de l'autre côté de la route se perdaient dans une obscurité imprécise. Et, pour ajouter à l'effroi des tessons éclatants de lune sur le grand mur, les tuiles et les lucarnes reflétaient sur la pente vertigineuse des toits. Mon bras commençait à ressentir l'arête des montants, ma tête tournait d'oxygène et de silence, je suis redescendue. La pastille de Méta allumée avant l'ascension était brûlée de-

puis longtemps ; j'en ai mis une autre, et écouté l'eau recommencer à bouillir avec un chuintement énorme. J'avais la sensation qu'on l'entendait depuis le Greffe, que cette maudite flotte allait me perdre, qu'on allait venir et me surprendre, en chemise maculée par le badigeon du mur et l'avant-bras cisaillé d'une marque profonde et rouge. Mais tout est resté endormi : le Greffe et moi étions les seuls à veiller, sans doute, dans cette partie des bâtiments. Le quartier hommes est à l'autre bout de la taule, et les seules fenêtres d'où on pourrait, par temps clair, apercevoir les leurs, sont celles du vestiaire et des réserves, ex-cellules où l'on ne met plus de détenues depuis longtemps. On met à la place les légumes secs et les paillasses neuves :

« Y en a qui ont fait ce qu'y fallait pas, alors pensez… »

Bien sûr, dans un gynécée comme le nôtre, il se trouvera toujours quelque bonne femme hystérique ou simplement désœuvrée pour appeler les Jules et leur montrer, si elle le peut, ses fesses et ses nichons.

Résultat, il est devenu très difficile de communiquer avec le quartier hommes pour les histoires sérieuses. Il y a toujours un endroit où le filtre est défectueux, et Zizi le trouvera, bien sûr ; mais je préférerais qu'il s'en tienne à nos lettres et à nos parloirs, réservant le bifton pour le main-à-main, ou le bouche-à-bouche, des virées au Palais : une cavale ne s'écrit pas.

« Ça se si-i-i-ffle… » Je trille, tout en descendant de mon sofa pour aller quérir sur le placard une poignée de fraises : les fraises, c'est pas du rêve, ça se croque ou ça se gâte. J'entends Lerouge qui frotte les escaliers, je fais prestement un petit paquet de poudre Legal dans une enveloppe,

et, cognant de l'alliance contre le guichet, j'appelle : « Lerouge !… » Elle n'entend pas, je cogne plus fort :

« Qu'est-ce que c'est ? Oh là là ! »

Pauvre Lerouge, les femmes profitent de ce qu'elle vadrouille dans le Quartier toute la journée pour lui faire faire toutes sortes de commissions, ou pour lui tenir des boniments qu'elles supposent plein d'intérêt. Et Lerouge, bonne fille, passe sous les portes les pipes et les journaux, traduit les messages et accourt à chaque toc-toc en faisant Oh, là là !

« Hé ! Lerouge, t'as pas une allumette ?

— Lerouge, viens, je vais te lire la lettre de mon Jules…

— Quelle heure est-il, Lerouge ? On s'ennuie, ce matin !

— T'as qu'à venir frotter à ma place, tu verras si on s'ennuie ! » crie à la fin Lerouge excédée.

Dans cette taule, la classification est assez stricte : Lerouge peut bien crever à la tâche, c'est elle qui doit bosser et pas les autres.

C'est révoltant, mais aussi, apaisant. On ne meurt pas, d'ailleurs, en service ; tout juste si on y paume quelques kilos souvent superflus ; et on y gagne, par contre, quelques petites grâcettes. Dans le Collectif, prévenues, condamnées, tout se mélange, tout le monde met la main à la pâte ; pour ne pas être traitée de feignasse par les camarades et de bonne à rien par les matonnes, on montre ce qu'on sait faire, on se dispute le linge, l'époussette et le fer à repasser. Pour être « bien vue ».

En cellulaire, lorsqu'on demande à être classée, on doit savoir à quoi on s'expose ; et si on ne le sait pas, on est renseignée très vite. Les mollets tiraillant et les bras morts, les premiers soirs ; puis, au bout de quelques mois, la dégringolade de la basculine et de l'espoir d'être jamais portée pâle, en même temps que remontent la cote d'estime et l'espoir de croquer de la bonne grâcette du Chef.

Remarquez, ces grâces-là sont plus palpables que le grand bobard qui court les prisons du premier janvier au 14 juillet et prend corps une fois sur dix, je veux parler de l'amnistie. Je marmonne :

« Il ne manquerait plus que l'amnistie ! Avec la chance que j'ai, moi, l'amnistie pourrait bien me tomber sur le râble et m'écraser avec ma monture. Adieu cavale ! »

Encore, une amnistie qui nous sortirait tous de taule, politiques pêle-mêle avec le droit commun, je veux bien. Mais autant demander au Bon Dieu d'avancer le Jugement dernier ! L'amnistie, si elle est prononcée, ne visera comme à l'ordinaire que les petits larrons, deux mois, trois mois, cent ou mille francs d'amende… et nous, nous resterons le bec dans la gamelle, avec pour tout viatique un glacis de désillusions figé et rance.

Allez, bop, une croix sur ces foutaises. Sur ces remises de peine échangées contre la livre de chair du service, ces libertés conditionnelles qu'on rejette de six mois en six mois jusqu'à l'expiration du bail, etc. C'est trop de manœuvres, de démarches, de résolutions sans attrait et de pénible espérance. Penser à la liberté comme à une douceur prochaine, qu'un seul sur-effort peut apporter instantanément, est beaucoup plus stimulant.

Une date de libération est obsédante ; la cavale, non. La cavale est pour cette nuit, ou pour une autre, ou pour le mois ou l'an prochain ; elle s'implante, aussi floue, en image de fond, laissant le reste de la tête dégagé et alerte ; elle est discrète, comme une amie assise en silence près de vous : vous poursuivez vos occupations, sans vous gêner pour l'amie, ni oublier pour cela de lui sourire de temps en temps.

Je me demande ce que mon amie la cavale va bien pouvoir dire, lorsque je me déciderai à l'interroger. En amitié, au début surtout, il y a une appréhension secrète, peur que l'ami ne trahisse ou ne déçoive, peur de soi-même trahir ou décevoir. Alors, je reste le plus possible occupée et lointaine, pour ne pas que mon amie la cavale veuille tout soudain se mettre à parler.

Ce ménage à trois, la cavale et nous, tient à l'aise sur ma paillasse, la cavale caressant ma tête et Zizi me caressant le cœur. Attentifs, nous veillons, bien après la chute du noir.

Jusqu'à la ronde, le contexte sonore se compose de bruits d'assiettes – probablement les filles ont-elles pris comme moi le pli douillet de dîner dans leur lit –, de couvercles de Jules plaqués, de toux, parfois de dialogues à travers les lourdes ; mais dès dix-neuf heures, tous ces bruits s'ouatinent, et les coups de pédale imprimés par Lerouge à sa machine à coudre continuent seuls à faire tressauter les murs : la taule s'endort, en ronronnant.

La dame vient faire sa ronde : si la pénombre est suffisamment en retard pour lui permettre de distinguer nos ébouriffures dépassant le drap, elle n'allume pas ; et même lorsqu'elle le fait, elle a le coup d'interrupteur étonnamment léger. La façon de manier l'interrupteur et le judas est révé-

latrice, beaucoup plus que les mots, faussés par la situation, du caractère de nos petites matuchettes.

La nuit est douce, silencieuse. Parfois, on tambourine dans les portes, bien sûr : on a une souris dans ses appartements, on a vu un revenant, on a mal quelque part. Lerouge est responsable de la sonnette d'alarme placée dans l'atelier, mais, avant de chambouler la cabane, elle s'enquiert à travers la porte de ce qui se passe là-haut, et en général ces dames réussissent à apaiser leurs maux et terreurs nocturnes sans l'aide du personnel ni de personne.

D'ailleurs, je crois que la sonnette ne marche pas.

Souris et fantômes : et ça se dit des femmes ! Je leur achèterais bien un peu de leur trac, moi : j'éviterais peut-être ainsi les étourderies funestes et le plomb dans les fesses. Je me rappelle nos adieux, au premier soir de prison, et la lucidité catastrophée qui me fit soudain gémir, sous les derniers baisers de mon amour : « C'est ma faute, Zi, tout est ma faute… » Je retrouve cette énorme douleur d'alors, ma supplication muette, pardonne-moi, Zizi, pardonne et continue à croire en nous, à travers les années d'exil et de malheur. Cette cavale je te jure, c'est ma dernière volonté : il n'y aura plus de camelote à la traîne, plus de « Bah ! », plus de mimiques câlines et égoïstes.

Lorsque Zizi veut quelque chose, il propose, il suggère ; il me laisse faire ce qu'il désapprouve, sans m'interdire, sans gueuler ; mais je sais le foncement de la couleur des yeux, l'afflux de glace dans les doigts : sur ces signaux, j'ai gambadé avec méchanceté et maladresse, attendant les taloches… mais la première taloche est pacte de contrainte, Zizi ne me l'a pas donnée.

Je suis en dette d'un tas d'amour, d'un tas d'amitié.

Pour garder le joint avec l'amitié, j'ai cherché, cherché : avec Maria, avec Nicole, et nos petites caboches produisaient mille volutes, et le vent qui les éparpillait à mesure se moquait de nous avec le soleil.

Déjà, je prépare de futures lettres, car, bien sûr, j'enverrai à tous et à toutes des lettres…

Ah ! Zi, je suis seule, joins-toi à moi, et moi à toi.

Nous ne manquerons à personne, nous ne ferons pas le mal.

Et nous croirons nous être fait tant de bien.

CHAPITRE IV

Il pleut, il pleut des jours et des nuits, et la pluie mêlée au temps anéantit l'été. Même aujourd'hui, pour l'appel, le soleil répond absent. Dommage, j'aurais pu m'en faire un allié :

« Zizi, que de beau temps perdu ! »

Mais l'on n'aura que quelque caresse frileuse, et l'on ne regrettera pas trop de réintégrer…

Hier soir, après la fermeture de six heures, j'ai préparé mon bifton.

Au début de la veillée, l'orage a assombri mon vasistas : impossible d'écrire, et pas question en cette saison de frapper pour demander la lumière : à partir d'octobre seulement. J'ai attendu que la clarté revienne, assise dans la pénombre, en écoutant le déluge de la gouttière. À dix-neuf heures, je pouvais attaquer.

J'avais conservé un bout de papier sulfurisé, qui avait enveloppé du saucisson de cantine. Mais le gras de ce saucisson, pourtant vendu comme « sec », faisait déraper le Bic ; j'ai donc pris une feuille de cahier. Je n'ai employé le papier à cigarettes que pour les épures : le plan du sous-sol et le bloc-diagramme du Quartier. J'ai cousu tout ça dans du plastique et l'ai fait rentrer dans l'étui Dop, comme d'habitude. Pour pouvoir le retirer plus facilement, j'ai fixé au bifton un cordonnet : autant simplifier la gymnastique, s'il n'y a pas de box là non plus, et si demander des toilettes est trop demander.

À la soupe de onze heures, la dame m'a donné mes chaussures et ma jupe :

« Tenez-vous prête pour une heure, une heure et demie ; attendez-moi pour vous habiller, ça gagnera du temps en m'évitant de vous refouiller. »

Je rigolais :

« Et si, dans l'intervalle, je planque des billets doux dans mon ourlet, madame ?

— Je vous fais confiance ; du reste, avec vous, je n'ai pas le choix : je sais bien que, si vous avez quelque chose à passer, vous saurez où le cacher !… »

Cette matonne est décidément vivable.

Je m'assure, toutefois, que le cordon de rappel ne dépasse pas ; je baisse le slip et je tousse en gesticulant ; bon, ça tient. La dame est aimable, mais Dieu sait aussi en quelle mégère peut se transformer une aimable geôlière, lorsqu'elle découvre qu'on a essayé de la rouler. Je devrais avaler, avec défi, cette dose Dop à goût de fougère ; je serais soumise ensuite à un examen gynécologique avant et après chaque virée au Palais (après tout, ce n'est peut-être pas la dernière, on peut faire cassation), ce qui ferait grimper ma note de frais : pour visiter une femme à cet endroit-là, la présence d'un membre du Corps médical est obligatoire, et le toubib ne se déplace pas pour rien, hors des jours prévus pour la visite réglementaire : on planque tout « là », mais, si on est vue ou seulement suspectée, « Montez là-d'sus » et gare aux honoraires.

J'entends sonner un coup au beffroi.

Si j’avais le temps de faire un dernier café… Je mets l’eau à bouillir. Mais la dame a toutes les politesses, même celle des rois, et ses clefs suivent de cinq minutes à peine les horloges de la ville.

Pim-poum, le rez-de-chaussée ; je souffle mon Métal comme elle ouvre la porte :

« Mais, dit-elle, prenez donc le temps de boire votre café…

— C’est fait, merci, madame… Celui-ci était un extra. Mais, au retour, il n’en sera que meilleur. »

(Je ne pourrai jamais boire ni manger devant les matonnes.)

J’enfile mes frusques ; la dame regarde, pendant ce temps, les images que j’ai collées, avec du riz, au-dessus de ma table. Obligeante, et voyant que j’ai des difficultés avec ma fermeture Éclair, elle me la remonte et remarque qu’« il vous faudrait un chausse-pied, pour entrer dans cette jupe. »

On s’en va.

Je me dirige vers la porte du Quartier restée ouverte, mais la dame m’aiguille vers une cellule inoccupée : l’escorte n’est pas arrivée, je suis fouillée, je suis comme un membre préparé pour l’intervention chirurgicale : on m’entrepose dans un endroit stérile.

Aussitôt seule, je ressors mon bifton, et hop, passez fougère, je balance l’étui Dop par le vasistas, inutile de se surcharger. Je cache le bonbon de plastique dans mon mouchoir, le mouchoir bienséant des femmes privées de poches, que je garde roulé dans mon poing.

La dame ne tarde pas à revenir ; dans le couloir du Greffe, les agents font une grosse masse jacassante, on ne va sûrement pas être seuls à passer… Un surveillant manœuvre la grille du quartier hommes, par l'intérieur : attention, voici les Jules.

Vite, un ange se précipite hors de l'essaim et me fonce dessus :

« Vous, la femme, mettez-vous contre le mur et ne bougez pas. »

Non, ange, je ne bouge pas, pas encore. Exécutons nous en silence, pour ne pas irriter le fauve et pouvoir m'asseoir à côté de mon mari dans le panier du retour. Au fait, où est-il, ce mari ?

Les détenus déboulent de la grille, et les agents les enchaînent à mesure, deux par deux, poignet à poignet ; ah ! voici Zizi, le dernier comme d'habitude ; une fois de plus, j'éprouve ce choc agréable en le redécouvrant, cette sensation d'inconnu et de possession éblouie…

Zizi se prépare à doubler la file pour me rejoindre, mais je lui fais « Chut » des lèvres, en même temps qu'un agent lui fait « Chut » d'un claquement sec de menotte.

L'escadron défile, devant moi qui attends, les reins vissés au mur. Enfin, je suis invitée à décoller aussi.

On a rentré le panier à salade dans la cour d'honneur : en l'honneur de qui a-t-on ouvert le grand portail, donc ? Ce n'est quand même pas pour deux petits cavaleurs inoffensifs comme nous… Pas une seule tentative diurne, pas de courette, pas le moindre maton assommé.

Non, il doit y avoir, dans le tas, de plus gros gibier. Mais j'ai beau regarder les gars, je n'en reconnais aucun, ou plutôt je les reconnais tous : mes petits frères les Taulards, clodos, sapés, ou endimanchés, mais tous frères de regard, de gestes, cet air flingué, ou vainqueur, ou cet air rien du tout.

En attendant de grimper dans la fourgonnette, je regarde le paysage : la hauteur des murs, les plates-bandes et les rangs de légumes dans le jardin du Chef, et les cartons « Nescafé » et « Astra » empilés sur le perron, que deux gars en tablier bleu commencent à déménager vers le magasin. Mes compagnons de voyage font des mimiques appuyées et des yeux charmants ; pour leur faire plaisir, je me fends d'un coin de sourire que je termine, en l'élargissant, sur mon mari qui a attendu son tour, en souriant aussi.

Nous avons tous des gueules d'anges.

Dans le panier, les hommes continuent à se mettre en frais : ils tiennent des propos virils, fument et crachent comme des affranchis et tirent sur les menottes en voulant tirer sur les manchettes.

Il y en a un qui m'a l'air foutu d'identifier une guinde comme moi de dire la messe, mais qui s'obstine néanmoins à lire le minéralogique et à nommer la marque de tout ce qui double le panier :

« Tiens, des Hollandais », fait-il, à la vue d'une Mercedes marquée Z.

L'agent assis à côté de moi se trémousse :

« C'est pas des Hollandais, dit-il c'est des Suisses. »

Je le regarde avec sympathie :

« Vous, on ne peut rien vous cacher ! On voit tout de suite que vous vous y connaissez en voitures ; moi aussi, j'adôôôre ! »

Et je relève la manche de mon pull pour montrer mon poignet :

« Ça, c'est mon dernier accident. »

Avec des yeux de crapaud mort d'amour, le flic me confie que lui aussi est tout couturé, qu'il serait heureux de me faire voir, mais…

Je fais : « Chut, mon mari…

— Votre mari ? Où ça ? »

Je désigne Zizi, au fond du panier. « Ah ! C'est votre mari ! »

Après quelques instants de silence, le flic reprend :

« Dites donc, ça ne doit pas être gai de se voir comme ça, sans pouvoir…

— Boh ! dit-je câline, si vous vouliez bien, on pourrait… »

Il m'explique que ce n'est pas sa faute, que s'il ne dépendait que de lui personnellement, mais qu'il doit exécuter les ordres…

« Et… si on est sages, on pourra s'asseoir ensemble, au retour ?

— Tsst tsst, fait le flic, agacé, je vous dis qu'on a des ordres ! »

Je laisse tomber. Nous nous faisons des signes, Zizi et moi, par-dessus son képi ; heureusement, nous savons nous déchiffrer les lèvres. Je lui dis que j'ai du courrier à lui remettre ; il me répond que lui aussi, il fait le geste « mal aux dents » : bon, lui, c'est dans les gencives. On baptise quelques gens de noms d'oiseaux, le Palais approche, à tout à l'heure chou, nous ne nous verrons plus jamais, j'espère, en prévenus. Te bile pas, va, mais-non-mais-non, merde-puissance-treize, envols de doigts-baisers et de regards merveilleux.

En entrant dans la salle des Pas Perdus, les anges nous divisent en deux groupes, les gars pour la Correctionnelle d'une part, les gars pour l'Appel de l'autre, et on repart.

Escalier, couloir, portes à pancarte.

Les anges ont dû se perdre, ils ne retrouvent plus la Chambre. Soudain, le chef de l'escorte fronce les sourcils et crie :

« Arrêtez, arrêtez ! Y en avait pas six, pour l'Appel ?

— Si, dit le collègue. Pourquoi ? »

Je commence à regretter de n'avoir pas monté une cavale au Palais : le temps de s'apercevoir qu'il y a une erreur d'effectif ; le temps de nous recompter, de faire l'appel nominatif – en recommençant deux fois pour vérifier, j'aurais eu le temps de quitter la ville. En l'occurrence, personne ne manque : au contraire, il y en a un de trop.

« … cinq, six, sept, recompte l'agent. Pas de doute, y en a un qui devrait pas y être ! »

Et soudain, il comprend :

« On a emmené un des Correctionnelle, sûr ! Allons, lequel c'est ? »

Répondez pas tous à la fois. Il va de l'un à l'autre, en agitant sa liste :

« Z'appelez comment, vous ?… Bon, vous y êtes. Vous ?…

— Grregneugneu, dit le gars.

— QUOI ?

— Gru-gnon. »

Pas de chance. Grregneugneu y est aussi. Le flic nous aperçoit ; il me détache de Zizi, qui, d'un bras, m'avait attirée contre lui, et le pousse à part, en disant :

« Ces deux-là, on sait… »

Je voudrais bien savoir ce qu'on sait au juste, mais l'heure n'est pas aux questions : « on » est rouge et agacé, avec tout ce mic-mac on va être en retard. Enfin, le fautif est identifié : c'est un malheureux ahuri, tête de masturbé à mort, vêtements-détritus ; sous l'avalanche d'imprécations pleuvant des bouches policières, il ne sait que fermer obstinément la sienne, en se balançant sur ses godillots noirâtres.

« Allez, ordonne le Chef à l'agent le plus proche, ramène-le à la Correctionnelle. »

Mais le voisin du coupable proteste :

« Mais je ne vais pas en Correctionnelle, moi !

— Qui est-ce qui vous demande l'heure, à vous ?

— Mais… ça. »

Et l'homme élève son poignet, lié par une demi-menotte au poignet de l'ahuri.

« Ah ! c'est vrai, il faut le détacher. Et les clefs, maintenant ? OÙ sont les clefs des menottes, bonsoir !

Que personne ne sorte ! La surveillance est organisée avec raffinement : les agents de la Correctionnelle ont emporté les clefs des menottes de l'Appel, et vice versa. On s'en va, au petit trot, les récupérer, pendant que les gars piétinent, que les flics ôtent leur képi pour passer le mouchoir dessous, et que nous, nous en profitons pour chuchoter un peu. Mais Zizi est tenu à l'œil, et je me demande comment nous allons nous y prendre pour échanger les bonbons, Bah ! on verra bien dans la salle.

Finalement, tout rentre dans l'ordre, l'abruti est emmené par les oreilles, et nous repartons vers la bonne Chambre, que le flic a repérée en revenant : nous refaisons tout simplement le parcours à l'envers, et nous nous enfilons dans le labyrinthe face à celui où nous avions précédemment erré.

Nous avons même cinq minutes d'avance : la pendule située face à l'aréopage, au-dessus du public, indique treize heures cinquante cinq. Bien cette dégoulinante, ainsi le président n'a pas besoin de gesticuler vers sa montre lorsque les avocats n'en finissent plus de parler.

Zizi est à l'autre bout de la banquette, séparé de moi par deux mètres de flic-accusé-flic-accusé ; à la fin il n'y tient plus, il se penche vers l'ange assis à sa droite et lui parle à l'oreille. L'ange fait « hum-hum », remue les pieds, me regarde, puis il dit :

« Bon. Mais alors, deux minutes, hein ? Dépêchez-vous avant l'arrivée de la Cour, et tenez-vous tranquille ensuite. »

Zizi promet, remercie, et se lève, en esquissant un demi-tour pour ne pas tordre le poignet de son co-menotté ; je me lève aussi, je marche jusqu'à lui ; et nous voilà enlacés dans le traditionnel baiser panoramique, au cours duquel un minuscule colis est acheminé vers ma gorge ; je le bloque au passage, je le pousse avec la langue dans un coin de joue, et en même temps je glisse mon propre bifton dans la main de mon mari. Ouf, livraison faite, il ne nous reste plus qu'à nous embrasser, nous embrasser éternellement… jusqu'à ce que les agents nous tirent chacun vers notre bout de banc en grognant que « ça suffit comme ça, les tourtereaux », et nous, encore étourdis, nous ne savons que répéter « merci, merci », ce qui attendrit et mécontente nos anges :

« Ça va, tenez-vous tranquilles, maintenant. »

Tranquilles, tranquilles ! Parole, ils n'ont que ça à la bouche, eux aussi ! Nous obéirons, allez : nous écouterons le verdict, nous nous évaderons, nous vivrons et nous nous aimerons, tranquilles.

Le gars aux matricules est assis à ma gauche, sans flic pour nous séparer ; de tout près, je remarque quelques détails nauséeux : les taches de son pantalon, l'oreille décollée sans grâce d'un champ de peau mal lavée, où quelques pores explosent en bobos ; et il s'agite, et il marmonne… Chaque fois qu'un avocat pousse la porte de moleskine, il se soulève, puis retombe sur la banquette ; il me prend à témoin :

« Voyez, c'est pas la peine qu'on les paie si cher ! Même pas moyen de voir mon défenseur avant l'audience ! Vous allez voir le coup, il ne va pas venir. Et moi, bon couillon…

— Mais tenez-vous donc tranquille, dis-je. (Bon, voilà que ça me prend aussi). Il va bien arriver, votre bavard. Et

puis, s'il n'arrive pas, vous dites au président que vous ne morflerez qu'en présence de votre défenseur et il vous remet à huitaine, voilà tout ! »

Le type hausse les épaules et se détourne. Quelle cavette, cette fille ! Sans avocat, sans papiers utiles à la défense, sans rien, quoi, de quoi ai-je l'air ? Lui, il a emporté une liasse de feuillets crasseux qu'il triture et consulte sans cesse, l'air soucieux ; il les replie, rêve un moment ; puis les re-déplie et recommence à lire. Probable qu'il se prépare à plaider tout seul.

Deux heures dix. La moleskine crache vers nous un petit bout d'avocat, tout jeune, probablement un stagiaire, qui tourbillonne dans sa toge et frétille du porte-documents. Je soupire d'aise : voilà le bavard d'opérette, il va chanter…

Il lisse d'un doigt coquet les poils de son mignon bouc, remonte ses Nylor et s'approche de notre banc :

« André Maugin ? » demande-t-il, en hésitant.

Mon voisin lève le doigt, comme l'écolier que le maître interpelle ; puis, comme on le regarde, il transforme le geste de l'écolier en celui du client au rade, « Hep, garçon » :

« C'est moi, Maître », dit-il.

Et il essaie de se lever pour s'écarter de nous et parler en aparté, mais la menotte l'en empêche et je suis bien obligée d'entendre ce que lui dit le bouc :

« Je me présente : Maître X…, le bâtonnier m'a commis à votre défense. Mais je n'en ai été avisé que ce matin : c'est pourquoi je n'ai pu vous rendre visite à la maison d'arrêt. J'ai pris connaissance de votre dossier… »

C’est clair, le mec est raidard et on lui a filé un avocat d’office.

Je prends mon culot à deux mains :

« Nous devons être favorisées, au quartier des femmes : il y a un tableau de l’Ordre, et, en insistant suffisamment, on peut même le consulter. »

Le bouc sourit, j’ai envie de bavarder, mais la porte de moleskine se rouvre, et je plaque tout car c’est mon Maître à moi qui vient d’entrer, Maître mon père, mon sauveur ! Vite, je fonce vers lui, et après le shakehand je garde sa main pour le haler jusqu’à mon mari toujours menotté ; à l’adresse des anges, je lance un « Vous permettez ? » prolongé in petto par « et si vous permettez pas c’est pareil », et nous chuchotons à trois jusqu’à l’arrivée des magistrats.

Maître veut toujours faire remettre notre procès : primo, il n’est pas tellement en voix aujourd’hui, secundo…

« La partie civile est là, dit-il. (En effet, je reconnais, tout au fond de la salle, nos victimes). Et, en cette période de congés, nous avons une chance de les lasser : le déplacement, les frais… bref, je vais essayer de les persuader de se faire représenter à la prochaine audience. »

Elle a commencé, l’audience. Je n’écoute plus l’avocat : je regarde la frimousse des juges, pour trouver l’attitude susceptible de leur agréer, tout à l’heure. Pour ça, Zi est plus habile que moi : lorsque vient notre tour, j’admire sa façon de marcher vers la barre avec déférence et humilité, et j’essaie de me faire moi aussi une tête basse et des épaules accablées.

À tour de rôle, nous répondons au président ; pour l'instant, je me tiens bien droite, les mains loin de la barre. Mais j'ai beau me jurer à chaque jugement que je n'y toucherai pas, à cette barre pourrie… à la fin de l'interrogatoire, c'est recta, je me retrouve affalée dessus.

Maître explique au procureur que, s'il était possible de faire repousser notre procès à une date ultérieure, il aurait ainsi le loisir de revoir certains points du dossier. Moi, je sais que le bêcheur et mon bavard sont de vieux potes de collège, aussi la cérémonie avec laquelle Maître expose sa requête me semble-t-elle, tout d'abord, exagérée ; puis, je me rappelle qu'au Tribunal, il serait indécent que le défenseur du malfaiteur appelât « vieux frère » le représentant de la société.

Le procureur transmet les desiderata de Maître au président, lequel se déclare d'accord… si toutefois nous le sommes aussi. On n'en sortira pas : puisqu'en principe Maître c'est nous, qu'il réponde donc à notre place !…

Gracieusement, le président répète :

« Consentez-vous à faire remettre les débats ? »

En taule, on perd l'habitude de donner son avis : dites donc, vous, on vous demande pas l'heure qu'il est. Indécise, je regarde Zizi, et je me rends compte que lui non plus n'a pas l'air très fixé.

Il faut pourtant se décider : si les juges prennent le tintamarre…

C'est l'une de nos victimes qui sauve la situation :

« Monsieur le président, commence-t-elle, je pars après-demain en vacances pour deux mois : si… si on veut reculer l'audience, il me sera très difficile d'y assister… »

Maître lui saute dessus :

« Mais qu'à cela ne tienne, monsieur ! La Cour va prendre note de vos désirs ; lors de l'audience, nous demanderons à un avoué de bien vouloir les lui rappeler… »

Le président commence à s'impatienter :

« Alors, monsieur ? Vous acceptez d'être représenté ? »

Le plaignant ne peut guère faire autrement. D'ailleurs devant les visages sévères des juges, le plaignant semble beaucoup plus fautif que nous. Il portait plainte, il s'attendait à de la compassion, à de la chaleur, à de l'équité ; et voici qu'on s'adresse d'abord à nous, qu'on lui pose les mêmes questions qu'à ces misérables…

Du coup, les autres plaignants, enhardis, en profitent pour se défiler aussi : ils ont l'air tout soulagé d'éviter une nouvelle séance dans ces locaux sans joie. La Justice s'y rendra, on le leur promet : pourquoi s'y rendraient-ils, eux ?

Ils déclarent qu'ils maintiennent leurs demandes et se retirent, avec une courbette à l'adresse de la Cour.

« Eh bien, confirmation du verdict pour la partie civile, dit le président. Les suivants, je vous prie. »

S'ils osaient, ils galoperaient, nos plaignants. Nous, moins pressés, nous faisons à la Cour notre petite révérence, en pliant un peu le derrière ; et nous rejoignons nos petits frères, nos anges, et notre banc d'infamie.

Comme nous avons été tranquilles, on nous permet de nous asseoir côte à côte dans le panier du retour.

Nous y continuons notre baiser.

… Je replie les biftons, que j'ai passés dans ma bouche sans aucune difficulté : le soir du jugement, on ne peut pas demander à une condamnée de parler beaucoup. Demain, j'expliquerai que je ne suis pas encore condamnée, mais ce soir, j'avais intérêt à ne pas l'ouvrir. La dame a respecté mon silence.

C'est bien ce que je pensais : Zizi est sur ma longueur d'onde, il me recommande de ne rien entreprendre avant qu'il ne me le dise. Il répète qu'il viendra m'ouvrir, « touche pas à la serrante, surtout », et qu'il sera bien temps de préparer mon balluchon le dernier soir.

Mais… avec ce matériel qu'il n'arrive pas à trouver, Dieu sait quand nous aurons feu vert.

Avec cette remise, Maître nous a fait gagner huit ou quinze jours, j'espère que ce délai apportera la bonne cheville. Mais Zi écrit : « Mon amour, l'été va vertigineusement trop vite… Lorsque je sens que je peux te décevoir, et que je ne peux rien, rien que tourner en rond et m'enrager, j'ai envie de chialer comme un môme… Comprends, mon chéri, je n'ai encore, aujourd'hui, que mes dents, et je ne peux pas bouffer la muraille… »

En lisant cela, je me sens moi aussi menacée par les larmes.

L'idée d'accepter revient, sournoise, elle tourne au-dessus de ma volonté… Pour que Zizi ne se fasse plus tout ce mouron, pour qu'il n'ait plus, pour qu'il n'y ait plus pour

nous deux que le temps à tirer, ces années à quatre hivers où il faudra réinventer, à force de rêve, le soleil… Ah ! non, je ne pourrai pas tisonner si longtemps l'espérance !…

Je serai libérée avant lui, c'est presque certain ; mais je sais bien que je reviendrai ici, chaque jour, pour partager… Partager, quelle stupidité ! On ne partage jamais, dans un sens d'allégement : la peine ne se tire pas comme une charrette : si nous sommes deux à peiner, la peine se double. Et toute la peine passée, si longue pourtant, ne compense rien, n'aide à rien, tant qu'elle se poursuit, sur nous ou sur d'autres, tant qu'elle ne se détruit pas elle-même. Si nous, nous nous en évadons, d'autres filles et d'autres gars, au même instant, s'y engluent ; la peine nous roule et nous érode en une marée sans fin, et ces années – si consistantes pourtant, « faut se les goinfrer » – se liquéfient et s'évaporent à mesure : même la mémoire n'en retiendra rien.

Nous oublions très vite la cabane, pourquoi ?

Parce que – au moins en ce qui me concerne –, je n'ai jamais « réalisé » mes prisons ; je n'y ai vu que des passages, des prétextes à faire des choses sans rapport avec elles et le but qu'on leur assigne ; en ces lieux de pénitence, j'ai rigolé, si j'ai eu mal ce ne fut jamais à la conscience, j'ai regardé autour de moi, j'ai aussi appris à mieux aimer… Je n'ai jamais pensé non plus que tous ces jours m'acheminaient vers ma sortie : je suis toujours sortie de taule avec une sensation d'inachevé ; peut-être parce que la libération m'acheminait déjà vers la capture ; mais surtout parce que, le principe d'expiation étant pour moi sans valeur, il me semble que je dois continuer à payer tant que je ne l'aurai pas admis… c'est-à-dire encore très longtemps…

Avec ma prison, j'ai fabriqué trop d'aventure : je ne peux pas croire que, pour les autres, ceux du Palais et ceux du Bureau, il n'y a pas d'aventure, il n'y a qu'une chronologie paperassière ; et que ces paperasses décideront de la fin de l'aventure, quelle que soit à ce moment-là ma disposition.

C'est pourquoi j'ai perpétuellement souci de m'enfuir.

Si j'acceptais, j'accepterais trop, et il faudrait me pousser au cul le matin de la quille ; déjà, maintenant, je me sens comme frustrée à l'idée de rejeter ce fatras de prothèses mentales, avec lesquelles je m'efforce d'étayer l'absurde et d'y avancer…

Dans le noir, je me retourne sur ma paillasse :

« Zizi, il faut absolument que tu trouves ces outils, la taule commence à me coller à la peau, il faut trouver vite… »

Parce qu'ensuite, on va nous virer rapidement… Et Zizi a beau écrire « D'où que je sois, je viendrai te chercher », je me dis que c'est ici même qu'il faut agir, qu'il n'y avait d'autre raison à notre transfert.

Que la force des choses ne soit pas plus forte que la nôtre !

Que l'été dure encore un peu ! Si j'accroche l'automne, pourquoi, alors, refuserais-je l'hiver ?

Les pieds sur les radiateurs de décembre, je rassemblerais du matériau pour être patiente au printemps, et ainsi de suite…

Mais, là, je sens bien que je gamberge à vide : à l'idée de rester ici, une sensation d'éternité me tord les tripes, comme

lorsque, gamine, j’envisageais l’éternité du catéchisme, l’atroce Éternité du Bon Dieu.

CHAPITRE V

« Il me semble qu'on vadrouille beaucoup, là-haut ! Il y a des voleurs, sur le toit ?

— Ce sont les détenus qui nettoient la gouttière », m'explique la dame.

Ils m'ont réveillée, les mecs : ils sifflent plus fort que mon merle, et leurs voix couvrent le babil des piafs. Pauvres piafs ! Avec tout ce remue-logis, ils n'osent plus continuer leur maison sur mon vasistas ! ils reviennent, à onze heures, quand les gars sont partis à la soupe.

Hop, debout, fille. Pas question de te rendormir, les gros oiseaux font trop de raffut. Je pourrais parler avec eux, ce serait peut-être moins assommant que de les écouter : le dossier de ma chaise, placée sous le carreau, serait à portée de murmure : mais je ne veux pas.

Les couvreurs sont peut-être des miradors ambulants. Va chercher le maton, les gonzesses nous cassent les choses.

Seul, Zizi doit chercher une estafette pour les biftons ; lui peut évaluer les types avant de les brancher. Moi, j'attends : je dépiaute tout ce qui rentre dans ma cellule, cantine et visiteurs ; je ne cesse d'imaginer les gaffes possibles, de prévoir le coup dur…

S'ils sont les messagers que j'espère, les oiseaux sauront bien me trouver.

À la promenade, je lève vers le toit un regard accidentel, le temps de voir le détenu, accroché d'une fesse à l'extrême bord des tuiles, et qui essaie de frimer nos cuisses : on se fait brunir sous les nuages, la robe relevée du bas et dégrafée du haut. À la vue du voyeur, je me boutonne et change de place ; je vais m'asseoir tout contre le bâtiment : si l'oiseau veut me revoir, il devra avancer encore, s'accrocher à la gouttière… et j'aurai peut-être le bonheur de le voir s'écraser, là, au milieu du rectangle de pissenlits.

Mais, une cuisse de perdue… il reste celles des autres femmes, qui, elles, ne pensent qu'à leur hâle et n'ont évidemment rien remarqué.

Pour me punir, l'oiseau m'envoie du plancton de gouttière, gravats, bouts de zinc et petits pâtés à la boue.

Aujourd'hui, comme un gros morceau d'ardoise venait d'atterrir à dix centimètres de mon soulier, j'ai eu le trac pour ma peau et j'ai appelé la matonne, qui rôdait derrière la porte.

« Voulez-vous me mettre dans une cour voisine, madame ? Avec ces travaux, il devient dangereux de rester ici. »

Les autres filles ont dû se garer aussi. Elles ont commencé à désherber la nouvelle cour, en parlant et en riant très fort, pour que l'oiseau puisse au moins les entendre. C'est pas que j'aime jouer les effarouchées, non ; mais, avec leurs conneries, plus aucun homme ne pourra venir au Quartier le jour où il arrivera une salade, et moi je jonglerai.

Et puis, n'est-ce pas ? Je suis la femme à Zizi. De cette femme, je cache les disgrâces et, un peu moins, les charmes ; je veux qu'on me reconnaisse, qu'on dise à Zizi

qu'on m'a aperçue, que j'ai l'air d'une gentille petite bonne femme ; je veux éviter toute maladresse, toute interprétation fausse de mes gestes et de mes paroles ; si je cambre la taille, c'est comme naturellement ; si je chante à tue-tête, c'est une autre chanson que celle que sifflent les garçons du toit.

Ils reprennent la mienne, s'arrêtent pour écouter si je les suis, je m'évade dans un autre air, et ainsi les matins s'écoulent, légers, insipides.

Bientôt, du toit ou d'ailleurs, tombera une lettre, comme tomberont, après, la liberté et la fin de l'exil : savoir attendre…

Je n'étais pas plus tôt remontée de la cour, que la dame revint m'ouvrir, le broc de lait à la main.

« Tiens, c'est vous qui faites le service, aujourd'hui, madame ?

— Lerouge est en plein ravaudage, ça l'avancera.

— Je vous donne un coup de main…

— Non, non, merci, mais j'ai juste monté le broc, je servirai en revenant : il faut que je vous mène à l'avocat. »

Pendant qu'elle refermait ma porte, je me dépêchais de dégringoler les deux étages, en dérapant sur les marches gorgées de cire : pour une fois, j'arriverais peut-être à prendre dix secondes d'avance pour frimer tranquillement. En remontant de la promenade, il n'y a jamais moyen : c'est l'une qui me demande un bouquin, c'est l'autre qui voudrait « une ou deux allumettes… avec des dopes, si t'en as… », à moins que je n'aie moi-même besoin d'une aiguillée de fil chez Lerouge ; bref, les vadrouillettes aller et retour de cour

se gaspillent chaque jour en ces vétilles indispensables ; et, à part la balade et le parloir, que trouver, pour sortir de sa cellotte ?

… J'attends, adossée à la porte du Quartier, l'air sans air, les bras réglementairement croisés ; il y a des tuyaux d'incendie à chaque étage : bon, voilà pour les cordes ; quant aux barreaux de la verrière, hum… je ne pense pas pouvoir y passer, Zizi encore moins, il faudra qu'il entre par les vasistas du sous-sol, et… chut, sourions, pardon madame, bonjour, maître.

Je suis assez satisfaite de cette petite reconnaissance des lieux : les lances d'incendie, c'est plus solide et moins long à installer que la berlue en lanières. Maintenant, occupons-nous du bavard ; mon travail a avancé, de quelques millimètres à peine, mais qu'est-ce qu'un mur de prison, sinon du millimètre échafaudé sur du millimètre ?

Je réussis mon shake-hand : Maître a de gros doigts, qui d'ordinaire glissent des miens ; mais là, je les ai bien choppés, ça réconforte une poignée de main, un parloir libre nous tend ses chaises, les autres loggias sont animées : ça va, la taule bouge : comme en un film muet, les avocats et leurs clients gesticulent, les détenus « classés » – cuistots, balayeurs, comptables – circulent à grandes enjambées, les lampes brillent déjà, les haut-parleurs diffusent l'heure de musique du soir.

Comme j'attends toujours le miracle – Dieu seul sait lequel –, je passe chaque matin deux heures à m'occuper de mes yeux et de mes cheveux, zyeux de biche et toutes sortes de chignons ; j'adoucis l'amer droguet par de petits plastrons ; je saute hors des pantoufles pour enfiler les hauts talons dès que j'entends monter à mon étage… ce soir comme

les autres soirs, je suis apprêtée pour je ne sais quoi ; quant à maître, il paraît reposé, ses lunettes brillent ; nous nous sentons très contents l'un de l'autre.

Au début de l'entretien, il faut franchir la question des honoraires.

Maître tourne et vire, il est gêné, ma parole !

« Si j'ai fait remettre l'audience, dit-il, c'est beaucoup par conscience professionnelle, croyez-moi. Nous pouvions tout aussi bien plaider immédiatement… Mais je voulais revoir le dossier à fond ; d'autre part, à la rentrée nous aurons un nouveau président, que je ne connais pas ; peut-être aussi un autre procureur. C'est l'inconnu, l'aléa… Tandis que, là, je suis en terrain solide. L'ennui, c'est que…

— C'est que, Maître ?

— Eh bien… je n'ai pas pu obtenir que vous passiez la semaine prochaine : vous êtes remis à quinzaine.

— Tant mieux !

— C'est que je pars en vacances dans dix jours. Remarquez, si vous tenez absolument à ce que ce soit moi qui assure votre défense, je pourrai me déplacer ; mais peut-être, un de mes confrères… »

Une fois de plus, je m'émerveille au baratin de Maître, à sa façon de se faire, selon l'opportunité, très fort ou très faible : le tribunal est aussi bien composé que disposé ; il a obtenu que ce tribunal nous juge, dans des conditions qui nous arrangent tous ; maintenant, il s'efface, il attend que nous le priions de réapparaître, mais… à l'entendre, s'il est vrai que la présence d'un bavard est nécessaire pour l'ouverture des débats, il est vrai aussi que cette présence est

suffisante : peu importe que ce soit lui ou un autre, l'essentiel est qu'il y en ait un… Modeste, va !

« Oh ! revenez ! » dis-je, pour lui faire plaisir.

C'est vrai, au fond : un avocat ou un autre, quelle différence ?

Je réfléchis : tous les avocats sont en vacances ; c'est pas marrant d'assimiler en quinze jours un dossier inconnu et embrouillé, surtout si l'on s'y prend la veille de l'audience ; et, de toute façon, il faudra douiller. Alors, autant garder ce maître-là.

En soupirant, torturés l'un et l'autre, nous convenons de la somme, je dicte l'adresse d'un banquier très privé, Maître la note… Ouf !

Maintenant qu'il a le pognon, il m'explique comment il va le dépenser :

« Je ne reviendrai pas par le train : la fatigue du voyage, la longueur du trajet… »

Une bonne nuit de couchette, et dès la descente du train le retour chez lui en ambulance-taxi, les compresses chaudes sur la gorge jusqu'à l'heure de l'audience : voilà qui, à mon avis, ne saurait le mettre hors d'état de plaider, même s'il a les vocales aussi délicates qu'il le prétend. Enfin, s'il préfère le Jet, moi, je n'y vois aucun inconvénient : après tout, c'est plus mon fric.

Maître range mon adresse, referme son porte-documents ; il reprend des couleurs, il est tout à moi. L'entretien devient chaleureux et intime. Bercée par le ronron de la radio et le clic-clic des trousseaux de clefs que les

matons agitent dans le rond-point – un tic même s'ils n'ont rien à boucler –, je me laisse aller, je me confie.

« Mais, madame, si nous obtenons la confusion des peines, sans augmentation de l'une des deux…

— Même si l'on augmente la petite, elle fondra dans la grosse, et le total diminuera quand même ?

— Oui, si on augmente juste ce qu'il faut.

(Deux plus deux égale deux, deux plus trois égale trois, bizarre !)

— … en ce cas, vous sortiriez bien avant votre mari. Et… que feriez-vous alors ?

— Mais que voulez-vous que je fasse, Maître ? Comme la dernière fois, probablement. Je sors toujours pourrie de fermes résolutions ; pas ma faute si le dehors les ramollit ! Non, cette fois j'avoue, je suis flinguée, flinguée et re-flinguée : j'ai franchi les bornes, j'ai atteint l'indifférence. A-sociale, je le suis depuis ma naissance ; seulement, il y a quelques années, j'étais moins noire, je pouvais, même, essayer de l'être… Je ne le peux plus : les années passent, les coups de barre tombent, de plus en plus sévères… Qu'est-ce qui me reste à perdre, maintenant ? »

Maître ne répond pas, il questionne :

« Mais pourquoi ne pas vous remettre au travail ? Vous avez acquis des diplômes, autrefois…

— J'ai interrompu…

— Mais vous les avez quand même. Vous savez taper à la machine…

— Boh ! J'ai appris en cabane, oui. Mais dehors, je n'ai jamais touché à une machine : les ongles…

— Vous pourriez vous y remettre : je demanderais l'autorisation au procureur, si vous…

— Non, Maître, ne prenez pas cette peine : je ne travaillerai *jamais*. Ils m'ont flinguée, je vous dis. Ces diplômes dont vous parlez, je les ai acquis parce qu'il est très sain, en cabane, de se faire un peu travailler le cigare sur autre chose que leurs histoires de fous. Mais moi, à part la médecine, je n'ai jamais eu envie d'étudier : c'était pour passer le temps, quoi. Et la médecine, pour attaquer en sortant, ça ferait un peu tard !…

— Mais… ça ne vous dit rien, tout de suite ? »

Je souris :

« Quand j'avais encore des années à tirer, mais aussi toutes mes illusions, j'avais essayé, oh ! oui, Maître, pour ces études-là, je m'étais rancardée, je vous assure ! On m'a répondu qu'il y avait des Travaux Pratiques, avec présence obligatoire en Faculté : on ne voulut pas m'envoyer à la Fac entre deux flics… Alors, en attendant la Conditionnelle, j'ai commencé d'autres études, pour m'amuser, mais aussi pour prouver ma bonne volonté ; et… cette Conditionnelle, on la repoussait de trimestre en trimestre : « Ça double vos chances de l'obtenir », « Vous n'êtes pas tellement mal, ici », etc. En réalité, je faisais, à côté du boulot, des trucs qui ne plaisaient pas à la Direction. Ils avaient la tête trop dure pour moi : j'ai pris le tintamarre, et, une belle nuit, je me suis évadée.

— Pourtant, dit Maître, songeur, le soin des autres, c'était une belle chose…

— Le soin… l'altruisme, vous voulez dire ?

— L'altruisme, si vous voulez.

— C'était peut-être un peu cela, mon désir d'être toubib. J'avais été condamnée, très jeune, pour un truc très grave ; je n'avais pas de sang sur les mains, c'est entendu, mais j'étais quand même dans le bain. J'avais envie, après les Assises, de compenser quelque chose, de rétablir un équilibre que j'avais contribué à briser… Je ne sais pas expliquer : je n'avais pas de remords, pas de honte, je n'avais rien fait, mais néanmoins je devais être coupable, je ne pouvais définir de quelle manière. Et puis, oh ! Maître ! (J'éclate de rire), ils sont venus me faire chier avec des conditionnelles ! Maintenant, « le soin des autres », ça consiste à ôter les échardes des pieds de mes camarades, elles en choppent souvent, à frotter les planchers de la baraque… Oui : et d'ailleurs, je doute que l'Ordre des médecins m'aurait laissé entrer…

— Après cinq ans, vous auriez pu demander la réhabilitation judiciaire.

— C'est ça, Maître : on rouvre le dossier, on exhume les cadavres, et on repart, avec la Presse et tout et tout : très peu !

— Mais non, mais non : vous vous êtes découragée et je le comprends très bien, mais c'était faisable. Mais aujourd'hui ? Sans parler de la médecine, bon : vous êtes instruite…

— Et c'est bien ce qu'on me reproche. Mais vous savez aussi que je suis une bâtarde, une enfant de personne…

— … adoptée légalement par des gens honorables.

— … qui, à la suite de mes frasques, ont fait révoquer l'adoption. Il n'y a actuellement de diplômes qu'à un nom que je ne porte plus : imaginez le cirque. Maître, si j'essayais de récupérer mon bien à la Fac ! Déjà, pour un malheureux duplicatum, il ne faut pas qu'un étudiant normal soit pressé. Alors, moi, qui n'ai même plus de prénom de baptême ! Là aussi, je pourrais faire du schproume à l'Évêché ; mais… ça me fatigue, mon histoire : je laisse tomber. À propos, nous avons maintenant la messe pour le 14 Juillet, ici ! Ils vont peut-être en faire une fête d'obligation ? »

Impossible de cavaler, maître me récupère :

« Et votre mari, madame ? Songez-vous qu'en raisonnant ainsi, vous risquez de le détruire ? Lui en avez-vous parlé ? Que compte-t-il faire, lui ? Il semble bien résolu à remonter la pente…

— Ce qu'il compte faire ? Eh bien, Maître… je ne sais pas ; on ne peut plus savoir ce qu'on fera. Ce qui est sûr, c'est que nous voulons nous retrouver, et que nous n'avons pas besoin de regarder plus loin. C'est déjà tellement, cela, Maître : nous retrouver… »

Et j'ajoute, avec défi :

« Je suis heureuse : ici, dehors, je suis heureuse, parce que, n'importe où, toujours, il nous reste ***nous***.

— Mais vous vous disputiez souvent ? dit Maître.

— Nous ? Mais qui vous a dit une chose pareille ?

— Mais… Vous-même. À l'Instruction.

— Oh ! bien sûr, au Palais, si on roucoule dans les couloirs, ça ne regarde pas le juge. »

Je pense, soudain, à ces terribles silences, dehors, entre Zi et moi, lorsqu'il y avait les nerfs, l'épuisement d'avoir dragué, le poids de la société ; tout ce que nous rejetions avec rage sur l'un l'autre et que nous voulions briser ensemble, nous accrochant sans le vouloir ; les silences de colère, les silences de capitulation ; mais de tout cela, je n'ai pas parlé, jamais. Tout ce que nous avons pu raconter aux magistrats ou aux bavards sur « nos disputes », c'était – et maître devrait le comprendre – une façon comme une autre d'expliquer notre indépendance et la liberté que nous nous laissions ; de faire admettre, en un mot, que mon homme me tenait à l'écart de ses activités, qu'il partait où et quand cela lui plaisait, et que je ne le questionnais point… on bâtit ses alibis avec le matériau dont on dispose. Ainsi, j'évitais la complicité de vol et je pouvais déclarer involontaire celle du recel. Ah ! l'avocat, c'était pourtant classique !

En un tourbillon je revois d'autres silences, lorsque la fatigue avait dormi et que les rideaux tirés nous séparaient pour quelques heures de la vie ; les tendresses que Zi inventait, en me mordillant des lèvres le lobe des oreilles, et en me serrant, tout précautionneusement, pour ne pas faire crier trop fort ma carcasse heureuse ; je pense aux jeux de société, les prévenances, les pardons ; et maintenant, nos lettres, nos merveilleuses lettres rognées.

Je regarde Maître, qui pianote sur la table, perplexe :

« Je sais… enfin, je suppose, qu'il doit vous être difficile de défendre des filles comme moi, apparemment insensibles à tout, dures, qui n'inspirent pas la pitié… Je n'ai qu'une chose vulnérable, qu'une blessure – pardonnez-moi de parler si mal ce soir, mais je ne peux pas mieux m'expliquer –… oui, ma blessure, c'est cet amour et pourtant, vous n'y trou-

verez rien qui puisse me justifier… Aussi, Maître, je vous demande seulement de m'aider à jouer le jeu. Une fois, vous avez dit, en parlant de ça : « Quel cirque !

— Moi ???…

— Oui, au parloir. Je l'aime bien, cette expression : bien que la vie me semble un cirque à tous les étages, je préfère quand même « la partie de poker », autre expression originale : je joue, je suis belle ou mauvaise joueuse ou joueuse tout court, mais de toute façon je joue perdant. Ah ! les expressions !… »

Je commence à déconner, comme je déconne dans ma cellotte, en m'adressant au miroir. Maître comprend que j'ai mon taf, et, renonçant à conclure, il se lève :

« Eh bien, madame, je vais faire appeler votre mari. Peut-être pourra-t-il vous convaincre, lui. Et nous… alors, dans quinze jours, n'est-ce pas ?

— Douze, Maître, douze ! Ça compte, trois jours ! »

Dans le parloir voisin, deux détenus s'entretiennent avec un monsieur en civil, un de la poulaille, sans doute ; lorsque je passe devant leurs vitres, ils me regardent, je les regarde, à cet instant un troisième droguet fait irruption par le fond de l'étroit couloir : je me retrouve coincée entre lui et maître, tout le monde fait « Oh ! pardon ! » et moi je m'en retourne vers le gynécée, en marchant le plus gracieusement possible, pour que mes petits frères aiment la femme à Zizi.

En passant devant le rond-point, j'entends Maître qui demande au surveillant qu'on lui amène mon homme : si seulement le maton allait le chercher tout de suite, que je puisse l'apercevoir ! Mais le maton me double, et va presser

la sonnette de mon Quartier : il ne bougera qu'une fois bien assuré de ma disparition.

En attendant, Maître se donne un peu de mouvement et tourne autour de la guérite centrale ; il passe et repasse devant moi, mais je ne veux plus le regarder : il m'a extorqué du pognon, il m'a fait raconter ma vie, je suis nue…

Que fait donc la surveillante ? Voilà deux fois que le maton la sonne. J'attends la dame, le pied battant le ciment, les mains nouées sur les fesses, je m'ennuie. Mes yeux escaladent les rambardes des galeries, jusqu'à la rosace hexagonale où se faufile, tout là-haut, le crépuscule gris. Enfin, la porte s'ouvre, je souris à la dame, et sur le seuil je tourne la tête pour voir une fois encore les yeux de Maître, ses yeux amicaux et navrés.

Ne lui ai-je pas dit, tout à l'heure, que j'étais heureuse ? Que me fait sa compassion si peu gratuite ?

Les épaules bien droites sous le droguet, m'efforçant de grimper les étages avec dignité – pas commode, avec ces semelles qui dérapent, Lerouge c'est pas elle qui paie la cire, et ces paillassons traîtres des paliers –, je baliverne avec ma petite matuchette ; nous apprécions la belle carrure de Maître, son élégance vestimentaire…

« Ce coup-là, il a pris son temps, avec vous !

— Oh ! voui, mââââme, nous avons énormément bavardé ! Quelle heure ?… Non, c'est vrai, il vous est défendu de me la dire… Voyons : le poste est arrêté, les gamelles remuent, doit pas être loin de cinq heures et demie. »

La dame me fourre son poignet sous le nez : juste !

Ce soir, on mange de la poiscaille. J’ai faim, une faim rageuse. Je commence à sortir du placard le pain et les assiettes. Encore du hareng ou du maquereau, bouh !

Et si je me faisais une mayonnaise ?

C’est ça : je vais me taper un bol, quoi, un bol ? Une assiette à soupe, un litre de mayonnaise. Rangeons sur la table, par ordre d’entrée, l’œuf, la moutarde, le sel et l’huile. Je vais mettre une tête d’ail, écraser l’ail, pour que la langue s’enflamme et que l’estomac absorbe toute l’énergie et que je ne gamberge plus.

En touillant le jaune, je marmonne :

« Il s’est barré avec l’adresse, avec mes confidences… Bah ! tant pis. Si jamais mes paroles ressortent de sa boîte à secrets, ce sera sous forme de plaidoirie, méconnaissables, convaincantes : la moulinette de l’avocat ! Je me demande quel hachis il va bien pouvoir nous servir, ce coup-ci. Pour le moment, il doit être en train de pianoter au guichet de la poste, au guichet des mandats télégraphiques : avant toute chose, il pense à l’essence d’avion. »

Et, à mon tour, (attention, pas trop vite, l’huile), je sens la compassion me gagner, une compassion hilare : moi, bosser ? Tendre les doigts vers le salaire et les coups de baguette, alors qu’il est tellement plus exaltant de les refermer sur un butin ?

Allons : l’avocat me sortira peut-être de taule, mais il ne me sortira pas de soi-même, de ma condamnation délibérée.

« Et puis, dis-je en pleurant sur ma gousse d’ail, il nous l’obtiendra peut-être, cette confusion. Qu’en pense ma cavale ?

Et, honteusement, je souhaite que les juges ne soient pas trop, trop cléments : être diminués, d'accord ; mais juste ce qu'il faut pour que l'envie de cavaler nous reste ; une cavale pleine de déraison et d'humour, une cavale qu'on ferait comme ça, pour rien, gratuitement, simplement pour leur faire comprendre qu'on n'avait que faire de leurs bontés… Tout de même, ce bavard me tourmente. Ça me revient, il m'a dit aussi qu'il reviendrait me défendre « à condition que ce soit la dernière fois ! » Comment ! Je me suis pour ainsi dire traînée à ses genoux dans le parloir, j'ai honoré ma prière par surcroît, et lui, il me fait une grâce, avec mauvaise grâce ! Ma cause le martyrise, chéri !

Et moi, patate, qui croyais que Maître était mon frère !

J'empoigne le Bic : il faut que je lui écrive ; la décence et la langue maladroite en présence d'un professionnel du Verbe m'ont fait, hier, la boucler ; mais le Bic sait parler, lui.

Vite, le bloc :

« Mon cher Maître,

« Au calme de ma cellule, au lendemain de notre entretien, j'essaie d'en dégager le sens… sans y parvenir tout à fait ; peut-être parce qu'il n'en a pas beaucoup.

« Vous me ressortez « mon instruction » : oui, mais je n'ai plus l'esprit souple de ce temps-là ; plus rien ne vient arroser mon esprit, je pense lentement, péniblement ; c'est vingt-quatre heures après que je trouve des réponses ! Quelle rouille… Mais l'esprit raide fait l'esprit têtu. Avec suffisamment de netteté pour que cet esprit pût l'appréhender, vous m'avez exprimé votre désir d'être désormais tranquille avec mes appels au secours : je vous le promets,

puisqu'aussi bien, comme vous le dites, les confrères ne vous manquent pas. »

(Irremplaçable, lui ? pour m'en sortir en appel par défaut, il faudrait un autre que Maître !)

… « Je n'aurais pas supplié : je suis un monstre d'orgueil, c'est entendu ; il se peut que ça détruise, l'orgueil ; mais moi, j'envisage de me sauvegarder par lui, en me gardant, d'abord, entière. Pourtant… »

(Passons-lui une légère brosse :)

« … vous étiez, jusqu'à hier, l'avocat-ami, le seul recours valable ; je rêve beaucoup, mais dans mon petit coin pratique vous étiez le bienvenu… Hélas ! cela aussi, c'était du rêve. Je sais bien que je juge faux, que je confonds et raille tout, que je suis un peu dingue : manque de contact et de frottement avec le réel, sans doute : je ne vois pas les gens, je les bâtis… Oh ! Maître, comme je vous avais bâti plus compréhensif ! »

Il m'a dit encore… maintenant que j'ai digéré la mayonnaise, les mots d'hier remontent, font une grosse boule, impossible d'avaler. Je chauffe un Legal et je continue, verre au poing :

« L'expérience me fait défaut, je suis jeune, pensez-vous ; certes, en fait d'expérience, je n'ai que des expériences. Pourquoi alors cette inexpérience, loin de me secourir lorsqu'on l'invoque pour ma défense, devient-elle, par un curieux processus, circonstance aggravante ? Ainsi, vous m'accusez d'entraîner mon mari ! Mais si j'aime cet homme, c'est justement parce que je ne peux pas l'entraîner, parce que nous avons même moteur, parce que nous sommes l'un et l'autre à la fois ; je refuse de me désolidariser, mais je re-

fuse également la défroque lassante de l'instigatrice. On me l'a fait endosser de force, voici quelques années, lorsque, ne trouvant rien dans mes actes de proprement criminel, on me découvrit en revanche des dons incitateurs, ou incitatoires, je ne sais pas comment on dit.

« Mon cher Maître, je ne vous demande ni de comprendre, ni d'admettre ; je vous prie seulement de pardonner ces mots de colère, que je ne vous adresse que par hasard, parce que vous vous trouvez sous mon Bic, et que mon entour est trop bête pour que je prenne la peine de l'enguirlander. J'ajoute « merci, Maître », et je me tais : car l'entretien d'hier m'a prouvé, encore une fois, qu'il existe des limites à tout échange, que le dialogue finit le plus souvent en double monologue. Je vous demandais trop, et au-delà de vos attributions : j'envisageais votre complicité, en somme, alors que, l'accusé représentant le naufragé et l'avocat étant désigné pour le repêcher, ils ne sauraient faire trempette ensemble. Je vous demandais, et que vous donnais-je en retour ? Je n'avais que ma confiance… mais je comprends que ceci ne peut être, de vous à moi, qu'un nouvel artifice : je vous l'avais donnée sans réserves, ma confiance ; mais puisque vous limitez nos rapports à des rapports d'avocat à cliente, moi, je limite ma confiance de la même manière. Je croyais que la confiance était repos, échange… je sais, Maître : ça fait un peu gros… »

J'ajoute que la rupture m'arrange, car ça m'ennuie tout autant d'être jugée d'après mes apparences que de laisser voir mes intérieurs ; j'aime autant voir le moins de gens possible, me dispensant ainsi de ces étalements aussitôt regrettés, etc. Pourtant, Maître m'a souvent dépatouillée et je lui en sais gré ; mes « sincère gratitude » ne sont pas de simples

formules ; mais je veux assécher toute gratitude, tout sentiment à tendance débordante, je veux scier tout le monde.

Bouh ! Qué travail, j'ai passé presque toute la matinée sur les ratures de cette bafouille ; mais enfin, j'ai avalé la boule. Sur le papier, de loin, en différé, on est moins tenté par la gentillesse, la commodité de dire ce que les gens aiment à entendre ; on les engueule plus facilement. Au fond, je n'ai pas plus envie de gueuler que de chanter, mais ça me passe le temps. Pourtant, il y a bien un petit coin de ma mémoire toujours prêt à riposter en dehors de toute attaque, ce coin blessé et renfrogné qui cherche perpétuellement la bagarre ; mais, avec Maître, qui ne m'offre que de bonnes et loyales paroles, faut que je me creuse le cigare et que je me tisonne drôlement pour arriver à lui en vouloir vraiment.

Comment lui en vouloir ? Il joue les humains et les émus, il pousse vers moi sa boîte de cigarettes, et enfin me serre la paluche, longuement, sa prunelle dans ma prunelle…

Je rêve de pactes, de cochonneries, je me roussis les cils ; et la matonne, que j'informe quelquefois de mes états d'âme, me dit :

« Mais Damien, vous en êtes amoureuse, de cet avocat !… »

Que non ! Maître est mon défenseur : gardons les proportions, siouplaît.

Je ne veux plus manier, ni la soumission, ni le refus ; je me cantonnerai dans l'ironie, voire dans l'insolence. Sur place, bien sûr, je serai à court, je bégaierai, je dirai « Oh ! Maître ! » avec moue et élan du buste ; mais ici, le soir, je construirai des phrases compliquées ou lapidaires que je

lancerai, dans le noir, aux quatre coins de la cellotte ; je polirai mon ironie dans le désœuvrement et le calme des nuits.

En taule, les cibles sont trop énormes, et placées trop près : il faut employer de gros projectiles, de la balle pour peau d'éléphant, de gros mots ; pourtant, avec une mince cartouche de rire, je me sens capable de pulvériser les grosses cibles, la prison, et ma peine avec.

CHAPITRE VI

Le dimanche suivant, j'apporte au parloir le double de ma lettre à l'avocat, et, d'emblée, j'en commence la lecture :

« Mon cher Maître… »

Mon cher maître sourit :

« J'aime que tu m'appelles ainsi… Mais si nous nous disions aussi bonjour ?

— Oh ! pardon, chou ! Mais il fallait que je te fasse croquer un peu de ma rogne… Quelle colère, cette semaine ! »

J'explique à Zizi, je finis de lui lire la bafouille ; aussitôt, il s'inquiète des répercussions :

« Je me demande si, après ça, il ne va pas se désister !

— Te casse pas la tête, il n'a pas envie de restituer les honoraires. Tu vas voir, au contraire, il va mettre un point d'honneur à nous défendre du mieux qu'il pourra, beaucoup plus, peut-être, que si l'on s'était confondus en « platitudes anticipées »… Il se prétend excédé de nous, mais, si je l'avais pris au mot et si j'en avais pris un autre, il aurait été bien embêté. Encore, récupérer l'osier, ce n'est rien…

— Mais récupérer ta clientèle ! Tu charries, mon loup…

— Et lequel c'est qui a de la suffisance en excès ? Lui ou moi ? Tu ne crois pas qu'une petite ponction lui décongestionnerait la tête, non ?

— Bah ! dit Zizi. Le principal, c'est qu'il fasse son boulot, et qu'on en finisse vite, qu'on sache… Aussi bien, cette remise à quinzaine, pour nous, n'a rien avancé. »

Toujours pas d'outils, donc. Ah ! merde !

Par-dessus la table de ping-pong, Zi esquisse des revers rieurs ; mais je fais attention à cette désinvolture : « J'ai envie de chialer comme un gosse… Je ne peux pas bouffer la muraille… » Je connais la résonance exacte, les mots qu'il faut, ceux qu'il ne faut pas envoyer étourdiment sur son cœur ; si je rapporte à Zizi les propos chagrineurs glanés à droite et à gauche, si je dis que ça ne va pas très fort moi, ou que les gens alentour m'emmerdent, je sais que sa colère va cliqueter. Avec patience, je tisonne sa colère, j'y ranime la mienne : un jour, sûr, la colère pulvérisera tout…

Alors nous vivrons calmés, loin des vieilles rages ; j'allumerai des cigarettes que nous fumerons dans des voitures, en mangeant des kilomètres de nuit.

« Je peux faire passer un bonbon à ma femme, monsieur ? »

Le maton dépiaute le bonbon, le donne à la dame, qui me le donne.

Nous sourions, en salivant autour de notre fourré-menthe.

« Le visiteur m'en avait donné quatre ; si nous sommes sages, nous aurons les deux autres au prochain parloir », dit Zizi, angélique.

Ainsi, pendant que Maître, plaidant de toute sa voix, demandera pour nous « la dernière chance », nous baisserons le nez en songeant à des choses puériles, nous…

« Non, dis-je. Garde-les plutôt pour le jugement. »

… Ce soir, nous reviendrons avec la raison sociale, toute provisoire, de condamnés définitifs.

Le cirque a rouvert ses portes, les juges sont entrés au roulement de la sonnette, l'orchestre a fini de s'accorder dans le box des avocats ; les acrobaties juridiques commencent.

Demain, finis les « Cher Maître », les virées en ville, les droits du prévenu : ce sera l'oubli des gambades, ou, à notre gré, le bond…

Moi, j'ai mal aux gambilles, il me semble que l'Instruction a recommencé, à cela près que chez le juge d'instruction, au moins, on est assis. Monsieur le Conseiller-Rapporteur n'en finit pas de lire, de feuilleter les rapports qui nous dépeignent au cirage noir des machines à écrire ; à la fin de chaque période, il ôte ses lunettes, puis les remet avec des mignardises du poignet et des « la Cour appréciera ».

Encore, Anick ! Tu t'es accoudée à la barre, tu as flanché !

J'ai les genoux en serpillière, les coudes arrachés, j'ai envie de faire pipi. Sans fatigue, le Rapporteur continue à rapporter.

Oh ! m'asseoir ! Je regarde vers notre banc : soupir, on n'est pas près de nous y laisser retourner. Notre brochette de flics y rumine paisiblement, fesses bien calées ; nos frères aussi ruminent : peut-être sont-ils jaloux de nos beaux avocats, ou ont-ils la pétoche, une pétoche qui doit se préciser à mesure que l'horloge tourne et que leur tour approche.

Aujourd'hui, une camarade a été extraite avec moi ; elle est là-bas, assise entre ses deux coïnculpés ; avec leurs trois âges additionnés, on doit avoir l'âge de Zizi plus le mien : nous ne sommes pas des croulants, mais eux, ce sont des voyous dans la force de l'âge.

Trois mineurs, qui ne savaient pas, que l'on n'a pas aidés, diront les bavards ; non, même pas, l'avocat de Christine n'a jamais donné signe de vie à la prison, et n'a pas l'air d'apparaître davantage aujourd'hui. Pourtant, je sais qu'elle a écrit plusieurs fois au bâtonnier.

Sa frimousse creusée par le trac me fait oublier un instant mon mal aux pattes ; puis, je me rappelle que la tenue flinguée est de rigueur, je fais à Chris un petit signe réconfortant par-dessous la barre, « courage-ce-n'est-rien », et je fais passer le poids de ma pitoyable carcasse du talon droit sur le talon gauche, en redressant péniblement le dos : flinguée mais digne.

L'acte d'accusation poursuit sa berceuse : « Cambriolage, cambriolage. La femme Mon-nom-de-jeune-fille, le nommé Nom-de-Zizi ; Monsieur Un tel, Monsieur Chose » – ce sont nos plaignants, Messieurs Mes Couilles, va ! On remet en question certains casses dont l'Instruction nous avait disculpés ; ah ! l'Appel ! Plus les feuillets tournent, avec la description détaillée des enquêtes et des perquises, la liste des objets retrouvés chez moi et sur moi, celle – plus longue – des objets que l'on recherche encore, plus je sens qu'on va morfler…

Quel deus ex machina pourrait bien faire s'ouvrir le plafond, et faire pleuvoir sur la tête des hommes de justice, à titre restitutif, une avalanche de menu et gros butin ? Et,

dans toute cette paperasse froide, quelle phrase serait assez vraie pour faire s'ouvrir les vannes de nos yeux ?

Avant, la veille de l'audience, je me campais devant ma glace, je préparais des mots et des mimiques ; je faisais le lendemain une répétition générale, juste avant de partir au Palais ; j'arrivais dans le box le cœur bourré de textes. Puis, j'ai compris que, sous l'apparente routine des questions du président, passé nom-prénom-âge-situation de famille, se cachait tout un arsenal de pièges verbaux à détente sournoise ; les questions, d'ailleurs, n'étaient jamais exactement celles que j'attendais ; et les réponses préparées, où ma mémoire farfouillait précipitamment pour essayer de les assortir aux questions, faisaient dans le silence des prétoires un cliquetis dérisoire et faussé.

Maintenant, j'ai renoncé à forcer les serrures exactes du langage juridique avec les rossignols flexibles de mes mots d'accusée ; je me dis que le réquisitoire nous accablera, mais que les plaidoiries nous réhabiliteront ; du reste, les juges n'écoutent guère l'avocat, ils compulsent des papiers, beaucoup plus importants, puisque les écrits restent.

Le président, il s'en fiche, il a son gros chrono, là-haut : il y jettera un regard de plus en plus fréquent, de plus en plus las ; les assesseurs, par une légère contraction du sphincter buccal, ravaleront leur envie de bâiller, en soutenant d'une main pensive leur front ensommeillé.

Seule bien éveillée, la petite chance qui gambade dans le cirque sur ses pieds invisibles et nus – ô ma fée ! – voudra bien, peut-être, nous regarder sous le nez, et, si nos bouilles lui agréent, tracer pour nous quelques arabesques.

Chance… Pendant que Maître, debout derrière nous, souffle sur notre cou des tornades d'éloquence, j'imagine les entrechats silencieux qu'elle s'amuse à battre sur le sol gluant de cire et de poussière ; et, soudain, le fou rire m'envahit. Je cache ma bouche dans mon mouchoir et je me décale un peu vers mon mari, de façon que l'appui de la barre me cache les yeux du président. En principe, il ne devrait plus me voir non plus.

Aïe !

En manœuvrant, voilà que j'accroche la main de Zizi, qui pianotait sur la banquette : immédiatement, les doigts s'éveillent à d'anciens réflexes et, abrités par ma veste, grimpent pour atteindre la jonction de la jupe et de la peau.

Soir de gala chômé : c'est le temps de notre splendeur, et Zizi assiste à mon ravalement que je lui commente à mesure :

« Je ne mets pas de combinaison sous une jupe collante, sans quoi, la jupe remonte… »

Il faut croire que Zizi se souvient, les doigts m'ont trouvée… Je les prends dans les miens et je les repose sur le banc :

« Attends les délibérations, chou : au train dont ça va aujourd'hui, ça nous promet un fameux entracte. »

C'est fini : le dernier mot de la péroraison est tombé, plouf, des lèvres de l'avocat, et va se répercutant à l'infini dans des tympans diversement impressionnés. Quelques secondes s'écoulent, charmantes.

Puis, les sortilèges s'évanouissent, le greffier pivert tape du bec pour appeler les inculpés de l'affaire suivante : Chris-

tine avance vers la barre, suivie des deux garçons : son frère et son ami je crois. Nous nous croisons entre la barre et la banquette, je refais signe « courage », parce que la Justice est sévère pour les blousons roses, que trois dans un coup ça fait déjà bande organisée, et que leur avocat n'est toujours pas arrivé.

Pourtant, à la taule, je ne sympathise pas avec cette môme : ça me crispe de la voir faire ses âneries, répliques exactes de mes âneries de mineure – parce qu'elle est absolument sûre de les inventer ; je déplore son ignorance tranchante, ses yeux qui toisent, le matin, après avoir pleuré la nuit ; pourtant, lorsqu'elle abandonne ses hanches gracieuses aux rythmes du ménage en musique, remuant sur le palier comme une algue rendue à la mer, lorsque je l'entends bourdonner, à travers le mur, des lambeaux de twist et de cha-cha-cha qu'elle coud ensemble à longueur de veillée, je me sens mûre, indulgente, prête à faire amie-amie.

Mais le lendemain, tout est changé, le poste est cassé, Christine est rebouclée dans sa cellotte, et aux langueurs de la hanche succèdent les vivacités de la langue.

Aux douches, l'eau se distribue et se mélange mal, brûlante dans les premières cabines et filet froid dans celles du fond. Christine a *sa* douche, au centre de la rangée, une douche tempérée, donc ; entre les brûlées et les glacées, elle se lave, en soupirant de bien-être.

Quand même, de temps en temps, il arrive une bonne femme qui, avec le courage de l'ignorance, se décide à sortir de sa guérite, ruisselante et nue, et se met à hurler pour appeler la gardienne. En général, celle-ci manœuvre les vannes et disparaît aussitôt pour aller papoter avec Lerouge dans la buanderie, sans se soucier de la température de la flotte :

elle est gentille, mais elle est également bavarde. Et puis, ce hammam, pour elle qui est habillée et frisée… Elle revient, alertée par les cris :

« Qu'est-ce qui se passe, mesdames ?

— Madame, auriez-vous l'amabilité de nous mettre un peu plus d'eau chaude ?

— Non, froide ! hurlent les brûlées.

Ou vice versa.

La plupart du temps, j'écope du côté « froid » : j'habite au bout de la galerie du deuxième, on m'ouvre la dernière ; les premières dégringolées réquisitionnent les meilleures places – évitant toutefois d'entrer chez Christine – et moi, quand j'arrive, le côté « chaud » affiche complet.

L'autre matin, il gelait particulièrement sous ma pomme d'arrosoir : je résolus de gueuler « eau chaude ! », quitte à faire crever ébouillantées la moitié des femmes de mon étage.

Chris, qui pataugeait sur sa claie avec délices, a jailli de sa douche, menue, luisante de Palmolive ; le gant en l'air, elle a entamé un exposé, thème : « les bienfaits de l'eau froide sur les vieilles peaux » ; moi, j'ai rétorqué que ma santé, « l'eau des Centrales avait bien aidé à l'esquinter », que « je savais ce qui était bon pour ma peau mieux que personne » ; et que j'éprouvais de temps en temps le besoin, MOI, de me décrasser à l'eau chaude, qu'« y en a qui devraient apprendre à se décrapouiller la chatte au lieu de se chatouiller le bouton », etc. Tout ceci braillé dans le fracas des vannes et le giclement de l'eau, les cris des femmes et les « Allons, voyons » de la dame. Christine a fait une petite

danse du feu pour s'immuniser, a rejoint sa passoire tiède en pleurant que ça la brûlait : mais, cette fois, la dame était repartie pour de bon.

Chris, la querelle est son élément : il faut qu'elle asticote, farfouille et renaude, jusqu'à ce que quelqu'un l'aide à susciter une flambée de cris. Ça fait déjà quelque temps qu'elle essaie de me mettre en rogne, mais – à par l'incident des douches, minime – elle n'y est pas encore parvenue : je planque ma rogne, je ne la gaspille pas.

Je réponds à Chris, sans hâte, sans humeur. Ainsi, ma voisine de gauche emmerde ses voisines, tant à côté qu'en dessous : placard claqué, borborygmes nocturnes du lavabo, couvercle du seau posé sans discrétion par terre.

Christine occupe la cellule au-dessous de la sienne : bien qu'elle dorme comme un plomb, ce raffut lui fournit un sujet. Comme nous attendons pour sortir à la promenade, un bel après-midi, elle attaque, avec un regard accusateur vers mes mules à talons : on marche toute la nuit sur sa tête, on ferait mieux d'aller apprendre à vivre… Si je comprends bien, la pauvrette me croit au-dessus d'elle !

Modeste, je me remets à ma place :

« Tiens, dis-je, j'ai lu ça quelque part.

— Comment, « tu as lu ? » hurle Christine, à voix basse, car il est interdit de le faire à voix haute, sur le palier comme partout.

— Ça me revient, c'est dans mon bréviaire : ***Le Code du savoir-vivre taulard***, tu l'as lu ? Je te le passerai, c'est très bon. On dit, je ne sais plus à quel article, que le taulard bien éducaillé doit porter, à partir de la fermeture du soir, des

pantoufles, charentaises de préférence. Moi, dommage, je n'ai que des vieilles mules de bain, des bleues : et ça, c'est grave, car le bleu n'est pas réglementaire. Mais je t'assure, Chris, dès que j'aurai les moyens… »

Et, à mon tour, je regarde les pieds de Christine : elle est chaussée de ballerines éculées que, faute de rechange, elle traîne jour et nuit depuis son arrestation.

Comme dit Lerouge, la môme, il faut se la farcir.

Mais, pour le jugement, on fait la trêve des hostilités. Comme Chris n'a pas de café, je lui en ai fait passer par Lerouge, sous la chatière, pour qu'elle puisse se galvaniser ; je lui ai prêté la barrette tordue qui me sert à m'épiler.

Christine est avachie sur la barre, et ses sourcils sont retombés. Faute d'appui, ses gardes du corps oscillent à ses côtés. Et les ballerines de la gosse me font mal au cœur, ainsi posées sur le sol du prétoire, où elle ne songe plus à danser le twist. Elle m'avait dit, en entrant dans la salle : « Vise, la belle piste ! »

Maître s'approche de nous : sa toge me cache les blousons noirs.

Zizi se lève ; ils parlent, et moi je reste assise, calée entre les genoux des messieurs, la toge de Maître et les pantalons de mon mari. Les phrases passent, très haut, sur ma tête. Tiens, une tache, au bas du veston : pour m'occuper, j'entreprends de la gratter, de l'ongle.

Oui, Maître a bien plaidé ; oui, je suis remplie d'espoir ; oui, je devrais exprimer, et il aimerait entendre, mes remerciements. Mais ils restent coincés dans ma gorge : Maître ne sait pas quel monde d'indifférence me sépare de ses genoux.

Que Zizi lui vende le vent de la gratitude et de l'admiration ! Moi, j'ai ôté la tache, j'époussette, pfft.

« On va être diminués, sûr, dit Zizi.

— Attendons le verdict, d'abord : un soir d'audience, votre femme m'a reproché d'être « toujours content… »

Je lève les yeux :

« Probable que je venais de prendre un coup de barre qui ne coïncidait pas avec vos pronostics ! »

L'avocat se sauve. Il fait bien, j'allais parler. Moi, quand je fais des pronostics, on les traite d'élucubrations noires, ou bleues ; on me défend à regret, sans optimisme, à grand renfort de pognon.

Si le résultat est beau, tout à l'heure, Maître pense-t-il que je me ferai un devoir de lécher ses souliers ? N'est-ce pas moi qui ai osé mettre le Bic sur la feuille interjetant appel à ce que lui me conseillait d'accepter ? Bon sang, il a assez renaudé, quand il a su !…

… Dans le panier qui nous ramène, je me serre contre Zizi :

« Tout est bien, tu vois, tout est logique… »

Ils m'ont retiré quelques mois. Oh ! pas des masses, suffisamment pourtant : avec ça, je fais la nique à l'avocat, je lui barbouille le nez de son omniscience et je souris en arrivant à la taule.

Je ne souris pas pour cela : je souris, parce que Zizi est confirmé. Je souris parce qu'il est désespéré, et que l'espoir

qui bientôt lui reviendra aura maintenant même nom que mon espoir.

« Tout de même, Zi, si tu avais la confusion, tu décarrais en même temps que moi ! À condition que, moi, je sois confirmée…

— C'est tous les deux qu'on devait l'avoir. Mais, dans leurs caboches, il n'y avait de place que pour un : autant que ce soit toi. »

Oui : ils m'ont condamnée à autre chose, voilà tout. Je pense à la lettre quotidienne, au parloir hebdomadaire ; quotidiennes aussi, les larmes rentrées, au pied du grand mur qui doucement se détruit, oh, je m'en écarte avec rage, les poings cabossés, et je m'en vais à cent quarante à l'heure, mourir peut-être et certainement boire, boire… Je me réveille, la gueule arrachée, je tâtonne pour te chercher à côté de moi : non, tu t'éveilles dans ta prison, et moi, je… quelle honte, je suis libre.

Au contraire, ce soir, il n'y a près de moi que la carcasse de Zizi : nos mains sont nouées et nos jambes collent, mais il n'est pas là ; je sens bien que son vieux rêve le tenait encore, et qu'il le regrette.

« Où es-tu ? » demandai-je.

Bifurque, cher. Je reprends haleine, sur le sentier où je t'attends, et de temps en temps je me retourne, viens…

« On va se tirer, se tirer, tu te rends compte ! La vie feutrée, tous les deux… »

Je marche lentement, avec des haltes, rejoins-moi…

« Au fait, comment ça va, tes recherches ?

— Mal : les mecs sont tocs dans l'ensemble, et j'ai un carton « À surveiller » sur ma porte. L'autre jour, en rentrant de la balade, j'avais réussi à l'arracher, mais ils n'ont pas tardé à m'en recoller un… La nuit, quand j'ai la tête sous les berlues, ou que je ne bouge pas, le maton frappe dans la porte ; alors, pour lui montrer que je suis toujours là, je lui dis ce que je sais de mieux… Enfin quoi, faut que je fasse gaffe à tout. Ce système-là peut nous mener encore loin, jusqu'en Centrale, jusqu'à la quille… ah ! mon petit lapin, il y a des jours où je me sens ratatiné…

— Eh bien, tuons-nous de repos ! Plus de famille, plus d'état civil, on s'escamote, la paix totale ! D'ailleurs, il faut que je me fasse arranger mon bras ; et, même maintenant que je suis condamnée, je doute qu'on veuille m'envoyer à Fresnes : un cal vicieux, ce n'est pas une urgence, pas ? Alors, pourquoi ne pas aller faire faire ça tout de suite, dehors ? C'est du temps gagné…

— Et si on n'a pas le pot et qu'on nous rechoppe tout de suite ?

— T'es fou ? Nous, les oiseaux au nid ? On ira loin, loin…

— Bien sûr, on pense toujours que ça n'arrivera pas.

— Pensons donc que ça arrivera : je passe ma convalescence à l'infirmerie, la patte dans le plâtre, j'évite le 90 de mitard, je cumule les corvées… Et toi, beuh ! Toi, tu te révades pour venir me ré-arracher. Non, sérieux, chou, nous essayerons d'être rechoppés là et quand nous le voudrons, dans l'état où nous nous serons mis en prévision de ce moment-là. Je serai prudente, je te jure que je serai un dragon,

un « Attention ! » ambulant. Tu devras me reprocher mon divorce d'avec le culot. Tu m'aimes mieux culottée…

— Ça dépend, dit Zizi, en dessinant sur ma cuisse.

— Tais-toi, pig-pig ! Oui, je disais : sauvons le peu de bon état général que la taule nous a laissé ; soyons repiqués mourants, ou alors après, en pleine forme, si tu y tiens absolument. Mais laissez-moi, ah-ah-ah-ah, respirer. On préparera, les soirs où l'on n'aura rien à faire, des tas de cavales pour plus tard : on peut les faire courir ainsi jusqu'à notre mort.

— Arrête un peu, dit mon homme. On va arriver à la taule, et… oh ! et puis merde. T'en fais pas, pour les biftons je suis en train de tâter un mec, un des cuisines, ça doit coller. Frime bien les pipes et la cantine.

— Mais… tu pourrais le brancher directement, s'il est vraiment correct. Moi, je sais à peu près ce que je dois faire, je me rappelle les mots de passe, et tu me diras le jour et l'heure au parloir ; alors, les biftons, c'est bien agréable, mais réquisitionne plutôt le type… pour les outils. S'il est cuistot, il doit avoir accès partout.

— Voilà la prison, coupe Zizi. Embrasse-moi, Anick, embrasse-moi… »

Une mèche s'est détachée et lui tombe en travers du front ; je la reconnais, cette mèche : mieux que ses paroles, elle traduit sa lassitude. D'un revers d'index, je relève la mèche et je la remets, sage, près des autres, je laisse là ma main… « Embrasse-moi… » Dans l'intimité des douces salives, j'essaie de transfuser à mon amour l'exaltation qui soudain me déchaîne toute, à la limite des larmes.

Les flics sont restés amorphes pendant tout le trajet, mais là, quand même, ils s'émeuvent :

« On est arrivés, réveillez-vous, crient-ils. Attention au freinage, tenez-vous ! »

À la file indienne, nous sautons du panier. Galantes, des mains se tendent vers Chris et moi. Je rejoins mon homme devant le Greffe, vite un dernier bibi, on a le temps. Pour ne pas faire attraper les anges, on s'applique autant que si c'était le premier : le sous-Chef est sorti de son burlingue pour prendre le registre des mains du brigadier, il va sûrement lui demander si tout le monde s'est bien tenu.

Zizi a récupéré, la mèche tient bon ; je le vois faire un geste rapide : il met le bifton dans sa bouche pour lui faire franchir la douane.

Je pouvais, comme l'autre jour, mettre le mien au même endroit : la dame fouille toujours avec la même douceur. Mais on ne sait jamais, elle peut s'être cassé la patte ou avoir été appelée au chevet de sa vieille mère ; la remplaçante, elle, ne m'épargnerait pas. Et puis, ça m'ennuyait de la rouler sans y mettre les formes.

J'ai donc demandé à mes anges, après l'audience, de me conduire au premier étage.

CHAPITRE VII

Maintenant que je suis condamnée, la promenade est obligatoire. Sauf avis médical. Mais je me demande si le toubib accepterait de me faire un certificat d'ennui ? Je n'ai encore montré à l'enfant d'Esculape que mes engelures (et c'est encore l'été !), je n'ose pas lui dire que j'ai aussi le crâne gercé.

Si encore on pouvait sortir de quoi se distraire ! Mais les bouquins de biblio doivent rester dans les cellules, seuls les journaux personnels sont admis à la cour. Ils nous appartiennent : à nos risques et périls ! J'oublie régulièrement les miens : plutôt me faire tartir une heure que de les prêter. Les femmes feraient les mots croisés faux et au Bic, elles surchargeraient les photographies, ou bien elles prendraient des pages pour éviter de cantiner du papier à cul : très peu !

Avec Lerouge, on bavardait agréablement, on partageait fraternellement la Gitane :

« Tirez une touche, c'est une toute cousue… »

Mais Lerouge ne sort plus, le service n'est pas astreint à la promenade : mourante ou classée, voilà donc les planques pour une frileuse. Lerouge préfère la compagnie du poêle de l'atelier à celle d'une bande de bonnes femmes jacassantes et grises ; et moi, je préférerais aussi : ici comme ailleurs, le poêle est un petit pote, l'ami des pieds gelés, le porteur de cafetière, le duettiste avec la machine à coudre : ron-ron et rran-rran.

Stoïque, je stocke de l'oxygène.

Je chercherai une planque – ni mourante, ni classée : il doit bien exister une troisième cheville – lorsqu'il fera encore un peu plus froid : ça semble impossible, et pourtant c'est à peine un petit froid pré-automnal, ça. Attendez, mesdames les primaires, vous verrez, aux balades de janvier !…

Dès le deuxième quart d'heure, je commence à songer à ma cellotte comme à un paradis perdu… À la cour des condamnées, bien rare que la causette m'intéresse. En prévision du retour du Chef, la dame a commencé tout doux à nous resserrer la vis, les prévenues dans une cour, les condamnées dans une autre, les mineures dans une troisième.

Parlez, les filles : je ne suis pas branchée, je dors de froid, parlez, parlez, mais laissez-moi la boucler.

Aux prévenues, on discute affaires, avocats, on fait son tiercé pour le jugement, ou bien on fait parler les arrivantes :

« Mais enfin, vous vous rappelez bien au moins les gros titres ? »

Et les nouvelles, pour plaire à leurs nouvelles copines, se creusent le cigare pour retrouver le dernier ***France Soir***.

Les condamnées, elles, font elles-mêmes leur actualité : leur politique, c'est : « Si le Grand se fait descendre, ils en mettront un autre et avec celui-là on aura peut-être des grâces » ; la mode, c'est celle de l'année où elles sortiront : « D'abord, avant toute chose, je me resape des pieds à la tête » ; et, en fait de sujets éternels et de thèmes lyriques, elles ne connaissent guère que les recettes de cuisine, ce qu'on mangera ce soir et comment on a digéré à midi ; et, bien sûr, les petits potins.

Certaines filles passent leur temps à écouter au guichet, comme elles devaient guetter, dehors, derrière leurs rideaux ; une clef à minuit les jette au bas de la paillasse, pieds tâtonnants, oreilles à l'affût : qu'est-ce qui se passe ?

Que pourrait-il bien se passer, en taule !

Moi, je suis lasse des dring-dring nocturnes, suivis du trousseau agité clic-clic-clic, du portail démuselé, clink ! de sa chaîne : encore une admission tardive, ou la voiture des patrons qui reviennent d'une petite virée en ville ; le pinceau des phares effleure mon plafond, l'ombre des barreaux tourne autour de la cellule et revient s'immobiliser à sa place ; je ne bouge pas. Mais elles, ça les tracasse, elles questionnent, sans fatigue, elles mettent leur gazette à jour ; elles me crispent, parce qu'elles sont avides, parce qu'elles sont laides, parce que leur défroque-détritus me rappelle que je porte la même et que je dois être laide aussi.

Je ferai ma promenade… disons : jusqu'à la mi-octobre. Jusque-là, je ne capitulerai pas. Ce jalon fixé solide m'aide à supporter la lenteur des après-midi sous les nuages. La dame nous laissait bronzer jusqu'à la soupe, aux beaux jours : les guibolles au soleil pâle, nous faisions d'interminables parties de cartes, avec Lerouge et deux partenaires triées parmi les moins bornées : on acceptait nos invitations avec empressement, pour jouer, bien sûr, mais surtout parce que c'est bien d'être bien avec la fille de service, et avec la fille qui est bien avec la fille de service. Et puis, nous avions toujours des clopes.

Mais la der des ders est finie : moi, jouer sans Lerouge ne me dit rien ; et la dame nous laisse toujours aussi longtemps dehors, croyant que ça continue à nous faire plaisir… Comment lui dire ? Surtout que… ça continue, effective-

ment, à leur faire plaisir, à ces commères ! Je prépare donc une thèse sur le grelottement dirigé, pendant que mes petites sœurs se réchauffent à dire et médire.

Je m'assois tout contre la porte, sur la marche supérieure dont j'ai pris soin de ne pas descendre : passez mesdames, après vous, je vous en prie, le bois de la lourde est moins froid à mon petit dos pourri que les briques du mur.

Si je me sens flotter, seule sur mon trône, j'appelle une des moins repoussantes de l'escadron : elle s'assoit à côté de moi, nos quatre fesses bloquent le passage, et les autres se mettent où elles peuvent. Il y a bien un préau, au fond de la citerne, face à la porte ; s'il pleut sans vent, passe encore, on peut s'y abriter ; mais, comme la cour est en pente et que la flotte fait piscine dans les trois quarts du préau, pour un peu qu'il vente aussi, il faut choisir entre le bain de pieds ou l'aspersion du visage, l'un et l'autre à l'eau frisquette.

« Tout de même, c'est mal foutu, ils auraient pu le faire un peu plus grand, cet auvent !

— Il est grand, mais ça ne sert à rien… Non, ce qu'ils devraient, c'est percer un trou pour évacuer l'eau, derrière c'est de la terre, ça pomperait. »

Nous, sur notre trône, on rigole, sans cœur.

Et alors, chacun pour soi, non mais ! On ne cède pas les places, pas de priorité pour les femmes enceintes, ni pour les varices de madame Chose, ni pour l'âge de la mémère Machin. À moins, bien sûr, qu'on ne nous le demande poliment ; mais bien rares sont celles qui y songent. Il arrive, pourtant, qu'après une ou deux heures de station debout, une fille s'avance et nous prie de pousser un peu nos pieds,

afin qu'elle puisse s'asseoir sur l'une des deux autres marches :

« Mais voyons ! dis-je. Ne vous gênez pas… Tenez, poussez-les donc vous-même. »

Faut être bonne : je ramasse quand même mes guibolles, la personne prend place, et, peu à peu, les autres la rejoignent. Finalement, les gradins affichent complet, et je me retrouve coincée entre le chambranle, la porte, ma voisine, et une marée de dos et de chevelures. Dans ce tas de viande agglutinée, on récupère un peu de chaleur ; et mon mieux-être s'accentue à mesure que passent les quarts d'heure, parce que je vais retrouver, tout à l'heure, à l'instant, ah ! Parce que je retrouve, ma cellotte, mon home, mon cubage d'air teinté de mon odeur : ça pue dans ma piaule, ça pue bon : un mélange de savonnette, de fruits mollissant sur le placard, de Gitane dix fois fumée… D'ailleurs, je préfère jules-mon-seau à la bouche jamais brossée de certaines dames : il faut avoir vécu en taule, ou être toubib aux urgences, pour savoir à quel point la majorité des gens est cradingue. En taule comme aux urgences, on arrive souvent par surprise.

Par le canal des potins, on classe les nouvelles avant même de les avoir vues :

« Elle avait une culotte, ma pauvre ! Mais une culotte ! Tiens, j'aime mieux pas en parler, je dégueulerais. »

Ou bien :

« Rien qu'à ses valises, on voit tout de suite que ce n'est pas une cloche : peau de porc, ma chère. Et si vous l'aviez vue se présenter au Greffe, cette politesse, cette distinction ! »

La matonne est toujours paumée quand elle rentre autre chose que des cloches ; il faut reconnaître qu'elle écope plus souvent du pire que du meilleur. Comme disait l'autre, « Dans notre métier, on met les mains dans tout… »

Mais, lorsque meilleur et pire ont fusionné dans l'état de taularde qui, lui, n'a rien de superlatif ; lorsque les sales se sont résignées à la douche hebdomadaire, que les propres ont renoncé à trouver le déodorant sur la liste de la cantine ; lorsque les savantes ont fait un effort pour parler comme tout le monde et que les analphabètes ont appris à lire les vieux magazines par l'image, qui donc se farcit les bonnes femmes, sinon elles-mêmes ? Qui ne maugrée, in petto, ou ex, selon l'humeur et le motif, contre les bonnes femmes ? Qui de nous pourrait être tout à fait contente, d'ailleurs ? Même dehors, aux moments les plus ineffables, il arrive que le rimmel se mette à couler ou qu'une colique vous embroche…

Pourtant, tout à l'heure, j'ai frôlé la plénitude : j'allais remonter à ma cellule, me dépêchant de doubler la file pour éviter les accrochages, lorsque la dame m'a choppée au vol, l'air grave :

« Attendez ici, Damien, j'ai à vous parler. »

Bon sang ! Récapitulons : rien laissé dans ma piaule, rien bonni à quiconque, pourvu que Zizi… Non, j'aurais été appelée au Bureau : ce doit être véniel. Je saurai bientôt : attendons que la dame redescende.

Appuyée au radiateur froid, je regarde le cirque.

D'habitude, je suis dans le lot, je ne me rends pas compte ; mais, d'en bas, c'est assez curieux à observer. Ces femmes réintégrant leur cellule me font penser aux cochons

d'Inde qu'on fait entrer dans des boîtes numérotées, aux foires et aux kermesses.

Mécaniques bien réglées, les clefs tournent dans les serrures, les femmes se décollent du mur, pardon mâme, et sont happées par la trappe vert marine de la porte. La clef re-tourne en sens inverse et se dirige vers la serrure suivante…

Un peu écœurée, Dieu sait pourquoi – je me détourne. Là-haut, dans les galeries, les trappes continuent à claquer, les pieds glacés et sales à traîner des charentaises languissantes ; et la dame, svelte et nette dans sa blouse amidonnée par Lerouge, sourit à chacune de ces tristesses. Elle ferme la dernière porte, descend l'étage, s'approche de moi :

« À nous deux ! »

Je mets mon masque candide, je déglutis, et je répète « À nous deux » en me mettant à rire, dans la note immédiatement au-dessous de la déférence : toutes proportions gardées, on est potes.

« Ça vous dirait de rester un peu à l'atelier avec Lerouge, jusqu'à la soupe, par exemple ? Elle a besoin de vos lumières pour un point de ravaudage… »

J'écarte les zygomas au maximum, je règle mon regard sur « extasié » :

« Oh ! madame, ce que vous êtes gentille ! Bien sûr… »

Cinq minutes plus tard, je suis installée sur le meilleur tabouret, pas un branleur, pas un pince-fesses, non : le tabouret de mes rêves. Lerouge me tend une boîte à Legal pleine de bonbons, des vrais, chut c'est un cadeau, choisissez ce qui vous plaît : il y a des caramels, des fourrés… Elle

se démène autour de la cafetière, me fourre le nez dans une autre boîte : « Encore un cadeau, sentez… » Effectivement, ce que je hume là, ce n'est pas du Legal… Le petit Jésus en culotte de velours va descendre, eût dit Dufon, en nos mignons estomacs.

Je renifle longuement la poudre fine et brune, je prends une bonne prise, j'étends les orteils et je commence à me sentir tout à fait bien.

« C'est cul, dis-je, en agitant mon paquet de Gitanes où il n'en reste qu'une – je viens de planquer les autres dans mon soutien-gorge –, si j'avais su que vous alliez m'inviter, j'aurais descendu un paquet neuf… Plus qu'une, zut ! À qui l'offrir sans vexer personne ? »

Car la môme Christine est là aussi ; la dame n'a trouvé d'autre moyen pour l'empêcher de gueuler : avec Lerouge, Chris obéit. Mais en fumant ses pipes. Elle n'a pas de sous pour en cantiner, tout comme Lerouge, mais Lerouge, elle, en a quand même : les filles, les surveillantes… Tandis que Christine, mineure, n'a pas le droit d'acheter ni d'accepter le moindre clope. Alors, ici, elle se sert. Elle bouffe également les bonbons. Mais, après tout, qu'elles s'arrangent !

Chris est pelotonnée sur le lit de Lerouge : elle pousse avec nonchalance des mètres de fil noir dans les échelles de son collant.

« On va la fumer ensemble, dit-elle. Z'avez qu'à l'allumer et faire la navette. »

Je suis intriguée :

« Mais puisque les mineures et les femmes n'ont pas le droit de se mélanger, comment le Bureau… »

C’est Lerouge qui répond :

« Tant que les patrons sont en vacances… et puis, le samedi, le sous-mac est de repos. Et même, en cas de coup dur, s’il trouvait Christine avec moi, c’est convenu avec la surveillante, je dirais qu’elle m’aide. Pour faire mieux dans le tableau, je la fais un peu balayer et frotter les étages : ça fera taire les femmes. »

Ainsi, il y a des filles qui font des pieds et des mains pour obtenir ce que j’ai fait des pieds et des mains pour éviter ; pour avoir quelques mètres de plus à arpenter, pour tuer le temps et l’ennui, elles acceptent de servir de torchon. Remarquez, pour Chris, le service ne doit pas la fatiguer beaucoup, si elle bosse toujours comme ce tantôt et seulement pendant les week-ends du sous-Chef.

En dégustant le bon jus, je la regarde, sans bien reconnaître la crâneuse, la gueularde et la terreur, ni la triste blousonne de l’appel. Je ne connaissais sa voix que par les hurlements sous la douche et le cha-cha-bourdon ; aujourd’hui, c’est une voix toute différente, rauque dans le registre grave et arrondie en liaisons suaves dans les hauteurs. Ma parole, elle chante :

« Mange donc une tartine de confiture, Anick. Sers-la, Lerouge, voyons !

— Je ne crois pas qu’Anick aime tellement les tartines, dit Lerouge. Elle préfère certainement une autre tasse de café. Pas vrai ?

— Bon, ça va, caoua pour tout le monde, alors.

— Sûrement pas ! Toi, la gosse, assez de café pour aujourd’hui. Du cidre, si tu veux…

— Beeh !

— Du thé, alors ?

— Attendez, dis-je, fouillant mon giron et faisant gaffe que les pipes n'émergent pas. J'ai entendu dire que vous vouliez goûter le cacao de la cantine avant d'en acheter…

— Oui, je vais sûrement toucher un mandat ces jours-ci, et…

— En attendant, choppez ça au vol, ça fait deux jours que j'oublie de vous le faire passer ; vous verrez bien si ça vous plaît. Dégustation, quoi. »

Un léger ballot vole à travers la pièce : trois cuillers de Nesquik dans un bout de plastique. J'ai souvent, ainsi, la poitrine plus opulente que nature : j'en sors des trucs à donner, à troquer, à montrer. L'après-midi, à l'approche de deux heures, je saute du grabat où je siestais, je ramasse les petits balluchons que j'ai mis dans mes souliers, près de la porte, pour ne rien oublier ; vite, je me truffe à droite et à gauche, j'enfile les tatanes, je cache les vieilles mules bleues. La gardienne me trouve au garde-à-vous derrière la lourde, élégante, les mains vides et lavées de frais.

J'emporte des lettres à faire lire à Lerouge, des chansons captées au poste en sténo pour les mélomanes, des recettes pour les popotes, des clopes pour les clopeuses : ces trafics de basse voltige me gardent la main et font plaisir à mes petites sœurs.

Je ne les aime ni ne les déteste, mes petites sœurs.

De plus, ça ne me coûte pas grand-chose, et ça préserve ma paix : je suis ourse, je suis mule, je suis toute la ménagerie, mais nulle ne me traite, en ma présence du moins, de

noms d'animaux ; car je suis également assistée, dépanneuse en tous genres, scribe, décoratrice sur papier à lettres, et jamais je ne refuse un service. Je m'arrange seulement pour éviter qu'on ne m'en demande trop, en regardant les femmes d'un air féroce, ou en ne les regardant pas du tout.

Cette Anick, faut la connaître.

Trois cuillers de Nesquik pour connaître Chris. Pâlotte, les mèches sur les sourcils, traînant la ballerine, elle va et vient dans l'atelier, touillant le cacao dans le lait. Elles en ont, du lait, au service ! Il en moisit de pleines galetouses, sur le placard, sur la table, partout.

« Vous fabriquez du yaourt ?

— Bah ! dit Christine, on n'arrive plus à tout boire, maintenant : j'ai refusé mon beefsteak pendant trois semaines, je voulais des fruits et du lait, le toubib a fini par céder… Moi, il me faut beaucoup de laitages et de crudités ; et leur steak pourri, leur margarine pourrie, et leur sucre…

— … pourri, achève Lerouge. Non, mais tu crois pas qu'à ton âge, c'est meilleur de manger des steaks que de grignoter des saloperies toute la journée comme tu fais ?

— Les bonbons, c'est plein de sucre, laisse-moi bouffer comme je veux. »

Lerouge, indulgente, continue à manier son fer à repasser, en surveillant les ébats des gosses, car voilà qu'au contact de Chris, j'ai soudain perdu dix piges…

Je me retrouve sur la route amère et brumeuse de l'adolescence, pleine de gestes fougueux, et de gestes avachis, de mots énormes et de mots aériens ; et pendant que je

soupire, sans regret pourtant, la jeunesse de Christine trépigne vers la vingt-et-une.

Je ne fais pas échec à ses batifolages, je laisse dormir, je laisse dire ; et je bois mon kawa comme une dame en visite, une très vieille dame : dors, mon ancien jeune cœur ; ne gamberge pas.

« Jeune, moi ?… » Quelle insulte ! Nous étions sincères, totalement jeunes dans notre conviction de ne pas l'être : la faim ? l'émerveillement ? Fini. La vie n'est que viande, et les parents sont pourvoyeurs de gros beefsteaks. Et en même temps, nous nous levions la nuit pour vider le Frigidaire ; et à cette viande bien haut méprisée, à notre chair inconnue, nos doigts malhabiles se tachaient avec délices.

Comme nous étions sincèrement hypocrites !

Nous étions perpétuellement trahis ; tandis que nous nous proclamions stables et savants, nos cellules, sournoises, se renouvelaient de minute en minute… Ah ! quelle affaire, cette jeunesse !

Pourtant, celui qui étiquettera « erreurs » ces années n'aura de moi qu'un sourire, parce que ces années bouleversées s'étirent maintenant en moi comme un triste chemin d'or. Je donne la main à ce môme gracieux et méchant. Moi passé, ce cher vieux môme. Je regrette l'enfant intact ; je regrette mes factures, et j'y tiens. Grâce à elles, je n'oublie pas qu'à vouloir mener sans savoir conduire, on s'accidente.

Mais moi, toubib Amour m'a rescapée.

Tous mes frères en jeunesse n'ont pas eu autant de chance, et ils n'en sont pas plus intacts pour autant. De tout ce qui chatoyait si joliment au loin, amour, fortune et gloire,

il ne reste souvent que des prêches ennuyeux sur la vie-tartine-de-merde et tu-en-reviendras-ma-fille.

Amour, ma jeunesse ! T'ai-je vraiment là, en sécurité ?

Je me récite des évangiles : j'étais vagabonde, et je me suis attachée ; j'étais orgueilleuse, et j'ai admis ; j'étais seule… bouh ! À un Dieu ou un ami rencontrés, je pourrais dire les mêmes choses. Non, l'amour doit être autre chose, l'amour doit être hyperbolique à nous-mêmes. Je suis autre, tu es autre, je ne m'y résigne point ; je te cherche, tu me cherches, tu me manques toujours.

Hello ! Petit mari !

Nous étions un, quelques secondes : sanglot, joie bouleversée ; nous étions deux : « Alors, t'as fini, avec cette salle de bain ? »

Comment retrouver l'Un, ici, sinon dans la solitude, dans les caresses de pacotille ?

Christine parle du jugement :

« Alors, ça ne t'a rien fait, toi, de revoir ton homme ? Moi, j'ai pas pu dormir de la nuit.

— Boh ! tu sais, j'ai l'habitude.

— Quand même, avec ce que vous vous êtes pelotés dans le panier… »

Anémiques retrouvailles, ça ! J'ai faim bien davantage, Chris, tu ne sais pas ? Tu crois que jouir peut me faire plaisir ?

« … Et puis je vais te dire, Chris : j'ai pas de mérite, je suis froide comme une glace portative. »

CHAPITRE VIII

Un malheur n'arrive jamais seul, la preuve : le Chef est rentré de vacances, accompagné de son épouse. Celle-ci va reprendre du service au gynécée ; on alternera : un jour à trembler, un jour pour se remettre de la veille et se préparer à affronter le lendemain.

La petite matuchette en est toute malheureuse. Elle nous promet de demander les clefs le plus souvent possible pour venir nous remonter le moral, entre midi et deux, ou le soir :

« Je dirai que j'ai besoin de mon linge tout de suite, ou que j'ai oublié quelque chose dans le poste de garde.

— Surtout, madame, n'allez pas vous faire attraper pour nous !

— Mais dites donc, qu'est-ce qu'elle est, ELLE, pour me faire des observations ? Elle n'a pas de galons, que je sache ? »

Madame-Chef par-ci, Madame-Chef par-là : oui, pourquoi ? Mauvaise habitude…

« D'accord, dit Christine, elle est simple surveillante, mais elle couche avec Dieu le Père… »

Il y a Christine, Matuchette et moi : les autres sont bouclées dans les cours, sous la pluie. Je descends de la machine à coudre où j'étais assise, je prends une boîte Legal et je la fais passer à mes invitées :

« Un bonbon ?… J'ai hérité… »

Chris n'aura plus de bonbons, et elle n'ira plus chez Lerouge : moi non plus, pour la bonne raison que Lerouge, c'est moi.

L'administration pénitentiaire m'a transformée en Lerouge après avoir viré celle-ci en Centrale. On m'a proposé une aide, je dois le dire ; mais moi, à part Christine, je ne veux personne ici.

Et on ne m'a pas nommé Christine, bien sûr : la Chef se doute que je me suis prise d'affection pour cette môme, et elle sait qu'elle est mineure : deux raisons majeures.

La patronne est large, grande, grosse ; elle vous arrive dessus comme une tour crissante – elle superpose trois ou quatre épaisseurs de linge et de vêtements amidonnés –, mais moi, toute petite, je me faufile aisément sous les poids lourds.

Déjà, j'étais pleine de rage d'avoir perdu Lerouge ; quand la Chef est venue à mon pigeonnier pour m'avertir d'avoir à prendre la place, allons déménagez, j'ai commencé à prendre le tintamarre pour de bon.

Plus tard, lorsque je fus installée corps et biens à l'atelier, et que les femmes susceptibles de m'aider eurent été énumérées sans que j'en acceptasse aucune, je songeai enfin à organiser mes refus : tant qu'à faire, j'allais tout refuser.

« Madame, emmenez-moi au Bureau, je vous prie : je veux voir votre mari.

— Faites une demande d'audience, je la lui porterai. N'oubliez pas d'exposer le motif. »

Motif : faire annuler mon classement.

Il paraît qu'à chaque retour de congé, le Chef a coutume de faire trembler la baraque pendant quelques jours, pour le cas où le sous-mac aurait laissé mollir la Règle en son absence ; en arrivant au Bureau, j'ajustai donc le masque « Humble déférence », je me répétai que je n'avais plus aucun droit et je me préparai à user du gauche.

J'aperçus, sur le sous-main, un paquet de lettres adressées au Chef, probablement des requêtes analogues à la mienne. Ce Chef, on se l'arrache :

« Attendez, quand le Chef va rentrer !

— Ça, vous le demanderez au Chef.

— Puisque c'est comme ça, j'écris au Chef, etc… »

Ma lettre était au-dessus, recouvrant les autres ; on sait qu'avec moi, les cris et les menaces ne servent pas à grand-chose : autant se réserver pour les solliciteurs suivants, et commencer à se chauffer progressivement, méthodiquement.

« Alors, Damien, il paraît que vous ne voulez pas travailler ? Vous savez que c'est obligatoire ? Vous êtes condamnée, maintenant.

— Mais, Monsieur-Chef, je ne refuse pas de travailler, je veux bien donner un coup de main, je ferai de mon mieux. Mais je vous demande d'en mettre une autre en titre à l'atelier et de me laisser, moi, dans ma cellule : c'est une trop grosse responsabilité, Chef. Comment voulez-vous que j'assure le ravaudage, le repassage, le ménage, tout ça ? C'est pas possible ! D'abord, maintenant, je suis handicapée, ce n'est pas comme la dernière fois… »

(Et surtout, vous avez fait rectifier le vasistas de l'atelier…)

« Handicapée ou pas, c'est encore vous la plus capable. D'ailleurs, je ne vous demande pas de faire tout toute seule, au contraire ! Vous devriez être ravie, toutes vos camarades m'ont écrit pour me demander du travail, mais je ne peux classer que vous : il n'y a pas que la couture et le ménage ; il faut faire le décompte du linge en réforme, tenir le registre du vestiaire à jour, etc. Les autres ne sauraient pas, elles n'ont pas l'habitude…

— Mais je pourrais en mettre une au courant, c'est pas tellement compliqué.

— Vous voyez bien ! »

(Oh ! là ! là, je dis des conneries, je m'enferre…)

« Bien sûr, on vous mettra une aide pendant la journée.

— Je vous remercie, Chef, mais votre femme me l'a déjà proposé, je ne veux pas. Depuis que les réformes pénitentiaires ont fait supprimer le quart cellulaire, le seul avantage des prisons comme la vôtre sur les prisons collectives, à mon avis, c'est justement de pouvoir vivre toute seule. J'en ai marre de supporter les bonnes femmes. De toute façon, Chef, vous devrez me punir : ou bien vous m'enfermez avec une femme et tôt ou tard, je lui tape dessus ; ou bien je suis crevée, je plaque tout, et… oh ! et puis tenez, je préfère refuser tout de suite : écrivez au directeur régional qu'il vous fasse transférer des « capables », comme vous dites : ça doit bien se trouver dans la Circonscription. Et moi, si vous voulez, mettez-moi au mitard, ça m'est égal, j'aime mieux ça que de rester dans cet atelier. »

(Mes piafs chéris, qui vous enverra des miettes, maintenant ?)

« Allons, allons. Damien, ne soyez pas impertinente. Ça ne m'arrange pas de vous punir. Et puis, pensez à votre mari : vous n'aurez plus de parloir, plus de courrier ; ça aussi, ça vous est égal ?

— Oh ! Chef, le gnouf, on finit toujours par en sortir, vous savez ! »

(Tandis que le service !)

« Allez, essayez, au moins quelque temps. Je verrai à vous faire remplacer, si besoin est. Mais faites preuve de bonne volonté. Ça va aller, n'est-ce pas ? »

(Attention, il chauffe.)

« Il faut bien faire aller, dis-je. Mais je ne vous promets rien.

— C'est ça, c'est ça. Mais vous verrez, vous allez vous y remettre très vite : vous êtes intelligente…

— Pour ce qu'il y a à comprendre !

— … et ça vous passera votre temps. »

Point final. On ne me remercie pas, au contraire. Je sors du Bureau sans dire merci.

À l'atelier, je m'affale sur le meilleur tabouret, sans penser que, maintenant, je dispose d'une chaise, une vraie chaise de paille, et je me mets à gamberger.

Ouais, je pige.

Ils me maintiennent en maison d'arrêt ; autrement, je serais partie en même temps que Lerouge : pour la Centrale, on centralise.

Apparemment, c'est une faveur : j'y trouve des tas d'avantages, je peux continuer à recevoir autant de pognon, à cantiner dans les limites de ce pognon et dans ces limites seules, alors qu'en Centrale on n'autorise qu'un tout petit mandat mensuel ; je vois mon mari chaque semaine, et ça… rien que pour ça, ils savaient bien que j'accepterais. J'ai refusé, bien sûr, mais ça faisait partie du jeu : Damien acceptant sans renauder un peu au préalable ne serait plus Damien.

Ma parole, le Chef me connaît mieux que moi-même. C'est-à-dire, il connaît les détenues, et… Ciel ! Est-ce que je serais en train d'en devenir une, moi aussi ?

Bon, ensuite ?

Ensuite, lorsque je serai bien embrigadée, lorsque je serai bien bourrée de chaleur et d'extras – on va veiller à me gâter, à me parler doucement, à ne jamais me laisser manquer de carbille –, lorsque je serai calmée, incrustée à ma machine à coudre, prisonnière et gardienne du Sacré Devoir, on inscrira mon mari pour le transfert suivant, dans trois mois, par exemple. Après son jugement pour l'affaire de la bagnole, on me l'aura ramené pour quelques semaines, sous couleur de le classer comptable, ou bibliothécaire, ou éplucheur de patates. Mais il y partira, lui, en Centrale. Le Chef a tout le temps, puisque, hélas ! nous en avons aussi.

Je vous vois venir, Chef !

Oh ! mon amour, je te vois partir…

J'essaie de retrouver le goût profond qu'avaient les mitards de mon adolescence ; j'y ai passé une bonne part de mon temps, mais il y a d'autre temps entassé par là-dessus, faut pelleter… À l'époque, je préférais le vent sec et gelé des promenades de décembre à la marinade des cellules confinées dans leur chauffage central, je poussais à la roue des privations, je tenais d'effroyables paris ; je jeûnais, je me brûlais, je me piquais… Les conforts illusoires m'ennuyaient, après une enfance de fille unique : je m'amusais mieux avec la robe grotesque et la soupe sans yeux. Ayant faim, les tripes desséchées, je délirais de joies imprécises, ma tête se faisait diaphane, des lumières irradiaient… Aucun rapport avec le sens expiatoire du cachot : je restais étrangère à mes fautes, je ne pensais pas non plus approvisionner le chèque des bien-être à venir, non : le mitard était un vice, comme de se tatouer ou de se masturber, un vice auquel je voulais goûter pendant que j'en avais l'occasion, et si possible prendre goût.

J'ai vieilli : aujourd'hui, à l'instant de choisir le mitard, je me suis sentie lasse… maintenant, je récapitule mes services passés, je pense que je pourrai à nouveau changer mes draps chaque semaine, que j'aurai mon seau de carbille chaque matin, que je n'aurai plus froid… C'est bien : ne réagissons pas, laissons-nous rouler.

Dormons, sans sommeil, sans soif, loin de la douche de lumière.

Ne soyons plus que le petit chien qui suivra la matonne, la bonniche qui portera de cellule en cellule le plateau aux nourritures, emballuchonnée dans son grand tablier de bouchère. Le vêtement pénal, ainsi renforcé, va m'engoncer en des trames rigides, s'imposer tenue de rigueur ; et quand je

me déshabillerai, le soir, le droguet gardera mes formes, élimé à la poitrine et aux fesses, étranglé à la taille en gros plis froissés.

Notre peine et notre vie passeront, mais la robe droguet ne passera point. Le détenu n'use pas son vêtement : c'est le vêtement qui use son détenu.

Tristesse de la ravaudeuse ! Je me lève, pour refaire connaissance avec le temple de l'Oripeau.

Des piles de draps et de chemises grimpent jusqu'au plafond ; du linge s'entasse dans les panières, panières géantes où je pourrais facilement me faire un lit. Une poussière de charpie et de paille, venue des paillasses mal vidées par les hommes et lavées avec les oreilles pleines, envahit toutes les surfaces, lutte avec succès contre le balai et le chiffon.

Dans mon pigeonnier, on aurait pu manger par terre…

Les derniers temps, Lerouge laissait pourrir la baraque : j'ai hérité des bonbons, mais aussi d'une collection de boîtes Legal pleines de vieux marc – et pas du calva –, de cartons bourrés de chutes de tissu ; je note : porter les boîtes à la poubelle, les cartons à la chaudière, demander de la Javel. Pour éviter les amendes, les hommes essaient de réparer les dégâts eux-mêmes avant de donner leur linge au sale : je trouve des reprises à la grosse ficelle, des boutons réassujettis avec un bout de fil de fer qui a rouillé et troué le tissu ; sous mes yeux fatigués passe une vision néronienne, où des chemises-détritus tordraient dans les flammes leurs manches croulantes, pendant que les pantalons dresseraient au ciel, en une suprême érection, des braguettes charbonneuses.

Un concert de voix courroucées me ramène ici : je m'assois précipitamment sur la chaise, je pêche au hasard un chiffon dans le carton le plus proche, je l'introduis sous le pied-de-biche, clac je rabats, vrron je pédale, ouille, j'ai perdu l'habitude, attention aux doigts. Fausse alerte : les voix stagnent, sans y entrer, au seuil du Quartier.

Sur la pointe des pieds, je vais au guichet, j'écoute… La Chef discute avec le détenu responsable des douches ; je crois comprendre que le motif de la querelle est une enveloppe de polochon manquant à l'appel. Ça gueule, crescendo, puis la porte claque sur le doucheur douché, et la radio déverse par là-dessus sa marée soudaine.

C'est en vain que je débrancherais ma prise, en vain aussi que j'essaierais d'épingler mes oreilles au haut-parleur : la musique… elle m'aidera à repérer l'heure, puisque les roulements de la machine couvriront les carillons de la ville ; mais la machine déchiquettera la musique, cependant qu'elle réparera les droguets.

Les matonnes viendront souvent ; elles me tiendront des conférences sur la Nippe ; je devrai les aider à décrasser et à installer les arrivantes, vite, Damien, apportez deux draps à la cellule 6, vite, montez du pain à la 23, et Damien foncera.

Puis, après les premiers dégoûts, tout redeviendra indifférence ; je verrai, je tripoterai, je transporterai, sans réagir, toute la merde qu'on voudra bien m'apporter ; la merde aussi sera routine, comme la régularité inexorable avec laquelle pleuvront la cantine, le « Venez signer votre mandat », et la lampe à dix-neuf heures.

Oui, les femmes le découvrent, c'est la réflexion à la mode : « Les jours diminuent vachement ! »

Ça n'a plus l'attrait du comique.

Je pleure d'en avoir ri.

Plus que dans mon pigeonnier peut-être, je vais rêver. Pour que rien ne puisse encrapouiller ni engourdir mon rêve, je devrai me faire double : mes mains manieront la merde et s'y abîmeront, cependant que, gitan et prince, mon rêve flânera vers des repos sans fin. Il viendra bien, le repos… Je crains l'effort négatif beaucoup plus que l'entassement bien positif des piles de hardes : tout en bossant, je devrai faire attention, prêter l'oreille, prêter le sourire, et ne rien donner…

Insensiblement, puis douloureusement, on m'arrachera mon temps, on me le fera passer… Au début, j'expédierai le travail de la détention, après quoi je serai quitte, libre de passer mes moments de loisir à lire ou à paresser ; puis, peu à peu, on m'apportera quelques petits trucs à faire en extra : « Bien sûr, ce n'est pas pressé, quand vous aurez le temps. » Comme si une taularde pouvait décemment prétendre qu'elle n'a pas le temps !

Des trucs ahurissants.

J'ai vu Lerouge réenfiler les perles d'un collier de la dame, par ordre de grosseur ; tailler des jouets dans des droguets volés au vestiaire pour les gosses de la dame ; et, même, poser à la dame une couronne d'épingles neige… Bonne à tout faire, quoi.

Ils m'ont eue, bon : soyons « eue » de bonne grâce, mais n'acceptons pas une totale mise au rancart de nous-même ; parce que, maintenant, ils n'ont plus aucune raison de préserver ce Moi qui ne leur sert à rien.

Qu'est-ce que ça peut lui foutre, au patron, si j'ai trop sommeil pour bouquiner dans mon lit, après une journée passée debout à repasser son linge ? Il a son linge : mon crâne peut bien se friper et pourrir.

Patate que j'étais ! Je croyais à de l'intérêt, à de la bienveillance, je prenais leurs mesures en finesse, alors qu'eux, tout simplement, me classaient… Bien avant le départ de Lerouge, j'étais désignée pour la remplacer. Et je me demande si Matuchette elle-même n'y a pas mis son grain de sel, je doute de tout, je crois à tout.

Elle me laissait m'épiler et me gribouiller les yeux, elle riait gentiment de mes manies, de mes rouspétances, de mes petites incursions anodines hors de la règle, elle m'amadouait…

Je croyais que mes pirouettes les déconcertaient, alors que j'étais déjà, sans m'en rendre compte, sur la piste du cirque : le cirque sourd-muet, sourd-gueulard de la prison. Ah ! Ils ont dû bien rigoler ! L'acceptation ! La conquête du Moi par la défaite du Moi ! Les saines joies du travail !

On dit qu'il n'est point de grand homme pour son valet ; mais j'aurais préféré que le Chef restât mon grand homme. Je vais avoir l'honneur de m'occuper de ses caleçons, et alors ? Ce que j'y découvrirai n'augmentera pas la considération que je lui porte, ne la diminuera pas non plus. Simplement, toutes ces intimités vont greffer des accessoires tangibles et plus ou moins ragoûtants sur des concepts déjà abominables.

Je me consolerai en pensant que, parmi tous ces uniformes, dans ces liquettes et ces complets informes, il y a des vêtements chers… Zizi est vêtu en pénal depuis la fin du

délai de cassation, et je crois qu'il s'arrange avec le gars des douches pour avoir des fringues à peu près à sa taille, et pour les retrouver après leur passage à la buanderie. Ah, mon amour, as-tu un jour existé, tel que je te vois là, en photographie, étranger dans ta niche de velours comme l'est, à moi-même, mon reflet dans le miroir étroit ?

Notre passé est irréel comme la buée du feu : le Vrai, c'est le présent, la présence de chaque dimanche, ce poêle rouillé qui m'invite à faire ami, c'est cette prison où nous vivons.

J'ai beau me gaver de notre vie, je ne puis croire qu'elle ait vraiment eu lieu, et qu'elle va renouer son fil par-dessus cette grande cassure noire. J'erre, dépouillée et fourrée de force dans le sac servile, je saute, entravée, ridicule. J'ai été glorieuse, soûle, ardente, moi ?

Oh ! Anick, éteins cette lampe ! Ne te retourne pas ! Rentre sous la poussière des routes, le rouleau passe… Il faut que plus un cheveu ne dépasse, que je mette au placard mes indignations et mes attirances. Que je ferme ma gueule, et qu'en même temps je cherche une formule pour entretenir ma révolte. La paix, lumineuses paupières ! Je suis lasse de vous regarder.

Parloir, lettre, ouverte ou clandestine : pour tout cela, je peux accepter, bien que je sache que je devrais refuser quand même ; mais, avec ces raisons, j'éviterai peut-être l'asservissement absolu. Je pourrai toujours me dire que j'ai cédé pour en tirer profit, et non parce que j'avais tout simplement envie de céder. Et pourtant, tout m'y a doucement poussée : ces semaines de cellule, où je n'étais astreinte à rien, où je vivais à ma guise, l'amitié de Lerouge, l'amabilité de la dame… J'avais oublié le plafond, je m'envolais, je me

sentais légère, attendrie, presque reconnaissante… Et pan, j'ai rencontré le plafond, je m'y suis heurté salement la caboche. Retombe sur le grabat, fille, pénètre résolument dans la chambre obscure, puisqu'aussi bien le lumignon accroché au fil, au centre de l'atelier, garde secrète l'épaisseur des nuits.

CHAPITRE IX

Deux nouvelles ranime-flamme : Zizi a demandé, et obtenu du tribunal chargé de l'affaire « Accident de voiture », son désistement en faveur de celui d'ici. Donc, Zizi ne bougera plus de près de moi avant le grand départ de l'un de nous deux pour la Centrale. Secundo, les biftons circulent : Zi a réussi à soudoyer le gars dont il m'avait parlé au Palais. Ça lui coûte une bonne partie de sa ration de tabac, mais une estafette sûre n'a pas de prix.

Le système est simple :

Zizi cantine des tubes de moutarde ou de sauce tomate, des plaques de chocolat ; il y dissimule les billets, pliés menu et emballés dans du plastique soudé ; il remet très exactement les tubes ou autres emballages dans leurs plis d'alu ou d'étain, et les passe au cuistot.

De mon côté, je cantine les mêmes marchandises ; le gars, qui est également chargé de répartir la cantine, prend le bordereau qui collecte nos commandes, y vérifie si j'ai bien ça et ça à toucher ; il happe ma marchandise au vol, court à la cellule de mon mari, ouvre le guichet (facile, avec le bout du canif par exemple), troque le tube vierge contre celui, chargé, que Zizi tient tout prêt – de bifton en bifton, il me dit quoi prendre pour le marché suivant –, et fonce le replacer sur le plateau des femmes. Moi, j'apporte la cantine aux filles en même temps que leur soupe : je n'ai qu'à me servir. Le cuistot s'abstient, toutefois, lorsque plusieurs bonnes femmes ont cantiné les mêmes choses que moi : Zizi fait toujours une encoche sur le bouchon des tubes, mais,

lorsque j'ai la grande sur les talons… Il serait téméraire de chercher le signe. Heureusement, ces dames ne semblent pas apprécier la moutarde et en cantinent rarement. Du reste, beaucoup sont raidardes ou assistées chichement : la moutarde est une luxueuse fantaisie. Quant à la tomate… le délayage rosâtre baignant les nouilles de l'ordinaire leur en tient lieu, je pense.

La mère Tomate, la mère Moutarde, c'est Damien.

Je réponds à la Chef que j'ai dans mes ancêtres des moutardiers croisés avec des mules papales.

Croyez-vous que ça lui fasse peur ?…

Pour le retour du courrier, je mets ma réponse, également emplastiquée, dans un tube vide, que j'écrase et mordille pour lui donner l'aspect d'un tube vraiment vide ; je pose celui-ci dans l'assiette à déchets, parmi les épluchures et les trognons ; les femmes en cellule font elles-mêmes leur vaisselle, et doivent nettoyer les plats où on leur a livré leur côte de porc, leurs frites ou leurs œufs : la cuisson est comprise dans le prix, mais non la plonge.

Boh ! Avec tout le boulot que je me tape et ma propreté maniaque dans les autres domaines, on peut bien me concéder une galetouse sale par-ci par-là. Une par semaine, disons.

Cette galetouse contient le mets conjugal.

« C'te pauvre femme, dit la Chef en m'apportant une pile de linge imprévue à l'heure de la graille, elle s'en donne, du mal ! Venez vite servir, autrement vous allez manger tout froid.

— Pfft, pfft, fais-je, vous inquiétez pas, mââme, je ferai réchauffer sur le poêle, et si j'ai pas le temps, je grignoterai ce soir, dans mon lit. Boulot d'abord, plaisir ensuite…

— Mais il faut manger, Damien, sinon vous n'allez pas tenir le coup. Vous n'êtes pas encore dehors, vous savez… »

Cette Chef, toujours le mot qui réconforte. Je la regarde de bas en haut et de long en large :

« Oh ! moi, avec ma carcasse de rien du tout, je ne brûle pas beaucoup de carbille… »

Zizi l'a baptisée le Gravat.

Lorsque le tour de garde du Gravat tombe un jour de bifton, je m'amuse énormément, à l'heure de la distribution.

Depuis qu'il y a une « jeune » au service général – surtout une jeune avec son Jules de l'autre côté –, des consignes sévères ont escamoté le cuistot. Du temps de Lerouge, il entrait dans la détention pour déposer le plateau aux nourritures sur la table de l'entrée ; Lerouge, vaquant dans les étages ou au rez-de-chaussée, pouvait l'apercevoir, et nous, nous nous faisions décrire le type, pour nous stimuler l'appétit.

Mais la Chef a dû penser – un peu tard – à l'éventualité d'un trafic entre mon homme et moi ; ou encore, elle a craint qu'un cuisinier audacieux et concupiscent n'essayât de me sauter dessus ; bref, non seulement elle me boucle dans l'atelier au moment des repas, mais elle interdit au cuistot de mettre les pieds à l'intérieur du gynécée : il doit déposer les gamelles et le plateau à la lourde, sonner pour l'avertir, sur quoi elle ouvre, s'assure que le rond-point est désert, et vient me délivrer, avec un triomphal « La soupe ! »

Lorsqu'elle est distraite, ou disposée à la confiance, elle me laisse franchir la porte d'entrée et transporter ma came moi-même ; je pose le plateau sur la table où jadis on le trouvait tout posé, le Gravat prend le bordereau de commande, ajuste ses lunettes et annonce la couleur, cependant que je répartis la cantine en petits tas équilibrés, pour pouvoir les transporter sans casse à la porte des destinataires. Pendant ce temps, la soupe se fige doucement dans les marmites.

« Vous ne pensez pas, madame, que si on livrait la cantine un peu plus tôt, les femmes pourraient manger chaud ?

— Mais, Damien, c'est pas possible, vous pensez bien que j'ai déjà réclamé. Mais, avec la cantine des hommes, pour trier, ça prend toute la matinée. »

Pour un peu, elle me dirait qu'ils y passent la nuit. Ah ! Tu ne les useras pas à grimper les étages, tes guibolles, toi ! Pourquoi, en effet, faire deux tournées ? Pour nos gueules de gueulardes ? Pour les remerciements qu'on en a ?

Qu'est-ce que ça peut nous faire de bouffer froid, après tout ? Ce soir, il n'y aura qu'un service, et nous mangerons – dans notre lit, si ça nous plaît – du bon ragoût fumant et nous t'oublierons jusqu'à la bibine d'après-demain…

Mais là où je m'amuse encore davantage, c'est lorsque la Chef, retrouvant ses gros soupçons, me retient sur le pas de la porte alors que je me précipitais hors du Quartier en direction des marmites, me refoule à l'intérieur et se charge de rentrer le tout elle-même.

Par-dessous ses trois épaisseurs de linge amidonné, la Chef porte un corset à baleines. J'ai pu apprécier le calibre de celles-ci lorsque la Chef a donné son carcan à laver : je

les ai retirées au préalable et réenfilées ensuite, toutes les douze, dans leurs gaines respectives : ça fait douze petites gaines dans une grande.

Avec cet appareil, la Chef peut difficilement se plier : pour examiner le bout de sa tatane, elle lève la jambe. Alors, pour ce plateau chargé de vivres et posé à même le ciment… elle le rentre du bout du pied, douloureusement et avec dédain.

Je ris de la voir pousser ce gros palet, comme une Glumdalclitch qui jouerait à la marelle, cloche-pied en moins. En somme, je reçois alors mon courrier des pieds de la femme du Chef.

La corvée expédiée, la porte reverrouillée, je m'assure, l'oreille au guichet, que le Gravat quitte bien le Quartier, pim-poum, après quoi je retourne à ma table où attendent les nourritures. Par ordre d'intérêt, je commence à déballer.

La graille peut attendre : Zi m'a dit de prendre l'assiette à l'extrême gauche du plateau, lorsque des frites de cantine voisinent avec celles qu'on m'alloue gracieusement, à titre de fille de service : je trouve parfois, là-dessous, un bout de bif, ou une minuscule omelette : le cuistot est bien stylé. Mais la bafouille avant tout.

Aujourd'hui, enveloppe moutarde, bon.

Avec mon canif, je déplisse l'extrémité du tube, une-deux-trois pliures ; dans la fente, je glisse la lame et la fais tourner pour écarter les lèvres d'aluminium ; le tube, légèrement pressé, éructe parmi les bulles de moutarde le fil conducteur que je tire pour haler le petit paquet, solidement assujetti par des spires et des spires de fil à coudre. À l'aide du couteau et des dents, je cisaille.

Le bifton, intestin et péritoine compris, est gros comme un demi petit doigt. Je déplie et lisse les feuillets-pelure, j'installe mon assiette de frites sur le polochon, je me jette à plat ventre sur le grabat, et je grignote, des yeux et des dents, en essuyant aux patates mes doigts pleins de moutarde.

Un dimanche, Zizi passe une bonne moitié du parloir à s'occuper de ma diététique. La becquetance est un sujet de tout repos, et dans ces cas-là le Gravat s'appesantit sur sa chaise. C'est vrai, au fait, Zizi ne m'a pas écrit ce que je dois acheter cette semaine. Écoutons :

« Faut te fortifier, mon loup, il me semble que tu recommences à maigrir : prends donc du pain d'épices… »

Craignant que l'Unimel ne me gâte les dents, j'exprime timidement ma préférence pour les petits beurre ; mais Zizi me fait des yeux si impératifs que je rengaine mes pourquoi et promets d'essayer.

… Les tranches d'Unimel avaient été évidées, et cachaient un colis de la grosseur d'un paquet de Gauloises. J'ai cru tout d'abord qu'il s'agissait effectivement de cigarettes ; mais pas du tout…

C'était un passe en métal léger, entouré d'un bifton-fleuve, la notice explicative.

Enfin !

Puisqu'il ne trouve pas d'outils, Zizi ouvrira tout simplement ma porte avec une clef. Il va fabriquer une clef brute, qu'il rectifiera selon les mesures que je lui enverrai. Le cuistot s'est procuré la matière première à la menuiserie : un bout de ferraille ne provoque pas de recherches poussées

lorsqu'il vient à manquer, tandis qu'un outil… il paraît que le maton fait presque tous les soirs l'inventaire de la boîte du menuisier, que celui-ci est un mouchard, etc., bref, il faudra se contenter de ce qu'on a.

Je dois prendre deux empreintes : la serrure de la cellule, et celle de la porte d'entrée qui est la même que celles de la buanderie et du vestiaire.

« Si on a le temps, écrit Zizi, on corsera la plaisanterie en embarquant tes valises. De toute façon, même si ça ne sert pas… »

Oui : on s'amuse, ne l'oublions jamais ; faisons toute chose amusément. Mais quand même, je commençais à sourire jaune.

Zi m'explique comment réussir de belles empreintes, avec du savon ; et comment je devrai les lui faire passer, dans une boîte-détritus, à camembert de préférence.

Je vais feindre d'être devenue tyroséniophile.

En attendant la livraison de calendos, j'ai passé deux soirées à tailler en demi-sphères quelques morceaux de savon de Marseille, ceux que la baraque fournit au début du mois et que je planque, n'en usant pas pour moi-même, à l'intention des arrivantes.

(Damien, vite, un bout de savon, l'arrivante est sous la douche.)

(Et lavez-vous « en-d'ssous », hein ? et introduisez- « y » votre savon !)

Avec ces caroubes, je vais épuiser mon stock : le savon se fendille, l'hémisphère se partage en deux, il faut recommencer.

Hier matin, je décidai de me mettre au boulot.

Les petits frères prenaient leur douche, il fallait les chanstiquer, torchons frais, limaces rénovées, vite, Damien, le linge des hommes.

Dès l'aube, j'avais bourré une panière de piles soigneuses, stables, faciles à compter ; mais, comme les matuches se battaient à qui ne viendrait pas en faire le contrôle, le Gravat se lassa d'attendre :

« Puisqu'ils ne sont pas décidés, je reviendrai. Je vais déjeuner. »

Pauvre, à part les trois ou quatre tasses de café du réveil et quelques menues tartines trempées, elle n'avait rien pris depuis la veille et commençait à avoir la dent.

« Bien, madame. Mais, si vous voulez bien me laisser ouvert, je vais en profiter pour passer la serpillière dans le séchoir : les draps ont goutté toute la nuit, c'est une vraie piscine. Merci, et… bon appétit, n'est-ce pas ? »

Le Gravat proféra un « merci vous aussi » machinal et disparut, happée par sa fringale.

… Je fonce au séchoir, je pousse vite fait la flotte dans la rigole à grands revers de lave-pont, j'ouvre tous les vasistas pour que le courant d'air achève le travail ; puis, savon et passe en poche, je grimpe au premier étage. Je vais d'abord m'occuper de la serrure « cellule » ; toutes étant identiques, je préfère travailler sur celle d'une piaule inoccupée.

Superstitieuse, j'opte pour la 7.

J'introduis le passe dans la serrante, mais il est trop petit, ça flotte terriblement ; je continue néanmoins à tâtonner, je finis par chopper une prise, je tourne, lentement… ça va, je franchis le zénith, et je commence à jouir car le pêne recule, recule…

Soudain, à mi-chemin, ma caroube se bloque.

T'énerve pas ma fille, je fais marche arrière, en forçant légèrement ; et crac, le passe ressort aussi facilement que d'une motte de beurre.

L'ennui, c'est qu'il en manque.

J'ai récupéré la tige, mais le corps, lui, s'est détaché et reste dans la boîte de la serrure ; et moi, je reste là, comme une céoène, à regarder cette tige de métal mat et mou, brillant d'un éclat neuf et mauvais à l'endroit de la fracture.

Je remets la tige dans ma poche marsupiale, mes doigts y rencontrent les hémisphères de savon… si j'avais commencé par là, si… j'allume une pipe et je sens un goût écœuré me monter dans la gorge, dieu que cette Gitane est donc dégueulasse. Elle a goût de scomoune… Je l'éteins contre la balustrade, avec rage. Je vois très bien le film : la matonne ne pouvant ouvrir la 7, le menuisier appelé d'urgence trouvant le tronçon de passe, tout le monde cuisiné… Si le cuistot est bien, Zizi, encore, s'en tirera. Mais moi ?

Puis, je récupère, je me dis qu'il n'y a aucune raison qu'on ouvre la 7 avant quelque temps : je l'ai nettoyée à fond après le départ de la dernière occupante, la semaine passée, je crois ; aucune pièce de literie n'y traîne ; si je me

rappelle bien, j'ai même subtilisé le jules pour m'en faire une corbeille à papiers pour mon gourbi.

Restent deux périls : un inventaire, un arrivage.

Tout de même, il faudra bien qu'on y farfouille un jour ou l'autre, dans cette serrante. Autant commencer tout de suite. Le Gravat ne doit pas encore avoir fini de manger : vite, je dégringole l'étage, jusqu'à l'atelier resté heureusement ouvert, j'y rassemble tout un arsenal : ciseaux, vieille cuiller tordue, fils de fer ; j'enroule tout ça dans un chiffon à poussière – si elle arrive, je frotterai avec ardeur – et je retourne sur les lieux du crime.

Mais j'ai beau crocheter, jauger, me tordre le poignet en même temps que se tordent les ciseaux, je récupère mes balles et la Chef se lève de table et elle va revenir avec le maton du linge.

Tant pis. J'abandonne et je m'en vais chez moi.

Je m'assois à la machine. Il était temps : je n'ai pas donné trois coups de pédale que la Chef s'amène, toute luisante des suites de son breakfast. M'apercevant en plein boum, elle se met à resplendir :

« Ça, c'est bien, vous ne perdez pas de temps, au moins. Tenez, j'ai pris le registre en revenant, je ne sais pas où sont passés les surveillants. On va compter le linge toutes les deux : énoncez, je vais cocher. »

Tout en énonçant, je gamberge désespérément. Une fois seule, évidemment, je continue. Parmi les plans insensés et boiteux que j'échafaude à toute allure, aucun ne me paraît réalisable. Dans mon malheur, il me reste une chance : c'est jour d'écriture clandestine.

Zizi aura ce soir le mot que je mettrai aux détritus de midi. Si je trouve, d'ici là, quelque chose ! Mais quoi ?

Il faudrait que mon homme arrive à baratiner le menuisier, à le faire se mouiller sans échappatoire possible, par exemple en lui faisant écrire un bifton qu'il garderait en otage ; bien sûr, on ne balance pas un bifton quand on s'appelle mon homme, mais on peut, avec la certitude d'être compris, employer cette menace vis-à-vis d'une balancette…

Non, c'est trop compliqué. Et s'il me faisait passer le matériel pour démonter la serrure moi-même, moi en usant et le lui restituant, lui le faisant remettre en place, tout cela le même jour ?

Hum, ça fait un peu court, surtout que Zizi n'a d'autres jambes que celles du cuistot ; que ce dernier peut refuser ou se faire cravater, que la mention « À surveiller » n'a pas encore quitté la porte…

Ah ! Fâcheuse esquille !

Je me donnerais volontiers une tatouille. Souvent, ainsi, tout semble s'emboîter et se dérouler, avec logique et naturel, pour fabriquer notre malheur. Il y a là une puissance maligne et implacable, à laquelle nous n'opposons d'ailleurs aucune résistance : nous nous laissons rouler vers l'avaro, nous nous regardons faire des conneries, nous sommes engourdis, soumis, et pourtant lucides…

Et lorsque c'est arrivé, nous nous sentons presque bien, comme un blessé se réveillant, après un accident, sur un lit tout neuf.

… Je n'ai aucune peur lorsque j'entends, un peu avant l'heure de la soupe, le pas du maton sur le gravier de la cour, et sa voix qui gueule sous les fenêtres de la Chef : « Madame ! Une arrivante ! »

Où va-t-on la mettre, cette femme ?

À la 7, bien sûr : c'est la seule cellule inoccupée au premier. Il y en a quelques-unes au second – personne ne m'a encore remplacée dans mon pigeonnier, au fait –, mais tant que le Gravat peut économiser ses pattes… Une nouvelle, il faut la mener au Greffe, à l'avocat, à l'anthropométrie, à l'assistance sociale, au toubib… Même à un seul étage, tout cela fait beaucoup de monter-descendre.

Je me mets en frime derrière le guichet. J'aurai tout fait ici, même le guette-au-trou. Damien, ma fille, tu baisses dans ton estime.

Silence, on fouille.

J'ai entendu la porte du Quartier, celle du vestiaire, voici maintenant celle de la lingerie : comme j'y ai mis ce matin six paires de draps propres, la Chef ne viendra pas en prendre à l'atelier ; dommage, j'aurais aimé, une dernière fois avant l'orage, l'entendre me dire « Damien » avec bonté… oh ! ma Chef bien-aimée !

Quatre pieds tac-tac-taquent le long de la galerie : la fille doit essayer de faire tenir en équilibre, par-dessus les berlues et les draps, le matériel à tambouille, le baluche bouleversé, les vêtements ; et le Gravat, derrière elle, portant le seul trousseau.

Sur le palier du premier, les pas hésitent… Madame, s'il vous plaît, acceptez de gravir encore quelques marches,

mettez cette calamité au deuxième. Je serai sage, je ne vous ferai plus d'embrouilles, je vous servirai. Plus tard, lorsque je serai libre, je vous dirai que je ne vous oublie pas, sur des cartes postales comme je sais que vous les aimez, pleines de violents soleils orange et de mers incendiées.

Vous refusez ? Vous ouvrez la 7 ? C'est bon, je m'en souviendrai également. Je…

Mais, bon sang, ELLE L'A OUVERTE, CETTE PORTE !

Oui : gentiment, miséricordieusement, sans résistance, mon passe amputé s'est laissé vaincre par la caroube, et sans doute est-il tombé dans le fond de la serrure ; le Bon Dieu des taulards nous a regardés, et moi je danse dans l'atelier, hilare, le passe est mort vive le passe, on en forgera d'autres, plus solides, et s'ils cassent je m'en moque, il y a encore de la place dans les entrailles de la serrante.

Je m'arrête devant Zizi, qui sourit dans sa niche de velours rouge :

« Non, sérieux, chou, je veux bien jouer les Louis XVI, mais dégotte-moi pour le prochain essai un truc un peu plus costaud. »

CHAPITRE X

Mes deux savonnages ont l'air d'aller, je les fais partir au prochain plateau. Mais, pour l'intérieur de la serrure, après le coup de l'esquille, je n'ai plus tellement envie de le photographier ; un croquis externe et des mesures approximatives suffiront. Je ferai, par compensation, un dessin très exact des clefs. Je me trimballe avec un crayon et du papier dans la poche marsupiale, guettant l'occasion.

La clef de la cellule est d'un contour mnémoniquement enfantin : en trois coups d'œil je l'avais apprise, en trois coups de crayon je l'avais croquée. Mais l'autre !

Clef 2 tient de la frise grecque, de la croix gammée et du tableau cubiste. Et dire que cet été, lorsque Matuchette nous gardait tous les jours, le trousseau traînait partout ! Lerouge le récupérait et s'amusait à boucler le vestiaire avec la dame dedans, en hurlant « Ha Ha ! », jusqu'à ce que la prisonnière, riant – avec, au fond du rire, quand même, une ombre d'anxiété –, la suppliât à travers la porte, d'une voix contenue, de la délivrer…

Maintenant, la dame ne plaisante plus avec le trousseau : elle doit garder dans l'oreille les recommandations de la rentrée, son service s'est fait plus strict, et elle dose ses sourires en fonction de la qualité et de l'ancienneté des détenues.

Je reste favorite, mais ça ne me donne pas ce que je veux.

Avec le Gravat, c'est le bouquet : un bouquet d'anneaux de clefs. Le reste, la partie ouvrante, elle le tient rassemblé dans sa grosse pogne ; et quand par hasard le sommeil entrouvre ses mains, à la messe ou au parloir, bien rare que ses genoux, où repose le trousseau, soient simultanément dans mon angle de vision et dans un éclairage suffisant. Ou alors, clef 2 est enfouie sous les autres, dont je n'ai que faire…

Le Gravat ne se sépare jamais de son trousseau, même pour rincer sa lessive, tâche pour laquelle je l'aide avec empressement depuis quelques semaines, et pour cause. Les clefs sont presque toujours dans la poche de sa blouse, avec le revers de la poche rabattu et boutonné ; mais parfois, la Chef les glisse à califourchon dans sa ceinture : si elles allaient choir !

On rince le linge dans la baignoire : il y a une salle de bain annexée à la buanderie, pour les ayants droit : malades, femmes enceintes, femmes asthmatiques sous-ces-douches-ouf-j'étouffe. Mais la Chef, n'étant ni enceinte, ni poussive (ou si peu), se douche chez elle et baigne son linge ici. Cette baignoire, il faut bien qu'elle en profite aussi.

Mais la ceinture est bien serrée, et la Chef a beau gesticuler, tordre, essorer, lever les bras, rien ne dégringole.

C'est un trousseau non lavable.

Bah ! Je t'aurai bien un jour ou l'autre, saloperie.

Je me garde affûtée, l'œil prompt dissimulé sous une paupière atone ; plus que jamais, je suis les matonnes comme leur ombre, je suis leur ombre même.

Mais ma condition ne s'améliore guère. Le temps non plus : prélude au brouillard interminable de l'hiver, la pluie et les éclaircies alternent sans prévenir.

Au lieu de me faire installer le linge sur les rambardes et de le laisser sécher en paix, la Chef, obsédée par la bonne odeur de propre, s'obstine à me le faire étendre dans la cour. Ce qui donne :

… du séchoir à la cour, à cause de l'oxygène ; de la cour à la rambarde, à cause de la bruine ; de la rambarde à la cour, à cause du petit rayon ; et on recommence jusqu'à séchage complet. Je me crois revenue dans la taule de Jane Dufon. À cela près qu'ici, je n'aide personne et personne ne m'aide : le charriage perpétuel de ces draps lourds et mouillés, que pour économiser mes quilles j'attrape à bras-le-corps par énormes paquets, me sectionne les bras et me casse les reins. Mais la Chef est encore plus lasse que moi : comment pourrait-elle se précipiter hors de chez elle à chaque ondée, venir m'ouvrir toutes ces portes, les refermer, passer son temps à guetter le ciel, et assurer simultanément son service, l'entretien de sa baraque, le marché, etc. ? Non, il faut comprendre.

J'ai compris, et, ne pouvant la soulager dans ses tâches tant ménagères que professionnelles, je lui ai proposé d'assurer la surveillance du temps.

Comme si je pouvais, par la fente maigre et les carreaux crasseux de mon vasistas, faire autre chose que de deviner le ciel !

« … Alors, Damien, vous n'avez pas vu qu'il pleut ?

— Oh ! excusez-moi ! Mais, de toute façon, je ne peux pas passer à travers la porte. Et, pour vous appeler par la fenêtre, ça fait loin… »

Bon, ça y est quand même : désormais, les jours d'étendage, elle laissera les portes ouvertes ; ainsi, je pourrai foncer dès la première goutte sans qu'elle ait à se déranger.

Quel palais que ma prison, avec tout cet espace, ces portes qui fléchissent sous le doigt, cette solitude des dédales !

Bien sûr, ça ne va jamais tout à fait comme on veut : j'ai beau faire fissa, je ne parviens pas à satisfaire à toutes les besognes, à rentrer les draps assez vite ; et si ce n'est la pluie, ce sont les escarbilles arrachées aux cheminées qui salissent le linge ; celui de la détention, passe encore, mais le jour où c'est la lessive des patrons qui en prend un coup, ça tourne au drame, ça gueule et c'est toujours la faute à Damien.

Je songe que si dans une vie future je deviens faiseuse d'intempéries, je ferai s'abattre les jours de lessive des patrons une pluie de merde, suivie d'une pluie d'urine en manière de rinçage.

Mais en attendant, pour ne pas être bouclée moi-même, je la boucle.

Lorsque le soleil revient, je délaisse le ravaudage et je sors dans la cour, traînant une vieille berlue ; celle-ci, pliée en huit sous mes fesses, me rehausse sur ma chaise, à l'atelier ; mais, au soleil, c'est mon tapis de sol. Je m'y étends, et, lorsque l'automne a des retours de canicule, je m'y dévêts. Je ne risque pas de me faire faire marron à poil : j'ai la robe à portée de la main, et je garde l'oreille dressée :

par-dessus le mur, j'entends la Chef lorsqu'elle sort de son pavillon, bruit double et familier : clac-clac-clac clic-clic-clic, les talons bottier et le trousseau.

Outre les deux clefs usuelles, objets de ma convoitise, ce trousseau comporte, on ne sait pourquoi, un tas de vieilles caroubes qui semblent ne rien avoir à ouvrir ici, et dont le Gravat elle-même doit ignorer la destination. Le tout est enfilé dans une chaînette impressionnante, genre chaîne de vélo ; et la matonne semble tellement attachée à cette chaîne qu'elle l'emportera sûrement en paradis.

J'imagine le Gravat, devenue fantôme, traînant sa chaîne, au long des nuits, dans les couloirs de la détention.

Ce carillon métallique m'avertit donc de l'approche de l'ennemi et me permet de vadrouiller partout, et même en tenue d'Ève, la robe sur le bras. C'est ainsi que j'ai pu exécuter sans alarmes les deux belles empreintes sans bavure que je posterai tout à l'heure. De quoi ajuster des caroubes au 1/50 de millimètre. Ça compensera un peu ma maladresse de l'autre jour. Zizi, à qui j'ai narré l'incident, a mis du baume :

« Moi, je fracture les serrures, mais tu es plus raffinée : tu fractures les clefs. »

Mais il n'a plus envoyé de métal. J'ai eu alors l'idée de faire les clefs en dessinant.

Pour ce, je fais, pendant mes loisirs, de la tapisserie. Je suis Pénélope dans toute l'acception du terme : je reproduis au petit point une aquarelle de Dali, trouvée sur ***Match*** : Dante et Béatrice embrassés au seuil de l'éternité.

À tous les échos, je vante mon ouvrage, sans toutefois le montrer.

Le Gravat, comme tous les Chefs, apprécie les femmes sachant broder : elle leur apporte, sous prétexte de les désennuyer, mille choses à faire, des dessus pour sa cheminée, des bavoirs pour les rejetons de ses rejetons, des dessous pour ses verres à liqueur.

Tant pis si elle m'embauche : je parle tapisserie, obstinément, et Zizi, maintenant, dans les lettres et au parloir, me demande comment va Béatrice.

La nuit, je serre les paupières, m'exerçant à la suggestion à distance : il faut que la Chef demande à voir Béatrice. C'est le seul moyen de lui faire oublier trois secondes ses sacrées caroubes.

Un soir, au lieu de répondre « Merci, vous aussi » à ses souhaits de bonne nuit, puis de me détourner aussitôt comme les autres jours, j'ai intercalé ma savate avec douceur entre la porte et le chambranle, exprimant ainsi ma disposition à une petite causette pré-dormitive.

Pauvre Chef, question parlote, je ne la gâte pas souvent : « surprise et charmée », elle a accepté l'invite.

Nous commençâmes par des amuse-gueule : propos ménagers, recettes, la santé du petit dernier de sa grande ; de l'art culinaire, nous passâmes à l'art tout court, et de là à mon art, si court aussi, disons plutôt, mâme Chef, à mon artisanat.

« Ah ! mais, au fait, c'est vrai ! Vous brodez, n'est-ce pas ? Oui, j'ai entendu, au parloir, quand vous en parliez à

votre mari… Vous savez, on est obligés d’écouter, et on retient des choses, comme ça, malgré soi… »

Depuis le temps que je fais l’Assimil !

« Ah ! vous avez retenu ? J’en suis flattée, madame ! Mais c’est si peu de chose… Un beau travail, un ouvrage pour vous, par exemple, je ne sais pas si j’oserais me lancer ; mais ça, même si ce n’est pas absolument épatant, ça ne fait rien : c’est plutôt pour le symbole.

— Comment ?… Ah ! bon. Et qu’est-ce que ça représente ? Montrez-moi, voulez-vous ? J’aime bien la broderie, moi. Même si ce n’est pas épatant, comme vous dites ; mais je suis sûre que c’est bien, ce que vous faites. Y a qu’à regarder vos reprises…

— Ce n’est pas pareil… Et puis, voyez-vous, j’aimerais le finir avant de le montrer, je… Oh ! et puis, après tout, je sais bien que vous n’irez pas le lui dire : mon mari sait, mais il ne sait pas que c’est pour lui. Mais comme il va prendre un an dans quelques jours…

— Il a encore une affaire ?

— Oui, mais il prendra plutôt un mois. Non, là, ce que je voulais dire, c’est que c’est bientôt son anniversaire et que cette broderie sera son cadeau. Si toutefois vous permettez que je la lui donne, bien sûr…

— Montrez-moi, je m’arrangerai avec le Chef. »

Elle dit toujours « le Chef » en parlant de son Jules. C’est comme si je disais « le détenu » en parlant de Zizi.

« Mais bien sûr. Alors, je compte sur vous, n’est-ce pas, madame ?

— Oh ! Damien ! » a fait le Gravat avec reproche, pendant que je me dirigeais vers ma table pour farfouiller dans le carton à couture, posé là comme par hasard. Mais ce fut en vain que je retournai les écheveaux : je ne pus mettre la main sur Béatrice avant que la Chef, propulsée par la curiosité, n'eût pénétré dans la piaule et retiré la clef de la serrure, la rassemblant avec les autres dans son gros poing. Je sortis alors mon œuvre de dessous la boîte, et j'avançai de façon engageante, jusqu'à mi-distance entre la porte et la table.

Là, je fis halte, je déployai la merveille, et je l'agitai, hors de portée des yeux de la Chef, à la manière d'une muleta ; puis, insensiblement, je rétrogradai, pas à pas, jusqu'à la table ; et le Gravat, pas à pas, avança jusqu'à moi.

Et là, enfin ! Elle posa le trousseau sur la table, parmi les écheveaux, pour fourrager dans ses poches à la recherche de ses lunettes. Vite, j'élevai Béatrice jusqu'à son menton, la présentant à plat sur ma paume : la Chef est belle femme, elle mesure dans les cent soixante-quinze, cent quatre-vingts centimètres ; et moi, qui rase le bitume, je me trouvai ainsi carrément « sous » elle ; protégée par le toit de tapisserie, je pus laisser errer mon regard du côté des clefs et m'impressionner, en indélébile, le fond de l'œil.

Après quoi, je ne voulus pas « abuser plus longtemps », je mis la vieille à la lourde et je me dépêchai de traduire ma vision sur papier.

Puis, sans gratitude aucune, je me mis à larder Béa d'une aiguille appliquée : après ça, je devais la terminer à temps pour l'anniversaire de Zizi.

À longueur de journée, je pique à la machine, je pique les amants dantesques, je pique mes doigts ; je me pique le nez avec de l'attente et des images. Je les appelle images fixes.

Comme d'autres se font patienter au vol des mouches, moi, je fixe le point de la chance. C'est un tout petit point, plus minuscule qu'un pore de ma Béatrice ; mais ce point est ***ma*** chance, il ne faut pas que je le quitte des yeux, pas même une seconde.

Si je regarde une autre luciole, si je cesse de fixer pour me mettre à réfléchir, aussitôt ma tête refuse de carburer et je m'ensommeille tout à fait : dès que j'ouvre l'esprit, la lancinance s'y faufile et s'étend, tordant et drainant tous les fils de pensée en un mouvement tournant, irrésistible, inextricable.

Mon cigare est plus embrouillé que les écheveaux de ma boîte à couture : j'en arrive à redouter les rangements, à reculer la pensée, et je me dope. Je me drogue, avec les corvées du service, avec le mouvement régulier de l'aiguille entraînant le fil, avec le poste – n'importe ce qu'il gueule, l'essentiel est qu'il gueule –, je voudrais vivre soûle… Et, comme j'ai honte de cet état de camée, je soupire bien haut après le dimanche « enfin, je vais pouvoir lire un peu », et je maudis poliment le boulot qu'on m'impose, « c'putain de linge, on n'a jamais fini ».

Je sais bien que, dimanche, je ne lirai pas, que je bâclerai le courrier officiel qui, depuis qu'on biftonne, fait double emploi ; et que mon unique progrès, au soir de ce dimanche que je simule studieux en déballant autour de moi toute une librairie-papeterie, sera de pouvoir soupirer : « Ouf, encore un de mort… »

Je veux me casser, car j'ai tiré de la taule tout ce qu'il était possible d'en tirer.

À essayer d'épuiser la taule, c'est moi qui m'épuiserais : elle est de ces sujets qu'on croit avoir longés d'un bout à l'autre, et qui se révèlent être cycliques : à l'autre bout, je retrouve le début, là où d'autres l'abordent pour leur propre compte et remettent tout en question.

Je suis comme ces élèves, pas bûcheurs mais doués, qui rendent toujours leur copie avant la cloche de la récréation.

En fixant, j'évite la gamberge, mais je risque l'abrutissement.

J'accepte : peu importe l'état où je serai en arrivant, mais que j'arrive au bout de l'étape, vite, que je sorte du cercle, vite, vite. Arriver. Tant pis pour la maigreur, l'épuisement et la rouille : tout ceci s'en ira, l'essentiel est de tenir le coup ; sauver si possible les charpentes de la carcasse et de la raison, mais surtout dépouiller les heures. En les bourrant de drogue, d'âneries, de n'importe quoi, je m'en fous pourvu qu'elles crèvent, vite, et que, de leur tas crevé, de cette vie d'infusoire aux limites élémentaires de moi, je m'élève, enfin, jusqu'à la résurrection.

CHAPITRE XI

« Mais pourquoi diable ai-je fait ce rond-là ? »

Sur le calendrier, la date d'aujourd'hui est entourée de rouge, et fait un bobo incompréhensible.

Il doit être six heures : je saute du grabat pour faire mon premier filtre. J'aime le boire confortablement, ce café-là, avec une couverture pliée en oreiller derrière la tête, et des biscuits sur le tabouret-table-de-nuit : c'est mon breakfast de femme libre, qui me permet de vider dans le lavabo ma bibine de taularde, et même, lorsque j'ai trop mangé de biscuits, de faire profiter jules de la gamelle de onze heures trente.

Un bon breakfast me donne du moral pour toute la journée.

En attendant le chant de l'eau, qui chauffait sur les plaquettes, je traînais mes pantoufles dans la cellotte – ma misère est la verdure de cette balade hygiénique – lorsque le calendrier m'a tapé dans l'œil.

Pourtant, je le regarde tous les jours, je le biffe, je le code, je le presse et je le maudis ; je renouvelle les quatre grains de riz cuit qui le collent au placard, et qui ne tiennent pas longtemps sur le métal peint ; mais impossible de me rappeler pourquoi j'ai fait cette pustule. Une fête ? Un anniversaire ? Bah ! ça me reviendra. L'eau chante, je vais officier : la poudre au dos d'âne, le mouchoir-filtre sur le verre, le beurre sur les petits beurre.

Comment, dans ces conditions, fabriquer du repentir et des résolutions ? Au lieu de punir, les prisons modernes amollissent ; là où il eût fallu les verges, on a apporté des conforts ; on a bouclé les gens, au lieu de les dérouiller un bon coup et de les laisser libres ensuite, libres d'en crever ou d'en guérir. La méthode douce, au début, fouette le sang : on s'attendait à pire, on est touché, au fond c'est pas terrible la taule… Puis, on s'habitue à cette douceur, on ne limite plus ses exigences : on prend le personnel par l'épaule, on gueule, on câline, ou l'on méprise.

J'aurais aimé, je crois, les taules d'autrefois, détenus contre geôliers, sabots et cagoules, rigueur et merde : tout ce à quoi il était impossible de s'habituer, de se soumettre, à moins d'être né dans un cachot. Maintenant, en taule, on tue la vie dure… (voyons. Anick, un peu plus de beurre). Je m'avachis avec plaisir sur mon oreiller gris et je hume le fond du verre, qui me réchauffe encore un peu les paumes : Saint Jus. Saint, saint, saint. Quel est ce saint encerclé ? Ce n'est pas saint Expédite… Ah ! J'y suis : Nicole a écrit à l'assistante sociale d'ici pour qu'elle me fasse savoir sa date de libération ; et moi, je revois cet après-midi vautré où je chuchotais :

« Regardez bien à droite et à gauche, Nicole : si je sais, si je peux (et, si je sais votre date, je pourrai), je vous assure, je serai là… »

Dans deux heures, Nicole sera libérée. J'imagine sa silhouette, sur le seuil de la petite porte, sous les arbres de l'avenue, cette porte que j'ai franchie, moi, pour grimper dans le panier du transfert.

Nicole, dans ses pantalons retrouvés, les cheveux dansant dans les reflets de l'automne, Nicole avec cette avenue de solitude devant elle, aux confins de la ville.

Et moi, je suis là, vautrée loin de l'herbe de nos promenades, à siroter du café, moi qui ne devais pas oublier.

Clink !

J'ai été adroite : j'ai envoyé mon verre dans le mille du lavabo ; en se brisant, il a constellé l'émail bleu de petites taches brunes, du café qui lentement dégouline, zut, j'ai briqué au Nab pas plus tard qu'hier. Il va falloir aussi boire dans le quart pénitentiaire, en attendant la cantine accidentelle : Nicole vient de me coûter trente-cinq centimes.

Tiens, pour me changer un peu les idées, je vais tailler ma bafouille conjugale : mais il faut que celle-ci concentre toute mon attention.

Du lever à la soupe, je dessine dans l'angle supérieur gauche, avec mon aquarelle de pacotille, une orchidée, somptueuse dans sa miniature. Ma lettre sera embaumée de sagesse : je débouche l'encre noire, laissant le Bic empoisonné dans sa gaine, pour ne pas être tentée d'exubérance lorsque, parvenue au verso de la feuille, je ne verrai plus le signal de la fleur : elle me dit « lettre embaumée, n'oublie pas », et la plume qu'il faut sans cesse tremper, les taches qu'il faut éviter, tout me demande de faire attention. Je murmure les mots avant de les écrire, je les trace lentement, aussi appliquée qu'un commis-greffier. Pour la première fois depuis notre arrestation, je parle de clémence, de recours en grâce, de chance – détestable chance ! – « dont il serait peut-être opportun de se préoccuper » ; précipitamment, je poursuis, pour raturer : « Ce n'est pas que je perde de vue ce que

je veux, ce que nous voulons… J'ai toujours pensé que j'obtiendrais la confusion, mais en pensant « je », je pensais « nous » (sacrée vieille menteuse !)… mais qu'importe ? Cette grâce ne saurait modifier des projets où elle se trouvait dès l'origine englobée, comme un accessoire sans importance, d'ailleurs. Je te parle d'autres grâces, aujourd'hui, parce qu'il faut bien mettre autre chose à la place de celle-là, pour que l'espoir reste complet, pour qu'il y ait toujours, au carrefour des chimères, le même nombre de routes… »

Nous, les filles, qu'on dit roublardes et charmeuses, nous concilions sans mal deux solutions qui s'excluent, nous marchons sans nous écarteler sur des voies divergentes.

Ma lettre est terminée ; pour donner suite à mes propos sur la liberté conditionnelle, les requêtes vendômoises et les comités de probation, j'écris ensuite au procureur ; ayant des courbatures à l'invention, je recopie la lettre au proc, changeant seulement l'entête et les formules affectueuses – le profond respect devenant un très profond respect – et je l'adresse au ministre de la Justice ; enfin, je trie parmi tous mes avocats, et je demande à l'un de ceux que j'ai le moins utilisés de venir me voir : il ira épauler, sur place.

Sans doute, l'attente de ces réponses fera mourir l'année ; mais… il me semble que je suis en train de changer de saison, moi aussi ; que je m'éveille à des énergies différentes. Zizi m'a peut-être fait une perfusion subtile. Dans nos dernières causettes, au Palais et au parloir, au-delà des paroles happées et épluchées par le gardien, au-delà des lettres, même, j'ai senti se préciser une ombre funeste de découragement. Zizi serre les mâchoires et me répète :

« Je n'ai que mes dents… »

Je sais qu'il n'est ni un gringalet ni un minus, et qu'on peut monter et réussir une cavale avec un couteau de cantine ébréché : seul, Zizi serait déjà loin. Mais il y a moi : il faut pénétrer chez les femmes, me sortir de ma piaule, me faire franchir les tessons.

Partir seule ? Moi non plus, je n'en ai plus envie : l'échec de Noël m'a suffi, et je ne me marierai pas, cette fois-ci… si j'échoue, seule, comment Zizi lui-même pourrait-il m'en consoler ?

Je veux attendre et espérer, sans me lasser… Haut les cœurs, Zi, nous nous reviendrons. Ne sois pas triste : une cavale ne se fait pas dans la tristesse. La haine, le mal, voilà qui propulse et qui chauffe ; mais la tristesse n'est pas dynamique. Je sais, nous n'avons personne à haïr, et aucune raison d'avoir mal : l'auberge est bonne, nous sommes bien assistés, les soucis de Palais sont finis.

Donc, il faut qu'à l'instant où Zizi semble fléchir, moi, je semble tomber. Tomber vertigineusement dans les vieilles lunes, au secours, Messieurs, soyez cléments, relevez-moi. Je suis à moitié sincère : si la cavale doit mourir, ou si elle devient démente au point que nous devions lui tordre le cou pour l'empêcher de hurler sur les toits, eh bien, j'aurai toujours mes petites requêtes…

Travaille sans embrouilles, petite caboche, dans ce gros tas de rêve.

L'après-midi même, je signe le registre des lettres officielles, je suis sûre que les miennes sont en route vers les hauts lieux. Le montage d'un recours en grâce est, somme toute, assez rapide, et par rapport à celui d'une cavale, c'est du gâteau mou. Il suffit d'une supplication tournée avec or-

thographe et humilité, pommade et résolutions termes ; d'un index timidement infléchi pour toc-toquer aux portes solennelles, au lieu des outils pénibles ; au lieu des petits faux-frères, les parents et les amis pour aller prendre le chorus au ministère, et enfin, l'oignon dans le mouchoir.

Et, en cas d'échec, pas de coup de mitraillette dans les miches, pas de camarades qui vous maudissent parce que, depuis votre tentative, les fouilles et la surveillance ont doublé pour tout le monde.

Passé le trimestre d'attente, mes lettres ne se décidant point à redescendre des hauts lieux, je reprendrai la plume et tenterai de les repêcher : « Je prends la liberté de solliciter à nouveau. » C'est la seule liberté qu'on puisse prendre, lorsqu'on choisit de rester en cabane.

Un matin, enfin, la matonne m'amènera au Greffe, à moins que celui-ci, débordé, n'envoie la matonne à ma cellule, porteuse de la chose ; de toute façon, quelqu'un me présentera un papier estampillé Ministère de la Justice, où, parmi les pattes de mouche imprimées en fin, trois mots en gras m'éclabousseront la figure, trois pattes de cafard épaisses et luisantes : A ÉTÉ REJETÉ. On me tendra un Bic, je sortirai le mien de ma manche, et je paraferai le rejet, sans moufter, parce que dans ces cas-là, ce n'est pas l'intéressé qui parle, mais le messager : en général, le commis-greffier ou la matonne vous suggèrent d'en refaire un autre aussi sec : « ' savez, les recours en grâce, bien rare que ça réussisse du premier coup », mais « vous pouvez en faire autant que vous voulez… »

Ah non ! J'en ai assez fait comme ça, autrefois, quand je croyais encore que ça marchait comme les servez-vous : on

me restituait ma pièce, je dois le dire ; mais je n'ai jamais pu en croquer…

Oh ! ma cavale ! Tu pouvais me déserter si facilement, je te donne si peu pour vivre ! Bien que je ne voulusse pas te blesser, je t'ai prise par le licou, cent fois, j'ai tiré dessus pour te ramener aux écuries… Je pensais que tu allais te cabrer en hennissant, que tu piafferais dans mes assiettes et dans mon lit, m'empêchant de dormir et de manger jusqu'à ce que je revienne m'occuper de toi…

Mais non : la cavale s'est couchée sagement sur sa litière de brouillard : ne suis-je pas son maître, ne l'ai-je pas créée, n'ai-je pas sur elle droit de vie et de mort ? La cavale m'attendra bien encore une saison.

Quant à mon mari, il a admiré et respiré mon orchidée, sans en deviner l'artifice : au parloir, il souriait… Il doit penser que je me décide à accorder les violons, et… en avait-il jamais douté ?

Je suis fille, je suis brune, et Zizi, garçon blond, n'a pas mon impétuosité. Il oppose à mes coups de tintamarre ses fameuses « forces de l'âme »… et je fais gaffe : en maintes occasions, j'ai senti cette force, cette persuasion silencieuse et légère, qui pénètre dans la chair en vrilles de velours, sans que nulle piqûre surprenante ou douloureuse ne m'ait averti. Ainsi, Zizi força mon refus à aimer, il m'apprit les arpèges et les accords de la joie ; et l'amour, qui depuis des années me faisait la cour sans parvenir à me séduire, sut se montrer tendre vainqueur ; il m'inclina, tout doux, à accepter sa présence bouleversante : à cultiver, un peu coquettement, l'aspect fragile, pour paraître me forcer alors qu'enfin, j'acceptais…

J’ai découvert, avec l’amour, ce côté abandonné de la vie, tout en affections et en sentirs, sans cultes fous ni pensées, sans erreurs. Oh ! oui, Zi, je fais gaffe !

Tu penses que notre propriété est privée, que ses allées franchissent le temps et la peine, que peu importe l’endroit où nous paraissons être… oh ! cher, comme j’aimerais, au contraire, que l’amour fût autour de moi, qu’il me pénétrât et rejoignît l’amour que je cache ! Mais la prison est sans amour. Rien ni personne ne m’y invite à chanter : comment chanter, ici ?

Que j’aie le malheur de me tromper de pim-poum et, croyant que la matonne est sortie du Quartier, que je commence à donner de la voix, elle accourt à mon guichet et me dit de me taire.

Je me moque de sa muselière, c’est à d’autres harmonies que je pense. La prison est une perpétuelle, une atroce disharmonie : entre le cœur et les paroles, entre le grand sourire du matin vers le jour nouveau-né et la chappe terne de la journée, avec sa poussière et ses corvées ; entre la confiance toujours prête à s’offrir, et la rouerie, l’inconscience, la négligence des gens.

J’en ai marre, je veux chanter.

Je t’aime, Zi, mais mon amour a besoin d’air. Je t’ai mis cette idée de cavale dans le cigare ; tu ne la rejettes pas, parce qu’elle est un aspect de moi, mais tu aimerais bien que je vienne la reprendre, mon idée !

Zizi a cavalé aussi, bien avant moi, bien avant de me rencontrer ; il connaît les emballements du destrier fou, et, s’il accepte de recommencer, c’est pour me préserver au

mieux des écarts mortels, puisque je m’obstine à vouloir enfourcher la bête.

Mais comme il préférerait m’entendre dire : « Laissons tomber, va ! »

C’est pas vrai, on est en train de chopper un coup de vieux ! Moi-Même, depuis que je suis seule, je mesure à quel point les décisions s’irréalisent, et comme il est difficile de s’entretenir la rogne, lorsqu’on n’a plus ni promesses, ni fanfaronnades à tenir, lorsqu’on ne se soûle plus de parlotes, lorsque plus rien ne vous dope.

Je suis encellulée. Désintoxiquée de force. On me tend une main de bon aloi, on m’invite à franchir la passerelle des bontés…

J’ai beau me dire que ça n’engage à rien…

Pouah !

CHAPITRE XII

Ces avocats ont du génie.

Ils parlent autant qu'ils écrivent peu. Ils se font désirer.

C'est peut-être pourquoi trois lignes d'avocat égalent trois recto-verso de tout non-avocat.

Lorsqu'on touche une bafouille de Maître, on se dit qu'on est tout de même toc d'avoir eu de si laides pensées : mais non, il ne m'avait pas oubliée, seulement lui y baratine pas, il attend d'avoir quelque chose de positif à m'annoncer, mais il faut le temps que ça se fasse, etc. Ainsi, on défend son défenseur.

Si la lettre n'est qu'un faire-part d'Instruction ou d'audience, elle est en général tapée par la secrétaire, c'est bref et brutal ; seule, la signature pourrait réconforter, si elle n'était hâtive, indifférente, une signature anonyme, quoi.

Ce qu'on préfère, c'est la lettre manuscrite : même si le manuss n'a que quelques centimètres carrés, on n'en finit plus de le lire.

Autant en emporte le vent.

Mais chaque alinéa ouvre des abîmes, chaque point de suspension est une petite planète ; on entend les phrases dans tous les sens, jusqu'à ce que les mots n'aient plus de sens du tout et fassent devant les yeux de petits amas de braise encreuse, irradiant une chaleur diffuse et amicale.

Le Maître que j'ai branché pour mon recours en grâce m'a répondu par retour du courrier : « Je viendrai vous voir incessamment pour m'entretenir avec vous de cette affaire. »

Ça fait que, depuis huit jours, je fais Pénélope ; une Pénélope qui, au lieu de faire du petit point, remettrait des culs aux pantalons d'Ulysse. Remarquez, je délaisse les culs, les cols et le reste, depuis que j'ai mon mirador. Le vasistas de l'atelier s'ouvre maintenant comme ceux des cellules, mais comme il donne sur la cour d'honneur, il y a quand même davantage à voir que dans mon pigeonnier. L'atelier est dans un renfoncement, mais, en me distordant les cervicales, j'arrive à voir au-delà du pâté de brique qui aveugle mon horizon et à chopper dans mon collimateur la moitié du grand portail.

C'est la bonne moitié, celle de la chatière, où passent les piétons, Solex, chats coiffés, etc.

Toute cette semaine, à chaque coup de sonnette, un levier irrésistible me propulsait vers le haut, une grimpette sur le tabouret, de là sur la table, et je regardais.

C'est tout un rite, pour ouvrir une porte de prison.

Le maton choisit sa clef : parfois, il marche jusqu'à la porte et fait une pause pour trier son trousseau ; parfois, il prépare la clef à l'intérieur et s'avance avec l'objet braqué en direction de la serrure, à la manière d'un flingue.

Avant d'introduire la caroube, il frime par le judas.

Si la tirelire du visiteur ne le satisfait pas, il questionne, gesticule, objecte, ou même rabat brutalement la paupière de l'œilleton.

(Dans ces cas-là, je dégringolais sans attendre : le maton ouvre aux Maîtres sans tergiverser).

L'avocat m'a fait observer, en post-scriptum, qu'il lui faudrait, pour me voir, un permis préfectoral, vu mon état de condamnée ; mais le « incessamment » me faisait oublier ce que je savais des lenteurs préfectorales, et je grimpais sans louper une sonnette, je ne faisais que grimper jusqu'à la soupe, limite que même les bavards ne sont pas autorisés à franchir. Là, je revenais à la triste réalité de mes guibolles courbaturées et du ravaudage entassé. J'expédiais le dîner et la toilette, et je mettais les bouchées doubles, pédalant avec fureur jusqu'à ce que j'aie rattrapé mon retard.

Ainsi, hier soir, j'ai piqué à la machine bien après la ronde – j'ôte moi-même mon ampoule – et je n'ai arrêté que lorsque j'ai commencé à voir danser le fil et à poser les pièces à l'envers. Le temps de me relaver les dents, (j'avais sucé, pour m'encourager, pas mal de bonbons), et j'ai dégringolé dans un coma peuplé de dring-dring et de vrron-vrron.

J'avais décidé, ce matin, de ne plus grimper au vasistas… à partir de demain. Je n'aurai pas à me renier : Maître est venu dans l'après-midi.

Lorsque le maton a introduit mon visiteur, je n'ai pas « failli choir d'émotion », je n'ai pas été « folle de joie » ; je n'ai rien senti du tout. Il était là, c'était tout naturel ; mes huit jours d'attente m'apparaissaient soudain absurdes : en quoi mes grimpettes auraient-elles pu hâter, d'une seconde, la venue de cette minute, cette minute suspendue dans le temps comme je l'étais dans l'espace, arc-boutée à mon vasistas, absente, la pensée immobilisée ?

Quand Maître eut disparu dans la brique, à l'extrême gauche de mon champ de vision, je retrouvai tête et jambes, et je sautai de la table sans penser à user du tabouret. Le choc du ciment sous mes talons me fit récupérer tout à fait : en deux bonds, j'étais au miroir et je faisais ma petite Générale : je tendais la main avec grâce en direction du robinet ; je mordais mes lèvres pour les rendre émouvantes et je m'enduisais les cils de salive, en les appuyant sur les paupières avec force, afin qu'ils parussent naturellement recourbés ; tant et si bien que la Chef, venue me chercher en toute hâte et me trouvant avec les yeux brillants et pleins d'eau, crut devoir m'annoncer, avec bonté :

« Ne pleurez plus, allez : vous avez un beau parloir…

— Un parloir ? répétai-je, ébahie. Mais avec qui ? »

La Chef n'en savait évidemment rien.

Comme, abîmée dans mes conjectures, j'oubliais de trotter derrière ses talons et m'écartais machinalement en direction du rond-point, où sont les loges des avocats, la Chef me remit dans son axe, d'un :

« Hep, mais, où allez-vous ? Je ne vous ai pas dit au Greffe, au parloir, je vous ai dit. »

Je bifurquai, sans résistance : je connais un peu l'ami-Maître.

Dès qu'il fut entré, je me levai et lui tendis la main pardessus la table de ping-pong, sans me soucier de l'ange à mon épaule, qui donnait des signes d'inquiétude évidents :

« Bonjour, Maître… Avant toute chose, voulez-vous aller demander au Bureau qu'on nous change de crémerie ?

— Mais, dit l'avocat, qui n'était jamais venu dans cette prison et jetait des coups d'œil circulaires, je ne comprends pas…

— Ici, Maître, c'est le parloir de tout le monde… Ceux des avocats sont dans la rotonde, derrière vous… C'est probablement une erreur. »

La Chef frémit :

« J'ai ORDRE de vous mettre ici. N'oubliez pas que vous êtes condamnée.

— Oui, mais ce monsieur est avocat. Ou bien vous m'emmenez dans le local approprié, ou bien vous me ramenez à l'atelier. Je…

— Attendez, madame, dit Maître, en s'adressant à nous deux. Je vais voir ce qu'il y a lieu de faire. »

Et il sortit. Quelques minutes passèrent, dans un silence épais.

… Nous fûmes installés dans le Greffe : compromis.

L'embryon de dossier préparé par Maître reposait entre nous, sur une table étroite, bien étalé ; il faisait bon, comme à l'atelier ; et ma tête commençait elle aussi à tiédir, je la sentais pleine de pensées fugaces et pétillantes, comme toujours en présence d'un bavard ; j'avais des envies de rire, d'un rire contenu et subtil ; d'être spirituelle et civilisée, de contraster avec ma robe pauvresse et d'effacer pour mon visiteur la réalité de la morne pièce qui nous entourait.

Tout d'abord, il fallait faire disparaître la matonne, qui s'était plantée tout près de la table et regardait les mots naître sur nos lèvres. Je savais que des oreilles ennemies

pouvaient nous être, en vertu de la Règle, imposées ; mais je me fis si amphigourique, j'entraînai l'avocat dans des propos si vertigineusement élevés, je proférai des menaces si peu déguisées, que la matonne, ennuyée et prudente, finit par nous abandonner pour aller papoter un peu plus loin aux autres tables, avec l'un ou l'autre des sous-ordres de son époux. Pour la forme, elle jetait de notre côté, par-ci par-là, un coup d'œil plein de rigueur et d'intelligence.

Nous chuchotions, chaises rapprochées, comme deux avocats dans un couloir ou deux détenus entre deux couloirs : nous étions fraternellement furtifs. Pas de danger qu'ils entravent ! J'avais manœuvré ma chaise de façon à leur tourner le dos ; par la fenêtre, derrière l'avocat, j'apercevais un gros tas de charbon, le tas familier des cours de prison, qui rappelle dès l'été qu'on les aura les pieds gelés, qu'on ne tardera pas à retrouver les cocons de l'hiver. Ce carbille de mauvais augure me donna de nouvelles forces : faites quelque chose, Maître, rattrapez ma prière au vol, cherchez-en le meilleur profil et mettez-le en évidence sous le nez des Grands.

J'avais tant rêvé de cet homme que je le dévorais des yeux, pour empêcher qu'il ne s'évapore, pour croire en lui…

Oui, c'était bien vrai : Maître me faisait résumer ma vie, tout en prenant des notes sur une grande feuille rose : lorsque je me taisais, cherchant quoi dire, il me relançait par de petites questions nettes et douces.

Sur notre table, une Remington ancien modèle, orgue pour bureaucrate, encapuchonnée de moleskine, occupait avec nos papiers toute la place, faisant un rempart à nos mains et à nos voix.

La Chef, tout à son bavardage, semblait nous avoir oubliés ; et je souhaitais que notre parloir durât toujours, afin qu'elle pût continuer éternellement le sien.

Maître m'instruisait.

Maintenant, pour la bonne marche d'un recours en grâce, il est utile de brancher le juge de l'application des peines du département. Je savais vaguement qu'il existait d'autres juges que ceux des tribunaux, mais je ne connaissais pas leurs attributions exactes. Pouvait-on, vraiment, « appliquer la peine » autrement que lors du jugement, où l'on vous emplâtre d'une truelle indifférente et pesante, plof, sans se préoccuper de ce que l'on peut ainsi emmurer ?

Le juge A.P., lui, serait chargé de décoller l'emplâtre avec délicatesse, et, brave toubib, de regarder comment nous avons évolué là-dessous : nous, les condamnés, cicatrices vivantes, avec les bourgeons roses de nos espérances, nos possibilités, nos nécroses, et les champs de peau intacte.

J.A.P. regarde tout cela. S'il juge que la guérison est en bonne voie, il a pouvoir pour faciliter l'exeat…

À mesure que l'avocat parlait, je me sentais devenir cicatrice, je me faisais rose et nacrée, puis je me refermais, je m'atténuais… Pas la peine de faire le mur de l'hostau, puisque JAP allait me larguer ! Maître m'a fait regagner ma paillasse : n'oubliez pas, madame, que JAP n'est qu'un rouage, que les manettes sont manœuvrées depuis le Central, place Vendôme, où l'on collecte et compile chaque jour des centaines de requêtes du même genre. L'avocat disait :

« … du reste, en cette période de fêtes, le juge de l'application des peines est peut-être absent : je ne suis pas

sûr de pouvoir le contacter immédiatement. Il faut que j'obtienne une audience ; après le 11 Novembre… »

Je reniflais ces paroles avec méfiance, craignant d'y déceler une odeur trop connue : dans ma hâte à battre le fer, bien souvent je brûle tout, ça sent le cramé et les gens se sauvent… L'avocat était-il en train de se défiler ? Allait-il me conseiller de laisser refroidir un peu la forge ? Tant pis, je tisonnai de plus belle :

« Mais pourquoi ne pas vous assurer tout de suite qu'il est là ? On saura vous le dire, au Palais : téléphonez donc d'ici… »

Et, comme le bavard semblait hésiter, je lui piquai ma braise en pleine figure :

« … S'ils vous laissent vous servir de leur bigorneau, bien sûr. »

Immédiatement, l'avocat sembla grandir :

« S'ils me laissent ?… Mais le Surveillant-Chef va se faire un plaisir ! »

Ainsi, l'avocat, qui n'est pas mon supérieur, après tout, me laissait entendre que mon supérieur, le Chef, était prêt à lui obéir. Pendant que je méditais sur les mystères de la hiérarchie, Maître s'était levé, s'était approché des surveillants. Il n'eut pas besoin de se rendre au bureau du Chef : il tressa d'une voix assurée une guirlande compliquée et flatteuse, les pieds des matons aussitôt s'y emberlificotèrent, et ils tendirent à Maître, avec empressement, le récepteur du Greffe.

Au Palais, ça sonnait pas libre, et cette sonnerie avait l'angoisse des déserts.

Puis, Maître obtint le concierge, qui lui passa la permanence, laquelle se mit à faire un remuement grésillant et interminable ; j'essayais de compter les communications, au cas où l'avocat omettrait de laisser la monnaie, et où le greffier prélèverait la somme sur mon pécule ; enfin, on dénicha le numéro personnel et l'adresse du juge : Maître nota l'adresse sur un bout de papier que j'enfouis rapidement dans ma manche, et il me conseilla de rédiger ma lettre le soir même, de façon à préparer le terrain « pour l'audience qu'il allait immédiatement solliciter ». Je dis :

« J'ai aussi quelques petits trucs écrits en cabane : des nouvelles, des poèmes… Pensez-vous que ça ferait bien dans le tableau ?

— Oh ! mais c'est très intéressant, cela ! Envoyez-les-moi.

— C'est que… je ne puis vous écrire qu'à lettre ouverte, et j'aimerais autant ne pas mettre la censure au coup. »

Maître réfléchit, en faisant jouer le ressort de son Bic-Clic :

« Bon, envoyez-les directement au juge des peines. Et ne vous inquiétez pas, je vais faire tout mon possible pour l'intéresser à votre cas. »

Je me souvenais d'une plaidoirie récente, où le bavard du jour avait tenté de mettre en relief mes « possibilités de relèvement intellectuel » ; et, soudain, j'avais honte… depuis ma mise en service, je n'avais pas écrit autre chose que les lettres habituelles… et les registres du linge.

En revenant, je me suis tout de suite attelée à cette nouvelle requête, refaisant mon curriculum, l'exposé de mes

possibilités et velléités pour l'avenir ; j'ai parlé de ma vie conjugale, qui n'était encore qu'un doux projet né en prison ; j'ai recopié quelques œuvrettes, les mieux appropriées, à mon avis, pour illustrer ma lettre. Et, bien après avoir léché l'enveloppe, j'écrivais encore pour moi seule, cette fois.

Deux mois… Sans que je m'en aperçoive, mon mental est en train de crever d'inanition ; ou plus exactement, je m'en rends compte, mais je triche. Le service est un bon prétexte : je n'ai pas le temps, je suis vannée, je n'ai pas la tête à écrire, je ne peux pas travailler, « en plus », du cigare. Pour me justifier, et pendant que monte le tas de droguets sous les pieds de la machine qui vrronvrronne sans trêve, je me dis que je m'y remettrai quand je voudrai, parce que je saurai toujours écrire et me souvenir : alors, pourquoi forcer ? Je me décante, je suis cernée par l'inexprimable, etc.

Je n'use plus que des mots indispensables : les autres me semblent vieux et exigeants. J'oublie les mots que sertissait un à un, dans les caresses, la voix chérie : les mots, exutoires veloutés des irisations du cœur, les petits, les grands, les gros ; depuis deux mois, j'ai un répertoire uniquement composé de formules, de phrases conventionnelles auxquelles j'accroche la sincérité, de propos loqueteux et troués… Le moindre obstacle fait à mes mots une cachette dont ils ne sortiront plus : je les y oublie, exprès, sous couleur d'en forger d'autres, plus tard, ailleurs ; je dis que l'intensité de mes sentiments et de mes impressions suffit à les graver à jamais… Ah ! naguère, j'étais moins gaspilleuse… Je n'avais que mon Bic pour me sortir de la merde et du désespoir ; avec lui, je distillais le mauvais, pour n'en conserver que le vrai. Maintenant, j'attends : au lieu de m'attendre à tout, ou de ne plus m'attendre à rien. Espérance passive, plus passive que le désespoir.

L'avalanche des grâces, l'amnistie, la rentrée des outils, la cavale, tout ce qui ne viendra peut-être jamais.

J'ai essayé, ce soir, de traduire le cœur léger, après le parloir, la conscience bien repue après la lettre mendiante, le malin espoir qui dupe et préforme… Je savais bien que, demain, j'aurais égaré tout cela. Demain, j'aurai conscience de ma cellule, puis je la perdrai également, comme les milliers de cellules desquamées et décimées par mon épiderme.

J'avance : le mercure qui descend le long des mois me le prouve : et je me contente de cette preuve. Je n'ai rien gagné dans ma journée, mais j'ai gagné une journée, une barre de calendrier, ce n'est déjà pas si mal. Le mercure rejoint lentement le zéro, le zéro d'où l'on redémarrera. Pourtant, je n'ai pas atteint l'inertie ; je ne me résignerai jamais à adopter les jalons plantés à l'Officiel, à compter les jours à l'envers, jusqu'à arriver au Père Cent, comme font tous les trouffions du monde et certaines de mes camarades : je pense à chaque instant que le mercure peut dégringoler d'un seul coup, qu'un cataclysme va anéantir la taule, ou que, tout simplement, je trouverai le moyen de m'en faire la paire. Ah ! ces rages brèves, imprévisibles, totales ! La masse de colère devient alors plus appréciable que la masse de torpeur : ces masses ne se neutralisant plus, la pulvérisation me menace. Sous l'apparente soumission, sans cesse l'orage tourne, éclate et se reforme.

Mais, à chaque explosion, je deviens un peu plus lucide, un peu plus corrosive : le cocon de dureté ne fondra pas au premier bonheur, je ne serai plus bonne de sitôt…

Et pourtant, tous ces jours tués avaient leur raison d'être. Je les ai gaspillés, c'est vrai ; mais, malgré la sensa-

tion diffuse et constante de laisser échapper quelque chose, le gaspillage reste léger et sans amertume.

Zizi m'aime : c'est le fil d'or. Qu'importe si le fil d'or et la corde noire mêlent un moment leur passerelle ?

Lorsque nous nous retrouverons, à l'instant de déboucher sur la joie, le rêve s'embranchera tout naturellement sur cet instant ; et les peines d'hier, dépassées, se réfugieront dans la chambre tardive, dans l'oubli. Avance, Anick, et ne vois dans ces requêtes et remous qu'un passe-temps un peu différent.

Le passage du temps. Ce temps merveilleux et aride, il passera.

La ronde passe.

Damien est dans le coma, on s'en assure à l'œilleton.

J'étire les gambilles sous le drap, bien éveillée.

Je me sens lasse et comblée, trop calme… Je ne veux pas être calme ! Que ma rage ne guérisse pas. Que je garde, entiers, mes mauvais, mes douloureux penchants.

CHAPITRE XIII

… et Noël est passé.

Après ces fêtes qui me furent incessant bourdon, le silence monocorde est revenu dans la prison.

Écœurées de chocolat et de poulet, les filles ont dévalisé le compartiment « laxatifs » de l'armoire à pharmacie et décidé de se mettre au bouillon de légumes pour toujours : aussitôt que les dernières miettes de bonbon anglais poisseux qu'elles se partagent machinalement à la balade seront liquidées, lorsque plus une crotte en chocolat ne traînera dans les placards.

Moi, j'en ai encore pour un moment ; je fais garnir mes colis de Noël avec des denrées périssables à longue échéance : du bacon, des charcuteries fumées que l'on suspend et dont on coupe une tranche de temps en temps, et, pour la partie douce, du nougat et des fruits confits.

Le 24 au soir, j'ai réussi à me poivrer.

J'ai arrosé mon réveillon solitaire en tête-à-tête avec la photo de mon mari par de la bière chauffée et sucrée. Pouah ! C'était infect à avaler ; mais, passé la luette, un agréable pivot de chaleur envahit ma colonne vertébrale et me tint dressée sur le coccyx, toutes les fibres alentours resserrées et doucement agacées, cependant que ma tête s'éparpillait et stagnait en flocons légers sur les murs de la cellule, devenue chambrette.

J'avais emballuchonné l'ampoule dans un sac de papier rose, et la lumière chantonnait en même temps que le poste sur l'étalage de la table, tout pour becqueter, bécoter, picorer, délicatement, civilisément : mayonnaise piquée d'olives brunes et blondes, poulet taillé en lamelles et en cubes, petites tranches de bûche et grosse crème au beurre hérissée de tuilettes.

Je voulais manger et roupiller sans problème, en gardant au ventre ce creux grelottant de bien-être, ce creux du ventre plein.

La radio nous fut laissée jusqu'à l'extinction des feux : Mozart vint, porté par des ailes laineuses ; je pensais à Marie, il fallait bien y penser un peu, oubliée parmi les veilles et les réveillons ; Marie glorieuse et penchée, Marie brune.

À l'étalage de mes Noëls taulards, celui-ci restera comme un caillou bien lisse.

Demain, on repart à la tortore, la dernière avant le bouillon perpétuel : on change de mois et d'année. Saint Sylvestre, réveillonnons-nous.

Peut-être sommes-nous encore l'an dernier, peut-être sommes-nous déjà l'an prochain : je ne sais depuis quand je suis là, couchée sous le plafond obscur, à fumer des cigarettes de troupe, héritage de nos visiteuses. Une à une, j'aperçois les facettes de cette jeune année, ternes, strass, le kaléidoscope tourne, j'ai le vertige…

Trois cent soixante-cinq jours !

Non, je vais hurler à l'impossible. Je ne peux pas avaler d'un seul coup ce gros bloc de dur : autant vouloir manger en un repas la ration de pain de l'année.

De cet impossible, il va falloir tirer le possible de chaque seconde ; le mot clé est peut-être : fabriquer de l'existence…

Bonne année ! La pluie douche le carreau, des rigoles s'allument le long des vitres. Je voudrais… Oh ! je voudrais tout remettre en question, arrêter ce temps qui résout les choses malgré moi ; je voudrais ne pas connaître le programme des jours qui approchent, reconstruire des rêves et des images comme ceux de l'an dernier, y croire, en attendre la réalisation, sans poser de question païenne, sans douter, sans abandonner.

Mais non, je ne peux plus croire.

Allons, ma carcasse, fais une grande croix sur le soleil, oublie que le printemps ne peut naître que par l'hiver ; fais-toi pieds gelés, corps moribond et emmitouflé, ne quêtant plus autre chose que la perle de chaleur fugitive dans l'eau du kawa ou de la douche.

Demain, lessive : c'est repos, mais les hommes ne veulent pas se reposer. Le cuistot travaille, le laveur travaille, le matuche travaille. Tu travailleras aussi, Anick ; tu humeras – sans déplaisir, n'est-ce pas ? – l'odeur transpirante des sous-sols, buée, âcreté du bois qui ne veut pas prendre. Sens, ma fille, renifle bien : c'est le barbecue, c'est le gâteau sous la cendre, le gras bien-être après de pot-au-feu ; c'est le pelotonnage, c'est l'ouatiné de la vie que tu as refusée. Je soupire : peu importe, c'est bien ainsi, je reste là.

Il n'y a pas eu de miracle ; seulement un peu de chance, la chance de vivre. La chance, le miracle, je leur garde un culte vivace, comme à tout ce qui est dans mon passé ; merci de m'avoir si souvent, si obstinément abreuvée, entortil-

lée, câlinée, enragée. Vous étiez de beaux enfants qu'un bien inconnu a rappelés à lui.

Et nous, nous restons là.

On nous transférera en Centrale, on nous oubliera en maison d'arrêt, mais de toute façon nous serons ***là***. Nous nous souviendrons, à l'heure où les camarades auront parloir, de nos causettes, des petits biftons dingues, et du serrement bizarre lorsqu'on nous remettait face à face, comme deux colis livrés à bon port, avec une demi-heure pour nous regarder ; de ces cocons de bure méchante, qu'on aurait voulu écarter avec des délicatesses miséricordieuses, pour retrouver à tâtons les tendres ressorts endormis.

Non, je rêve, nous sommes là et nous nous reverrons dimanche.

Nous parlerons : c'est le parloir, pas ?

Nous parlerons des planètes, les inexplorées, les pulvérisées ; hier est tabou : « Vos bêtises, on les connaît », demain est inconnu : « Alors, ma pauvre Damien, toujours pas revenu, ce recours en grâce ? » Aujourd'hui…

« Un jour à la fois, ma poule, » dira Zizi.

Zi, mon amour, un jour le cycle des soleils et des nuits cessera de nous tourmenter pour nous être bon comme autrefois ; mais nulle révolution ne vaut, pour hâter celle du temps, je le sais. Le froid est délirant, cette nuit ; et pourtant la berlue amère où je me recroqueville fondra comme le froid, et je me tuerai de soleil.

Les chandelles baveuses, qui veulent brûler, qui croient éclairer, le soleil les fondra aussi. Vieille berlue pourrie de la prison, je vous aime, je m'enfouis en vous, et à travers vous

je me laisse vriller : l'archer éternel, le manque, la pelote à aiguilles dans les tripes, le cou resserré sur l'envie de pleurer.

Et, peu à peu, les pointes s'émoussent et s'en vont, comme sur le ciment de ma cellule s'éteint la cendre de ma cigarette.

Je chiale, ma parole !

Pleurer, pleurer pour tout et pour rien, disperser au charriement silencieux de ces larmes tous les vieux dépôts de colère, l'immense question absurde et douce de mon existence.

L'année commence. Pleure, ma fille, tu pisseras moins.

Il faudrait que je dorme… Pourquoi, au fait ? C'est bon, le passage des heures, la nuit. Je voudrais les franchir toutes ainsi, les nuits de cette année ; et n'être, chaque lendemain, qu'une fille qui ballotte et sursaute, attendant la nuit.

Une dans le coma, ce coma doré de la taule où rien ne trace, où n'importe quoi peut chatoyer, caprice, parade légère et somptueuse déployée pour moi seule, ma cavale secrète.

Minuit sonne ; j'essuie mes yeux à la berlue, allez hop, en selle. Les beffrois de la ville entrelacent leurs arabesques, comme les cloches d'un mariage ; et moi, bien avant que le jour se lève, je commence à imaginer mes étrennes.

Avril 61-juin 62

À propos de cette édition électronique